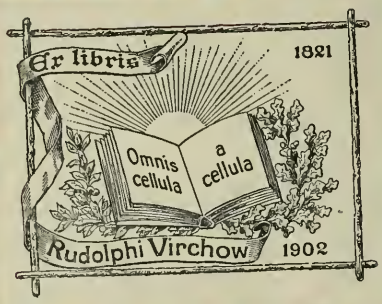
UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences



Seinem alten Freunde C. Posner
zur Erinnerung an Vieles

H. Wirchow.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdemdeci00lame

OEUVRES
DE
MÉDECINE,
DE
MR. DE LA METTRIE,
DÉDIÉES AU ROI.

Ars longa, vita brevis, &c.
Hipp. aph. I.

CHEZ FROMERY ET FILS. A BERLIN,
MDCCLV.

AU ROI.

SIRE,

JE regarde comme une grace toute particulière, la permiſſion que vous avez bien voulu m'accorder, de faire paroître mes OEUVRES *de* MEDECINE *ſous vos glorieux Auſpices. Il n'y a que la bonté avec la quelle vous avez daigné permettre que je luſſe vos propres Ouvrages, qui pût être d'un plus grand prix. Comment, SIRE, vous exprimer mon admiration? Comment ſatisfaire à la fois ma reconnoiſſance & votre modeſtie? Comment célébrer le Dieu des Gens de Lettres, ſi ce n'eſt dans le langage des Dieux?*

Tout ce qui ſort de la bouche éloquente,
Porte avec ſoi l'attrait du ſentiment:
Tout ce qui ſort de ta Plûme ſavante,
De l'Avenir fera l'enchantement.
Déjà ce Front, où brille la ſageſſe,
Nous montre un autre Salomon.
Déjà combien d'Ecrits, aux rives du Permeſſe
Ont été couronnés des Lauriers d'Apollon!
Que tardes-tu de recueillir la Gloire,
Du Grand Homme, & du Bel Eſprit
Avoir cinq fois remporté la Victoire,
Vaut-il l'honneur d'avoir ſi bien écrit?
Qui mieux que toi fit ſentir la Nature?
Avoir amolli l'Ame dure
D'un Docteur de la Faculté!
Grand Roi, que pour ſa rareté,
Que pour l'étonnement de la Race future,
Ce trait dans tes Vers ſoit noté;
Que ta ſublime Poëſie
Faſſe avec Toi paſſer à l'immortalité
Ton joyeux Lecteur La Mettrie.
Voilà bien la preuve SIRE, que
Regis ad exemplum totus componitur orbis!

Un

Un Médecin faire des Vers! & en faire, après avoir lû ceux de VOTRE MAJESTE! J'avoüe ma témérité; mais elle n'eſt peut-être pas ſans excuſe: Apollon, qui eſt le Dieu de la Poëſie, eſt auſſi celui de la Médecine. Ne peut-on, SIRE, à votre exemple, ſe délaſſer dans les bras des Muſes? Ou plutôt, peut-on ne pas être entraîné par votre puiſſant Génie, mais avec le ſentiment de modeſtie, qui me convient.

Pour mériter un Titre, que les Céſars, les Auguſtes, les Juliens &c. n'ont pas plus dédaigné, que Vous-méme, SIRE, il faut avoir ce feu de Prométhée, qui donne la vie à tout.

Créateur de votre Poëſie, comme vous l'euſſiez été d'une Nation moins polie & moins éclairée; vous faites des Vers, comme Boileau; Vous écrivez l'Hiſtoire, comme Vertot: tous les Talens ſont entrés dans la Sphère de votre activité.

Qui eſt ſoi-méme le plus noble & le plus fidèle interprète de la Vérité, ne peut manquer de l'aimer. Mais l'Amour de la vérité conduit naturellement à l'amour de l'ordre & de la juſtice. On n'eſt Conquérant, qu'avec douleur; on réforme les abus avec plaiſir. Légiſlateur éclairé, bon Prince, généreux Protecteur du mérite, on prend un Caractère de douceur & d'humanité; on reſpecte la vertu, on a de la compaſſion pour les Malheureux, & de l'indulgence pour les coupables.

A ce portrait, qui ne reconnoit un Héros, ſur lequel tous les yeux ſont ouverts? Qui ne reconnoit ces Loix, que Thémis elle-méme, ſemble avoir dictées? Qui ne ſe rapelle ces rapides conquêtes, faites par le plus doux & le moins Ambitieux des Princes?

Je pourrois parler de cette Ecole de Mars, qui fait trembler, dans le ſein même de la paix, ceux dont le ſort eſt d'être enchaînés dans la guerre : Mais, SIRE, ce qu'il m'appartient mi ux de célébrer, ce que je ſuis plus à portée d'admirer chaque jour, c'eſt cet ordre, &, pour ainſi dire, cette diſcipline, que vous mettez dans vos études, comme dans vos troupes ; c'eſt cet Eſprit, héréditaire dans la Famille Royale, plus vif que leur feu, plus brillant, plus victorieux que leurs armes.

Qu'il eſt beau de vous voir encourager, les uns par les honneurs, les autres par les bienfaits, tous par votre Exemple! Et qu'il eſt flatteur de devoir à votre puiſſant Génie, ce qu'on doit ailleurs à la cabale, à l'intrigue, à la baſſeſſe, & à tout ce vil manège de Dévots, de Femmes & de Courtiſans, qui n'a point lieu à la Cour d'un Roi Philoſophe!

Le Génie, ſans le travail, n'eſt qu'un diamant brut ; vous lui devez l'honneur de paſſer pour un de ces Hommes, que la Nature montre ſi rarement à la Terre : la Poſtérité lui devra cette multitude étonnante d'Ecrits ſublimes, que VOTRE MAJESTE ſeule ne croit pas du plus grand prix, trompée par le peu qu'ils lui coûtent. Elle ne fera point difficulté de reconnoître en eux, ce Génie excellent en toutes choſes, que Lucréce vante dans Mummius ; & ceux que la magnificence ſingulière de Sans-Souci, *moins que le renom de ſon illuſtre* Philoſophe, *attirera dans ce charmant ſéjour des Muſes, à l'aſpect*

l'aſpect de la Volupté, (a) *ſe rappelleront les Vers* (b) *que j'y voudrois graver, & en feront une application encore plus heureuſe.*

Dès qu'on vous a vû ſi utilement employer ce précieux loiſir, que la plûpart des Princes perdent dans la diſſipation & les plaiſirs, il étoit facile de préſumer, SIRE, qu'un jour vous ne vous borneriez pas à être le Protecteur de votre Académie: tous ces ſavans Mémoires, qui en font l'ornement, étoient attendus; & cet autre Leibnitz, plus grand génie, pour préſider à tout l'ouvrage, & l'illuſtrer par la haute célébrité de ſon nom. C'eſt ainſi que l'Académie de Berlin, a paru ſemblable en quelque ſorte au Phœnix, renaiſſant de ſes cendres, avec des plûmes d'or.

Un autre Homme, non moins unique, qui brûloit, SIRE, d'appartenir à VOTRE MAJESTE, c'eſt ce Poëte fameux dans tous les genres, admiré de l'Univers, & votre admirateur; de ſorte qu'on peut dire que vous avez aſſocié à votre gloire, la double gloire de la France; mais quoi qu'elle prenne un nouvel éclat auprès de vous, ſemblable à ces Planètes, que l'aſpect du ſoleil éclaire, c'eſt augmenter la Votre, que de combler de ſi grands hommes des diſtinctions les plus flatteuſes.

Que ne puis-je, SIRE, je n'oſe dire, contribüer à la gloire d'un ſi beau

(a) Statüe, qui eſt dans le Salon Ovale de SANS-SOUSI.

(b) - - - Quem tu, Dea, tempore in omni
omnibus ornatum voluiſti excellere rebus.
Lucr. L. I.

ſi beau Règne, mais ſuivant de loin dans ma petite carrière ces illuſtres Compatriotes qui ſembloient lui manquer, ne pas faire deshonneur au choix dont vous m'avez honoré? Que ne puis-je, retouchant de plus en plus de trop foibles Ecrits, leur appliquer avec art une couche légère de ce beau coloris, dont brillent vos Ouvrages, & ſans lequel on ne va point à la Poſtérité.

Je ſuis avec le plus profond Reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ.

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur

DE LA METTRIE.

PREFA-

PRÉFACE.

Me voilà cherchant un nom parmi les Médecins, après avoir osé m'inscrire parmi les Philosophes. Je sens toute la hardiesse d'une démarche, que Penelope a précédée, & quelle va suivre; mais ce qui me rassûre, c'est qu'il n'en est pas de la Médecine, comme des autres Arts. Paris n'est pas le seul Théatre, où la gloire se dispense aux Médecins. Si le Temple du Goût n'est qu'en France, celui d'Esculape est partout. Ainsi supposé que mes Compatriotes ne soient pas assés généreux, pour reconnoitre le Médecin, dans qui n'a flétri que le Charlatan, il m'est permis d'espérer que je trouverai chez l'Etranger, des Confrères qui me rendront plus de justice; &, si je l'ose dire, le passé m'est garant de l'avenir.

Qu'on suppose un ouvrage parfaitement écrit, rempli de connoissances, neuves surtout, qui ne soient démenties, ni par l'Expérience, ni par la Théorie, il est certain que toute la cabale des hommes aujourd'hui vivans, ligués contre l'Auteur, loin de faire tomber son Livre, ne pourra jamais l'empêcher de percer la nuit de tems. O! si les miens ressembloient autant à celui dont je parle, qu'ils en sont éloignés, que je verrois tranquillement mes Ennemis se déchainer! Et que je ne croirois pas avoir grande opinion de moi, en les mettant au dessus de tous les Ecrits, qui sont sortis des plumes de la Faculté de Paris, depuis Duret! J'avoüe ce-

pendant que je faiſois quelque cas de l'un de ces Traités, avant que le ſuffrage de pluſieurs connoiſſeurs vînt juſtifier mon goût. Je parle de mon Mémoire ſur la Dyſſenterie, ſur lequel Mr. Eller, premier Médecin du Roi, m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre trop flatteuſe, pour que j'aie la vanité de la publier. Je ſai que tous les enfans d'un même Père ne peuvent ſe reſſembler. Si le peu de mérite des uns m'ébloüit, la foibleſſe & les défauts des autres ne m'échapent pas, & on y pourra aiſément reconnoître le jeune âge qui les a produits. Ce fut ſans doute pour encourager les foibles talens d'un Diſciple, qui donnoit quelques eſpérances, que Boerhawe, ce grand Maitre, dans le ſiécle du quel je m'applaudis d'avoir vêcu, m'écrivit qu'il avoit lû avec plaiſir mon *Traité du Vertige*. Pourquoi ne parlerois-je pas des Eloges que recut ce petit Eſſai dans *le Journal des Sçavans*, la première fois qu'il parut? Du ſuccés de mes Expériences ſur les bains, dans la petite Vérole, vérifié en Bohême, comme en France? De l'honneur que m'a fait Mr. Aſtruc, de critiquer deux fois, non ſans l'antidote des loüanges, la *Diſſertation ſur les maladies Vénériennes*, que je mis au jour, avant ſon fameux Traité *de Morbis Venereis?* Des Approbations, données à mes ouvrages en général, pas Mr. de Caſamajor, Cenſeur Roial, qui, quoique Médecin de Paris, n'a pas fait difficulté d'avoüer que *j'ai Etudié les Maladies & l'Art de les guérir, ailleurs que dans les Livres;* Pour paſſer ici ſous ſilence tant d'autres Docteurs, honnêtes & ſavans Confrères, dont l'amitié, en exagérant le peu que je vaux, a ſans doute fait grace a ce qui me manque,

manque, ſoit de connoiſſances, ſoit de génie? Outre que cela prouve qu'un recueil fait ſous mes yeux, d'ouvrages imprimés en France a diverſes repriſes, pourroit ne pas être indifférent à ceux qui ne les ont pas tous, ou qui aiment à avoir raſſemblés ſous une même forme tous les Ecrits d'un Auteur; de tels ſuffrages me ſont trop glorieux, pour que je doive rougir de m'en décorer, & même d'y être ſenſible.

Peut être que toute ma Philoſophie ne me garantit pas d'un peu d'amour propre; eh! qui n'en a pas? Qui ne ſe dit pas à ſoi même tacitement, ce mot du Correge, que l'auteur de *l'Eſprit des Loix*, répète à haute voix: *Je ſuis Peintre auſſi?* Quel Auteur eſt aſſés étranger à ſes propres yeux, fait aſſés abſtraction de lui-même, pour ne pas ſentir ſes entrailles ſe remuer? L'Eſprit ſe plaît à lui même, comme la Beauté. Il n'y a que le Paralytique, qui croit que ſa jambe (qu'il ne ſent pas) n'eſt point a lui.

Après cela, faut il vanter ma candeur? Dés que mes fautes, ou mes erreurs me ſont connües, je les avoüe, & les corrige avec plaiſir. Et la preuve que les lumières d'autrui me ſont chères & précieuſes, c'eſt que j'ai abandonné Boerhaave, & ſon Gayac trop vanté, auſſitôt que je n'ai pû douter que le mercure ne méritât la préference dans le prétendu mal de St. Job. Cette généreuſe déſertion m'a fait connoître pour un Eſprit ami de la vérité (*animum veritatis amicum*, dit Aſtruc:) Et pout prouver de plus en plus que cet Eloge m'étoit bien dû, & que nôtre fameux *compilateur de Vérole* ne m'avoit point flatté, j'ai fait exprés le Machiavélisme de la

Médecine, ou plûtôt des Médecins, comme on fait l'acquit de ſa conſcience.

Que je m'applaudirois, que je ſerois content, ſi tous mes Adverſaires me rendoient la même juſtice! Mais hélas! non; quoique j'aie donné les mêmes preuves de franchiſe, & de bonne foi, à la Faculté de Théologie, qu'à celle de Médecine, le même aveu, qui lui feroit tant d'honneur (mais peu de profit) ne lui eſt point échapé. Elle n'eſt point encore parvenüe à ce point de candeur & de ſincérité, d'ou l'on aperçoit clairement la mienne. Que m'importe au reſte, ſi mes vües ſont évidemment droites & pures, aux yeux des bons Eſprits? Et qui ignore, que les autres ſont faits pous perſécuter les Philoſophes? Mais ſi une auſſi injuſte & auſſi odieuſe perſécution d'émontre le peu d'humanité qu'il y a parmi les hommes, que ne fait elle pas voir, & quelle horreur n'inſpire-t'-elle pas, lorsqu'on penſe que ce ſont des Dévots, des Chrétiens, qui en ſont les cruels Auteurs? En ſeroit il ici, comme d'Aveugles, qui ſeroient jaloux de ceux qui voient clair? ou de Boiteux, qui le ſeroient de ceux qui marchent droit; qui prendroient la liberté des muſcles, pour une licence impardonnable?

C'eſt pouſſer trop loin cette digreſſion; laiſſons là *la cure des ames*, & tous ces bons Curés, comme parle l'un d'entr'eux, pour ne nous attacher déſormais qu'à *celle des corps*, ſuivant l'agréable conſeil qu'il nous en donne.

J'avoüe que j'ai été plus ſurpris des loüanges dont m'honore ce Journaliſte, que je n'y ai été ſenſible. Un Eſprit de la trempe du ſien, ne devoit pas trouver plus de Médecine dans

dans mon *Memoire ſur la Dyſſenterie*, que de Métaphiſique, dans la *Lettre de D*** ſur les Aveugles*. Il n'y a en effet dans l'un, ni recettes, ni ſpécifiques, ni poudres, ni *ſachets*: & dans l'autre, ni Corollaires, ni Lemmes, ni Scholies &c. Nul étalage de Pharmacie, ni de Géométrie. Le moien de reconnoître les Sciences, & où en ſeront nos Charlatans & nos Pédans, ſi elles paroiſſent déſormais, ſi elles ſortent, pour ainſi dire, ſans leur livrée & leur cortége ordinaire! C'eſt vouloir qu'on me prenne pour Médecin, à ma phyſionomie.

Vous qui mettez la ſcience dans la gravité, Themiſon, je ne ſuis point etonné que vous demandiés, ſi je ſuis Médecin, & ſi je me donne ſérieuſement pour tel; car je vous avoüe que je ne connois d'autre gravité, que celle du ſavoir. Mais voiez combien je ſuis généreux! Vous avez ſur moi une infinité de doutes, & je n'en ai aucun ſur vous. Je ſai quels grands Maitres vous avez eus; quelles études vous avez faites; à la ſuite de quel Régiment, ou de quelle Armée vous avez marché; quels vaſtes Hopitaux vous ont eté confiés; avec quelle ardeur, & pendant combien de tems, vous vous êtes livré à l'Anatomie: combien de cadavres vous avez ouverts, au moins pour tâcher de découvrir les cauſes, qui s'etoient cachées à vos yeux, dans le vivant. Vôtre Eſprit, il eſt vrai, n'a point été cultivé par les Belles Lettres, point orné par l'Eloquence, la Poëſie, le goût des Beaux Arts; point exercé par la Logique, point rectifié par la Géometrie, ni préparé enfin par la Phyſique, à recevoir les ſemences de l'art; mais vous avez ſans doute reçu de la Nature un de ces heureux Génies, qui n'ont pas

beſoin de tant de culture & de préparation. La Médecine d'ailleurs eſt une ſcience ſi facile a apprendre, qu'il vous a ſuffi, pour y exceller, d'étudier 3. ou 4. années, dans une Univerſité borgne, ſous quelque profeſſeur myſtérieux, ou bavard, ſous un de ces grands hommes, qui ont réduit la Médecine (tant elle eſt ſimple, diſent ils, comme la Nature) à des *gouttes anodines minérales*, à des *pilules balſamiques*, & autres ; à des *poudres* de trois ou quatre couleurs, dont le nombre ſeul diſtingue le Médecin, du vil Charlatan qui n'en vend qu'une, pour tous les maux.

Rien de plus commun par tout, que cette envieuſe race d'eſpèces *d'Eunuques, qui ne font rien, & nuiſent à qui veut faire.* Tels ſont ces Médecins vulgaires, qui n'ont d'autre talent, que de ſavoir colorer leur aveugle routine du beau nom d'expérience, dans le manteau de la quelle ils ont raiſon de ſe tenir gravement enveloppés. Voilà les redoutables Ariſtarques de l'art ! Voilà ceux, qui ſans avoir donné aucune preuve de ſavoir, s'érigent en juges de ceux, qui ont pluſieurs fois fait les leurs.

Je ſuis faché pour le bien public, que les Médecins, avant que d'être chargés du peſant fardeau de la vie des hommes, ne ſoient pas obligés, comme nos Apothiquaires, à faire publiquement étalage de leur ſavoir-faire. Faut il donc plus de talens connus & mis en évidence, pour vendre nos drogues, que pour les preſcrire ? Mais quelque orgueilleux *Facultatiſte*, quelque Chirac *au haut Sourcil*, ſuivant l'expreſſion de Juvenal, aura apparement fait la loi, & en même tems ſenti la néceſſité d'en faire grace au ſavant corps dont il avoit l'honneur d'être membre.

Ou

On ne peut guéres, ſelon moi, mieux juger de la ſcience d'un Praticien, qui n'écrit chaque jour qu'un *in fol.* de formules, (dont le ſeul aſpect réjouit l'Apothicaire, toujours faché cependant, quand il en faut venir à partager le profit, avec le fripon, qui a ordonné les remedes,) que de l'eſprit d'un convive, qui n'a encore ouvert la bouche, que pour manger. Encore les traits de l'Eſprit ſont ils communément mieux marqués dans la Phyſionomie, que ceux du vrai ſavoir, dans toutes ces cures incertaines & exagérées, tant par l'avide cupidité du Charlatan, qui ſe vante lui même, ſans bienſéance & ſans pudeur, que par l'imbécile crédulité du peuple, qui écoute bouche béante, les plus ridicules ſotiſes, débitées d'un air impoſant.

J'oſe dire plus: quoi qu'on puiſſe ſans doute être trés habile Médecin, ſans avoir le talent d'écrire, j'ai cependant peine à croire qu'on ſoit un homme ſupérieur en quelque art que ce ſoit, ſans deſcendre dans l'Arène, pour y diſputer le prix. Demandez le aux hommes de génie, à ceux qui remplacent aujourd'hui les Virgiles, les Racines, les Newtons &c; ils vous diront tous qu'on eſt emporté par ſon talent, comme un oiſeau par ſes âiles; que la pareſſe eſt ordinairement ſubjuguée par l'amour propre, ſi ce n'eſt par l'envie d'être utile; qu'enfin le ſuffrage d'un ſeul connoiſſeur conſole & venge aiſément de tant de ſots, d'ignorans, ou d'impertinens Critiques.

Quel plaiſir, je ne dis pas de ſe voir revivre dans des Ecrits admirés, comme un Père tendre dans d'aimables enfans; mais de ſentir, pour peu qu'on ait d'humanité, qu'en mourant, on ceſſe

ceſſe d'être, & non de ſervir! Quelle différence, entre Sydenham le pouls, ou la plume à la main, profitant de ſes intervalles de goute, comme Lucrece, de ceux de ſa fureur! Quelle différence entre Boerhaave, exerçant ſa profeſſion, & ce grand Homme qui a rapporté à des cauſes Phyſiques, les obſervations d'autruy, avec les ſiennes propres; & qui répandant ſur elles la plus lumineuſe théorie, de l'heureux & ſolide aſſemblage de tant d'excellens matériaux épars, a ſû former un Edifice admirable & immortel!

Les ſages conſeils du Praticien, meurent avec lui; l'auteur va porter les plus ſalutaires remèdes à la derni re Poſtérité.

J'ai puiſé les miens dans les meilleurs ſources, dans le ſein même de la Nature, & à l'Ecole des plus grands Maîtres, parmi leſquels je ne puis me diſpenſer de nommer, avec autant de reconnoiſſance, que d'admiration, Hunauld, Winslow, Albinus, Van Swieten, Gaubius, S'graveſande & Boerhaave. Puiſſent ces Ouvrages être utiles à ceux, entre les mains des quels par hazard ils pourront tomber!

TRAITÉ

TRAITE
DU
VERTIGE.

Le Vertige eſt accompagné d'un ſi grand nombre de phénomenes, & de phénomenes ſi différens, qu'il ſeroit impoſſible de les renfermer tous dans une ſimple définition. Ainſi pour donner une idée plus claire de ce mal, il eſt à propos de commencer par en décrire les ſymptômes, & par en faire une hiſtoire exacte & générale.

A CHA-

TRAITE

CHAPITRE I.

DESCRIPTION DES SYMPTOMES DU VERTIGE.

Les corps externes qui ſont naturellement en repos, paroiſſent ſe mouvoir en rond, tomber de haut en bas, ou monter de bas en haut.

On croit tomber du Ciel ſur la Terre, ou dans la Mer, s'élever delà jusqu'aux nuës, tourner comme un tourbillon dans l'air, & être enſuite précipité avec tout l'Univers, dans les plus profonds abîmes. Je paſſe ici ſous ſilence une infinité d'autres imaginations fauſſes dont le détail ſeroit inutile.

Les uns voyent deux objets au lieu d'un, les autres des couleurs plus ou moins vives. Voilà les principales illuſions de la vûë dans le Vertige; voici celles de l'ouie.

On croit entendre tantôt des ſifflemens horribles, tels que ceux des ſerpens; tantôt le bruit des flots de la mer, du vent qui enfle les voiles, de la pluye, ou de la grêle qui tombe, le murmure d'un ruiſſeau, le ſon d'une flûte, l'harmonie d'un concert, & mille autres faux bruits,

Outre le dérangement de la vûë & de l'ouie, les fonctions (a) des autres ſens ne ſont pas moins interrompuës; l'odorat eſt émouſſé dans les uns, le goût ou le tact altéré dans les autres.

Les muſcles ſe relâchent, les genoux & tous les membres tremblent à la fois; la frayeur eſt alors ſi grande, qu'elle ſaiſit

(a) Proſp. Alpin. de Med. Meth. p. 587.

ſaiſit le Guerrier le plus intrepide, & le Philoſophe le plus inébranlable; le cœur ſe reſſerre, les forces ſe diſſipent de plus en plus; on eſt abatu, conſterné & détruit en ſi peu de tems, qu'un grand Chimiſte (b) s'eſt imaginé qu'il y avoit un venin ſingulier dans le Vertige.

En même tems qu'on tombe, on a des maux de cœur, on vomit, on ſe traîne à terre, on ſe méconnoît ſoi-même, & ſes plus proches.

On voit les paupières s'élever à certains cris, & ſe baiſſer auſſi-tôt. Ce mouvement eſt à peine ſenſible, qu'il s'évanouit. On eſt auſſi quelquefois agité par des convulſions, & des tranſports violens; on reſpire avec une difficulté extrême, on ſuë, on dort la bouche remplie d'écume, & on ſe réveille enſuite comme un homme ſain qui auroit eu le ſommeil le plus tranquille. Ces derniers ſymptômes appartiennent proprement à l'Epilepſie & à l'Apopléxie; mais comme le Vertige dégénere très-ſouvent en ces Maladies, j'ai cru qu'il me ſeroit permis de les ranger, à l'exemple d'Arétée, (c) au nombre de ceux qui caractériſent plus ſpécialement ce mal ſingulier.

Voilà en peu de mots l'hiſtoire générale des principaux ſymptômes du Vertige, & ſes métamorphoſes les plus familières. Elle eſt fondée ſur ma propre obſervation, & ſur la lecture des Auteurs anciens, & principalement de l'élégant Arétée qui a le mieux décrit les phénomènes qui manifeſtent

(b) Joan. Bapt. Helmont. de Lithiaſi.

(c) Aretæus Capp. pag. 28.

ce genre de mal. Eſſayons à préſent d'en rendre raiſon, ſuivant la Théorie Etiologique du ſubtil Bellini. Cet Auteur eſt le ſeul qui nous ait donné une idée claire, de la manière dont le Vertige ſe fait.

CHAPITRE II.

EXPLICATION DES SYMPTÔMES DU VERTIGE.

AVANT que d'expliquer les ſymptômes du Vertige, il eſt néceſſaire de poſer quelques principes d'Optique, pour répandre plus de clarté ſur tout cet Ouvrage.

Il n'y a que les rayons qui paſſent par la pupille, qui ſervent à la viſion; mais comme il ſe croiſent, ou ſe rompent dans ce paſſage étroit, ceux qui viennent d'enhaut & du côté gauche, vont ſe réunir en bas & au côté droit; ceux qui viennent d'en bas & du côté droit, vont de même s'unir en haut & au côté gauche. Ainſi la partie ſupérieure d'un objet doit ſe peindre dans le bas, l'inférieure dans le haut, le côté gauche au côté droit, & le droit au gauche de la rétine. Par conſéquent les objets ſont renverſés au fond de l'œil, comme la célebre expérience de Deſcartes le prouve ſenſiblement. Cependant les objets ne nous paroiſſent point renverſés, quoique leur image le ſoit effectivement au fond de l'œil. Nous rapportons les parties des objets, ſelon la même ligne par laquelle nous avons reçû leurs rayons. C'eſt pourquoi

quoi nous attribuons au haut l'impreſſion faite au bas, au côté droit, celle qui ſe fait au côté gauche, *& vice verſâ.* C'eſt ainſi qu'un Aveugle qui tient à ſa main droite un bâton, tatonne les objets qui ſont à gauche, & les rapporte de ce côté-là par l'impreſſion qu'ils font dans la main droite par le moyen du bâton.

Si la peinture ou l'image de l'objet s'avance du côté droit, l'objet doit donc paroître ſe mouvoir à gauche; ſi elle paſſe à gauche, il paſſe à droite; ſi elle monte, il deſcend, ou s'éleve, ſi elle ſe baiſſe; en un mot l'objet ſemble jouer avec ſon image, & l'image avec ſon objet. Or comme tous ces changemens ne ſont ſenſibles au-dehors, qu'autant qu'ils le ſont au-dedans de l'œil, on ne doit appercevoir le mouvement des corps, qu'autant qu'ils ſe peignent ſur la rétine dans un foyer différent de celui dans lequel ils étoient repréſentés un moment avant que d'être mûs. Ainſi tant qu'ils continuent de ſe mouvoir, leur image ſe promene ſur la rétine, & change ſans ceſſe de place. Par conſéquent l'objet ne doit paroître tranquille, que lorsque ſon image l'eſt elle-même abſolument: car ſi elle ſe dérange ou change de lieu, par exemple, en ligne droite, on dira avec raiſon que l'objet ſuit cette même détermination; ſi elle s'en écarte, il s'en écarte auſſi, il l'imite & ſuit toujours les lignes qu'il trace ſur la rétine.

Puiſqu'on juge toujours du mouvement des corps par celui de leur image, pour qu'un corps paroiſſe ſe mouvoir, il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſe meuve réellement, il ſuffit que ſon image ſeule ſoit mûë pendant qu'il eſt en repos; d'où il

ſuit que le mouvement apparent d'un objet tranquille dépend du ſeul mouvement de ſon image. Or l'œil n'a qu'à ſe mouvoir, de façon qu'il ſoit détourné de ſa poſition naturelle, il eſt évident que la peinture de l'objet en repos ſera dérangée par ce ſeul mouvement. Un corps tranquille doit donc paroître ſe mouvoir, toutes les fois que l'œil eſt dérangé. Ainſi ſi l'œil ſe meut de droite à gauche, les rayons qui ſe plioient du côté gauche revenant plus à droite doivent peindre l'objet de ce dernier côté.

Ce dérangement de l'œil donne non ſeulement la raiſon du mouvement apparent des corps tranquilles, mais de leur multiplication. Quand on preſſe un des yeux avec le doigt, pour peu qu'il s'écarte de ſa poſition dans l'Orbite, on voit deux objets au lieu d'un; l'un des deux ſuit l'état de l'œil qu'on preſſe, & paroît plus ou moins élevé, ſelon que cet œil l'eſt lui-même plus ou moins. Mais lorsqu'on ceſſe de le comprimer, les fauſſes apparences ſe diſſipent à meſure qu'on lui rend ſa premiere ſituation; on voit l'objet chimérique ſe perdre ou ſe confondre dans le véritable, que l'autre œil qui eſt tranquille diſtingue toujours fort bien. C'eſt un petit jeu d'Optique, auquel tout le monde peut prendre plaiſir, ou en laiſſant ouvert l'œil qui n'eſt point dérangé, tandis qu'en même tems on preſſe l'autre avec le doigt, comme je l'ai dit, ou en fermant l'œil qui n'eſt point dérangé: ce qui prouve que quand l'axe de la vûë regarde deux points différens, on voit double, c'eſt à-dire, on voit le même objet en deux endroits. Au contraire quand cet axe eſt dans ſon état naturel, on

on ne voit qu'un objet, quoiqu'on ait deux yeux, ſoit que ces deux images aillent ſe peindre dans l'endroit où les nerfs optiques s'uniſſent avant que de paſſer par les trous ronds, ſoit qu'on rapporte à la méme place les deux images peintes ſur la rétine.

J'ait fait voir ci-devant qu'un corps en repos doit paroître ſe mouvoir, pour peu que l'œil ſoit écarté de ſa poſition, parce que ce dérangement entraîne néceſſairement celui de la rétine, & que conſéquemment l'image change de place ſur cette tunique médullaire. Je ſuis donc en droit de conclure que toutes les fois que la rétine ſera dérangée par quelque cauſe que ce ſoit, on ſera pris d'un Vertige, puisque tout le monde s'accorde à dire que ce genre de mal conſiſte proprement en ce que les corps qui ſont naturellement tranquilles paroiſſent mûs ou agités. Ne perdons pas de vûë ce principe, il n'en eſt point de plus lumineux ni de plus fertile en conſéquences.

Tous les Anatomiſtes conviennent que la rétine n'eſt autre choſe que l'expanſion de la moëlle du nerf optique. Ainſi toutes les fois que ce nerf ſera dérangé, la rétine le ſera auſſi néceſſairement, & par conſéquent on aura le Vertige.

Pour comprendre plus clairement cette vérité, conſidérons avec Bellini (a) les fibres optiques comme pluſieurs lignes à égale diſtance les unes des autres qui ſe terminent toujours à la convexité de la rétine. Cela poſé, lorsqu'un rayon viſuel vient frapper une de ces lignes, il forme avec elle

(a) Bellini, pag. 576. 577.

elle un certain angle que le dérangement de cette ligne détruit ou change ſur le champ. Je ſuppoſe qu'un autre rayon viſuel forme avec cette même ligne, avant qu'elle ſe ſoit écartée des autres lignes, un angle égal à celui que ſon dérangement a produit, il eſt évident que ce ſecond rayon ne tombe pas ſur le premier, & par conſéquent part d'un autre point de l'objet. Il eſt indifférent, ſelon ce que nous avons dit ci-devant, que l'objet ſoit mû, tandis que le nerf optique eſt en repos, ou que ce nerf ſoit en mouvement, pendant que l'objet eſt tranquille. Donc comme le ſecond rayon qui frappe la ligne ou la fibre qui eſt ſuppoſée à égale diſtance des autres fibres, repréſente néceſſairement l'objet mû à cauſe du ſeul changement d'angle, le premier rayon doit auſſi faire voir l'objet en mouvement, parce que la fibre dérangée, ou qui n'eſt plus également éloignée des autres fibres, change néceſſairement l'angle que ce même premier rayon avoit d'abord formé avec elle.

On doit inférer de ce raiſonnement que les fibres optiques venant à ſe déranger, les angles que les rayons de lumiere avoient formés avec elles, ſe changent néceſſairement, & comme l'image de l'objet eſt auſſi dérangée par là, il ſuit que le Vertige, ou ce qui revient au même, le mouvement apparent d'un corps tranquille dépend du plus petit dérangement des fibres de la rétine, ou du nerf optique.

Mais d'où viennent ces divers changemens d'angles? De la diverſité des vibrations de ces mêmes fibres, qui vient de la diſtribution inégale du ſuc nerveux, laquelle inégalité du cours

cours des eſprits peut venir d'une infinité de cauſes différentes.

Pour avoir une idée claire de ces vibrations, il faut faire attention à une choſe que tout le monde ſçait, qui eſt que ſi on éloigne de l'œil un corps qu'on vient de voir, de ſorte qu'il ne puiſſe plus ſe peindre ſur la rétine, on le voit, les yeux ouverts ou fermés, comme s'il étoit encore préſent. La raiſon de cela, c'eſt que les rayons de lumiere venant à tomber ſur la rétine y excitent des ondulations qui ſe propagent le long des nerfs optiques jusques dans le *Senſorium commune.* On doit donc continuer de voir un objet abſent jusqu'à ce que la rétine ne trémouſſe plus, ou que les vibrations de ſes fibres ne ceſſent; mais lorsque l'objet ayant diſparu depuis un certain tems, cette tunique joüit d'un repos abſolu & parfait, il faut en quelque ſorte réveiller ſon image pour le voir; c'eſt ce que fait l'imagination, en faiſant couler une certaine quantité d'eſprits dans les fibres optiques, & en créant ſucceſſivement par ce moyen les mêmes ondes que l'objet avoit fait naître par ſa préſence: ainſi pour qu'un corps tranquille paroiſſe ſe mouvoir, il n'y a qu'à ſe repréſenter les mêmes mouvemens, ou à peu près ſemblables à ceux qu'on a vûs; & il n'importe que ce corps ſoit préſent, ou abſent, que les yeux ſoient fermés, ou ouverts; c'eſt par les effets de l'imagination que ce corps doit paroître agité d'une façon auſſi évidente, que s'il l'étoit réellement, ou *à parte rei*, comme parlent les Philoſophes de l'Ecole. Voilà les différentes cauſes immédiates du Vertige.

1°. Il eſt aiſé de concevoir à préſent pourquoi les corps qui ſont naturellement en repos, paroiſſent ſe mouvoir en rond dans le Vertige: c'eſt que leur image eſt mûë circulairement ſur la rétine. Si elle monte de bas en haut, l'objet paroîtra tomber de haut en bas, ſi au contraire elle deſcend, il paroîtra s'élever, &c. comme je l'ai expliqué ci-devant.

2°. L'imagination ne ſe borne pas à repréſenter des corps qui ſont tranquilles, agités en mille ſens différens, elle peut auſſi nous repréſenter nous-mêmes à nous-mêmes montans au Ciel, tournans comme un tourbillon dans l'Atmoſphère au moindre vent, précipités dans de profonds abîmes, comme il arrive dans les rêves. La cauſe immédiate des ſonges terribles auxquels on eſt ſujet dans le Vertige, eſt donc l'imagination; & l'on peut dire en général que ce mal n'eſt qu'une imagination fauſſe, reconnuë pour telle par le (b) jugement. En effet la réfléxion ne tarde pas à diſſiper, je ne dis pas ces illuſions, mais les vaines frayeurs qu'elles ont pû produire. Ce qui diſtingue le Vertige du délire & des autres maladies du cerveau, dans leſquelles la raiſon même eſt livrée aux erreurs de l'imagination, parce qu'alors les mêmes idées que la préſence de tel objet avoit fait naître, ſe réveillent avec force & vivacité, par le moyen des eſprits qui ſe frayent les mêmes traces, & produiſent par-là la même diſpoſition méchanique dans le cerveau, de ſorte que l'ame voit clairement l'image de ce même objet; & quoiqu'il ſoit abſent, on eſt ſi fortement convaincu qu'il eſt préſent, que rien n'en peut

(b) Sennert, Inſt. Med. Lib. 2. Part. 3. Sect. 1. Cap. 9. pag. 336.

peut diſſuader. D'où il ſuit que Duret (c) établit avec raiſon le ſiége du Vertige dans la partie fantaſtique du cerveau, c'eſt-à-dire, celle qui imagine ce qu'on ne voit point, ou qui repréſente à l'eſprit l'image des corps abſens. En effet, il eſt certain qu'elle eſt toujours affectée, du moins en dernier lieu, & qu'il n'y auroit point de Vertige, ſi elle ne l'étoit pas.

3°. Pourquoi voit-on deux objets au lieu d'un? Parce que l'axe de la viſion ſe tournant vers deux points différens, le même objet ſe peint en deux endroits différens de la rétine. Ce qui arrive toutes les fois qu'il n'y a qu'un œil intérieurement comprimé, car alors on doit être ſujet à la même illuſion, que ſi on le dérangeoit avec le doit: or comme les humeurs des deux yeux ne ſont pas toujours également raréfiées, les vaiſſeaux d'un œil ſe gonflent quelquefois plus que ceux de l'autre, & par conſéquent la rétine étant inégalement agitée, l'axe de la vûë peut ſe déranger; mais ſi la ſituation des deux yeux eſt dérangée, on doit par la même raiſon voir deux objets mûs, au lieu d'un qui eſt en repos. Voilà la cauſe de la multiplication des objets dans le Vertige; elle eſt toûjours proportionelle aux foyers dans lesquels les rayons viſuels vont ſe réünir.

On peut rendre raiſon de la variété admirable des couleurs qui paroiſſent dans le vertige, & dont Bellini ne fait aucune mention. En effet, quoique la vûë dépende de l'impreſſion des rayons de lumière ſur la rétine, on ſçait qu'elle peut ſe faire, & ſe fait ſans eux, toutes les fois que les fibres

(c) Duret. in Coac. Hippocr. pag. 215.

de cette tunique reçoivent par quelque cauſe que ce ſoit des ondulations ſemblables à celles que ces mêmes rayons produiroient. C'eſt, à mon avis, le plus ou le moins de promptitude (d) dans ces vibrations, ou dans les ſecouſſes des eſprits, qui fait voir les differentes couleurs, le blanc, le jaune, le rouge, le bleu, & pluſieurs autres nuances qui reſultent du mêlange des couleurs primitives, & ſont quelquefois ſi bien variées, qu'elles repréſentent l'Arc-en-Ciel, comme Arétée (e) l'a remarqué dans l'Epilepſie, qui ne diffère du Vertige que du plus au moins. On peut par-là rendre raiſon des lueurs plus ou moins vives, qui paroiſſent, à force de touſſer, ou de vomir, lorsqu'on reçoit un coup ſur l'œil, ou qu'on le preſſe avec le doit dans l'obſcurité, dans l'affection Hyſtérique & Hyppocondriaque, à ceux qui tombent en foibleſſe, aux pendus avant que de mourir, ſelon le fait atteſté par le Chancelier Bacon (f) dans ſon *Hiſtoire de la vie & de la mort*, & enfin aux peſtiferés, qui un moment avant que d'être pris du Vertige, voyent quelquefois d'auſſi belles couleurs dans tous les objets, qu'à travers un Prisme, comme l'illuſtre Boyle (g) nous l'apprend. Ce qui prouve qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avoir le Vertige, pour donner lieu à ces apparitions, qui ſont toujours d'autant plus conſidérables, qu'on eſt plus dangéreuſement affecté.

Les

(d) Mem. de l'Acad. R. des Sciences 1699. Réfléx ſur la Lum. & les Coul. par le P. Malebranche. Newton. Opt. Tom. 2. Livre 3.

(e) Aretæus Cappad. pag. 1. 28.

(f) Baco de Verulam. Hiſt. Vit. & Mort. Amſt. 1730. Vol. 3. p. 175.

(g) R. Boyle, Tom. 3 de Coloribus, pag. 6. 7. 8.

Les illuſions de l'oüie ne ſont pas ſi difficiles à expliquer, que celles de la vûë. Les petits rameaux que les carotides fourniſſent au dedans de l'oreille, étant gonflées par la pléthore, ou par la rarefaction du ſang, agiſſent ſur cet organe, comme nous dirons dans la ſuite que ceux de l'Uvée, & de la Choroïde agiſſent ſur la rétine pendant l'yvreſſe. Ainſi la portion molle du nerf auditif qui ſe répand dans le labyrinthe eſt preſſée; les petits muſcles d'Euſtachi, de Caſſérius & de Duverney ſe contractent inégalement; les petits oſſelets, leurs membranes, les canaux demi-circulaires où ſe forme le ſon, enfin tout l'organe de l'oüie s'ébranle ou ſe dérange par la pulſation trop vive des artères. Or on entend des ſons plus ou moins graves ou aigus, ſelon que l'ébranlement de la lame ſpirale, & des canaux demi-circulaires eſt plus ou moins lâche, ſerré, ou tendu, ou ſelon la diverſité des vibrations que cet organe immédiat reçoit de l'action des ſolides, ſans le ſecours de l'air externe; & il n'importe que cet ébranlement ſe faſſe du côté du cerveau, ou de l'oreille, il en réſulte toûjours la même ſenſation, comme on l'obſerve dans la commotion du cerveau, le délire, la phrénéſie, &c. On peut par-là rendre raiſon des tintemens, des bourdonnemens, des ſifflemens, des murmures, & des autres faux bruits qu'on entend dans le Vertige. Si ce ſon interne eſt ſemblable au bruit de la pluye, ou de la grêle, on broira entendre tomber l'un ou l'autre de ces météores; s'il imite la déclamation d'un Acteur tragique, on s'imaginera entendre une tragédie qu'on applaudira peut-être, comme celui dont parle Horace. (h)

 „Qui

(h) Epiſt. 2. ad Jul. Flor. V. 130.

„ *Qui ſe credebat miros audire tragœdos*
„ *in vacuo lætus ſeſſor plauſorque theatro.*

S'il produit la douce harmonie qui naît de l'accord de divers inſtrumens, on ſera enchanté du plaiſir d'être au concert; s'il imite l'oſcillation d'une pendule, on s'imaginera qu'on en a une attachée à la tête, comme cette Dame de Picardie dont Monſieur Duverney fait mention dans ſon Traité (i) de l'Organe de l'oüie. Pour confirmer cette théorie, n'oublions pas un fait que ce célébre Anatomiſte ajoute au méme endroit, qui eſt que le battement d'oreille de cette Dame s'accordoit toujours avec celui du cœur: ce qui détruit le ſyſteme de ceux qui atribuent ces faux bruits à des vents, des fumées, ou à d'autres vapeurs qui agitent l'air implanté dans l'oreille.

Pour ce qui regarde les maladies dans lesquelles le Vertige dégénere, je n'ai garde de me laiſſer entraîner au penchant que j'aurois de les expliquer; la digreſſion qu'il me faudroit faire, pour ſuivre ces métamorphoſes, m'écarteroit trop de mon ſujet.

CHAPITRE III.

DIVISION DU VERTIGE.

Il faut diſtinguer à preſent les différentes eſpéces du Vertige, pour éviter la confuſion. 1°. Il eſt ſimple, ou ténébreux: dans

(i) pag. 166. 167.

dans le prémier, les objets qui ſont tranquilles, paroiſſent ſeulement ſe mouvoir en différens ſens; mais dans le ſecond les eſprits ne pouvant plus ſe diſtribuer dans l'œil, la viſion ne ſe fait point. 2°. Il eſt naturel, c'eſt-à-dire produit, par une cauſe externe naturelle, ſans aucun dérangement de l'œconomie animale; on non naturel, je veux dire provenant de cauſes, tant externes, qu'internes, non naturelles, ou morbifiques. 3°. Celui-ci ſe diviſe en ſympathique, qui vient de quelque dérangement des viſceres, & en idiopathique, qui vient immédiatement d'un vice du cerveau. 4°. Enfin le Vertige doit être encore diviſé, en ſymptômatique, qui n'eſt que le ſymptôme d'une maladie principale, & en Critique, qui en annonce la fin bonne ou mauvaiſe.

Ie n'entreprens point de traiter du Vertige critique. Un Volume ſuffiroit à peine, pour approfondir cette matière, pour décrire & expliquer les différens cas dans lesquels il ſe rencontre, & toutes les criſes qu'il annonce; tantôt il faut s'attendre à une criſe dangéreuſe, au délire, à l'Apoplexie, &c. tantôt à une criſe ſalutaire, ſoit par l'hémorrhagie, ou le vomiſſement: Si l'on voit, par exemple, dans pluſieurs maladies aigües, le Vertige paroître avec un tintement d'oreilles, une peſanteur de tête inſuportable, principalement au haut du nez, tous les aſſiſtants effraïés déſeſpèrent de la vie du malade; mais vous, Medecin, homme de jugement, raſſurez-les, & ne craignez rien, le ſang qui va couler des narines lui ſauvera la vie. Rien n'étonna plus les Medecins de Rome,

que

que de voir un malade ſaigner copieuſement du nez, comme Galien l'avoit prédit, ſeulement parce que ce malade s'étoit levé, de peur d'être mordu d'un ſerpent de feu, qu'il croyoit voir dans ſon lit. En effet rien ne fait plus d'honneur, principalement à un jeune Medecin, que ces ſortes de prédictions. Allez à la ſource, liſez Hippocrate, Arétée, Galien, Duret, Proſper Alpin, &c. noms à jamais recommandables dans le grand Art de la Médecine, vous verrez avec quelle exactitude ſcrupuleuſe ils nous font diſtinguer les différentes criſes que la nature prépare ſous la forme du Vertige. Je ſuis ſurpris que Rivière & pluſieurs autres célébres Praticiens modernes, qui ont dû cent fois remarquer dans la pratique, combien il eſt dangéreux de méconnoître le Vertige critique, ayent omis des diſtinctions auſſi eſſentielles. La moindre faute en ce genre coûte tous les jours la vie, peut être à des milliers d'hommes, que la nature ſeule guériroit peut-être. C'eſt donc à nous de la ſuivre, comme à la piſte, & de prendre garde de la troubler, quand elle médite quelque évacuation critique. C'eſt ce que les anciens Auteurs que je viens de citer nous recommandent expreſſément en cent endroits, pour nous apprendre à ne point nous tromper dans notre prognoſtic.

CHA-

CHAPITRE IV.

CAUSES EXTERNES NATURELLES DU VERTIGE.

J'AY dit ci-devant que ce dérangement de la rétine qui forme eſſentiellement le Vertige, ne ſuppoſe pas toûjours quelque changement dans l'œconomie animale; en effet la moindre cauſe externe naturelle ſuffit pour le produire. Un charbon de feu, une rouë, un ſoleil artificiel tourné rapidement en rond, un toupin qu'on foüette à coups redoublés, un torrent impétueux, un tourbillon d'eau, de grêle, ou de neige que le vent fait voltiger par petits pelotons dans l'air, le mouvement d'un vaiſſeau ſur une mer agitée, le devant d'un caroſſe dans un chemin raboteux, le bruit des trompettes, du canon, du tonnerre (a), un violent tremblement de terre (b), la vüe d'un précipice, d'une bale de paume que les joüeurs ſe renvoyent long-tems avec adreſſe, d'un grand nombre de fuſées qui ſe croiſent ſous la forme d'une infinité d'arcs ou de cercles, dans l'Atmoſphère: en un mot tout corps qui tourne en rond, peut faire naître le Vertige.

Pourquoi apperçoit-on un cercle de feu, à force de regarder fixement un tiſon qu'on tourne rapidement en rond? Les impreſſions faites ſur la rétine durent quelque tems; celle que ce tiſon fait d'un côté, dure juſqu'à ce qu'il y ſoit revenu. Ainſi tous les points de la circonférence qu'il décrit, vont ſe

(a) Foreſtus, Vol. 1. Liv. 10. pag. 469.
(b) Baglivi de motu terræ Romano, pag. 530.

peindre les uns après les autres ſur la rétine, où ils tracent une ligne circulaire rouge, qui donne avec l'idée d'un cercle de feu, celle de rotation & le Vertige; tant il y a, pour ainſi dire, de ſimpathie entre les idées, & les mouvemens corporels, que l'un eſt réciproquement une ſuite néceſſaire de l'autre. Mais on n'a qu'à fermer les yeux, & les ouvrir enſuite pour être auſſi-tôt délivré de ce Vertige. Ce qui prouve qu'il ne vient d'aucun vice des vaiſſeaux & des liqueurs de l'œil; mais de la ſeule action du tiſon ſur la rétine.

Voyons pourquoi il prend un Vertige, lorsqu'on regarde en bas dun lieu fort élevé. En voici la raiſon. La peur qu'on a de tomber fait que l'imagination repréſente les objets, tels qu'ils ont paru toutes les fois qu'on a tombé, c'eſt-à-dire tournant en rond, comme je l'expliquerai dans un moment. Or comme en même tems les corps tranquilles ſur lesquels on jette les yeux, ſe peignent ſur la rétine, dont les fibres trémouſſent fortement toutes enſemble, à l'image, ou à l'idée de la rotation des objets, que la peur fait naître; il ſuit que c'eſt la même choſe, que ſi l'œil étoit en mouvement, ou que ſi les corps extérieurs tournoient, pendant qu'il ſeroit en repos; par conſéquent on doit alors être pris d'un Vertige d'autant plus violent, qu'on jette les yeux ſur une plaine immenſe, d'un lieu plus élevé. Il me ſouvient que je fus ſaiſi d'une frayeur ſi grande ſur la Tour d'Anvers, que j'eus bien de la peine à me perſuader que je ne tournois pas en rond. Il faut alors bien de la force d'eſprit pour ſe ſoutenir, ſur tout ſi l'on regarde fixement l'endroit où l'on s'appuie, car comme

il

il paroît néceſſairement s'enfuir, on tombe malgré ſoi, en voulant l'arrêter.

Voulez vous une preuve plus ſenſible des effets de la crainte? Jettez les yeux ſur ce matelot qui monte au haut des mâts dans le fort de la tempête. Comme il ſe renverſe ſur une échelle de corde vacillante! Combien de tems il s'y tient par les pieds pour l'utilité de la manœuvre, ſans être puni de ſa témérité! pendant qu'un honnête paſſager eſt ſujet à des maux de cœur, & à des Vertiges d'autant plus violens qu'il imagine plus de péril. Tant il eſt vrai que rien n'excite le Vertige, plus ſouvent que la crainte! C'eſt pourquoi Mahomet (c), pour cacher l'Epilepſie dont il étoit attaqué, l'attribuoit à l'apparition de l'Ange Gabriël, à la vûë duquel, diſoit-il, il étoit ſaiſi d'une ſi grande frayeur, qu'il lui prenoit un Vertige ténébreux qui le faiſoit tomber.

On peut déduire de ces effets de la crainte, pluſieurs vérités aſſez importantes. Il n'eſt pas indifférent principalement aux femmes & aux enfans qui ſont d'un tempérament timide ou craintif, de marcher dans un chemin haut & étroit, ou dans un lieu bas & large; dans un chemin droit ou dans un labyrinthe (d); dans une allée ſolitaire, ou parmi une grande multitude de perſonnes. En un mot, une trop grande variété d'objets trouble la vûë, comme l'éprouvent ceux qui courent la poſte à cheval, ou en chaiſe, ou ceux qui ſont dans un vaiſſeau qui fend l'onde à pleines voiles: le rivage ſemble

 fuir,

(c) Bayle Diction. à l'art. de Mahom.

(d) Arétée, pag. 119. 122.

fuir, parce que ſon image qui ſe meut ſucceſſivement au fond de l'œil, produit la même ſenſation que s'il étoit en mouvement. De là ce vers de Virgile: *terræ urbes que recedunt.*

Qu'il me ſoit permis de mettre au nombre des cauſes naturelles du Vertige, la circumgiration du corps; tout le monde ſçait qu'il prend un Vertige, à force de tourner, ou de danſer en rond. Mais quelle en eſt la raiſon? La voici. Il eſt évident, ſelon ce que j'ai dit ci-devant, que pendant que notre corps décrit un cercle autour de lui-même, tous les objets extérieurs, quoiqu'abſolument tranquilles, doivent paroître tourner en rond, & même paroître continuer ce mouvement, quelque tems après qu'on a fermé les yeux, & qu'on ne tourne plus; c'eſt-à-dire jusqu'à ce que les vibrations de la rétine viennent à ceſſer, & que cette tunique ſoit abſolument en repos. Cette impreſſion dure, à proportion de la vîteſſe & du tems qu'on a tourné en rond: d'ailleurs le corps ayant un mouvement progreſſif tout au tour de la circonférence du cercle, dont le milieu du pied eſt le centre, le tronc doit être baloté, d'une cuiſſe à l'autre, de celle qui eſt en mouvement, à celle qui eſt en repos & qui doit le ſoutenir, jusqu'à ce que l'autre cuiſſe qui eſt élevée pour marcher, n'ait trouvé ſon point d'appuy ſur la terre. D'où je conclus que les muſcles venant à ſe contracter violemment, doivent jetter le tronc avec tant d'impétuoſité ſur la cuiſſe qui ne marche point, & qui n'eſt que très-foiblement appuyée, qu'elle ne ſera plus capable de le porter. Ainſi l'équilibre ſe rompt, le centre de gravité ſe détruit, & par conſéquent on doit enfin tomber.

ber. Nouvelle cauſe du Vertige ; car comme en tombant, la tête & les yeux ſont circulairement agités, les objets externes doivent paroître ſuivre cette même détermination, parce que leur image trace neceſſairement un cercle ſur la rétine, comme il arrive, lorſqu'on regarde un miroir (e) qu'on tourne rapidement en rond. Voila à peu près la manière dont Bellini raiſonne ſur cette chute, qui eſt bien différente de celle à laquelle on eſt ſi ſujet, en regardant la terre d'un lieu très-élevé. On peut concevoir à préſent pourquoi les gens yvres ont tant de peine à ſe ſoutenir ; pourquoi un cheval qui tourne une meule de moulin les yeux ouverts eſt bien-tôt pris d'un Vertige ténébreux qui le fait tomber, &c.

CHAPITRE V.

DES CAUSES EXTERNES NON NATURELLES, OU MORBIFIQUES DU VERTIGE.

APRES'avoir expliqué les principales cauſes naturelles du Vertige, je dois faire mention des cauſes non naturelles, ou morbifiques de ce mal, c'eſt-à-dire celles qui occaſionnent quelque changement ſenſible dans l'œconomie animale. Elles ſont externes, ou internes. Je vais commencer par développer les prémières. Il eſt certain qu'une ſimple commotion du cer-

(e) Etmuler de Vertigine. T. 1. p. 364.

cerveau cauſe un Vertige ténébreux, & que ſi elle eſt plus violente, la Léthargie, l'Apoplexie, & même la mort ſubite peuvent s'enſuivre, comme on l'a vû. Mais quelle en eſt la raiſon? La voici. Pour qu'on la comprenne plus facilement, il eſt important de prouver d'abord que le cerveau remplit exactement le crâne.

L'Anatomie nous apprend que les artères du cerveau n'ont point de tunique muſculeuſe, & qu'elles ſont toûjours comme dans un bain de vapeurs qui doit beaucoup relâcher le tiſſu de leurs fibres. Cependant il eſt indubitable qu'elles s'ouvrent bien plus rarement que celles du nez, quoique celles-ci ſoient munies de membranes élaſtiques, que l'action de l'air externe, auquel elles ſont ſans ceſſe expoſées, rend encore plus fortes & plus ſolides; quelle eſt la raiſon de ce phénomène auſſi ſurprenant, que commun? C'eſt que les artères du cerveau réſiſtent par tout également au cours des fluides, & n'ont point par conſéquent d'endroit foible, par lequel le ſang puiſſe s'échaper hors de leur cavité, au lieu que celles du nez étant inégalement appuyées, comme l'Anatomie nous l'apprend, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles cédent au moindre effort de la pléthore, & qu'ainſi les hémorrhagies des narines ſoyent infiniment plus fréquentes que les Apoplexies de ſang extravaſé. Les artères du cerveau ſont donc ſoutenuës par ſa ſubſtance molle, avec autant d'égalité & de force, que ſi elles étoient couchées ſur le crâne même. Cela poſé le ſang a beau monter abondamment & avec violence à la tête, les veines

nes ſont forcées de le reprendre, proportionellement à ſa quantité (à moins que le cerveau ne ſoit violemment ébranlé, comme je le dirai dans la ſuite, ou que le diamètre des veines ne ſoit naturellement trop petit, ou rétréci par quelques excroiſſances, comme on l'a obſervé dans certaines migraines incurables): je défie ceux qui admettent du vuide dans le cerveau d'expliquer ce phénomène.

Le crâne étant donc exactement rempli, je dis qu'il ne peut être frapé, ſans communiquer au cerveau une portion du mouvement qu'il a reçu, laquelle portion ſera toûjours proportionelle, non ſeulement à la violence du coup, mais à la réſiſtance du crâne. Je m'explique par deux comparaiſons familières. Je regarde le cerveau dans le crâne, comme un homme qui eſt dans un bâteau, & qui n'a qu'un mouvement commun avec lui. Or ſi ce bâteau vient à heurter contre un rocher, par exemple, il s'arrête tout à coup, à cauſe de la grande réſiſtance qu'il oppoſe à ce rocher: & cette même reſiſtance fait qu'il communique à cet homme qui eſt dedans, une ſi grande partie du mouvement qu'il a reçu, qu'il l'ébranle, lui fait perdre l'équilibre & le fait tomber. Le Chirurgien la Faye rapporte une autre expérience qui rend la choſe encore plus facile à entendre. On prend par un bout une planche mince, on en heurte fortement la ſurface plate contre quelque corps dur: ſi elle ne réſiſte point au choc, c'eſt-à-dire ſi elle caſſe, la main n'eſt point du tout ébranlée, parce que le mouvement que cette planche avoit reçû, s'eſt perdu en même tems qu'elle s'eſt rompuë; mais ſi elle ne caſſe point, le

mou-

mouvement ſe propage le long de chaque fibre de la planche, quelquefois avec tant de violence, qu'on ſent à la main un ébranlement douloureux. Il ſuffit de faire l'application de ces deux comparaiſons, pour concevoir la raiſon pour laquelle les fractures les plus conſidérables ſont ſouvent moins dangéreuſes que de ſimples ébranlemens du cerveau.

Voyons à préſent en quoi conſiſtent ces ébranlemens. Le cerveau, comme tout le monde ſçait, eſt une maſſe trés-molle, compoſée d'une infinité de petits vaiſſeaux ſanguins, dont les tuniques ſont extrêmement minces, & de fibrilles nerveuſes médullaires, d'une ſi grande délicateſſe, qu'un million de ces fibrilles n'égale peut-être pas l'épaiſſeur de la centiéme partie du cheveu le plus fin: or, quand à l'occaſion d'une chute, ou d'un coup ſur la tête, cette ſubſtance vient à recevoir une certaine portion de mouvement, elle s'ébranle néceſſairement, & par conſéquent les nerfs optiques ſont auſſi ébranlez en même tems. C'eſt ainſi qu'une ſimple commotion fait naître le Vertige. Mais ſi la commotion eſt aſſez violente pour produire quelque affaiſſement dans les fibres du cerveau, les nerfs optiques ſeront comprimez à leur origine, les eſprits ne pourront plus ſe diſtribuer dans l'œil; ainſi la viſion ne ſe fera point, ou, ce qui revient au même, on aura un Vertige tenebreux. Je dis plus: ſi le mouvement ſe perpétuë avec force juſqu'au cervelet, ſes fibres ſeront facilement ébranlées, tiraillées, diſtenduës; elles ſe relacheront exceſſivement, & faute de reſſort, devenuës paralytiques, elles s'affaiſſeront les unes ſur les autres. D'où il ſuit,

que

que les esprits vitaux étant interceptés dès leur origine, la mort subite s'ensuivra nécessairement.

Il est à propos de remarquer ici qu'il n'est pas nécessaire que la tête ait été, je ne dis pas endommagée, ou blessée de quelque manière que ce soit, mais aucunement frapée, pour produire le Vertige, & d'autres accidens bien plus facheux. Un coup, ou une chute sur toute autre partie du corps, sur les fesses, par exemple, peut, par la violente secousse des solides & des liquides, transmettre jusqu'au cerveau assez de mouvement repercussif, pour y causer des ébranlemens funestes, comme nous l'avons remarqué depuis peu dans une Dame de Saint Malo. Enfin si la commotion est extraordinairement violente, les liqueurs doivent circuler dans le vaisseaux, du cerveau avec tant de rapidité, qu'elles peuvent aisément forcer des barrières aussi minces que le sont leurs tuniques; & elles se rompent quelquefois, dans une partie opposée à celle qui a reçû le coup. C'est ainsi que le sang s'épanche dans le cerveau, soit par une espéce de contre-coup, soit par un coup simple sur la tête, ou sur toute autre partie, sans que le crâne paroisse quelquefois endommagé; source de calamités auxquelles on ne peut remedier, qu'en prenant un parti extrême, comme je le ferai voir à la fin de ce Chapitre.

Le moindre effet que le plus petit épanchement produise, est sans doute le Vertige. Nous avons vû ci-devant que le cerveau remplit exactement le crâne; il ne sçauroit donc contenir une seule goutte de liqueur de plus, qu'il ne soit nécessairement pressé, ou comprimé; & comme sa substance est

très-molle, il ne peut l'être dans un endroit, ſans l'être dans pluſieurs. Or, pour peu que les nerfs optiques ſouffrent de cette preſſion, le cours des eſprits qui ſervent à la viſion étant dérangé, les fibres de la rétine le ſeront auſſi, & par conſéquent on ſera ſujet au Vertige. La même choſe arrivera ſi les carotides ſont comprimées: car leur diametre étant néceſſairement rétréci par ce moyen, il ſuit qu'elles doivent réſiſter davantage au cours des liquides Mais comme la force du cœur s'augmente à proportion de la réſiſtance des artères (les fiévres le prouvent) le ſang venant enſuite à être pouſſé avec plus d'impétuoſité à la tête, dilate & gonfle les Carotides. Ceux qui connoiſſent la ſituation de ces artères, auprès des nerfs optiques, la longueur & la liberté de ces nerfs en cet endroit, peuvent juger de la facilité avec laquelle elles agiſſent ſur eux, les dérangent, & conſéquemment font naître le Vertige. Si la preſſion ſe fait à l'origine des nerfs, l'homme du monde qui a le plus d'eſprit devient imbécile; & je croi que pour rendre raiſon des differentes altérations de l'eſprit, qu'on voit tous les jours arriver après certaines chutes, il n'eſt pas même néceſſaire de ſuppoſer aucune liqueur épanchée au dedans du crâne, il ſuffit de concevoir que dans le moment d'une violente commotion, les eſprits trop agités ayent pû ſe frayer de nouvelles routes, & troubler ainſi les organes de l'intelligence, ou que quelques fibres du cerveau ayent été plus ébranlées que les autres, & n'aïent pû reprendre leur prémière ſituation & leur reſſort naturel; car on ne doit pas douter que cette petite paralyſie, donnant lieu à quelque dérangement

ment dans la distribution des esprits, n'entraîne nécessairement celui de l'esprit; tant il y a d'analogie, & pour ainsi dire, de sympathie entre l'esprit, & ce fluide subtil qui circule dans tous les petits filamens nerveux, qu'il paroît par toutes sortes d'observations sûres, que l'un dépend presque essentiellement, non seulement de la circulation, mais de la quantité & de la qualité de l'autre; quoiqu'il faille avoüer que les propriétés de la matière nous sont trop inconnuës, pour qu'on puisse jamais appercevoir aucun rapport entre les traces des esprits, & les idées qui en résultent.

Il n'est pas nécessaire que le cerveau soit immédiatement comprimé pour créer le Vertige, la seule pression mediate de sa substance peut occasionner le même dérangement dans le nerf optique. On a vû à Paris un Pauvre qui demandoit l'aumône dans une portion de son crâne. Pour peu qu'on posât légerement la main sur l'appareil qui couvroit sa dure-mere, il voyoit d'abord des étincelles de feu: l'appuyoit-on un peu plus? il lui prenoit un Vertige, & enfin envie de dormir. On a fait les mêmes observations, en comprimant le cerveau d'un chien, & d'un verolé qui avoit perdu une partie de son crâne. Tout le monde sçait comment les Bouchers tuent les bœufs; c'est en leur donnant, pour ainsi dire, d'un seul coup un Vertige tenebreux qui les fait quelquefois tomber roides morts, quoique leur crane se rompe par la violence du coup, on ne trouve ordinairement aucune liqueur extravasée sur la substance du cerveau. Ce fait que j'ai eu la curiosité de verifier plus d'une fois, confirme ce que j'ai dit ci-devant,

que moins le crane reſiſte, moins les effets de la commotion ſont à craindre.

Une ſimple contuſion ou une legere bleſſure à la tête, le trepan inprudemment fait, la moindre fracture (a), l'enfoncement du crane, en un mot tout ce qui change la figure du crane & conſéquemment l'égale expanſion du cerveau peut cauſer au moins le Vertige. C'eſt pourquoi Hippocrate (b) le regardoit comme un des plus funeſtes ſymptômes des playes de la tête.

Comme l'enfoncement du crane eſt un malheur qui n'arrive que trop ſouvent aux enfans, principalement par l'imprudence des accoucheuſes ou des nourrices, il faut ſçavoir comment y remedier. En ce cas je ſerois d'avis d'appliquer un emplâtre fort tenace ſur la portion d'os enfoncée, & dix ou douze heures après on doit la tirer doucement & perpendiculairement par le moyen d'un gros fil fort, attaché au milieu. Pour rendre cette élevation plus facile, il faut que le malade retienne long tems ſon haleine. La raiſon de cela eſt que, tant que le poumon eſt dans l'inaction, le ſang n'y peut circuler librement. Ainſi il doit s'accumuler dans le ventricule droit, dans la veine cave, dans les jugulaires, &c. comme on le voit par le gonflement de ces veines & la rougeur extraordinaire du viſage. Par conſéquent ne pouvant revenir du cerveau, il gonfle neceſſairement les carotides, ainſi que les membranes & la ſubſtance même du cerveau qui par ce

(a) Cæſar Magat. T. 2. pag. 128. 129.

(b) De vulner. capit. V. Boerhaave Aph. 267.

ce moyen eſt en état d'élever un peu la portion d'os enfoncée. Voilà la vraye raiſon de ce phénomene qu'un Chirurgien (c) mauvais Phyſiologue, comme ils le ſont presque tous, attribuë ſans fondement à la preſſion du diaphragme ſur l'Aorte: car M. Senac a démontré dans un Memoire (d) qu'il a donné ſur le diaphragme, que cette preſſion eſt ſi legere, qu'elle n'y entre presque pour rien.

En voilà aſſez pour donner une idée claire des cauſes externes non naurelles du Vertige. Mais avant que de paſſer aux cauſes internes de ce mal, qu'il me ſoit permis de faire une reflexion fort importante qui peut ici trouver ſa place.

Je ſuppoſe qu'un homme eſt attaqué d'Apoplexie immediatement après une chute ſur la tête ou ſur toute autre partie du corps, ſans que le crane paroiſſe aucunement endommagé. Sur cela on doit croire que la commotion du cerveau a été ſi violente que ſes fibres ſe ſont affaiſſées les unes ſur les autres, & qu'ainſi ſes vaiſſeaux étant comprimés par cet affaiſſement, le ſang croupit dans leur cavité, ou, qui pis eſt, on peut craindre qu'il ne ſe ſoit fait quelque épanchement. Pour remedier à cet affaiſſement, il ne s'agit ſans doute que de déſemplir les vaiſſeaux du cerveau: car par-là les arteres reprenant leur reſſort naturel, ſont en état de pouſſer dans les veines le ſang qui croupit dans leur cavité, & les fibres ſe relevant peu à peu, occupent bien-tôt le vuide que leur relache-

(c) Garengeot, Traité des operations de Chirurgie T. 3. de l'Operation du Trepan.

(d) Mem. de l'Acad. R. des Sciences. 1729.

ment exceſſif avoit formé au dedans du crane. Or pour déſemplir immediatement le cerveau, il n'eſt point de ſaignée plus efficace que la jugulaire, comme Monſieur Freind l'a démontré Anatomiquement. Mais il eſt bon de préluder auparavant par deux ou trois ſaignées copieuſes faites au bras de quatre heures en quatre heures; autrement il ſe feroit tout à coup un ſi grand vuide dans le cerveau, qu'il en ſeroit, pour ainſi dire, étonné & ſtupefait, & pourroit par-là ſouffrir quelque atteinte dangereuſe.

S'il n'y a que croupiſſement de ſang, il eſt fort rare de voir deux jours s'écouler, ſans que la connoiſſance revienne au malade, pourvû qu'il ſoit bien traité; car à meſure que les fibres reprennent leur reſſort, le ſang recommence ſa circulation ordinaire, & fournit de nouveaux eſprits. Ainſi lorsqu'on voit le même mal continuer ou augmenter trois ou quatre jours après la chute, il y a tout lieu de croire qu'il y a du ſang extravaſé qui comprime la ſubſtance du cerveau. On ſatisferoit donc à cette indication en attenuant les humeurs épanchées, & en les rendant aſſez fluides pour les faire rentrer dans la maſſe du ſang par les tuyaux abſorbans. Il eſt ſans doute très-difficile, mais non pas impoſſible de réüſſir dans ce grand projet. On doit joindre aux ſaignées frequentes & copieuſes, dont je viens de parler, des purgations & des lavemens compoſés de tout ce qui peut diſſoudre le ſang coagulé. Les Tamarinds, la Crême de Tartre, le Jalap, la Scammonée, le Nitre, le Sel Ammoniac, le Sucre, le Miel, &c. conviennent en ce cas; la boiſſon doit être faite, non des vulneraires de Suiſſe

Suiſſe en decoction (car quoiqu'on les employe ordinairement pour diſſoudre le ſang grumelé, on n'eſt ſûr par aucune expérience que ces remedes ayent cette vertu) mais des cinq racines aperitives, des plantes & des bois ſudorifiques ausquels il eſt bon de mêler beaucoup de jus de citron. On ne négligera pas de mettre ſur l'oreille des fomentations d'herbes âcres, ou des cataplâmes d'oignons cuits ſous la cendre. Depuis que Valſalva, Santorini & pluſieurs autres Celebres Anatomiſtes ont démontré la communication de l'oreille avec le cerveau, je ne doute point qu'il n'y puiſſe continuellement penetrer par ce moyen des vapeurs aſſez ſubtiles pour attenuer les liqueurs qui y ſont épanchées. On doit auſſi injecter de l'eau chaude par les narines pour dilater les rameaux des carotides qui s'y diſtribuent, & les rendre par-là plus capables d'abſorber les humeurs quand elles ſont attenuées, On peut auſſi mettre dans le nez des feüilles de Betoine ou de Tabac, pour faire éternuer, & faire prendre un leger vomitif. Tous ces mouvemens, bien loin d'être à craindre quand les vaiſſeaux ſont vuides, aident alors la reſorbtion d'une façon merveilleuſe.

Si malgré cette methode les ſymptômes augmentent de plus en plus ſoyez ſûr que les humeurs épanchées ſont ſi épaiſſes & ſi coagulées qu'il n'eſt point de remede connu dans toute la nature qui puiſſe les diſſoudre. Quel parti prendre dans une auſſi deplorable extrêmité? Après avoir eſſaïé en vain tous les moyens dont on ſe ſert ordinairement pour découvrir ſi le crane eſt bleſſé, on doit appliquer ſur le crane découu-

découvert un emplâtre compoſé des remedes les plus attirans: par cette methode on aperçoit quelquefois avant l'eſpace de 24. heures une tumeur noirâtre qui manifeſte l'endroit affecté & par conſéquent la neceſſité d'y faire l'operation du trépan. Mais ſi après ce tems il ne paroit ni tumeur ni contuſion, ni enfoncement, ni en un mot aucun ſigne exterieur de ſang extravaſé, faut-il tenter l'operation à tout haſard, ſans ſçavoir où appliquer la couronne du trépan? Cette queſtion n'eſt pas difficile à réſoudre; dans cette hypotheſe il eſt certain que le malade va perir ſans l'operation, à la verité il n'eſt pas ſûr que le malade en revienne par l'operation; mais auſſi ſi on la fait, il eſt in certain qu'il meure. Il faut donc la faire. Mais où? 1°. dans l'endroit où le malade a porté la main, ſi on l'a remarqué, car ces mouvemens ſpontanés ſont ſouvent de ſûres indications. 2°. Il ſe trouve quelquefois un côté paralitique pendant que l'autre eſt en convulſion: alors comme le ſang ne peut être épanché que du côté paralitique, il ſeroit inutile de le chercher ailleurs, & par conſéquent on ne doit operer que de ce ſeul côté; & on doit à mon avis y reïterer l'operation, & le cribler, le crâne, pour ainſi dire, de trépans jusqu'à ce qu'on trouve l'humeur extravaſée. 3°. Si ce cas, qui eſt en effet très-rare, n'a pas lieu, il faut appliquer le trépan aux deux côtés oppoſés du crane. Si le premier trepan eſt inutile, le ſecond peut réüſſir, comme on l'a vû dans un Soldat qui, ayant été en vain trépané du côté droit, le fut une ſeconde fois au côté gauche, où l'on trouva heureuſement beaucoup de ſang grumelé ſur la ſurface convexe de la

dure

dure-mère, & par là ce Soldat fut guéri. Cette hiſtoire que je tiens de M. Boerhaave, dont la bonne foy ne peut être ſuſpecte, confirme l'utilité de la Doctrine que ce grand Homme nous enſeigne dans ſes excellens Aphorismes. *Urgentibus ſymtomatibus*, dit-il Aph. 286. *licet nullus locus læſus certò inveniri queat, tamen trepanum applicandum & ab unâ & ab alterâ parte cranii.*

Pardonnez-moi cette digreſſion en faveur de ſon utilité. Je reviens aux cauſes internes Idiopathiques du Vertige.

CHAPITRE VI.

DES CAUSES INTERNES IDIOPATHIQUES DU VERTIGE.

De toutes les cauſes internes Idiopathiques du Vertige, il n'en eſt guères de plus fréquente que la raréfaction des liqueurs. Pour en bien connoître les effets, il n'y a qu'à ſe rappeller ceux de l'ivreſſe, tels que Bellini (a) les a expliqués. Le vin eſt une liqueur fermentée remplie d'Alcohol; quand même le cœur ne feroit pas monter cet eſprit à la tête, il eſt d'une nature trop volatil, pour ne pas s'y élever. Le vin doit donc raréfier le ſang, & principalement celui des artères proportionellement à ſa quantité, & à ſa ſpirituoſité. Or quel eſt l'effet de la raréfaction des liqueurs? C'eſt d'augmenter

(a) Bellini, pag. 583. 584.

leur mouvement, de diſtendre, dilater, ou pouſſer au dehors les parois des vaiſſeaux dans lesquels elles ſont contenuës, & d'agir ainſi ſur les parties voiſines. Jugez donc du dérangement que le gonflement des carotides & des arteres de l'Uvée & de la Choroïde doit produire dans les nerfs optiques & la rétine. Comme cette membrane medullaire eſt alors neceſſairement preſſée, le ſuc nerveux s'y diſtribuant inégalement, change les ondulations de ſes fibres, & par conſéquent les dérange. Les objets en repos doivent donc paroître ſe mouvoir, & l'on doit voir deux objets au lieu d'un, pour peu que l'axe de la vue regarde deux points différens. Ce qui arrivera, lorsqu'il n'y aura qu'un œil intérieurement preſſé, comme je l'ai dit. Or comme il ne s'éleve pas toujours la même quantité d'Alcohol dans chaque œil à meſure qu'on boit, les vaiſſeaux d'un œil ſe gonflent quelquefois plus que ceux de l'autre & par conſéquent il n'y a que la poſition d'un œil dérangée. Mais ſi les deux axes ſont changés, on doit voir deux objets mûs au lieu d'un qui eſt en repos. Voilà la cauſe de la multiplication des objets dans l'yvreſſe, comme dans le Vertige. Si les arteres qui rampent ſur la ſurface des nerfs optiques & de la rétine ſont tellement remplies de ſang raréfié, que la cavité des fibres optiques ſoit entiérement abolie, & détruite, la viſion ne ſe fera point, faute d'eſprits. Enfin l'on tombera yvre mort pour des raiſons qu'il eſt aiſé de déduire de ce qui a été dit ſur la rotation du corps. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que le ſommeil ayant fait s'exhaler tout le ſuperflu de l'eſprit qui gonfloit les vaiſſeaux, les ſolides & les liquides re-

pren-

prennent leur juſte équilibre, & pourvû que l'eſtomac n'entre pour rien dans ces Vertiges crapulaires, ils s'évanouiſſent bientôt avec tous leurs ſymptômes.

Une trop grande application au jeu ou à l'étude, (b) un amour violent & malheureux, une certaine quantité de tabac pris en poudre ou en fumée, la colere, la fureur, un coup de Soleil, une chaleur exceſſive, la petite vérole, ſur-tout celle qui doit être confluente, ſelon l'obſervation de Sydenham, la cigue aquatique (c) & quantité d'autres venins qui rarefient le ſang, produiſent le Vertige.

Si la rarefaction du ſang fait naître le Vertige, la plétore (d) doit auſſi le produire, parce que la rétine eſt dérangée par le gonflement de ſes artères & des carotides. La même choſe doit arriver à plus forte raiſon dans les ophtalmies chroniques. Depuis que Ridley & Ruiſch nous ont appris que la rétine étoit parſemée de quantité de vaiſſeaux ſanguins, on conçoit qu'elle doit s'enflammer auſſi facilement que le blanc de l'œil. L'artère qui eſt au milieu de cette tunique ſe dilate même quelquefois jusqu'au point d'abſorber presque tous les rayons. C'eſt pourquoi on éprouve alors préciſément ce qui arriveroit, ſi le nerf optique perçoit l'œil directement dans ſon milieu, la viſion ne ſe fait que très-confuſément, on aperçoit de petits points noirs, des mouches voler, des nuages monter & deſcendre, des phantômes tourner dans l'air

(b) Les Vertiges ſinguliers de l'imagination de Paſcal pouvoient bien venir de cette cauſe. V. l'Extr. de ce Traité dans le *Journ. des Sc.* 1736.

(c) Wepferus *de Cicutâ aquaticâ.*

(d) Freind. *Emmenolog.* pag. 37.

& mille autres chimeres qui ſe préſentent durant le jour avec tant de douleur qu'on eſt contraint de reſter toûjours dans l'obſcurité.

Il en eſt ainſi de l'inflammation des membranes du cerveau ou de ſa ſubſtance cendrée; comme il ſe forme alors des aneuvrismes dans les artères & des varices dans les veines de cette ſubſtance, il eſt facile de trouver l'origine de ces Vertiges fixes & violens dont les Phrenetiques ſont attaquez.

La Leucophlegmatie, la Létargie, l'Apoplexie, les migraines (e) violentes & inveterées, le Scorbut, la Verole, la Catalepſie, en un mot toute humeur aqueuſe, ſereuſe, âcre, pituiteuſe, acrimonieuſe, épaiſſe, viſqueuſe, lente, froide ou chaude fait naître le Vertige & ſes plus facheux ſymprômes, pour peu que la ſubſtance du cerveau ſoit preſſée médiatement ou immédiatement, ou que ſes nerfs ſoient irrités. Il eſt aiſé d'en déduire les raiſons des principes que j'ai établis dans le Chapitre des cauſes externes non naturelles du Vertige.

Pourquoi, par exemple, ceux qui ont des migraines violentes & inveterées ſont-ils ſujets au Vertige? Les petits vaiſſeaux ſanguins qui s'élevent de la dure-mere entre les dents des ſutures du crâne, étant gonflés de ſang, on ſent une douleur qui vient de ce que les dents oſſeuſes ne pouvant ceder, les fibres nerveuſes de ces vaiſſeaux ſont extrêmement tiraillées & diſtenduës. La douleur ſemble circuler ſuivant les lieux où ſe fait ce gonflement. Or, ſi l'engorgement des petits

(e) Aret. pag. 24. 27. 28. 115. 116. 117. 118.

tits vaiſſeaux ſe communique à d'autres plus conſiderables, & enfin aux carotides, il eſt évident que les nerfs optiques peuvent être dérangez.

Pourquoi les Scorbutiques (f) les Verolés & les Cataleptiques ſont-ils quelquefois attaqués de ce mal? Le ſang des Scorbutiques eſt âcre & diſſous; leurs vaiſſeaux, à force d'être rongés par cette âcreté, deviennent fort lâches, comme il paroît par leurs gencives dont le ſang ſort pour peu qu'on les preſſe. Jugez donc par la ſtructure des vaiſſeaux du cerveau qui n'ont point de membrane élaſtique & qui ſont toûjours dans un bain de vapeurs, comme je l'ai déja dit, jugez, dis-je, de la facilité avec laquelle la partie la plus fluide du ſang doit s'échaper hors de leur cavité, & par conſéquent preſſer la ſubſtance du cerveau. D'ailleurs, pour ne rien dire ici de la foibleſſe des eſprits des Scorbutiques, qui pour cette ſeule raiſon ſont ſi ſujets au Vertige, comme je l'expliquerai dans la ſuite, l'acrimonie de ces mêmes eſprits eſt ſi grande qu'elle peut déranger les nerfs optiques à force de les irriter.

Quant aux Vérolez, ſans parler des tumeurs contre nature qui ſe forment dans leur cerveau & peuvent y retarder le cours du ſang, ſa ſeule épaiſſeur fait qu'il s'arrête & y ſéjourne long-tems. Ainſi ne pouvant refluer aiſément par les veines, il coule en plus grande abondance par les arteres collatérales des yeux & des oreilles. Voilà l'origine des Vertiges (g), des tintemens & de la ſurdité ausquels les Verolez ſont quelquefois ſujets.

(f) Willis *de Vertigine Scorbuticâ*, T. 1. p. 193, 194.
(g) Aſtruc *de Morbis Venereis*, pag. 317.

Dans la Catalepſie les arteres & les veines du cerveau ſont farcies de ſang fort épais, comme on le voit par la diſſection. Il n'eſt donc pas ſurprenant que le gonflement des carotides & des vaiſſeaux de l'œil donne lieu au Vertige ténébreux dont les Cataleptiques ſont ordinairement attaqués, un moment avant que de tomber dans leur accès, comme je l'ai remarqué dans une jeune Fille Cataleptique dont on trouvera l'hiſtoire dans les *Obſervations de Medecine Pratique.*

CHAPITRE VII.

DES EVACUATIONS ORDINAIRES OU PÉRIODIQUES SUPPRIMÉES.

On doit mettre au nombre des cauſes idiopathiques du Vertige toute évacuation ordinaire ou périodique ſupprimée par quelque cauſe que ce ſoit, ſans qu'on lui en ait ſubſtitué de nouvelle; car la pléthore s'enſuit néceſſairement. Jugez donc des effets qu'une continence trop ſévere doit produire, principalement dans ceux qui ſont d'un tempéramment vigoureux & qui ſe ſont fait une douce habitude des plaiſirs de l'Amour. Il n'eſt pas néceſſaire de rappeller ici les préceptes de Celſe & de Lommius. Il eſt évident que le coït trop rare peut exciter des maux auſſi funeſtes que le coït trop fréquent: ſi l'un épuiſe nos eſprits, l'autre nous appauvrit, pour ainſi

ainſi dire, de leurs richeſſes. Plus la ſemence ſéjourne dans les véſicules ſeminales, plus elle s'y échauffe, s'y diviſe & s'y attenuë; ainſi les parties devenuës volatiles par la chaleur, doivent enfin être abſorbées dans la maſſe du ſang de laquelle la nature ne les avoit pas ſéparées pour qu'elles y rentraſſent toutes. La raiſon de cela, c'eſt qu'auſſi-tôt que ces véſicules ſont remplies, la ſeule vûë ou la ſeule converſation d'une jolie femme attire la matiere au bout du gland, & l'on eſt ordinairement ſujet à des frequentes pollutions nocturnes; d'où il ſuit qu'une trop grande quantité de ſperme nuit à nos humeurs par l'extrême raréfaction qu'elle y cauſe, & produit ainſi ces Vapeurs, ces Vertiges & ces Hémorrhagies des narines qu'on remarque ſi ſouvent dans la plûpart des jeunes gens & des vierges pléthoriques.

La ſuppreſſion des Hémorrhoïdes n'eſt pas moins dangereuſe; lorsque la nature a coutume de ſe décharger de ſon ſuperflu par cette voye, il ne faut pas tout à coup ni tout-à-fait la lui interdire. C'eſt pourquoi Hippocrate (a) avoit toujours ſoin d'entretenir l'écoulement libre d'une Hémorroïde, pendant qu'il arrêtoit les autres par des remédes aſtringens; précaution d'autant plus néceſſaire qu'il avoit à traiter des hommes auſſi ſujets à ce flux, que nos femmes le ſont à leurs régles.

A quelles triſtes extrêmitez ne faut-il donc pas s'attendre quand les régles viennent tout à coup à être ſupprimées à quelque âge que ce ſoit, ou ne paroiſſent point dans une fille qui n'a

(a) Sect. 6. Aph. 12.

n'a point encore connu d'homme? Des vaiſſeaux qui ne ſont & ne doivent point être naturellement ouverts, cédent à l'action de la pléthore & ſouvrent par force, les régles leur ſortent par les doigts, par les narines, par les pores de la tête, par le poumon, &c. preſque tous nos Auteurs ſont remplis de ces exemples terribles. Ou ſi elles ſéjournent long-tems dans les vaiſſeaux, (b) elles s'y corrompent, infectent toute la maſſe du ſang, les nerfs & les eſprits, & produiſent ainſi en peu de tems le Vertige, l'affection Hyſtérique, la Catalepſie, &c.

Il faut appliquer la même doctrine au crachement de ſang, au piſſement de ſang, aux Hémorrhagies des narines, aux ſueurs, aux fleurs blanches, aux vieilles fiſtules, aux ulceres trop tôt deſſechés, aux rhumes du cerveau improprement dits, à la pituite, à la ſalive, à l'urine, à la gale, à la teigne, & enfin à toutes ſortes d'humeurs dont le cours ordinaire eſt interrompu.

CHAPITRE VIII.

DES EVACUATIONS TROP ABONDANTES.

RIEN ne prouve mieux qu'une maladie peut venir de différentes cauſes tout-à-fait contraires que de voir le même effet, je veux dire, le Vertige produit par une évacuation ſupprimée,

(b) Quesnay, *œconom. animal.*

primée, & par une autre trop abondante. On concevra cette vérité, pour peu qu'on faſſe attention à la ſtructure des artères vertébrales. Elles ne conſervent leur tunique muſculeuſe que juſqu'à leur entrée dans le crâne: ainſi elles ne doivent ſe contracter proportionellement au ſang qu'elles contiennent, que juſqu'à cet endroit; & par conſéquent, lors même qu'elles deviennent preſque vuides, on peut dire qu'elles ne ſont pas moins pleines qu'auparavant, eu ſeulement égard au contact de leurs parois. Mais ces artères ayant une fois pénétré dans le cerveau, ſe dépouillent de leur tunique forte & élaſtique, comme je l'ai déja dit. Ainſi elles doivent néceſſairement s'affaiſſer, à meſure qu'elles ſe déſempliſſent, ou qu'ils s'évacuë plus de liquide. Mais à meſure qu'il vient de nouveau ſang dans les mêmes artères, ainſi que dans les carotides, elles ſe relevent & s'affaiſſent encore le moment ſuivant qu'il eſt repris par les veines; ce trémouſſement eſt ſans doute aſſez conſidérable pour déranger les nerfs optiques. En effet, comme ils ont d'ailleurs d'autant plus perdu de leur liquide, que l'évacuation eſt plus abondante, il ſuit qu'ils ſont flaſques, lâches, épuiſés d'eſprits, & par conſéquent qu'ils doivent céder avec une facilité extrême à la pulſation des carotides, qui doit être aſſez conſidérable, pour les raiſons que j'ai dites ci-devant.

Suivant ce raiſonnement, il eſt facile de réſoudre ces queſtions. 1°. Pourquoi les Hydropiques ſont-ils ſujets au Vertige & aux défaillances, après qu'on leur a tiré d'un ſeul coup par la ponction toutes les eaux du bas ventre? Les vaiſſeaux délivrés de la preſſion des eaux reprennent leur diametre naturel.

Ainſi le ſang trouvant plus de liberté à circuler, quitte tout à coup la tête & ſe précipite vers les parties inférieures; ce qui doit faire le même effet que les évacuations dont j'ai parlé, & produit la défaillance, comme Monſieur Sénac l'explique dans le Mémoire (a) que j'ai cité. 2°. Pourquoi eſt-on quelquefois attaqué du Vertige le lendemain du jour qu'on a trop bû, quoiqu'on ait aſſez dormi & que l'eſtomac n'y entre pour rien? Parce que la matiere crapulaire étant évacuée par les urines, par les ſelles &c. il ſe fait dans les vaiſſeaux un vuide qui dérange les nerfs optiques, comme je viens de l'expliquer, & fait même quelquefois trembler les mains. 3°. Quelles ſont les ſuites du coït trop fréquent? Il cauſe le Vertige avec de violentes douleurs d'eſtomac par l'épuiſement d'eſprits où il nous réduit, & par le tiraillement exceſſif des fibres de ce viſcere.

Il eſt aiſé de concevoir à préſent pourquoi l'abſtinence exceſſive, une trop long méditation, l'exercice immodéré, le flux menſtruel trop copieux, les vomiſſemens, les diſſenteries, les Hémorrhagies des narines, les Hémorrhoïdes; pourquoi en un mot toute évacuation trop abondante peut exciter le Vertige.

CHAPITRE IX.

DE LA FOIBLESSE DES ESPRITS.

La foibleſſe des eſprits occaſionne les mêmes accidens que leur diſette, mais bien plus fréquemment. C'eſt la cauſe de

(a) pag. 139.

de cette diſpoſition Vertigineuſe qu'on obſerve dans les uns plûtôt que dans les autres, laquelle dépend, à mon avis, de la lenteur de la circulation. Voici ma preuve. Si l'homme eſt devenu mille fois plus robuſte qu'il n'étoit autrefois, il eſt probable que ces vaiſſeaux étoient mille fois plus foibles, & ſon ſang mille fois plus fluide. On ne peut nier cette proportion. Or qui eſt-ce qui a donné tant de forces & de reſſort aux fibres, tant d'épaiſſeur ou de conſiſtance au ſang du fœtus devenu homme, ſi ce n'eſt la circulation? Et comment cela? Si ce n'eſt en faiſant que les Elémens ſolides & liquides ſe touchent par plus de points. Ainſi la circulation entretient l'union des Elémens, & la rend d'autant plus étroite & plus forte qu'elle ſe fait avec plus de vélocité. D'où il ſuit que ſi elle eſt trop lente, non-ſeulement les fibres ſeront trop lâches & trop foibles, mais le ſang ſera trop fluide & trop diſſous, par conſéquent la lymphe, le ſerum, le ſuc nerveux ou les eſprits participeront de ce même vice: car toutes les liqueurs du corps ſont formées de la même matière & par les mêmes loix, & il y a ſans doute la même différence analogique entre les eſprits d'une femme Hyſtérique & ceux d'un Payſan robuſte, qu'entre le ſang ou la lymphe de l'un & de l'autre. Voilà la nature des eſprits dont Aretée (a) fait mention, & ce que j'entends par diſpoſition Vertigineuſe. C'eſt cette extrême fluidité des eſprits qui les rend ſi foibles & ſi mobiles, qu'ils cédent à la moindre impreſſion, & tournent, pour ainſi dire, avec un cercle. On peut expliquer par-là

(a) pag. 112.

pourquoi ceux qui ſont d'un tempérament timide & craintif, pourquoi les enfans & les femmes, & principalement les Hyſtériques, pourquoi les Scorbutiques, & ſur tout les Epileptiques ſont ſi ſujets au Vertige.

CHAPITRE X.

DE LA CURE DU VERTIGE PLÉTHORIQUE.

AVANT que de paſſer aux cauſes ſymphatiques du Vertige, il ſeroit à propos d'ajoûter la cure de ſes cauſes idiopathiques à la théorie qui a précédé. Mais comme en les traitant toutes les unes après les autres, il faudroit ſe jetter dans un détail d'une infinité de maladies qui ſont différentes du Vertige, & qui par conſéquent m'écarteroient trop de mon principal objet, je me contenterai de traiter les Vertiges idiopathiques les plus fréquens, je veux dire ceux qui viennent de la pléthore & de la foibleſſe des eſprits.

Lorsqu'il eſt certain qu'un homme eſt pléthorique, comme il eſt à craindre que les vaiſſeaux ne ſe rompent à force d'être dilatés par la trop grande preſſion des liqueurs, il eſt évident que la ſaignée eſt indiquée. C'eſt pourquoi Hippocrate (a) faiſoit beaucoup ſaigner les Athletes, & Vanhelmont même

(a) Aphoriſ. 3.

même ennemi déclaré de cette doctrine, l'approuve (b) en ce cas.

Il eſt bon d'avertir ici que je ne preſcris la ſaignée en général, qu'en ſuppoſant la pléthore générale; car ſi elle n'eſt que dans les artères, comme il arrive le plus ſouvent, les veines ſont alors presque vuides. Pourquoi donc les ouvrir? Ne ſuffiroit-il pas en ce cas de diſſiper la raréfaction des liqueurs artérielles, en excitant les Hémorrhoïdes & les Hémorrhagies des narines? En effet les artéres reprennant par-là leur reſſort naturel, ſeroient en état de pouſſer dans les veines le ſuperflu du ſang qui les ſuffoque. Mais voici d'autres moyens plus ſimples & presqu'auſſi efficaces que la Phyſique nous découvre.

Il eſt démontré qu'un fluide qui coule d'un petit canal élaſtique dans un large vaiſſeau qui n'a point de reſſort, y croupit en quelque ſorte, tant il s'y meut lentement. Si donc le diametre de toutes les veines priſes enſemble devient trois fois plus conſidérable que celui des artéres, il ſuit, toutes choſes égales, que les deux tiers de la maſſe du ſang pourront être contenu dans les veines: Or jusqu'à quel degré ne pourroit-on pas augmenter leur capacité? L'eau pénétre dans leur cavité par toutes ſortes de voyes, relâche leurs fibres, affoiblit leur tiſſu & par conſéquent les dilate d'autant plus qu'elle eſt abondante & qu'elle y ſéjourne plus long-tems, comme on le remarque dans les Hydropiques, dont les veines ſont très-larges parce qu'elles ſont prodigieuſement gonflées

 d'eau,

(b) De Febribus, Capit. 4. Num. 27.

d'eau, pendant que leurs artères ſont petites, ſeches & arides; voilà en paſſant la cauſe de leur ſoif continuelle.

On doit inférer de ce raiſonnement que la boiſſon ordinaire dans le Vertige pléthorique doit être de l'eau & par conſéquent que les Bains ſont fort ſalutaires, par cette ſeule raiſon qui eſt que les veines ſe déſempliſſent en faveur des artéres, & qu'ainſi la circulation ſe fait plus librement. Je dis par cette ſeule raiſon, afin de faire remarquer que l'eau ne rend point par elle-même le ſang plus diſſous, comme on le voit par les expériences de Ruiſch & de Boerhaave & par le ſang des Buveurs d'eau qui n'eſt jamais fluide, qu'à cauſe de la foibleſſe de la circulation qui vient elle-même, comme nous l'avons dit, du relâchement des fibres que l'eau procure.

La nourriture doit être très-légere; il faut étouffer, s'il eſt poſſible, les fortes paſſions & chaſſer les idées amoureuſes, qui cauſent trop de mouvement dans la machine. Le ſommeil trop long eſt nuiſible principalement le jour & après le repas; mais en quelque tems qu'on ſe couche, la tête doit toujours être fort élevée. Enfin on doit éviter la lumiere, le bruit, &c. & tout ce qui peut augmenter la rarefaction du ſang.

Quant aux médicamens antipléthoriques, les principaux ſont le Nitre, le Tartre ſans préparation, l'eau de Sureau, de Ceriſes, de Groſeilles, &c. Toutes les plantes qui augmentent la circulation du ſang, telles que le Romarin, le Thin, le Serpolet, la Marjolaine & autres fort célebres dans la cure du Ver-

Vertige ſont très-dangereuſes dans le Vertige pléthorique, & ne conviennent peut-être que dans celui qui vient de la foibleſſe des fibres & des eſprits. L'exercice même qui eſt ſi ſalutaire dans ce dernier cas, comme nous le verrons dans la ſuite, eſt nuiſible dans le Vertige pléthorique, quand la pléthore eſt parvenuë à ſon dernier période. Tant il eſt vrai qu'il y a une infinité de maladies compriſes ſous un même nom, qu'un remède qui eſt ſalutaire dans un cas, eſt nuiſible dans un autre, par conſéquent qu'il n'eſt point de ſpécifique univerſel & qu'en un mot un bon Médecin doit être eſclave de la circonſtance & ſuivre toujours la marche de la nature. Qu'il faut en effet de prudence, de ſagacité & de doctrine dans une profeſſion qui traite de la vie des hommes, & dans laquelle la moindre faute eſt de la derniere conſéquence!

Il ne ſuffit pas de guérir la pléthore actuelle, il faut prendre garde qu'elle ſe régénere. C'eſt ce qu'on n'a point à craindre dans ceux qui ont la bile & l'urine âcres; car il eſt impoſſible qu'ils deviennent gras, à moins qu'on ne puiſſe corriger la grande âcreté de ces humeurs. Mais lorsqu'elles ſont naturellement aſſez douces, on acquiert en peu de tems non-ſeulement beaucoup d'embonpoint, mais la pléthore ſe reproduit facilement, comme on l'obſerve dans les jeunes gens robuſtes qui ſont plus de ſang qu'il ne leur en faut pour croître, & qui pour cette raiſon ſont ſi ſujets au ſaignement de nez, au Vertige & à différentes apparitions qui ſe préſentent lorsque le ſang eſt prêt à couler, & qui ſe diſſipent auſſi-tôt après cette évacuation, ſi elle n'eſt pas trop abondante. Pour

obvier

obvier à la récidive du Vertige pléthorique, après l'uſage des remédes que je viens d'indiquer, je conſeille celui des plantes ameres & âcres, telles que l'Abſinthe, le chardon bénit, la petite Centaurée, le Marrhube blanc, la racine de Gentiane, &c.

CHAPITRE XI.

CURE DU VERTIGE QUI VIENT DE LA FOIBLESSE DES ESPRITS.

Le ſuc nerveux n'eſt ſi mobile, ni ſi aiſé à mettre en déroute, que parce que le ſang eſt trop fluide ou trop diſſous; le ſang n'eſt trop fluide & trop diſſous que parce que les fibres ſont trop foibles ou trop lâches: enfin les fibres ne ſont ſi débiles que parce que les liqueurs ne circulent pas avec aſſez de viteſſe: toutes ces choſes ont été clairement prouvées ci-devant: toutes les cauſes qui augmenteront la circulation du ſang, ſatisferont donc ici à l'indication thérapeutique: le frotement, par exemple, peut ſurpaſſer l'action des ſolides les mieux conditionnés, il fait paſſer plus vite le ſang des artéres dans les veines, & des veines au cœur: le cœur ſe contractant plus fréquemment, la même quantité de ſang eſt plus ſouvent pouſſée dans les artéres; & par conſéquent le frotement augmente la circulation, comme il paroît par le pouls qui

qui redouble de viteſſe, tandis qu'on ſe fait froter; l'action des fluides ſur les ſolides eſt donc plus fréquente, & par conſéquent les ſolides doivent réagir plus ſouvent ſur les fluides. Or cette réaction n'eſt autre choſe que l'approximation des élémens qui compoſent les fibres, le contact plus ſerré, plus intime des fibres qui entrent dans la compoſition des vaiſſeaux; d'où il ſuit que le frotement rend les fibres plus ſolides, plus fortes & plus élaſtiques. Or plus les vaiſſeaux acquierent d'élaſticité, plus ils ſont en état de comprimer les fluides qui circulent dans leur cavité, & il eſt certain que c'eſt de cette preſſion que dépend la conſiſtance du ſang & celle des eſprits. Puisque la force de la circulation rend le tiſſu des fibres ſi compact, on demande pourquoi les enfans dans leſquels le ſang circule ſi promptement, ont les fibres ſi foibles & ſi lâches: je réponds à cette objection qu'il faut diſtinguer la circulation qui n'eſt que propre ou rapide, d'avec celle qui eſt rapide & forte. A la vérité le ſang circule avec beaucoup de viteſſe dans les enfans; mais comme il eſt fort aqueux, il ne frappe que bien foiblement les parois des vaiſſeaux, dont il élude, pour ainſi dire, la reaction; au lieu que dans un âge plus avancé, les liquides ſe convertiſſant presque tous en ſang rouge, vont attaquer les vaiſſeaux avec plus de force, & les provoquent ainſi à un combat plus vif & plus ardent. D'où l'on eſt endroit de conclure que les enfans doivent avoir les fibres foibles, quoique leur ſang circule promptement, & que la conſiſtance des humeurs dépend de la force avec laquelle les fluides & les ſolides agiſſent les uns ſur les autres.

L'équitation eſt auſſi un des moyens les plus efficaces pour remédier au genre du Vertige dont il s'agit. Je n'ai presque rien à ajoûter à l'éloge que Sydenham en a fait. Je remarquerai ſeulement que comme l'air agit en raiſon de ſa viteſſe, il n'eſt rien de plus ſalutaire que de galoper contre le vent. Les vaiſſeaux extérieurs du corps & ceux du poumon ſe raffermiſſent par-là en peu de tems d'une façon fort ſenſible. Les Dames qui ne ſont point dans l'habitude d'aller à cheval, peuvent ſe faire porter en chaiſe ou en caroſſe. Le mouvement d'un Vaiſſeau ſur la Mer produit à-peu-près les mêmes effets. En un mot tous les différens genres d'exercice augmente la tranſpiration, comme on le voit par l'appetit qu'ils augmentent, & les ſelles qu'ils diminuent. Ce qui prouve qu'il s'eſt plus ſéparé de chyle des alimens, & que conſéquemment les ſolides ont acquis plus de reſſort. On conçoit à préſent pourquoi les Anciens regardoient le frotement & l'exercice comme la baſe de leur thérapeutique dans les maux qui proviennent de pure débilité, tels que la Phtiſie, le Rachitis, &c. Ceux qui ſeront curieux de connoître les différens genres d'exercice qui étoient autrefois en uſage à Rome, peuvent lire Celſe pag. 23.

Tous les remédes qui rendent le cours des liqueurs plus rapide, ſont donc ſalutaires en ce cas, pourvû qu'en même tems ils ne relâchent pas les fibres, tels que le Thé ou le Caffé: car quoique ces liqueurs diſſipent quelquefois tout à coup de petits nuages de vapeurs, il s'en forme dans la ſuite de bien plus conſidérables, comme on le remarque en Hollande

lande où les femmes ſont en général plus ſujettes à ces maladies que les Françoiſes, parce qu'elles boivent ſans ceſſe du Thé & du Caffé, & ſont dans un climat plus humide.

Outre ces préceptes, en voici d'autres plus importans qu'ils ne le paroiſſent. Il vaut mieux demeurer au ſecond, troiſiéme ou quatriéme étage qu'au premier; plus le lieu ou le pays qu'on habite eſt humide, plus il faut profiter de cet avis. Les vapeurs groſſieres qui s'élevent de terre jusqu'à une certaine diſtance relâchent les fibres. Lorsqu'on demeure à rez-de-chauſſée, le lit où l'on couche doit être un peu élevé, ſelon l'uſage ordinaire des Hollandois qui ſont obligés de ſe ſervir d'une petite échelle pour y monter. Sans cette ſage précaution ils ſeroient continuellement comme dans un bain de vapeurs. La chambre où l'on couche doit être boiſée ſans verni; le bois ſec abſorbe l'humidité de l'air qui voltige ſur la ſurface huileuſe de la peinture, comme on le voit par les ſels qui ſe fondent auprès des murailles peintes. C'eſt une remarque que les Chimiſtes & les Apotiquaires ont faite il y a long-tems. Les couvertures du lit doivent être chauffées tous les ſoirs & le lit baſſiné. La chaleur diſſipe les parties aqueuſes qui ſont entre les élémens fibreux, & par conſéquent rend les vaiſſeaux plus ſolides. C'eſt dans ce ſens qu'on dit que les fiévres ardentes deſſechent & brûlent. Cette précaution eſt principalement néceſſaire aux Rachitiques. On doit toujours avoir le corps un peu ſerré: (a) plus le diametre des vaiſſeaux ſe rétrécit, plus la chaleur s'augmente.

(a) Boerhaave de Fibrâ debili & laxâ, Aph. 28, 3.

mente, parce que la force du cœur eſt toujours proportionnelle à la réſiſtance des artéres. Voilà en même-tems la raiſon pour laquelle la glace rend les mains ſi chaudes. On ne devroit auſſi porter en ce cas que des chemiſes de flanelle fine ſéches & toujours chauffées avant qu'on les prenne. La toile ne convient qu'à ceux qui tranſpirent trop, & il eſt démontré qu'on tranſpire trop peu dans ces maladies. Il ſuit que l'air eſt d'autant plus ſalutaire qu'il eſt plus ſec. Enfin pendant tout le tems de la cure on doit fuir tous les objets qui tournent en rond & qui cauſent le Vertige. Ce n'eſt que lorsqu'on eſt tout-à-fait rétabli, qu'on doit peu à peu s'y accoutumer, jetter les yeux ſur tous les corps mûs circulairement, regarder de haut en bas, marcher hardiment dans des chemins étroits, aller ſur la mer, galoper à cheval en mille ſens différens, &c. je ne doute point qu'en obſervant exactement ces préceptes, on ne guériſſe parfaitement la plûpart des Vertiges & des vapeurs qui viennent de la débilité des fibres & des eſprits. Tant il eſt vrai que la Médecine n'eſt autre choſe que le jugement éclairé par la Phyſique!

Si vous trouvez ces principes fondés ſur de juſtes idées de l'économie animale, voici le régime de vivre qu'il faut ſuivre en conſéquence. 1°. Pendant tout le tems de la cure, je conſeille l'uſage du lait, s'il ne s'aigrit point dans l'eſtomach. Le meilleur lait eſt celui d'une femme ſaine qui ne croît plus, qui fait de l'exercice, qui ſe nourrit de bons alimens. Il faut boire le lait tout chaud ſortant des mammelles, ou téter la nourrice auſſi-tôt après ſa derniere digeſtion; après

après le lait de femme dont la nature eſt la plus analogue à la nôtre, parce qu'il contient le plus d'élémens terreſtres ou fibreux, le meilleur eſt celui d'âneſſe, enſuite celui de Chévre & celui de Vache. Quelque le lait qu'on prenne on ne doit point le faire chauffer: l'action du feu change ou altére ſa bonne qualité en faiſant évaporer ſes particules ſubtiles & nourricieres.

2°. Les œufs frais ſortant du corps de la poule ſont ici d'un grand ſecours. Selon les obſervations du célebre Malphigi (b) le blanc d'œuf frais forme dans l'eſpace de vingt & un jours le corps entier d'un poulet par la chaleur naturelle de la poule qui couve l'œuf. La chaleur de l'homme eſt ſemblable à celle de la poule; le Thermometre de Fahrenheit en fait foi. Il doit donc ſe changer dans le corps de l'homme en parties très-ſolides. D'ailleurs les expériences chimiques que Monſieur Boerhaave (c) a faites ſur la lymphe qui eſt la matière de la nutrition, démontrent clairement la parfaite analogie de ces deux ſubſtances. Le blanc d'œuf eſt donc une excellente nourriture dans la débilité des fibres & des eſprits, principalement ſi on le délaye encore chaud dans de l'eau & du lait ſans l'approcher du feu.

3°. Les bouillons de viande ſont auſſi d'un bon uſage; l'animal dont on prend la chair pour les faire, doit être jeune, ſain, & doit avoir fait de l'exercice. Après avoir entiérement dégraiſſé la viande, on la coupe par petits morceaux, & on

(b) De ovo incubato & de formatione pulli in ovo.
(c) Element. Chem. T. 2. *in Animalia.*

la fait cuire dans la machine de Papin ou dans toute autre ſemblable, afin que le ſuc de la viande le plus ſubtil & le plus nourriſſant ne ſe diſſipe point.

4°. On ne doit ſe ſervir que de pain qui a bien fermenté & qui eſt bien cuit, parce qu'il perd par-là ſa viſcoſité qui relâche les fibres & le rend indigeſte. On peut le préparer de bien des façons, en panée, en roties avec du vin, en gelée, en crême, &c.

5°. La boiſſon doit être de la Bierre, que les Hollandois nomment Brunswick ou du Vin; l'eau la plus légere eſt toujours plus peſante que le vin, parce qu'elle contient plus de parties Hétérogenes: elle doit donc relâcher ou affoiblir les fibres, & ainſi tous les alimens aqueux & gras ſont contraires au mal dont il s'agit. Au contraire l'eſprit qui eſt contenu dans le vin donne de la ſolidité aux vaiſſeaux jusqu'au point de les racornir enfin, comme on le remarque dans les cadavres de ceux qui ont bû beaucoup de liqueurs fortes & ſpiritueuſes. Cette boiſſon doit donc être priſe modérément. Il faut imiter la nature qui a percé les papilles des mamelles de très-petits trous afin que les enfans ne puſſent pas téter à la fois une trop grande quantité de lait. Mais pour que le vin faſſe plus d'effet dans l'eſtomach, & ne paſſe pas ſi vite dans les ſecondes voyes, il faut en faire des roties avec de la canelle & un peu de ſucre. J'ai guéri des femmes très-délicates, Hyſtériques & Vertigineuſes par l'uſage prudent de ce Cardiaque qui ſeroit bien plus recherché, s'il étoit moins commun.

Pour

Pour ce qui regarde les remédes Pharmaceutiques, il n'en eſt point ſans doute de plus efficace en ce cas que la Limaille d'Acier; on n'en preſcrit l'uſage qu'après avoir bien préparé les premieres voyes; les expériences Chimiques de M. Boerhaave me font croire avec raiſon que ſon Souffre Métallique ſe diſſout & s'abſorbe par l'acide, dont le ventricule des perſonnes foibles eſt néceſſairement rempli, & qu'il y produit un eſprit fort chaud qui n'eſt du tout point acide. Tout le monde ſçait que le Mars contient encore un autre principe qui eſt le plus aſtringent & le plus conſolidant de tous les corps. Toutes les fois qu'une fille affligée des pâles couleurs en uſe, ſon pouls devient élevé & plus prompt, les parties extérieures de ſon corps s'échauffent, ſon viſage prend une couleur vive & vermeille, d'où il ſuit que les vaiſſeaux ont acquis par ce remède plus d'élaſticité, & les fluides plus de conſiſtance. C'eſt ainſi que le Mars donne aux viſceres la force de changer le chyle en ſang rouge, ſur-tout ſi en uſant de ce grand remède, on fait tous les jours un peu d'exercice Car j'ai ſouvent remarqué que ſans cela ce même mal ſe régénéroit peu de tems après avoir diſparu. Les Vapeurs & les Vertiges qui viennent de la pure débilité des fibres ſe diſſipent par l'uſage du même remède. Mais il faut des mains prudentes pour l'adminiſtrer, & bien connoître le tempérament de ceux à qui on l'ordonne.

Ceux qui aiment les formules toutes faites en trouveront ici pluſieurs dont je me ſuis ſervi avec ſuccès.

Rp. D'Opiate de Romarin, une once.

De

De Cachou à la Violette, deux dragmes.
De Maſtic, une demie dragme.
De Gelée de Coings, une once.

Mêlez le tout avec S. Q. de Syrop de Myrte; la doze de cette Opiate eſt une demie dragme ou une dragme de trois heures en trois heures.

Rp. D'Ecorces de Tamariſc.
De Canelle,
De Quinquina,
De Fleurs de petite Centaurée, parties égales, une demie once.
De Pierre Hematite, une demie dragme.
De Limaille d'Acier, ſix dragmes.
De Sauge,
De Stécas Arabique, parties égales, une once,
De Vin d'Eſpagne, deux peintes & demie.

Laiſſez le tout en digeſtion pendant deux ou trois jours, vous aurez du Vin fort agréable au goût & excellent dans l'Hydropiſie, le Vertige, les Vapeurs & les Pâles Couleurs. La doze de ce Vin eſt trois verres par jour,

Ou enfin,

Prenez des feuilles de Lavande,
De Romarin,
De Marjolaine,
De Sauge,
De Stécas Arabique, &c. parties égales une demie poignée.

Il

Il faut que ces feuilles ſoient tres-ſéches avant que de les pulvériſer, on fume de cette poudre comme du Tabac, & on fait paſſer la fumée par le nez; cette fumée qui eſt agréable à l'odorat fortifie la membrane pituitaire de Schneider & le poumon: ainſi elle convient non-ſeulement dans le relâchement des fibres, mais dans les rhûmes du cerveau improprement dits, qui cauſent eux-mêmes quelquefois le Vertige, comme il eſt aiſé de le concevoir.

Voilà un aſſez grand nombre de formules; il eſt aiſé d'en faire & de les varier à l'infini, quand on connoît parfaitement les cauſes & les ſignes des Maladies, quand on ſçait dévoiler les diverſes formes ſous leſquelles elles ſemblent ſe cacher, débouiller leurs complications & interpréter, pour ainſi dire, le langage équivoque de la nature. Sans cela il eſt impoſſible d'être heureux dans la pratique. L'expérience même la plus conſommée n'eſt qu'une routine incertaine, pour ne rien dire de plus, quand elle n'eſt pas dirigée par les lumières de la Phyſique, par une étendue de génie capable de combiner pluſieurs ſymptômes, de raſſembler ſous un ſeul point de vûë une foule d'idées à la fois, & en un mot par cet eſprit de diſcuſſion qui eſt la clé de toutes les Sciences.

CHAPITRE XII.

DES CAUSES SYMPATHIQUES DU VERTIGE.

Je vais entrer dans le détail des cauſes ſympathiques du Vertige.

1°. Lorsqu'il y a long-tems qu'on a mangé, le pilore eſt flasque & relâché, par conſéquent s'il y a des vers dans les inteſtins, ils n'auront pas de peine à monter dans l'eſtomac. Voilà une cauſe fréquente des convulſions, du Vertige & de l'Epilepſie des enfans. Ainſi lorsque ces maux paroiſſent après une trop longue abſtinence, ou lorsqu'on a lieu de ſoupçonner des vers, on doit employer des Anthelmintiques ou de forts purgatifs.

2°. La bile monte auſſi dans l'eſtomac après des jeûnes trop rigoureux, elle y eſt continuellement expoſée à l'action de l'air qui devient tiéde dans ſon paſſage, il n'eſt donc pas ſurprenant qu'après avoir ſéjourné quelque tems dans un viſcere auſſi chaud & auſſi proche du cœur, elle s'y brûle, comme parle Duret, (a) s'y putrefie, s'y alcaliſe; ce qui produit des exhalaiſons corrompuës qui irritent les nerfs de l'eſtomac, & par conſéquent ceux du cerveau qui leur ſont continus. En ce cas il faut avoir recours à l'Oximel, à la crême de Tartre, au Sel Polycreſte, au Tartre vitriolé, aux Tamarins, &c. vomitif, purgatif, tout doit être antiſeptique, il faut, pour ainſi dire, baigner le corps dans de l'acide.

3°. La colere & la fureur produiſent les mêmes effets, ces paſſions agiſſent avec violence ſur les conduits bilaires qui s'ouvrent dans le duodenum. Ainſi la bile doit monter dans le ventricule & s'y corrompre. Ce qui prouve qu'Homere, Hippocrate, &c. n'avoient pas raiſon de regarder la bile comme la ſource de ces paſſions.

4°. Vo-

(a) Duret, *in coac. Hippocrat.*

4o. Voici une nouvelle ſource de calamités. Pour peu qu'il ſe trouve d'acide dans l'eſtomac, le lait s'y coagule. La partie coagulée ne pouvant paſſer par le Pilore, ſéjourne dans la cavité de ce viſcere & s'y aigrit. La même choſe arrive, à meſure qu'on prend de nouveau lait. Il n'y a que ſa féroſité qui s'échappe dans les ſecondes voyes, ſa partie caſeuſe s'unit à celle qui y eſt reſtée & s'aigrit encore. Ainſi l'eſtomac ſe trouve enfin farci de fromage aigre. Voilà une nouvelle cauſe des convulſions Vertigineuſes & Epileptiques des enfans.

Parcourons les autres cauſes ſympathiques qui ont leur ſiége dans l'eſtomac. Lorsqu'on a trop mangé, ſes principaux vaiſſeaux ſont accablés par le poids des alimens, par conſéquent ils perdent beaucoup de leur diamétre. Or cela ne peut arriver que le cours du ſang n'y ſoit interrompu; ainſi il n'y a que les rameaux qui rampent autour de ſes orifices dans lesquels la circulation ſoit libre. Tous le ſang & tous les eſprits qui étoient auparavant diſtribués par tout ce viſcere, doivent donc ſe porter avec impétuoſité vers ces deux ouvertures, ce qui fait qu'elles ſe contractent avec violence & ſe ferment ſpaſmodiquement. Que devient alors la matiere dont le ventricule eſt ſurchargé? elle s'échauffe, ſe rarefie, & ſe putrefie. Il ſort de ſon ſein des vapeurs putrides qui irritent les nerfs du ventricule, ou ſe portent au cerveau par la circulation. D'ailleurs ceux qui connoiſſent la ſituation de l'Aorte, ne peuvent douter qu'elle ne perde de ſon diametre par la preſſion de ce viſcère, d'où il ſuit qu'il monte d'autant plus de ſang à la tête, qu'il en va moins aux parties inférieu-

res; ce qui forme un Vertige pléthorique, auquel les gens de lettres ſont principalement ſujets, parce qu'ils écrivent ou s'appliquent à l'étude auſſi-tôt qu'ils ſont ſortis de table.

Les effets de la crapule ſont ſemblables à ceux de la gourmandiſe. Le ventricule étant dilaté au-de-là de ſes forces naturelles, le pilore ſe bouche ſi exactement, qu'il ne laiſſe pas paſſer une ſeule goutte de liqueur dans les inteſtins. Voila la cauſe de mille maux dangereux. Le Vertige & l'Apopléxie ne paroiſſent que comme les avant-coureurs d'une mort certaine. Ce que je dis ne regarde pas ſeulement l'excès du vin, mais l'excès du cidre, de la bierre, du petit lait, de l'eau commune froide ou chaude, du thé, du caffé, des eaux minérales, &c. une trop grande quantité de liquide quel qu'il ſoit excite des Vertiges crapulaires plus dangereux que ceux qui viennent de l'yvreſſe; car ceux-ci diſparoiſſent auſſi-tôt que tout l'eſprit du vin ſuperflu s'eſt exhalé, & que par conſéquent les ſolides & les liquides ont repris leur juſte équilibre. C'eſt pourquoi le ſommeil ſeul diſſipe toutes les illuſions de l'yvreſſe, à moins qu'il n'ait reſté de mauvaiſes humeurs dans l'eſtomac.

Une épingle, une aiguille, un morceau de verre, ou de criſtal, un noyau, une petite pierre, des grumeaux de ſang: en un mot toute matiére qui bouche le pilore, peut cauſer le Vertige & ſes plus cruels ſymptômes. Vanhelmont (b) raconte l'hiſtoire de ſon coq qui couroit de côté dans ſa cour, tomboit ſouvent en arriere, ne ſe relevoit que pour aller donner contre une porte des coups violens de ſa crête & de ſon front

(b) J. B. Vanhelm, *Pylorus Rector.*

front, & mourut ainſi dans un accès terrible de Vertige. On l'ouvrit, & l'on ne trouva d'autre cauſe d'une mort ſi extraordinaire qu'un petit cailloux qui bouchoit exactement le pilore. Cet Auteur raconte pluſieurs autres faits qui confirment celui-ci. Ruiſch fait mention d'une jeune fille qui mourut après avoir avallé une aiguille qui s'arrêta au pilore. Presque tous les Livres ſont remplis de pareils faits.

Je n'ai garde de paſſer ſous ſilence la raréfaction de l'air dans le ventricule. J'entens non-ſeulement l'air que nous reſpirons, mais celui qui eſt contenu dans les alimens, & qui en ſort par la chaleur des parties où ils ſéjournent. Cette raréfaction eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'elle cauſe de violens Vertiges ausquels les Vieillards ſont principalement ſujets, parce qu'ils ſont remplis de vents; en ce cas il ſuffit de relâcher les parties contractées, ou d'élargir leur diametre par des remédes huileux & aqueux. Le canal étant ouvert depuis la bouche jusqu'à l'anus, vents, pets, rots, borborygmes, tout l'air rarefié s'échape par l'une ou l'autre extrémité. C'eſt pourquoi je ſerois aſſez de l'avis de Vanhelmont qui a plus de foi dans cette dilatation des conduits que dans tous les prétendus carminatifs.

Voici une belle obſervation d'Aretée. (c) Lorsqu'un abcès du foye vient à s'ouvrir, on eſt ſujet au Vertige & à ſes plus cruels ſymptômes. C'eſt ici qu'il faut beaucoup de jugement & de pénétration pour découvrir la cauſe des triſtes cataſtrophes qui ſurviennent. Si on les attribuë à quelque

(c) Aret. pag. 127. 128.

cauſe idiopathique, on ordonnera des ſaignées qui feront périr le Malade, tandis qu'il ne s'agit que de purger entiérement cette vomique. Car on a beau faire, aucun ſymptôme ne ſe diſſipe que lorsqu'on en a fait ſortir tout le pus qu'elle contient. Ce qu'on dit du foye peut s'appliquer à tout autre viſcere. Jugez combien cette obſervation eſt utile dans la pratique. Liſez l'ancien Auteur que je viens de citer, c'eſt le plus parfait Ecrivain, & l'Obſervateur le plus exact qu'on ait vû depuis Hippocrate.

La Péripneumonie n'eſt jamais plus dangereuſe, que lorsqu'elle eſt accompagnée du Vertige. Mais ce ſymptôme ne vient certainement pas des vapeurs qui s'élevent du poumon au cerveau, comme on ſe l'imaginoit avant Harvée. Depuis que cet illuſtre Auteur a découvert la circulation, on ne peut douter que l'inflammation des artéres capillaires du poumon n'empêche une partie du ſang de paſſer dans le ventricule gauche; ainſi il doit s'accumuler dans le ventricule droit, dans la veine cave, dans les jugulaires, & par conſéquent dans le cerveau; de ſorte qu'enfin les carotides & les artéres de l'œil venant à ſe gonfler, les Péripneumoniques ſont ſaiſis du Vertige le plus violent. On peut être pris du Vertige pour la même raiſon en faiſant de grands efforts pour porter des poids conſidérables; car la grande quantité d'air qu'on retient alors dans le poumon empêche l'action de ce viſcere, & comprime l'artére pulmonaire. Ainſi le ſang n'y pouvant circuler qu'avec peine, s'amaſſe dans le cerveau, comme je viens de le dire. Voilà en paſſant une des cauſes de la colique

néphré-

néphrétique ou de l'inflammation des reins; car le ſang qui s'étoit accumulé dans le poumon pendant tout le tems de l'inſpiration, eſt pouſſée après l'expiration avec tant de force dans le ventricule gauche, & dans l'Aorte qu'il ſe fait paſſage dans les petits vaiſſeaux des reins, les dilate & les enflamme d'autant plus qu'ils lui réſiſtent moins. Il eſt aiſé de concevoir à préſent pourquoi on peut être pris du Vertige à force de courir, de retenir ſon haleine, d'éternuer, d'avoir le col ou la tête ſerrée.

La maladie nommée Cholera, (d) l'affection Hiſtérique & Hippochondriaque, de violentes palpitations (e) du cœur, du ſang grumulé (f) dans l'eſtomac, le rhûme du cerveau improprement dit, un Polype, l'Hydropiſie Aſcite, la Groſſeſſe, l'uſage de l'Opium (g) de petits vers cachés dans les replis de la membrane pituitaire de Schneider, certains vents, (h) certaines faiſons, la Ciguë aquatique, la moindre particule de venin, un ulcere (i) dans les inteſtins: voilà les principales cauſes du Vertige Sympathique. En un mot pour faire une petite récapitulation de tout ce qui a été dit ci-devant, il faut conclure que tout ce qui affoiblit, épuiſe, trouble ou fixe les eſprits; que tout ce qui irrite ou comprime médiatement ou immédiatement les nerfs ou la ſubſtance du

(d) Aretæus, p. 14,
(e) Aret. p. 16. (f) p. 17.
(g) Morton *de Febribus in genere*, p. 32,
(h) Hippocrat. Sect. 3. Aph. 5. 17. 23.
(i) Aretæus, p. 61.

du cerveau, & enfin que tout ce qui empêche le ſang de circuler par les parties inférieures, peut cauſer le Vertige. Il eſt à propos de remarquer que de deux Vertiges, il y en a un qui vient de quelque dérangement de l'eſtomac. Vanhelmont (k) a fait de grands efforts pour prouver cette vérité qui étoit connuë de presque tous les Médecins qui l'ont précédé.

Voilà l'hiſtoire générale d'un mal très-fréquent & peu connu; tous les Auteurs qui en ont écrit ſont à peine dignes d'être lûs, excepté l'élégant Aretée & le ſubtil Bellini qui m'ont ſervi de guides: encore, j'oſe le dire, ni l'un ni l'autre n'en a traité aſſez au long ni avec aſſez de méthode. Si les étudians en Médecine retirent quelque fruit de ce petit Ouvrage, je croirai avoir bien profité de l'heureux loiſir dont un jeune Médecin jouit long-tems avant que la pratique le détourne tout-à-fait de l'étude de ſa profeſſion, ou plutot avant que l'une faſſe fructifier l'autre, & pour ainſi dire, la couronne.

(k) Vanhelm, *Pylorus Rector*, N. 24.

FIN.

ME-

MÉMOIRE
SUR LA
DYSSENTERIE.

TOUT ce que les Médecins ons écrit jusqu'ici ſur la Dyſſenterie, ne me ſatisfaiſant point, j'ai fait de nouvelles Expériences & de nouvelles Réflexions que je vais communiquer.

LORSQUE la Bile eſt échauffée par quelque cauſe que ce ſoit, elle s'épaiſſit, ne peut ſe filtrer par ſon tamis naturel, reflüe dans le ſang, circule avec lui, s'y ſubtiliſe, y dégénère, s'allie avec la Matière inſenſible de Sanctorius, & enfin tranſpire avec elle.

TANT que les Pores de la Peau ſont ouverts, le Corps fait encore aſſés paſſablement ſes fonctions, ſi ce n'eſt qu'on eſt tourmenté d'incommodes démangeaiſons, qu'on a le ſang agité, inquiet, & peu diſpoſé au ſommeil. Mais quand l'air commence à ſe rafraichir, les pores ſe ferment, & la Bile, qui, ſuivant la nature de tous les fluïdes, ſe jette où il y a le moins

de réſiſtance, n'eſt pas plûtot refoulée dans les Veines, qu'impétueuſement précipitée par des voïes connües ſur les Inteſtins.

L'Aveugle Nature ſe débarraſſe ainſi d'un côté, pour s'embarraſſer de l'autre.

Mais ce qui ſans Bile cauſe la Diarrée, je veux dire la Tranſpiration ordinaire arrêtée; avec elle, avec cette Humeur corrompüe, fait naître la Dyſſenterie.

Qui envenime, qui empoiſonne de la ſorte ce ſavon digeſtif? Qui lui donne la funeſte proprieté de mordre les Entrailles, on peut bien dire comme une Sangſüe, puiſqu'elle en tire le ſang?

Chose incroïable, & qu'on n'eût jamais dévinée *à priori!* Toute cette dépravation vénimeuſe vient du ſeul excès du Mouvement Mécanique de cette Humeur mêlée aux autres dans les Vaiſſeaux. Ce venin même, ce venin terrible, qui du plus doux des hommes, fait un animal enragé, doit ſelon moi, ſon origine à cette extrême alcaleſcence de la Bile.

Cette cauſe, qui me paroît la plus générale, donne lieu à ces Epidémies Bilieuſes, qui ſurviennent avec le froid de l'Air. Le mois de 7bre. eſt pour cette raiſon, dans nos Climats, l'Epoque ordinaire de ces Dyſſenteries, comme le mois de Janvier ſuivant fait la clôture de ce ſanglant Théatre.

On voit pourquoi le même Mal, qui ſemble reſpecter l'Officier, attaque le Soldat avec furie, & d'autant plus, que celui-ci plus expoſé aux alternatives du froid & du chaud, ne con-

connoit pas de meilleur remède contre le froid que l'Eau de vie. Et pourquoi encore la même Maladie, ſi rare en Hyver, eſt moins fréquente en Eté, qu'en Automne, & toutes choſes égales, moins formidable.

Dans un tems, la Bile, qui a paſſé dans les Veines, tranſpire mieux; dans l'autre, la Nature accoutumée aux rigueurs de la Saiſon, leur a déjà payé ſon tribut d'infirmités.

Maintenant le Venin, quel qu'il ſoit, Pourpre, Rage, Peſte, Putridité &c. paſſe toujours, du prémier qui s'eſt infecté lui-même par des cauſes Naturelles internes, paſſe dis je, à ceux qui ne le ſont pas, mais qui ſont diſpoſés à recevoir l'infection: De ſorte que ſi l'Air ſe trouve chargé de Particules Dyſſentériques qui volent ça & là au gré des Vents, ces Miasmes empoiſonneurs, avant que de corrompre l'Air, s'étoient formés dans nos Veines. Suivant telle & telle diſpoſition des Humeurs, elles recevront donc, ou n'admettront point la Contagion. Il eſt rare que les Maladies Epidémiques ſoient immédiatement produites par l'infection de l'Air.

La Corruption Spontanée de nos Humeurs, étant la Cauſe de presque toutes les Maladies Contagieuſes, la Dyſſenterie ne doit pas tellement affecter de ſe montrer au commencement de l'Automne, qu'elle ne paroiſſe auſſi, non ſeulement ſolitaire, mais auſſi quelquefois Epidémique dans toutes les Saiſons; & même lorsque le Corps, déja fait, ou au chaud, ou au froid, n'eſſuïe plus les viciſſitudes de la Tranſpiration.

UNE Cauſe, qui excite le *Cholera*, peut bien donner lieu à la Dyſſenterie. Et ſans accuſer même le reflux impétueux de la Circonférence au Centre, la Bile aduſte, qui, ſans tant de détours & de furie, eſt directement verſée dans le *Duodenum*, eſt plus que ſuffiſante pour ronger & déchirer les Entrailles: Quoi qu'il faille avoüer, que jamais le Mal n'eſt plus atroce, que lorsque les deux Cauſes ſe trouvent réünies.

TOUT vient à l'appui de cette Théorie. Les Exhalaiſons, que le ſoleil éléve au Printems, après avoir fondu la Croute de la Terre, ſous laquelle elles étoient enchainées par le froid, ne contiennent point le Venin de la petite Vérole; elles ne ſont que le développer en nos Corps; ſoit ces Vapeurs mêmes putreſcentes, devenües telles par le Feu ſouterrain, dans les lieux où elles ont croupi, ſans jamais ſe renouveller; ſoit la nouvelle chaleur de l'Air.

A meſure que cette Chaleur croît, la fauſſe Péripneumonie, autre fruit du Printems, prend un Caractère de *Vérité* terrible, car cette *Vérité* eſt l'inflammation. La Pleuréſie, les Fièvres ardentes, pourprées, putrides, peſtilentielles, le *Cholera Morbus*, ſuivent, comme à la file, les diverſes dépravations de nos ſucs.

TOUT autre Syſtême paroit moins fondé. Tous ces Miasmes Contagieux, élevés des entrailles de la Terre, des Lacs, des Marais &c. ſont de la fabrique de Phyſiciens oiſifs, qui n'ont point été à l'Ecole de la Nature, ou qui n'en ont guéres profité.

Si tous ces Maux & tant d'autres ne dépendent point eſſentiellement de la Conſtitution de l'Air corrompu par un Cahos de divers Elemens Hétérogènes, pourquoi la Dyſſenterie y auroit-elle ſa ſource & ſon Origine, tandis qu'il eſt prouvé, que la Bile ſe peut changer dans nos Corps en eſpèce d'Arſénic? Encore une fois la corruption putride de l'Air peut bien cauſer la Dyſſenterie, (& plus rare & plus douce, quand ſa ſérénité n'eſt point troublée,) ſi les Corps, déjà échauffés, ſont diſpoſés à s'en infecter; Mais pour une *Cauſe* particulière & rare, (Cauſe que la ſeule Conjecture défend de rejetter & ne démontre point) n'eſt-il pas déraiſonnable d'en faire une Cauſe générale?

Après avoir prouvé que la Dyſſenterie ſe forme originairement, non dans l'Atmoſphère, mais dans le Corps humain, je dois expoſer le ſiége, les Effets, & tous les ravages de cette cruelle Maladie.

Affecte-t-elle tous les Inteſtins? Oüi, repond le bon Sydenham; ils ſont tous affectés les uns après les autres.

Pardonnons une Erreur générale à ce Grand Praticien; trop peu curieux de Théorie, il n'a pas ouvert un ſeul Cadavre, pour connoître le Siége des Maladies, & notamment de celleci. Peu clairvoyant ſur leurs Cauſes, les raiſons de leurs Effets ne l'inquiétoient pas davantage. Il obſervoit empiriquement, raiſonnoit mal, & ordinairement traitoit bien il faut convenir que la Vérité fait bien plus d'honneur, quand ce n'eſt point par routine & comme par hazard qu'on la rencontre.

Mais pourquoi ce zêlé, ce diligent Obſervateur des Vivans, Degnerus, qui a laiſſé Sydenham ſi loin derrière lui dans cette Carrière, ne l'a t-il pas été des Morts? Il n'a fait, je l'entrevois, que peu de Diſſections; & que lui ont-elles appris? ce que perſonne n'ignore; qu'ici la Gangrène finit la Tragédie. Pourquoi les Anatomiſtes, peu inquiets de la nature des Maladies, négligent-ils de les chercher, de les voir dans leurs ſujets? Vains Scrutateurs d'un Labyrinthe, dont Harvée nous a donné la clé, l'Anatomie a fait cent pas, & la vraie Médecine à peine un ſeul par elle. Que ne tournent-ils leur induſtrie à des vûës plus utiles? Le Corps humain eſt aſſés connu pour éclairer la Médecine; mais les Maladies ne le ſont point aſſés.

Il m'a été avantageux d'avoir fait ces réflexions; Elles m'ont fait ſentir, que les Médecins, qui n'oſent ouvrir les Corps, morts de Maladies Contagieuſes, ne rempliſſent pas toute l'étendüe des Devoirs de leur Profeſſion. Je n'ai point dédaigné les lumières, qui viennent par cette pénible voïe, & par une autre encore plus dégoutante: Ce qui, vivant, ne m'avoit fait aucun mal, je ne l'ai point rédouté, mort. Il n'a manqué à mon zèle que d'être plus éclairé: véritablement la brièveté de ſon Emploi demandoit plus de lumières.

Voici donc ce que m'ont appris l'ouverture & l'examen de tant de Cadavres, qui m'étoient livrés chaque jour dans ces Ecoles vivantes de Médecine, hors desquelles cette ſçience ne s'acquiert qu'avec beaucoup de tems, de difficultés, & de meurtres.

Je

Je ne dis point avec Sydenham en quelles années j'ai fait cette multitude d'Obſervations & d'expériences, que j'ai raſſemblées en un Corps de Doctrine, & comme ſous un même point de vûë: je ne dis point quand ont regné les Dyſſenteries, que je vais plutôt expliquer que décrire, parce que de telles Obſervations ne repandant aucun jour ſur ce qui regarde le caractère & la Cauſe des Maladies, me paroiſſent aſſés frivoles, & ne ſervir qu'à faire voir l'analogie de celles qui ſe ſont montrées dans un tems, avec celles qui ont paru dans un autre. Venons donc au fait.

Le Canal Inteſtinal eſt d'autant plus mal-traité, qu'on deſcend plus vers l'Anus; & d'autant moins par conſéquent, qu'on s'en éloigne davantage. Au delà des Inteſtins grêles, où ils commencent (pris en remontant) on ne voit point d'autres veſtiges du mal mortel, qu'une légère rougeur peu étendüe; Ce n'eſt que dans toute la longuer du gros Boyau, qu'on trouve, non ſans horreur, les funeſtes traces de la Maladie; des ſchirres, des duretés pierreuſes, trouvées telles ſous le doigt, des inflammations, des ſuppurations, des abcès (qui paſſent plus de dehors en dedans du Canal, que de dedans en dehors; abcès qui contiennent quelquefois beaucoup de matières vermineuſes & de petits vers) la Gangrène, le ſphacèle, de fortes adhérences des Inteſtins au Péritoine, enfin un ſi grand dépouillement du velouté qui tapiſſe intérieurement le Canal, qu'il eſt ſouvent tout enlevé de la dernière moitié des Inteſtins, qui ne ſemblent alors qu'une eſpèce de chair vive.

Ces

Ces Phénomènes, plus ou moins conſidérables dans tous les ſujets, ſoit à la ſuite d'une Dyſſenterie ſolitaire acceſcente, ſoit à la ſuite d'une Dyſſenterie Bilieuſe Epidémique, prouvent ſans replique que cette maladie, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, a toujours ſon Siége dans les gros Inteſtins, & jamais dans les grêles.

Il eſt ſurprénant que les Médecins m'aïent laiſſé l'honneur de publier une vérité ſi facile à découvrir.

Mais quoi! les Inteſtins grêles ne ſeroient donc jamais affectés? je le crois. La rougeur même, dont j'ai parlé, ne ſe fait pas toujours remarquer: & après les plus opiniâtres Dyſſenteries, je ne l'ai guères vüe s'étendre au de-là de la longueur de quelques travers de doits; & jamais en cet endroit même, le Tiſſu délicat de la Membrane veloutée ne m'a paru aucunement effleuré.

Il ſeroit cependant poſſible, que les Inteſtins Grêles fuſſent attaqués, & même plus que les Gros; mais en un cas fort rare (ſi jamais il eſt arrivé) j'entens le renverſement du Mouvement Périſtaltique des Inteſtins. Par ce desordre en effet, par ce bouleverſement, qui eſt ſi fréquent dans le *Cholera*; & ſans lequel il ne ſe fait point de *Volvulus*, les Matières remontant moins vîte qu'elles ne deſcendent, parce qu'elles montent contre leur propre poids; & par conſéquent ſéjournant dans la première moitié du Canal, plus que dans la ſeconde, y imprimeroient une plus forte empreinte; & enfin l'Eſtomac, rempli lui-méme d'Humeurs Morbifiques, rongé, ſoulevé ſans ceſſe,

ceſſe, pourroit faire voir par un Vomiſſement ſanguinolent, qu'il a lui-même gagné la Dyſſenterie.

Le cas, que j'imagine ſeulement comme poſſible, ne ſeroit il donc jamais arrivé? Car combien de Gens, ſans avoir fait aucune chute, comme dans l'exemple rapporté par Degnerus, vomiſſent dans la Dyſſenterie des Matières Sanglantes, qui viennent certainement du Ventricule? Lorsque le ſang eſt pur, vient il d'un Vaiſſeau rompu? Eſt-ce Hémorragie? Faut-il que les Matières, rejettées par la bouche, ne ſoient que mêlées de ſang, pour conſtituer une Dyſſenterie d'Eſtomac; eſpèce, dont aucun Auteur n'a parlé. Il eſt difficile de dire, ſi un petit Vaiſſeau s'eſt rompu par de Violens efforts, ou s'il a été rongé par la Bile, qui ne remonte jamais plus facilement que par la Diette, Mère de cette Humeur, comme dit Celſe.

Il eſt certain que, qui met en pièces les Inteſtins, peut auſſi déchirer l'Eſtomac. La Bile Dyſſentérique eſt certainement plus rongeante & plus cauſtique que la *Cholérique*, quoique celle-ci ſemble ſe faire un jeu d'appeller à elle tous les Sucs des Viſcères, de fondre toute la Maſſe du Sang & des Humeurs, de renverſer l'Action des Inteſtins, & toute l'harmonie du Bas Ventre.

Mais ſans nous amuſer à des ſpéculations plus ſubtiles, qu'utiles, avançons, & que le flambeau d'une ſaine Théorie éclaire tous nos pas.

Quelque ſubtile & Volatile que ſoit la Bile Dyſſentérique, ſes plus petites particules ſont compoſées d'huile rance

& fétide, & de principes ſalins, ignés, alcaleſcens, formant enſemble par leur mêlange intime une ſorte d'Amalgame Arſénical, qui par ſa ténacité visqueuſe reſte colé aux parois Inteſtinales, qu'il brule, pique & déchire. Comment des Nerfs auſſi exquis & en auſſi grand nombre ne ſentiroient-ils pas un Million de pointes aiguiſées, qui les diviſent? De là ces douleurs fixes ou errantes, & bien dignes par leur vivacité des parties ſouffrantes: Car à qui appartient-il, ſi ce n'eſt aux Inteſtins, où ſe trouvent tant de *Pléxus*, ou d'entrelacemens nerveux, de ſe diſtinguer par un ſentiment exquis? A quelle déplorable extrémité le Corps & l'ame ſont ſouvent réduits par un ſeul vent, qui agit avec toute ſon Elaſticité contre ſes Barrières!

De là encore tant d'autres effets de l'action de la Bile dépravée; ce ſuintement de Sang mêlé aux ſelles; ce ratiſſement douloureux du mucus; plus douloureux du velouté, lequel tient par des filets nerveux & vaſculeux aux Membranes, qui ſont deſſous, ſe détache, ſe dépouille, s'enlève peu à peu de haut en bas, à un tel point, que je l'ai vu ſouvent (non ſans gémir, non ſans déplorer le ſort de l'humanité,) pendre, de la manière la plus pitoïable, d'environ la longueur d'un tiers d'aune de France, au derrière de ces Malheureux.

Tout ce qu'ils demandoient avec le plus d'inſtance, c'étoit qu'on leur coupât *ces eſpèces de chair*, comme parle Hippocrate, qui les incommodoient ſi fort, & que d'ignorans Chirurgiens prenoient pour le Rectum même, parce que cette Membrane fine, gonflée de ſucs, *inteſtinum mentiebatur*, pour

pour imiter une heureuſe expreſſion de Martial. On coupoit, en effet ce Velouté, le plus près de l'Anus qu'il étoit poſſible, & c'étoit, hélas! le dernier ſervice qu'on leur rendoit, comme on en peut aiſément juger.

A meſure que l'Humeur corroſive deſcend, tant par ſon propre poids, que par l'action des Inteſtins, les tranchées & toutes les Matières, qu'elles détachent, deſcendent avec elles.

Vous voudrez ſavoir qu'elle eſt la compoſition des Selles; Elles ſont compoſées d'excrémens, de ſucs muqueux, de morceaux de velouté, de Sang rarement pur, que je n'ai jamais vû tel, en tant que tiré par une Humeur Diſſentérique; de Matières vermineuſes, de petits vers, de pus enfin, qui annonce une ſuppuration mortelle. Toutes ces matières confondües entr'elles, forment un mêlange liquide excrémentitiel, plus ou moins clair, dont la couleur, l'odeur, la conſiſtance, varient à l'infini, ſuivant cependant toujours l'état, ou les dégrés de la maladie.

Plus les Tranchées ſont vives, longues, plus ſur tout le Ténesme eſt violent, plus les ſelles ſont fatigantes & douloureuſes. Tels ſont les effets, telle eſt la diſſipation d'Eſprits qui s'enſuit, qu'il n'eſt pas ſurprenant que les forces ſoient ſi vîte épuiſées.

Mais quelle eſt cette irritation ſingulière des Nerfs du *Rectum*, qui conſume la Machine en vains efforts, ſouvent pour un rien, pour un grain de velouté, ou même de *mucus*, & qui trompant la Volonté, toujours dupe des Mouvemens les plus illuſoires, la perſuade que le Corps, le plus vuide, eſt

réellement plein, & qu'il en va ſortir, comme on le deſire, une grande quantité d'ordures? Pourquoi les autres Tranchées, celles qui réſident ailleurs, & tranchent auſſi le ſentiment, ne s'en joüent-elles point de la même manière? Voilà ce que les Névrologues, & tous nos fureteurs de Nerfs ne découvriront jamais.

Je ne demande point la raiſon des autres effets du Ténesme. Le mal parvenu enfin, & fixé à ſa dernière retraite, le *Rectum* ſans ceſſe & fortement irrité, eſt forcé de s'allonger, de faire une ſortie, & les Malades de ſe le remettre ſouvent en place avec les doigts.

Je ne m'inquiète pas plus de celle du Priapisme. La connoiſſance Anatomique de la Partie, celle de la nature mordante de Sucs infects, topiquement appliqués à l'Anus, qui en eſt pénétré, tout prouve que cette violente & facheuſe érection vient de l'irritation du petit Muſcle, connu par les Anatomiſtes, qui part de la ſurface interne du ſphincter de l'Anus, & va s'inſérer au bulbe de l'Urèthre: par quelque cauſe en effet qu'il ſoit titillé, comme certains impuiſſans le ſavent par expérience, il affermit & rend durable un trop court ou trop foible Phénomène d'Amour.

Pourquoi tant de Nerfs, qui forment ça & là dans la Capacité du Bas Ventre des entrelacemens, ſemblables à ceux des cordes d'un Mât de Vaiſſeau; ſpasmodiquement irrités, ne produiroient-ils pas, comme dans la Néphrétique, cette douloureuſe rétraction des Teſticules, que je ne vois pas qu'on ait obſervée avant moi dans la Dyſſenterie?

Par

Par la même Sympathie encore (car je laiſſe là celle qui produit les Nauſées & les Vomiſſemens, Symptômes communs auſſi à la Néphrétique) le Ténesme paſſe facilement des Selles aux Urines. Tantôt elles ſe ſuppriment tout-à-fait, tantôt elles coulent goute à goute, avec une douleur qui imite celle du Calcul, non des Reins, mais de la Veſſie, en ſe faiſant vivement ſentir au bout Gland, à la faveur de la continuité des Membranes.

Après tant de miſères & de calamités dans le vivant, ne devois-je pas m'attendre à voir dans le mort tout ce que j'ai décrit, & que les veſtiges de la Maladie m'offriroient dans la plus ſale image, comme les ruïnes & les cendres d'un Palais brulé?

L'embarras eſt de ſavoir pourquoi l'Incendie a ſemblé reſpecter le Toit de l'Edifice, je veux dire, la prémière moitié du Canal. Foible embarras cependant, pour peu qu'on veuille conſidérer, que l'Humeur Dyſſentérique ne fait que gliſſer depuis le *Duodenum*, jusqu'à la Valvule, qui fait la diſtinction Anatomique, & comme la Séparation du Canal Inteſtinal; que c'eſt là qu'elle s'arrête, ſéjourne, & que commence viſiblement la Tragédie.

Mais aïant une fois paſſé cette Barrière, les Inteſtins s'élargiſſent; & la cauſe maligne plus à l'aiſe, pouſſée en enbas par un mouvement plus foible, presque en ſtagnation, y fait ſon nid & ſes ravages, d'autant plus, que la Bile, qui vient du foye, ſe joint à celle dont le Sang ſe dépure, comme de toutes ſes autres parties Hétérogènes, dans ce Cloaque.

Cela posé, quelque phlogistique que paroisse la rougeur légère, dont j'ai fait mention, elle n'en impose qu'à ceux qui ne voient pas plus loin que leurs yeux. C'est une inflammation, si l'on veut, mais qui est l'effet, & non la Cause de la Maladie. Tant & de si vives irritations Topiques & autres de la Tunique Nerveuse, & des filets de Nerfs, qui entourent & composent en partie les Vaisseaux Sanguins, peuvent bien tellement y étrangler la Circulation, qu'il s'y fasse, comme dit Mr. Boerhaave, des Erreurs de lieu, *errores loci.* Faute encore de pouvoir passer dans les Tuïaux sans nombre, bouchés & détruits, le sang revenant sur ses pas, engorgera les parties vivantes; & de toutes ces façons, les Intestins grêles, sans être le Siége de la Dyssenterie, pourront cependant participer à quelque rougeur, moins forte, à la vérité, que celle de la Plèvre des Pleurétiques, & seulement d'une teinte plus foncée & plus vive que la naturelle.

Ce Phénomène ainsi expliqué, on n'en peut pas légitimement conclure, que le mal attaque indifféremment tout le Canal; encore moins, qu'il vienne toujours d'inflammation, comme l'eût crié ce savant Déclamateur Mr. Hequet, à la vûë de l'état mal interprété du Cadavre. D'ailleurs la plûpart des Dyssenteries sont sans Fièvre; donc sans inflamnıation, du moins de la Nature de celles que nous connoissons. Presque toutes les inflammations d'entrailles sont aussi sans Dyssenterie (& *vicissim*) parce que le sang le plus phlogistiquement condensé en un canal bouché, est rarement assés acre pour le ronger; encore ne regarderois-je l'effet de cette corrosion,

roſion, que comme une eſpèce d'Hémorragie, qui donne un ſang pur.

Tels ſont les principaux Symptômes de la Dyſſenterie encore mobile ou errante dans les prémières voies, avec les raiſons, qui peuvent en faciliter l'intelligence, beaucoup mieux, ſi trop de confiance ne m'abuſe, qu'on n'a fait jusqu'à préſent.

Lorsqu'on n'a pas profité de la mobilité de la cauſe Morbifique, pour l'emporter & la chaſſer hors du Corps, & qu'on lui a donné, ou le tems, ou la facilité de paſſer dans le Sang, elle y produit des accidens plus fâcheux que les premiers, & qui ſont les Signes ou les Symptômes de l'Humeur Dyſſentérique transportée dans les ſecondes voies.

Quand on conſidère l'extrême poroſité d'un Canal auſſi ſpongieux, duquel les Lavemens & la nourriture donnés ſous cette forme, paſſent quelquefois tout entiers dans le Sang, poroſité prouvée par tant d'autres Expériences Anatomiques, on conçoit clairement qu'une Humeur Contagieuſe peut y pénétrer facilement, ſi on ne ſe dépêche de l'expulſer.

Or le Principe malin entré dans le Sang, y fait naître des maux divers, tous dépendans de la différente nature des parties, ſur lesquelles il ſe jette & ſe fixe, ſi elles ſont ſolides; ou avec lesquelles il coule, ſi elles ſont fluides. On aura, par exemple, la Fièvre, (pour ne rien dire de celle qui vient de Virritation des nerfs, vague, & intercoſtal, communs aux inteſtins & au cœur) la Bile étant mêlée, ou remêlée au Sang; car celle même qui l'avoit quitté, pour ſe jetter & ſe dépo-

dépoſer ſur les Inteſtins, les quitte à ſon tour, pour revenir au grand Courant, par une ſorte de Circulation fâcheuſe. Portée à l'Eſtomac, qu'elle pique & brule, comme un tiſon de feu, elle y produit ce cruel Symptôme, qu'on nomme *Cardialgie*, & des douleurs d'autant plus vives, que le *Plexus* Stomachique eſt fort abondant en Nerfs, & plus tendu que celui d'aucun Viſcère. Tant d'autres Plexus irrités par une Dyſſenterie errante, cauſeront dans l'homme, comme dans la Femme, ce qu'on appelle vulgairement des *Vapeurs*, lesquelles conſiſtent dans cette irrégulière agitation d'eſprits, qui ſe joüent de tant de manières de notre pauvre Imagination.

Si les Miasmes Vénéneux ſe transportent aux oreilles, ils produiſent la ſurdité, Symptôme auſſi peu à craindre ici, que dans les Fièvres, où il ſe montre ſi ſouvent aux Praticiens, qui en ont bon augure, perſuadés que la Maſſe du Sang eſt d'autant plus débaraſſée. Si c'eſt au Poumon que le mal s'eſt fixé, l'Hémophtiſie paroit, vraïe Dyſſenterie, qui n'a fait que changer de viſcère.

L'Hidropisie du bas Ventre nommée *Aſcite*, des Abcès, diverſes Tumeurs aux Côtes, aux Viſcères, aux Articulations; la Paralyſie de tel ou tel Membre, diverſes Douleurs vives, Rheumatiques, aux Teſticules, au Coccix, au milieu des Membres, à la Plante des piés, ſur leſquels les Convaleſcens ont autant de peine à s'appuïer, que s'ils relévoient de la petite Vérole; des furoncles, des dartres, cent ſortes de puſtules cutanées, dont tout le Corps & le Viſage même inſupportablement démangé, ſe trouvent couverts (à moins que la matière

tière repompée n'ait été consumée par une Fièvre avantageuse, ou n'ait coulé par les Sueurs, par les Urines &c.). Telle est la formidable queuë de cette insidieuse maladie, suite nécessaire du reflux de la Bile Dyssentérique, de la dissolution du Sang qu'elle produit, des Sucs qu'elle arrête, fait croupir, suppurer; de la manière dont elle s'accroche, avec son alliage de Transpiration à la peau, qu'elle élève, ronge &c.: Telles sont les Scènes de ce nouveau Théatre; Scènes d'autant plus terribles, qu'il est plus vivant, & plus animé.

Si tels sont les effets de la Dyssenterie rentrée dans les Vaisseaux, vous voyez d'avance combien il est dangereux d'arrêter ce Mal, & que c'est le faire rentrer en dedans, au lieu de le chasser dehors. Il ne faut pas même l'abandonner à son Cours. La Nature n'a pas toujours la force de se dégager elle-même de ses Liens; au contraire une fois prise, souvent elle s'y embarrasse de plus en plus, se consume & meurt en de vains efforts.

Lors que la Bile changée en espèce d'Arsenic, ou de Cantharides, enfonce les pointes de ses sels corrompus jusqu'au vif des Entrailles; que fait la Nature? ce que fait une montre bien montée; celle-ci marque les heures sans le savoir; l'autre, non moins aveugle, mais si heureuse, si bien guidée pour l'ordinaire dans son aveuglement, qu'elle a mérité le nom de Sage, se sert de la force que tous les Corps animés ont en partage, pour secoüer le Joug de ses adhérences bilieuses, & tâcher de se délivrer, de se séparer de cette poix caustique qui la fait souffrir: force innée, la seule qu'elle ait, mais qui

n'eſt pas, à beaucoup près, toujours ſuffiſante, pour mettre les Nerfs à l'abri de tant de piqûres & d'inſtrumens tranchans; mouvement automatique, vainement nié par les *Stahliens*, auſſi promt, auſſi vif que le ſentiment même, qu'il ſuit de près, comme pour voler à ſon ſecours.

Ce mouvement donc, qui ſe montre par tout dans l'Oeconomie Animale, eſt le prémier Médecin de la Nature: c'eſt lui qui détache l'Humeur acre & gluante colée aux Inteſtins: Et comme cela ne ſe fait point ſans douleur, de là naît le prémier ſentiment de tranchées ſourdes, qui ſuit la dilacération des Fibres; & comme on fait deſcendre un poids au moïen de cordes & de poulies, cette Force naturelle tirant de fibres en fibres, celles des Viſcères, y produit une irritation, un ébranlement, qui ſuppoſe un redoublement d'oscillation & de contraction dans les Solides. Or on ſent que ce ſurplus de mouvement attirant, proportionellement à ſon dégré de force, ou de vivacité, une ſource d'Humeurs, plus ou moins abondante, augmente ainſi conſiderablement les Sécrétions qui ſe font dans toute l'étenduë du canal inteſtinal; Sécrétions que le rélachement ou la laxité naturelle du tiſſu fibreux & glanduleux augmente encore.

Telle eſt la Cauſe la plus fréquente du *Cholera*, de la Dyſſenterie & de la Diarrée Bilieuſe. Par-tout la Nature ſuit les mêmes Loix, dès qu'elle eſt bleſſée par quelque Corps étranger; cela ſe voit dans l'Oeil, dans l'Urèthre &c.; Les Liquides qu'elle fait couler par le Mécanisme que je viens de don-

donner, deviennent le Véhicule de l'Humeur, qu'ils ne portent, ne balaïent, n'entrainent, qu'après l'avoir délaïée & adoucie.

Cette conduite de la Machine, ne nous montre-t-elle pas évidemment celle que nous devons tenir? La Nature ſervant ainſi de guide à l'Art, ne ſemble-t-elle pas crier à haute Voix: voyez ce que je fais, & comme je m'y prends; Médecins imitez-moi: Il n'y a pas un moment à perdre; La Vraïe Prudence eſt ici d'être vif. *Periculum in Morâ.*

Le Roi de France éprouva lui même ce danger dans la grande Maladie qu'il eut à Metz, avant le ſiege de Fribourg. Si on eût plutôt donné l'Emétique à ſa Majeſté, elle n'eût pas été à deux doits de la mort. Le Quinquina ne borne pas ſes vertus à guerir les fiévres intermittentes, ni l'Emétique à guérir les Dyſſenteries. Mais c'eſt ſurtout dans ces maladies qu'il faut couper l'arbre par la racine, ſi l'on veut l'empêcher de pouſſer tant de funeſtes branches; ſi on veut parer, ou obvier à cette Légion de Maux dont un ſeul eſt la Cauſe.

Maintenant comment peut-on parfaitement aider la Nature à faire cette grande Opération? par l'Emètique, plus capable qu'aucun autre Purgatif, de détacher & d'enlever l'eſpèce de cole arſénicale dont il s'agit.

Quoi l'Emètique! un remède ſi violent dans un mal ſi violent lui-même! une préparation chymique, ſi tranchante, dans des Viſcères déja tranchés, déchirés par la Bile, comme par tous les Venins Corroſifs!

Discours frivoles, préjugés que l'Expérience détruit! ſi les Médecins les plus Zélés pour les progrès de l'Art, ſe préviennent contre les meilleurs Médicamens, ou parce qu'ils n'oſent les employer, ou parce que le Public les redoute, il faut un Siècle à la Médecine pour faire un pas. Triſte Réflexion, parce qu'elle eſt vraïe!

Non, rien n'eſt moins violent que l'Emètique; Il ne s'attache, ne ſe prend, ne s'incorpore point aux Matières gluantes, comme font avec danger nos Réſines purgatives, & il détache & expulſe à ſouhait le Poiſon corroſif. Point de ſuperpurgation; rien de facheux; Nulles ſuites à craindre après l'uſage de cette Poudre Soluble. Elle frape, frape un ſeul coup; la Machine le ſent; (non toujours) & c'eſt fait. C'eſt une piqueure d'aiguille, ou d'épingle, qui préſerve de cent mille dards; c'eſt un coup d'éperon qui ſauve un Cavalier de l'Ennemi; & la plaïe auſſi-tot faite, auſſi-tot guérie, ſur-tout par le prudent uſage de l'Opium.

Quel mal d'ailleurs, quand on ſeroit un peu tranché? quand on vomiroit? les heureuſes ſecouſſes du Vomiſſement emportent tous les jours des Points aſſés vifs, tant dans la Pleurèſie, que dans la Dyſſenterie &c. Plus les tranchées ſont vives, plus le ſentiment eſt aigu; plus il en réſulte de Vivacité dans cette manœuvre ſourde, par laquelle on a prouvé, que la Nature cherche à ſe débarraſſer, & ſe débarraſſe en effet ſi ſouvent ſans le ſecours de l'Art, du fardeau qui l'opprime. Le rongement que l'Emètique produit en des Entrailles délicates, n'eſt donc point d'un ſiniſtre préſage, ſi le Sang ne le ſuit

ſuit pas: au contraire, ce n'eſt qu'un petit mal, pour un grand bien, puisqu'il marque un décolement, qui ne peut ſe faire ſans quelque douleur.

Comparera-t-on à préſent les plus petits déſavantages, une cauſticité, un rongement momentané, quand même il tireroit quelques gouttes de Sang de plus que n'eût fait la Cauſe de la Maladie, aux plus grands avantages qui reſultent de l'action qui a produit cet effet peu facheux? Des terreurs paniques doivent-elles contrebalancer la certitude où je ſuis de la merveilleuſe utilité du Tartre Stibié, parce que ce remède eſt ſuſpect au Peuple, qui n'eſt point en état d'en juger, & aux Médecins qui ne l'ont point éprouvé?

Il eſt effectivement un Art connu de faire prendre l'Emètique, en autant d'eau, & en ſi petite Doſe, que la maladie, l'âge, & le tempéramment l'exigent. Lorsqu'on n'a point de Tartre Stibié, ſéché au four (car alors il ne fait point vomir, & convient par conſéquent à ceux qui ne peuvent vomir ſans de trop violens efforts) l'Emètique ordinaire, beaucoup délayé, & comme noyé dans un grand lavage, où il eſt parfaitement diſſous, produit communément le même effet. Rarement fait-il vomir ainſi préparé; il enfile la voïe des ſelles avec tant de douceur, qu'on ne ſent guères plus, pour l'ordinaire, ſa manière d'opérer, quelque conſidérable qu'elle ſoit, que celle du *Sel de Seignette.*

Pour moi, qui ai ſi ſouvent uſé de ce remède, je trouve que la Rubarbe, qui purge infiniment moins, échauffe davantage. Tant il eſt vrai que l'Emètique réunit tout à la fois la

vertu d'un grand Purgatif, avec, pour ainſi dire, l'innocence d'un Minoratif. Et voilà pourquoi, je l'ajoute pour faire voir l'aveuglement de ceux qui déteſtent les remedes chymiques, & les grandes obligations que nous avons à la Chymie: Voilà pourquoi ce remède eſt emploïé avec ſuccès, non ſeulement dans la Dyſſenterie, mais dans la petite Vérole, dans les Fièvres putrides, dans la Diarrée &c. où il agit en évacuant, comme en ſecouant, dans toutes les Maladies Soporeuſes qui en exigent une plus forte doſe. L'Ame, pour le dire en paſſant, ſemble-t-elle éteinte? tout le ſentiment de cette ſurprenante Machine du Cerveau, eſt-il ſuffoqué, ou enſéveli dans des Tuyaux farcis de Sang ſous un monceau de moëlle affaiſſée? Que fait l'Emètique: Il renverſe l'Eſtomac, donne un branle conſidérable à toutes les Parties Correſpondantes. Les Liqueurs croupies marchent, & l'Eſprit avec elles. Quelle admirable Puiſſance de la Médecine! C'eſt la Reine des Sçiences.

Mais pour ne point m'écarter dans un Sujet ſi fécond, contentons nous de quelques Réflexions qui appuyent ſolidement le point le plus eſſentiel de ma Pratique; & qu'on voye de plus en plus, s'il ſe peut, combien de lumières il faut avoir & quel Homme ſuperieur il faut etre, pour meritre le titre de Medecin, donné cependant à tant de ſots & d'ignorans. C'eſt toujours le hazard qui dirige le meilleur Praticien, quand il n'eſt point éclairé par la Théorie. Sydenham, qui s'en eſt paſſé, avec elle, n'eût point fait tant de faux pas; Et encore une fois la Vérité lui eût fait plus d'honneur.

Con-

Conserver ce qui se trouve dans les prémières voïes, c'est craindre d'enlever au feu qui va consumer les Viscères, les Alimens qui ne peuvent que l'entretenir & l'augmenter.

Vouloir corriger la Maladie par quelque prétendu Spécifique, projet impossible, promesse de Charlatan! Le Seul spécifique d'un homme au fait de sa Profession, c'est la Méthode. C'est la Cause, & non les Effets, qu'il faut attaquer. Suspendre, arrêter brusquement ce que la Nature fait si sagement couler, c'est la prendre à contresens; c'est être de ces Médecins Vulgaires, qui ne semblent se piquer de la suivre, que lorsqu'elle est dans le mauvais chemin.

Les Astringens ayant formé une espèce de Digue, qui empêche ces eaux salutaires de s'étendre librement au loin, & de charier avec elles le Venin, il n'est point délaié; en conséquence, il ne peut être détaché des lieux de son adhérence, que l'affluence de ces liqueurs eût en partie détruite. Bien pis; ce que les eaux détrempent sous la croute des astringens, entre plus facilement par les Veines lactées & par tant d'autres voyes dans le Sang; & plus la glüe Dyssentérique reste colée aux parois intestinales, plus le loup, comme on dit, a de disposition à s'enfermer dans la Bergerie.

Il est évident que les parties les plus déliées, les plus mobiles de cette glutinosité empoisonnée, s'étant insinuées dans les Veines, soit pour avoir négligé de la délayer, de la ratisser; soit pour avoir, qui plus est, tenu une conduite capable de la faire rétrogarder; on verra s'élever les orages dont

j'ai

j'ai fait le détail, & qui naiſſent tous de cette diverſe Métaſtaſe de la Dyſſenterie.

Si tels ſont les ravages de ce venin dans le Sang, qu'ils nous font vivement regretter ſa préſence dans les prémières voyes, parce que les bleſſures qu'il y fait, ſont beaucoup plus à la portée des ſecours, cette ſeule Vérité ne nous éclaire-t-elle pas ſur toutes les autres? N'eſt-il pas clair, que tout l'Art conſiſte à chaſſer le mal par le plus court chemin? Qui doute, qu'il ne faille d'autant plus évacuer, qu'il y a plus d'humeurs Dyſſentériques, & que le Sujet eſt bilieux, & ſur tout crapuleux.

La même Pratique eſt auſſi abſolument néceſſaire dans les Dyſſenteries, d'une qualité entièrement oppoſée à celle dont j'ai prétendu parler jusqu'à préſent, c'eſt-à-dire, dans celles où domine l'aceſcence, & dont la contagion eſt bannie; raiſon pour laquelle on les appelle *Solitaires.* En l'une & l'autre eſpèce, il faut purger, ſans balancer, & d'autant plus vigoureuſement, qu'on a le Corps rempli de fruits, de lait, (coagulé par quelque acide dans les Entrailles,) d'huitres, de viandes, principalement ſalées, de poiſſon, de légumes, & en un mot de crapule, ſoit aceſcente, ſoit putrescente. Or quel autre remède que l'Emètique peut mieux chaſſer & emporter comme d'emblée cet amas de Matières amoncelées; reſtes indigeſtes d'alimens aigris, rances, ou pourris, dont l'énorme quantité engoüe & farcit toute l'étenduë des gros Inteſtins.

Ce gourmand de profeſſion a dans le Ventre tout ce qu'il a mangé depuis huit jours; & que n'a-t-il pas mangé? cepen-

cependant, Médecin, vous ne voulez point purger! Pour moi, je ne reſpecte pas plus ce tonneau d'ordures, que vôtre honteuſe ignorance. Quoi! vous ne voïez pas que ſe mêlant peu à peu aux Matières que l'Humeur Dyſſentérique, quelle qu'elle ſoit, a déjà infectées, tout ce vaſte cloaque s'infectera tout entier lui-même, comme un grand tas de pommes ſe corrompt par une ſeule pomme pourrie? & alors ce n'eſt plus un monſtre ordinaire que vous avez à combatter, c'eſt un Hydre, qui demande un Hercule en Médecine.

L'Emètique donc, voilà la maſſüe dont il faut s'armer, avant qu'une ſeule tête en ait produit tant d'autres. Il eſt en effet ſi puiſſant en certaines diſpoſitions du Corps, qu'à la plus petite doſe, ($\frac{1}{4}$ de grain fort délayé) donnée a un Seigneur fort crapuleux, je l'ai vû vuider, à la fois, & tout un baril d'ordures, & toute la matière morbifique, qui avoit fait venir beaucoup de Sang, de ſorte qu'au bout de 24. heures tout le mal rongeant disparut pour jamais. Par rapport à l'état actuel & futur, on peut donc regarder l'Emètique, comme une Médecine *Térapeutique* & *Prophylactique*.

Que peut oppoſer à cela Degnerus? Que peuvent objecter tous les Médecins d'un ſentiment contraire? car c'eſt principalement dans les Dyſſenteries mêmes de ce Docteur de Nimègue, que le Tartre Stibié remporte aiſément la Palme ſur tous les autres remèdes; c'eſt préciſement dans celles, qui ſont vraïment Bilieuſes & Epidémiques, qu'il ſe diſtingue le plus, & ſe montre même abſolument néceſſaire. Le défaut

d'expérience à cet égard (car la prévention de Degnerus contre l'Emètique, l'a empêche de l'eſſayer) la timidité de tant d'autres, trop honorée du nom de Prudence (puisqu'elle vient le plus ſouvent de ce qu'on n'oſe s'éloigner du chemin frayé, ou de la méthode favorite de chaque Païs:) de ſi foibles raiſons l'emporteront-elles ſur les plus fortes & les plus concluantes? ſur tant d'obſervations & d'expériences, toujours les mêmes en divers lieux, ſur une heureuſe hardieſſe, juſtifiée par des Succès ſans nombre?

Il eſt ſi néceſſaire de purger fortement, au lieu de *purgeoter;* Il eſt ſi eſſentiel de commencer par là le traitement, que, ſi on ne l'a pas fait, dèsqu'on a pû & dû le faire, il faut cependant toujours en venir là, en quelque tems de la Maladie que ce ſoit, pourvû que les ſolides ne ſoient point encore entamés; car il eſt des cas déſesperés, où l'on n'agit pas ſeulement en pure perte, on profane le Remède, & on deshonore le Médecin.

A plus forte raiſon faut-il ſe hâter de mettre en oeuvre les plus grands ſecours, ſi l'on a eu affaire à un Médecin aſſés ignorant pour donner le Diascordium & autres dangereuſes drogues, ſous prétexte de reſſerrer des Fibres trop laches, & de fermer des Vaiſſeaux ouverts.

Mais lorsque le Mal a déja duré un certain tems, toute l'étenduë de ſon Siége, ou du Canal qu'il parcourt, étant arroſée & infiltrée d'une prodigieuſe quantité de Sucs plus rongeans & plus gangréneux que jamis; qui le croiroit? (& c'eſt à l'éloge de l'Emètique promptement emploïé que je l'ajoute) ce

ce remède m'a paru insuffisant pour couper pié aux funestes progrès de la Maladie.

A quel plus puissant purgatif avoir donc recours, dans ces opiniâtres Dyssenteries, qui menacent de gangrène? Au Verre d'Antimoine? Je l'ai plusieurs fois donné à la dose d'un quart de grain dans de la Cire, faisant boire par dessus des liquides capables d'empâter, ou d'émousser les pointes corrosives de ce verre, tels que l'eau de Ris, l'eau de pattes de Poulardes, l'eau de Pariétaire avec de l'huile d'Amandes douces, du Syrop violat, du Suif fondu, qu'on donne aux Pauvres, pour appaiser les simples tranchées de la Dyssenterie, tant par la bouche, qu'en lavement.

Rien de plus efficace que cette dernière préparation chymique: J'ai vû frèquemment le ventre le plus dur, le plus tendu, le plus douloureux, se détendre & s'amollir par son Opération: les Malades charmés sembloient se le manier, comme s'il n'eût plus fait partie de leur Corps, tant il étoit insensible. Les tranchées se calment, les Selles se modèrent; souvent les unes & les autres disparoissent presque sur le champ sans retour & sans suite: ce qui prouve, qu'il vaut mieux tard que jamais attaquer un puissant Ennemi avec les plus fortes armes.

Quand la Cause est emportée, les Effets cessent aussi impunément, que nécessairement. Combien de Soldats qui alloient vraisemblablement périr, ont été, des portes de la Mort, rappellés à la Vie, graces à l'heureuse Opération d'un remède, que j'essayai d'abord par désespoir.

CEPENDANT comme ce n'eſt point ici un de ces cas, où le Médecin puiſſe, ni doive rien céder aux préjugés, ou aux répugnances du Malade, ne ſaiſiſſons point d'une main foible des momens auſſi précieux que les premiers: ils ne peuvent ni ſe rappeller, ni toujours ſe réparer. Plus l'occaſion paſſe vîte, *Occaſio præceps,* plus il eſt téméraire de ſe flatter de réuſſir, quand coupable de négligence dans les commencemens on n'a pas fait valoir les plus grandes reſſources de l'Art.

J'AI remarqué que moins on a été purgé dans le cours de la Maladie, ſoit naturellement, ſoit artificiellement, plus ce *Verre* eſt indiqué, plus il purge (rarement fait-il vomir) & par là fait de miracles. Cette préparation d'Antimoine m'a paru abſolument néceſſaire pour redreſſer, autant qu'il eſt poſſible, les torts puniſſables de ces Médecins, que j'oſe appeller *Aſtringens,* du nom de leurs déteſtables remèdes. Il y a moins à compter ſur ce Médicament, lorsque malgré le prompt uſage, & même réiteré, s'il le faut, de l'Emètique, les choſes vont cependant de mal en pis; quoiqu'au fond ce qui peut le plus efficacement écarter une gangrène prochaine, dont menace un Mal rebelle, ne doive jamais être dédaigné. La gangrène une fois formée, le meilleur Médecin, & le meilleur Quinquina ſont inutiles.

VOILA la Cure eſſentielle de toutes les Dyſſenteries humides, dans leſquelles les ſelles démontrent qu'il y a des Humeurs à évacuer. Quelle que ſoit la Nature de ces Humeurs, cette méthode eſt préferable à toutes les autres. Qu'importe la qualité du Poiſon, s'il eſt prouvé qu'il faut vîte s'en délivrer,

vrer, & qu'il ne doit reſter aucun prétexte de négliger l'Emètique? Cette Doctrine comprend non ſeulement les Epidèmies Bilieuſes, Alcaleſcentes, Putrides, & d'une puanteur Contagieuſe (contre laquelle il n'eſt point de Vinaigre aſſés fort, tant pour le Médecin qui s'en lave, que pour le Malade qui en boit); elle regarde auſſi les Dyſſenteries Solitaires; ſoit Bilieuſes, quoique d'une Bile plus douce, & non contagieuſe; ſoit encore produites par des Matières diſpoſées à s'aigrir, ou à ſe putréfier.

Je vais dire plus, ſans craindre qu'on m'accuſe d'exagerer la vertu de l'Emètique; elle ſeroit en effet trop bornée, à ces Dyſſenteries, dont la Cauſe matérielle eſt, ou ſi ténace, ou ſi abondante, que le Simple délaïement ne pût ſuffire pour l'éteindre; elle s'étend jusques à ces Maladies du même genre, qui n'étant, ni ce qu'on appelle sèches, ou ſans Humeurs, ni inflammatoires, proprement parlant, ne ſemblent pourtant pas tout-à-fait exemtes de Diſpoſition Phlogiſtique.

On reconnoit cette eſpèce à une Douleur fixe, poignante, vive, mais non atroce, comme dans les Dyſſenteries vraiment inflammatoires; les ſelles montrent du Sang, ou tout-à-fait pur, ſuivant quelques Auteurs, ou mêlé de quelques matières, non ſemblables, ni aux Raclures de Boyaux, ni à de la Lavûre de Chair, mais à une mucoſité picéeuſe, ou goudronneuſe, dont l'éxcrétion n'empêche pas les Douleurs de continuer avec beaucoup de vivacité. Comme ces Matières conſtituent la Dyſſenterie, & ſont la Cauſe qui ronge les Entrailles, il eſt certain qu'il n'y en reſte toujours que trop pour leur repos.

Craignons le point fixe, beaucoup plus que les tranchées ordinaires; car quoique la Fièvre ne paroiſſe point encore, il marque la diſpoſition inflammatoire qui caractériſe la Dyſſenterie du même Genre: Mais ſongeons en même tems qu'ordinairement plus on va à la garde robe, moins on rend de Sang, & plus de Dyſſenterie.

Que la Douleur ne ſe taiſe donc point ſans de bonnes raiſons, qu'elle ne cède qu'au Sang verſé, d'une main, plûtot prodigue, qu'avare; & à la Méthode Antiphlogiſtique, & même, s'il eſt beſoin, Antiſeptique. Si elle vient tout à coup & d'elle même à ceſſer, tandis que le pauvre Malade ſe réjouït avec l'ignorant qui l'aſſaſſine, en criant, *Victoire;* la gangrène & la mort ſont déja dans les Viscères. Mais en même tems ne négligeons jamais la voïe des Selles; car non ſeulement le Sang arrêté & condenſé dans quelques Vaiſſeaux inteſtinaux, peut facilement ronger ces tuyaux douloureuſement tendus, amincis, & conſéquemment ſur lesquels la brulante acrimonie de ce Sang croupi peut facilement mordre d'un côté; mais de l'autre, une Bile réſineuſe presque toujours de moitié, dans l'affaire, pique, bleſſe, ouvre les Inteſtins.

Telles ſont les deux Cauſes qu'il faut combattre dans les Dyſſenteries humides & inflammatoires, quelque peu qu'elles ſoient l'un & l'autre.

De là nait 1. la néceſſité de faire autant de Saignées qu'il en faut pour réſoudre, ou dégager l'inflammation, ſoit formée, ſoit prête à ſe former 2. Celle d'évacuer, non par des

des réſines, dont le danger a été inſinué cy devant, non par des Minoratifs, connus pour inſuffiſans, mais, je le repète, par l'Emètique.

On ſe récrieroit encore ici vainement; le Tartre Stibié enhardi, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, par les détentes, ou les relachemens que la Saignée produit, paſſe mieux, agit de concert avec elles, & les ſeconde merveilleuſement. Il expulſe l'Humeur qui mine l'Inteſtin, d'autant plus impunément que la Veine ouverte a déjà donné du jour à la Circulation, & lieu à la détente dont je viens de parler.

L'Emètique n'eſt donc jamais employé dans ces ſoupçons de légère phlogoſe, avec plus de prudence & moins de péril, que lorsqu'au moins une Saignée l'a précédé.

Cependant ſi on eſt fondé à ſoupçonner quelque amas de crapule, dans les prémières voyes, j'oſe avancer que le mieux ſeroit de commencer par purger: & ſuppoſé qu'on ſe trompât, il eſt facile de ſe redreſſer, en venant promptement à la Saignée. La difficulté du paſſage de l'Emètique; les violens efforts qu'il fait faire; les Douleurs qu'il augmente, tout éclaire aiſément cette erreur, d'ailleurs peu dangereuſe par la manière, dont on donne aujourd'hui ce remede.

A dire vrai, on eſt quelquefois fort embaraſſé, tant les ſignes ſont obſcurs, auquel on doit d'abord donner la préférence, ou de l'Emètique, ou de la Saignée. Le meilleur Médecin, comme le meilleur Philoſophe, n'eſt pas toujours le moins incertain. Ce que le Malade raconte des repas qu'il a faits;

a faits; ce que le Médecin lui aura vû manger lui-même depuis quelques jours, la plénitude apparente d'un ventre conſtipé, gonflé de Vents, ſpasmodiquement tendu, tout ſéduit quelque-fois le tact le plus attentif & le plus fin: j'avoüe que j'ai vû des cas, où j'aurois voulu avoir commencé par la Saignée, & d'autres, par la Purgation. J'en dois ajouter un autre, qui fait ici une Obſervation importante; c'eſt que j'ai une fois donné l'Emétique, quoiqu'il y eût quelque diſpoſition inflammatoire, & presque nulle crapule, comme je m'en étois, ſur la confeſſion du Malade, fauſſement perſuadé: & cependant les Douleurs parurent ſur le champ ſe moderer, & la Matière Dyſſenterique qui vint à la garde-robe, mieux détachée que par aucun minoratif, diminua tellement la fréquence des Selles & la vivacité des tranchées, qu'au moïen de quelques Boiſſons déterſives, antiſeptiques & antiphlogiſtiques, telles que l'eau commune, la limonade, le petit lait, ſans lavement, ſans bouillon, la curation fut heureuſe en peu de jours. Ainſi l'Emètique fort détrempé n'eſt rien moins que redoutable, dans les circonſtances mêmes, où il m'eût fait toujours trembler, ſi cette mépriſe ne m'eût raſſuré. N'eſt-ce pas de la même manière qu'on a découvert l'utilité de la Saignée, pour faire ſortir la Rougeole, la petite Verole &c.; lorsqu'on l'a faite par une ſorte d'erreur, dans des maladies qu'on imaginoit tout autres que celles-là? Quel Triomphe pour l'Emètique!

Joignons les avantages de la Saignée à ceux de notre remède favori. Elle fait plus vîte éclore la Fièvre, que le point fixe annonce, & qui ſe couve comme ſous les cendres du mal Phlogiſtique.

Un

Un Point douloureux, ſans Fièvre, eſt ſouvent plus à craindre, ſeul, qu'avec elle. En général la Saignée accélerant ce mouvement exceſſif des Liqueurs, eſt donc en ſoi, pour cette raiſon même, avantageuſe & ſalutaire.

Rappellons-nous que la brusque diſparition de la douleur, eſt un ſigne de gangrène, parceque cette eſpèce de déſertion ne vient pas, comme dans les Points vifs bien guéris, d'une heureuſe réſolution du Sang rentré dans ſes tuyaux; mais d'une rétrogreſſion ſpontanée de toutes les Liqueurs vitales qui ont abandonné la partie ſouffrante.

N'est-il pas vrai, que lorsqu'il n'y a point de Fiévre, ce reflux total eſt plus dangereux, que lorsqu'il y en a? n'eſt-il pas évident que cet abandon des Forces de la vie doit être alors plus ordinaire?

Lorsque la douleur eſt prête à s'éclipſer par le défaut de ces forces vitales, elle eſt conſervée ſoigneuſement par la Fièvre avec la vie de la partie, graces au Sang & à la chaleur qu'elle y porte, choſes précieuſes, que la partie affectée étoit ſur le point de perdre.

Ordinairement une partie de l'embarras inflammatoire ſe lève par la Saignée, avec une partie de la douleur, qui de forte & d'inſupportable qu'elle étoit, devient plus tolérable & plus moderée. Cette Souſtraction de la Cauſe & de ſon Effet, excite la Fièvre, parce que le vuide produit dans les Vaiſſeaux, doit être néceſſairement rempli par la nouvelle progreſſion des Liquides, dont le cours eſt augmenté:

mais ce mouvement nouveau dans la Maſſe du Sang doit diminuer encore la Douleur, ſi tel eſt le vuide des Vaiſſeaux, qui étoient bouchés il n'y a qu'un moment, qu'il puiſſe faire marcher & entrainer avec lui plus ou moins de la Matière qui fait l'Obſtruction: & pour que la Fièvre chaſſe même la douleur ſans retour, il ſuffit qu'elle vienne à bout de mettre en mouvement toute l'Humeur qui n'en avoit plus.

C'est ainſi que la Fièvre peut avantageuſement entretenir les Douleurs Dyſſentériques & autres, lorsqu'elles ſont trop tôt & ſans raiſon prêtes à s'échapper. On voit que c'eſt en ſuppléant au Mouvement qui manque aux Liquides, ou en l'excitant, qu'elle entretient ces Maux ſalutaires, d'où réſulte en ce cas, le danger évident de l'abſence de la Fièvre, que les Médecins Prudens régrettent, & ſont quelquefois ſi fachés de ne pouvoir faire naître. La Fièvre n'augmente nos Douleurs, que lorsque les Vaiſſeaux ſont trop pleins.

Je compare le Sang phlogiſtique ſur lequel agit la Fièvre, lorsqu'on a ouvert la Veine, & par conſéquent que le Volume des Liqueurs a été diminué, à un glaçon emporté & battu de toutes parts par un torrent rapide: les coups qu'il reçoit, ne tardent pas à le fondre à le mêler & le faire circuler avec tout le courant des eaux. La même choſe arrive dans les Obſtructions inflammtoires: la Fièvre n'eſt qu'un flot qui pouſſe celui qui n'alloit plus. Par cette Mécanique le Sang croupi reflüe dans ſes tuyaux & reprend ſon cours avec aſſés de facilité. De là toutes ces belles & ſurprénantes guériſons

que

que la Fièvre opère en d'habiles mains. Tel eſt le Bénéfice de la Fièvre.

J'Ai auſſi fait voir celui de la Saignée, & combien il eſt, je ne dis pas utile, mais néceſſaire de ſeconder, loin qu'on ait rien à craindre de ſon uſage, l'ouverture de la veine par l'Emètique; (a) &, ce que je dois ajouter, malgré quelque diſpoſition inflammatoire qui ſembleroit le contr'indiquer, je viens de le donner, pour le dire en paſſant, dans une fauſſe Peripneumonie, qui n'étoit cependant pas ſi abſolument fauſſe, qu'il n'y eût quelque phlogoſe dans toute la maſſe du ſang, comme on en pouvoit juger par la ſurface coëneuſe des Saignées, & ſur-tout dans la poitrine; ce que manifeſtoit une petite toux sèche, & une reſpiration fréquente & laborieuſe: je l'ai donné, dis-je, ce remède ſi effraïant, entre deux accès de catarrhe ſuffoquant, le malade étant plus tranquile, a qui? à un (b) Seigneur de cette Cour, & ſous les yeux d'un Prince ſi univerſellement éclairé, ſi pénétrant en tout genre, que certainement le grand Boerhaave, le reformateur de notre Art, n'a point eu dans cette maladie des vües plus ſages que Sa Majeſté; ni Hippocrate, plus d'honneur que moi en cette occaſion. Le moïen d'en dire davantage, lors qu'oſant à peine dire la moitié du vrai, on court risque de paſſer peut-être pour un vil flatteur, uniquement parce qu'on parle d'un Roi! Mais, pour revenir à mon Tartre Stibié, telles ont été les puiſſantes & heureuſes ſécouſſes qu'il a produites, qu'elles

 ſont

(a) V. la *Maladie de Mr. le Fevre* dans un *obſervat. de Med. Prat.*

(b) Mr. le Comte de Rottemburg.

ſont venües à bout de dégorger un poumon farci de glue. J'entens cette prodigieuſe quantité de matières visqueuſes, qui amaſſées de loin dans le ſang, & enfin fixées au poumon, le bouchoient d'autant plus, & fermoient ſes véſicules à *l'ingrès* de l'air, qu'après avoir été fonduës par des jours & des poëles fort chauds, elles avoient enſuite été comme figées par le froid dans ce principal organe de la vie. Or ſi ce médicament agit avec tant d'énergie, s'il débaraſſe tout-à-fait un viscère, qu'il ne ſecoüe cependant que Sympathiquement, s'il romt ainſi, pour ainſi dire, la maladie, jusqu'à mettre désormais le malade hors de danger; qu'on juge à préſent ce qu'il fera ſur des parties qu'il affecte immédiatement; & avec quelle facilité les ratiſſant en quelque ſorte, il détachera & enlevera toutes ces raclures gluantes & cauſtiques, qui conſtituent la Dyſſenterie.

Quelque ſoit cependant l'excellence & l'étendüe des vertus de l'Emètique, il eſt des cas qui ne permettent pas d'en faire uſage: je n'ai garde de les diſſimuler; ce n'eſt point l'Eſprit de Syſtême qui me conduit.

Quoique l'Emétique ne ronge, ni n'enflamme, en grand lavage; on doit cependant s'en abſtenir; 1mo. dans ces Dyſſenteries vraiment inflammatoires, ſoit de Sang pur, ſoit mêlé à des Matières rongeantes, parce qu'alors on ne doit pas plus s'embarraſſer de la Dyſſenterie, que s'il n'y en avoit point; toutes les attentions & les Forces de l'Art doivent ſe tourner vers l'inflammation des Inteſtins, qui dégénère ſi vîte en une fatale gangrène. L'Inflammation étant appaiſée, il eſt tems d'atta-

d'attaquer la Cauſe humorale morbifique, que la Methode Antiphlogiſtique a déjà beaucoup énervée, mais pas plûtot; *feſtina lente.*

Lorsque le Malade a les Entrailles d'une ſi grande délicateſſe, que le Tartre Stibié les a écorchées jusqu'au Sang, toutes les fois qu'il en a pris, ou même a cauſé quelque Hémorragie; il ne faut point le donner; les expériences antérieures l'ont proſcrit.

La même précaution doit avoir lieu, lorsqu'on eſt ſujet à vomir le Sang, ſoit de l'Eſtomac, ſoit du Poumon, ou à la ſuite d'une chûte, ou par une Hémophtiſie habituelle.

Quand la Dyſſenterie eſt sèche, ou abſolument ſans aucune Humeur, qui exige la purgation, il n'eſt queſtion que de détendre, d'amollir les ſolides, & de noyer, ce qui ſe fait ſans peine, le peu d'Humeurs Dyſſentériques; ſi les Médecins prudens n'oſent risquer la manne, de peur d'irriter, jugez combien le Tartre Stibié ſeroit dangereux. Craignons-le, ſur-tout dans ces Dyſſenteries dont les ſelles s'arrêtant trop brusquement, ou par elles-mêmes, ou par un Art téméraire, ne laiſſent après elles que des tourmens d'autant plus atroces. Diſons donc ici (avec Hippocrate dans le *Colera ſec.*) *cave ne vomat:* Précepte ſage, & certainement d'une grande pénétration, mais encore plus néceſſaire dans une ſuppreſſion imprudemment procurée. En effet l'action du vomiſſement attirant en haut toutes les matières contenües dans le Canal, où elles deſcendoient peu à peu, feroit remonter la Dyſſenterie jusques dans l'Eſtomac par le Mécanisme que j'ai expoſé ci-devant.

A plus forte raiſon, ſi le Mouvement Périſtaltique des Inteſtins renverſé, y avoit déja porté la Maladie, notre grand Remède ſeroit-il infiniment pernicieux.

Il n'eſt point auſſi (c'eſt une Concluſion de ce qui a précedé,) abſolument néceſſaire dans ces Dyſſenteries légères, dont quelque purgatif doux peut détacher & emporter l'Humeur morbifique, & où quelque Boiſſon graſſe & huileuſe peut remédier à ſon peu de cauſticité. C'eſt pourquoi j'ai guéri moi-même en divers lieux un ſi grand nombre de ces Maladies, lorsqu'elles étoient de peu de conſéquence, non ſeulement ſans l'Emètique, mais tantôt avec la Rubarbe ſeule, tantôt avec le ſeul Ypecacuanha, tantôt avec le ſeul Symarouba, car j'ai voulu éprouver ſéparément toutes ces choſes. Comme tout eſt ſain aux gens ſains, tout réuſſit à ceux qui ſont peu malades.

Quoiqu'il n'y ait point d'inflammation, ni de diſpoſition inflammatoire, il ſuffit qu'il y ait Pléthore & Fièvre, enſemble, ou ſéparément, pour en venir à la ſaignée, malgré la crapule des premières voyes, avant que d'ordonner à un remède, qui peut augmenter la Fièvre, & dans certains ſujets occaſionner trop d'efforts & de gonflemens. La Saignée faite, le remède agit plus doucement, comme on l'a expliqué, mais une Fièvre légère, ſans Pléthore dans un Tempéramment cacochyme, ne m'engage point à perdre un Sang précieux. Il eſt la ſource des forces qui ne ſe perdent que trop vîte.

Il s'enſuit que l'Emètique doit être banni de ces Dyſſenteries, dont l'Humeur douce & modique eſt auſſi facile à déla-

délayer, adoucir, évacuër, qu'il eſt impoſſible d'en venir à bout ſans Emètique, lorsqu'il ſe préſente une cauſe beaucoup plus terrible à combattre.

Qu'on ajoute à cela les divers états qui ne permettent pas l'Emètique, la Groſſeſſe, la Phtyſie, l'Accouchement, dont les effets produiſent une Dyſſenterie Mécanique qui ſe guérit d'elle même; la Dyſſenterie, produite par le Mercure (a) par certains venins &c., & on aura les principales exceptions que j'ai dû faire. En Médecine, il n'y a peut-être pas de Règle ſi générale, qui n'en ait. Mais ſi l'on ne peut jamais tout dire, ſi on ne peut tout faire entrer dans un Traité complet, que ſera ce dans un Mémoire fait pour les Gens de l'Art?

Je regarde au reſte comme frivoles & dénuées d'expérience, les autres Objections qu'on fait contre l'Emètique. Loin

(a) S'il y a crapule dans cette Dyſſenterie, ſoit parce que le malade n'a pas été, ou a été mal préparé aux frictions, ou à l'uſage interne du Mercure, ſoit parce qu'il a trop mangé, depuis qu'il eſt dans les grands remèdes, il faut donner, non l'Emètique, qui animeroit trop l'action d'un foſſile déjà trop fougueux, mais purger ſimplement avec la Rubarbe, & enſuite calmer avec le ſyrop de Diacode, après l'opération de chaque minoratif qu'on eſt ſouvent obligé de réitérer, avant que le fond de la crapule ſoit emporté. L'Ypecacuanha ne convient qu'à ceux dont les Inteſtins laches ont peu de reſſort. C'eſt pourquoi je n'approuve point Mr. Aſtruc qui n'a qu'une même méthode dans tous les cas qu'il expoſe *de morb. Vener.*

Loin de relacher les Fibres inteſtinales, comme le craint Degnerus, il rend le ventre d'autant plus pareſſeux & conſtipé, qu'il a produit une plus grande évacuation. Il faut que les ſources ſe ſoient remplies d'autres ſucs, pour en filtrer de nouveaux dans le Canal.

Mais je veux que l'Emètique laiſſe quelque penchant à la Diarrhée, quel dommage, je vous prie, dans un Mal, qui ne demandant qu'à être délayé, ne peut s'énerver & ſe relacher qu'avec les fibres inteſtinales?

Concluons donc, nous en avons acheté le Droit par une chaîne d'Obſervations ſûres & de raiſonnemens rigoureux, concluons en faveur de l'Emètique; il merite certainement la préférence ſur tous les autres remèdes, ſans excepter le *Kermes Mineral*, où la *Poudre des Chartreux*, dont je me ſuis convaincu que certains Praticiens font une trop grande eſtime; mais principalement encore une fois, dans ces Epidèmies terribles par leur contagion, ou dans ces Dyſſenteries ſolitaires, mais crapuleuſes de toute eſpèce.

J'ai inſiſté fortement ſur ce grand Point de Pratique, tant pour mieux l'inculquer & comme le graver dans le cerveau des Lecteurs, qu'en même tems pour faire voir que les Obſervations contraires en apparence, publiées jusqu'ici, ſont trop foibles, trop timides, & ſans contredit moins contre l'Emètique, qu'on avoüe n'avoir point éprouvé, qu'en faveur d'autres remèdes légèrement examinés & trop fortement préconiſés.

La

La choſe eſt aſſés de conſéquence & aſſés neuve, pour l'avoir approfondie; bien des Médecins François de ma connoiſſance ayant à la vérité ſouvent employé l'Emètique dans la Dyſſenterie, avec un ſuccès qui confirme les miens & les a enhardis; mais perſonne, que je ſache, n'ayant prouvé la néceſſité des plus puiſſans Purgatifs dans cette Maladie. Quoi de plus ſérieux & de plus intéreſſant en effet, que de démontrer clairement quelle doit être la Baze fondamentale de la Curation d'un Mal auſſi inſidieux & terrible qui ſe répand au loin dans les Airs, ravage les Camps & les Villes, & détruit ſouvent dans une Campagne plus de Soldats que l'Armée Ennemie. Dans les Maladies, tout dépend du prémier coup d'œil; ſi on ne l'a pas juſte, on ne peut que s'égarer; mais comme dit le Vers Latin, qui a bien commencé a presque fini.

Ayant déjà fait une bonne brêche, & comme forcé l'Ennemi dans ſes derniers retranchemens, ce qu'il reſte à ſçavoir & à faire, eſt bien peu de choſe; choſes connües, ou faciles à connoître. Car après tout ce que j'ai dit, qui ne conviendra que l'Ypecacuanha & la Rubarbe, j'entens ſa Teinture même de Rolfincius, telle que Degnerus nous la recommande, certes non ſans raiſon, ni ſans amour de l'Humanité; qui ne conviendra, dis-je, que ces deux Médicamens ont une vertu de trop, l'Aſtringente; Vertu dangereuſe des deux parts, & qui nous apprend bien qu'un Remède doit être connu à fond, non par une vaine Analyſe Chymique, qui ne repré-

lente plus la choſe, mais par la bonne Méthode & l'Expérience. Tant il y a d'Art dans le nôtre!

Qui ne voit encore qu'il ne faut uſer de ces Remèdes, que lorsque leur autre vertu Purgative, (ſeule, quand le Mal eſt doux & benin; à la ſuite de l'Emètique, quand il paroit redoutable) peut ſuffire à extirper le peu qu'il y a de racines Dyſſentériques? Qui ne ſent que l'Ypecacuanha & la Rubarbe purgeant & reſſerrant tout enſemble, il ne faut point ſe preſſer de les mettre en oeuvre dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire dans les violentes Dyſſenteries, de peur qu'ils ne faſſent plus de mal en reſſerrant, que de bien en purgeant, ou que du moins une qualité ne nuiſe à l'autre: d'où il ſuit, qu'il faut prendre habilement le moment, où il eſt beſoin d'aſtreindre & de fermer l'Ecluſe: & comme ce beſoin eſt indiqué par un trop grand relachement & par l'abſence des Douleurs, il eſt évident que l'emploi de tout Aſtringent doit être relegué à la fin de ces cruelles Dyſſenteries dont nous parlons.

Mais parce qu'il en eſt d'un grand nombre de Dyſſenteries, comme de tant d'autres Maladies, qui non ſeulement ſe guériſſent fort bien, abandonnées à elles-mêmes, mais, qui plus eſt, maltraitées; il n'eſt pas ſurprenant, qu'outre la rubarbe, l'Ypecacuanha & le Simarouba, une foule innombrable d'autres remèdes obſcurs, vantés par le Peuple & par nos Auteurs, aïent réellement aſſés d'efficace, pour faire ſouvent crier au Miracle, des Eſprits bien dignes de prôner chacun ſa Drogue.

Je

Je dirai ici ce que j'ai obſervé au ſujet de l'Ypecacuanha, c'eſt que donné grain à grain, avec quelque Sirop, ou Conſerve Aſtringente, comme celle de Coing, il ne fait point vomir, reſſerre mieux, & arrête plus vîte le cours de ces Dyſſenteries, qui quoique légères en ſoi, tirent en longueur, font honte au Médecin, & ennuyent le Malade déſolé de n'en point voir la fin.

Pour ce qui eſt du prétendu *Macer des Anciens*, on avoit voulu aſſervir, diſons plus, ſacrifier la Médecine à une Racine, qui, quelque précieuſe qu'elle ſoit, ne peut jamais valoir, qu'autant qu'elle répond aux vûës de l'Art, & entre dans le Plan de cette Méthode clairement raiſonnée, ſans laquelle un Médecin n'eſt au plus qu'un heureux Charlatan. La fureur de tous Paris pour l'Ypecacuanha & pour l'Empirique qui le preſcrivant dans tous les cas, le plaçoit par conſéquent à tort & à travers, cette fureur, dis-je, qui ne permettoit d'enviſager que les Gens ſauvés par le nouveau Remède, & jamais ceux qu'il avoit fait périr, ne devoit pas durer long-tems: les vrais Médecins l'avoient prédit; c'eſt pourquoi ils n'ont point été ſurpris du diſcrédit où eſt tombé l'Ypecacuanha.

Toujours peu à peu moins ébloui, moins frapé des ſuccès de cette Racine, le Peuple a daigné voir enfin qu'elle n'empêchoit pas bien des Malades de ſuccomber: avec plus de lumières, il eût rejetté la perte de tant de Citoyens ſur la mal-adreſſe ou l'ignorance de ceux qui s'en ſervent, autant que ſur ſon peu de vertu enfin reconnue.

Mais que dis-je! Mr. de Juſſieu même a négligé de

faire cette réflexion; voyant la Poudre Helvétienne moins en vogue, il a mieux aimé tâcher d'élever son *Ecorce* sur les débris de la *Racine*. Par bonheur il n'a pas été plus heureux que le Père du prémier Médecin de la Reine de France; & comme dit fort bien celui de Nimègue, il a plutôt obscurci, qu'éclairci les vertus du Symarouba, à force de les exagerer.

Avant que d'avoir lû Degnerus, je m'étois cent fois convaincu que le Symarouba ne meritoit pas les éloges outrés, qu'on lui avoit donnés dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Voici le résultat de mes Expériences, qui s'accordent avec celles de ce Praticien.

L'Ecorce de la Cayenne arrête mieux que la Racine du Brésil les déjections sanguines, par cette vertu sédative, qui la rend recommandable dans les pertes du Sexe; mais celle-ci remporte le prix à son tour dans les excrétions muqueuses, plus communes & plus abondantes qu'aucune autre.

Qui donc l'emportera des deux rivales? celle qui resserre en calmant, ou celle qui purge en resserrant? Chacune a sa place & son mérite. Je ne prétens pas rendre, à Dieu ne plaise, à l'Ypecacuanha sa prémière renommée Empirique, fruit des vains discours d'un Peuple trop ami des nouveautés; mais il ne seroit pas juste aussi qu'il fut dépouïllé du peu qu'il vaut. Cette Racine me paroit un peu calmante, quoique moins que le Symarouba; mais elle purge; qualité essentielle, qui manque à l'Ecorce, laquelle d'ailleurs montre moins d'astriction dans les cas les plus fréquens dont je viens de parler.

parler. Ce qui me fait croire, qu'en général, l'une l'emporte ſur l'autre. Lorsqu'il eſt tems de reſſerrer, qu'un très-long relachement ſeroit à craindre, que les ſelles ſont muqueuſes & même entremêlées de quelques filamens ſanguins, je mêts en uſage l'Ypecacuanha. Le Symarouba trouve un ſage emploi dans les déjections ſanglantes, comme je l'ai dit, & il ſuffit au relachement médiocre, tant de la Diarrhée & de la Dyſſenterie, que du *Colera*. Lorsqu'il faut purger, & par conſéquent dans toutes les conjonctures que j'ai expoſées, il n'eſt pas ſuſpect; il eſt redoutable.

C'EN eſt aſſés ſur ce parallèle, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'y faire entrer la Rubarbe, auſſi évidemment ſupérieure aux fameuſes *Racine* & *Ecorce*, lorsqu'il eſt beſoin, ou d'évacuer; ou de purger & d'aſtreindre à la fois; & ſeulement leur inférieure, quand il eſt à propos de tarir, ou de fermer les ſources abdominales.

S'IL falloit opter, ô que j'aimerois mieux que la Médecine fut privée du l'Ypecacuanha & du Symarouba, à quelque haut dégré de mérité ſpécifique que la Prévention les ait fait monter, que de l'excellente Teinture de Rolfincius! Elle perdroit infiniment moins, autant que j'en puis juger par les heureux ſuccès que m'ont procurés les conſeils zêlés de Degnerus, dans pluſieurs Dyſſenteries, où le Symarouba & l'Ypecacuanha étoient pour le moins inutiles. Cette Préparation de Rubarbe eſt en effet merveilleuſe, toutes les fois que l'abondance des Humeurs Dyſſentériques, (parmi lesquelles je compte la crapule, prête à le devenir,) ou que leur qualité

gluante, difficile à détacher, ne force pas de préluder par l'Emètique.

Plus le Sel de Tartre, qui entre dans la compoſition de cette Teinture eſt alcalescente, plus elle eſt ſalutaire dans la Dyſſenterie acescente, & ſatisfait à l'indication. On doit prendre garde d'uſer enſuite d'aucunes choſes acides, ou acescentes, qui en étant les ſeuls correctifs, ne peuvent qu'énerver cette compoſition, & ajouter aux Cauſes de la Maladie une Cauſe ſemblable.

Au contraire, il faut l'appuyer de remèdes Analogues, Amers, Putrescens, qui combattent la nature du Mal, autant & non plus qu'il faut.

Mais ſi la Dyſſenterie eſt Bilieuſe, ſuppoſé que la Rubarbe ſuffit, comme elle m'a ſuffi quelque-fois, (ſoit dans les Epidémies Contagieuſes, ſoit dans les Dyſſenteries Solitaires, putreſcentes, ou alceſcentes avec crapule) c'eſt alors qu'il faudroit la corriger, à l'exemple de Degnerus, par de véritables Acides ou Antiputrides.

Telle eſt l'importance de la diſtinction des Maladies, en leurs principales eſpèces, & que je me ſais bon gré, de ne m'être point attaché aux diviſions ordinaires de la Dyſſenterie en sèche & humide! Il en reſulte une toute autre perſpective, pour qui n'a point, pour ainſi dire, ſur le Criſtallin de l'ame, la Cataracte de l'ignorance & des préjugés.

En effet comme dans le Scorbut, le Citron & le Cochléaria, & tout ce qui a rapport à ces deux eſpèces de remè-

des,

des, font face aux deux eſpèces dominantes de ce mal; l'acide, & l'alcaleſcent, & tout ce qui participe à ces deux natures oppoſées, peuvent domter les deux principales Dyſſenteries. On ſait que l'un ſe tire de deux *Règnes*, comme parlent les Chimiſtes, le Végétal & le Minéral, & l'autre toujours d'un ſeul, le *Règne Animal*.

On pouroit encore ſubdiviſer notre Maladie, & trouver la réalité de ces ſubdiviſions dans les diverſes dépravations de la Bile, comme on a découvert celles du Scorbut dans les différentes dégénérations des ſels humains; & cette comparaiſon pourroit ſe ſoutenir aſſés loin, à la faveur de cette belle Théorie Chymique, dont le Grand Boerhaave a ſû le prémier illuſtrer la Phyſiologie & la Pratique même de ſon Art. Mais en verité, ſi j'oſois dire, ou marquer jusqu'à quel point les Arts peuvent être utiles, & à quel autre ils ceſſent de l'être, je regarderois toutes ces Spéculations comme curieuſes par leur ſubtilité, (étant une eſpèce d'Analyſe, ou de décompoſition des Maladies qui en ſont l'objet) mais je ne les mettrois pas plus au rang des connoiſſances néceſſaires à un Médecin, que la fine Anatomie.

Quelque vraye que ſoit cette ſubdiviſion dans la Théorie, nous ne pouvons la ſuivre dans la Pratique; nos yeux, ne ſont point faits pour ſaiſir & voir tout ce qui ſe paſſe dans le Corps humain. Les diverſes acrimonies de la Bile peuvent bien multiplier les Dyſſenteries, & en faire autant d'eſpèces différentes l'une de l'autre; mais où ſont les ſignes ſenſibles qui puiſſent nous les faire diſtinguer? Où ſont les Micro-

Microſcopes qui groſſiſſent aſſés les Objets, pour les rendre viſibles?

On peut appercevoir, j'en conviens, les dégénérations de la Bile & des autres Humeurs, à l'odeur des Rôts, des Sueurs, de la Tranſpiration, de l'Haleine, des Matières qu'on vomit, à l'odeur, au goût, à la couleur des Urines, des Excrémens qu'on ne peut trop examiner (a): on peut diſtinguer l'aigre, l'acide, l'acreur, la putréfaction, les qualités rances & ſalées, nidoreuſes, l'acrimonie muriatique, & même la diverſe combinaiſon de ces Principes &c.; & un Praticien éclairé, faiſant paſſer les connoiſſances & la pénétration de ſon Eſprit dans ſes yeux, verra ſans doute bien des choſes qu'un homme ſans génie ne verra point. J'oſe même dire, qu'avec le génie de l'Art & moins de ſcience, il pourra pénétrer plus loin qu'un homme très-ſavant, dépourvû au reſte de ce précieux Don de la Nature, qu'on peut plûtot ſentir que définir: mais la même Sagacité qui l'empêche de rejetter tout ce qui ſemble inutile au prémier coup d'œil, lui défend auſſi de ſe livrer avec trop d'empreſſement & de complaiſance à ce qui n'eſt que ſubtil & curieux.

Bornons nous donc aux deux Dyſſenteries principales, & bien diſtinctes par l'oppoſition diamétrale de leur nature; je veux dire l'aceſcente & l'alcaleſcente; & je me contenterai de dire ici ce que j'ai obſervé dans la Pratique.

L'Esprit

(a) *Scientiæ bonus odor ex re qualibet.* C'eſt ce que Boerhaave a prouvé dans ſon discours *de Explorand. Excrement. neceſſit.*

L'Esprit de Sel dulcifié, donné en lavement en très-grande doſe, appaiſe les tranchées violentes de la Dyſſenterie putride ; il les augmente dans l'eſpèce contraire, comme il eſt facile de le concevoir par le peu d'idées chymiques qui ont précedé.

L'Esprit de ſoufre, ou le Vinaigre à ſon défaut, dans une Ptiſanne réduite à une agréable acidité, produit à peu près les mêmes effets. Le Vinaigre m'a paru préférable à l'Eſprit de Vitriol, qui n'eſt pas dans les entrailles, ſans y dépoſer quelque ſédiment Métallique rongeant; ce que ne fait, ni le Vinaigre, ni l'Eſprit de ſoufre, que j'ai toujours vû lui être préféré, pour cette raiſon, par les bons Médecins.

La Limonade végétale ordinaire, faite avec le jus, & non avec le Syrop de Citron vient après la Minérale, qui vaut mieux dans la putréfaction, parce qu'elle eſt beaucoup plus acide.

Le petit Lait eſt une boiſſon trop négligée aujourd'hui; boiſſon déterſive, qui peut fondre tous les ſucs en Diarrhée, & détacher par là, & purger les Colles Dyſſentériques, en même tems qu'elle diminue l'ardeur fébrile, & tempère ces acreurs chaudes, qui brûlent l'Eſtomac, le Pylore, & l'Anus.

On conçoit enfin la grande utilité de tout ce qui eſt acide, ou acescent, dans les Dyſſenteries qui ſont d'une nature contraire, telles que les Bilieuſes, qui ſont mon principal objet, ſoit Solitaires, ſoit Epidèmiques, Contagieuſes, ou non. Ajoutons, pour faire voir encore la néceſſité d'évacuer d'abord

la crapule, ou la Dyſſenterie même, que les plus forts acides ne ſont pas trop puiſſans, dans cette putridité, qui ne permet au Médecin d'approcher du lit des Malades, que le nez bouché; & qu'ils ſont inefficaces, quand le volume des Matières, ou la ſource de la putréfaction eſt trop conſidérable. Le contraire a lieu par conſéquent dans les Dyſſenteries, qui viennent d'une Cauſe oppoſée. C'eſt ce que nous dicte la ſaine Chymie ſagement appliquée à la Médecine.

Mais je dois m'étendre ſur cette ſeconde eſpèce, acide ou plûtot acescente; car les vraïes acides ne ſont cauſées que par des poiſons corroſifs; eſpèce rare dont Boerhaave a donné la Cure, dans l'endroit de ſa Phyſiologie, où il traite des *Antidotes.*

La Dyſſenterie acescente attaque, non les gens robuſtes, (c'eſt à la putrescente que la force de leur Corps ſemble les avoir dévoués;) mais les perſonnes délicates, qui ont les Fibres laches & le Sang diſſous, peu d'Humeurs, principalement peu de Bile, delà facile à énerver par une fonte d'aigres ſpontanés; elle attaque les filles qui ont les pâles couleurs, les Tempérammens Hectiques, Cachectiques, Cacochimes, les femmes que la groſſeſſe fait tous les jours vomir, & en général ceux, chez qui tout s'aigrit aiſément, & à plus forte raiſon, qui uſent beaucoup d'alimens acescens, tels que les fruits.

Et pour dire ici ce que je penſe de cette prétenduë Cauſe de la Dyſſenterie, ils peuvent bien reduire en Acte une Diſpoſition prochaine; ils nuiſent à ceux qui ont du Penchant

chant à la Diarrée, à la Lienterie, qui ſont d'un Tempérament froid, qui ont les excrémens verds, les urines peu odoriférentes & peu colorées &c.; mais ils ſont ſalutaires à ceux qui ont les fibres roides, le Sang compact; à ceux-là, ſur-tout, qui diſſipant trop de fluides par le travail de l'Eſprit & du Corps, ont un Sang épais, dont la lie croupiſſant dans tout le Syſtême de la Veine Porte, forme, ou menace de former ces Obſtructions atrabilaires, qui de loin ſont gonfler les Vaiſſeaux Hémorroïdaux; mal qui ſe connoit encore aux difficultés de reſpirer, aux tenſions ſpasmodiques, à la lenteur du pouls &c. Ils ſervent non ſeulement aux Rateleux, aux Hippocondriaques, aux Hiſtériques, mais aux Tempéramens ſalins, huileux, vifs, ardens, ſujets à des fougues de Bile, à la Colère &c.

De là vient que Boerhaave, le plus grand Philoſophe-Médecin qui ait jamais été, recommande tant de fois dans ſes Aphorismes, les fruits mûrs, *fructus horæos maturos:* & je ne doute point que s'il eût traité de la Dyſſenterie, (ſur laquelle, ainſi que ſur d'autres maladies qu'il a paſſées ſous ſilence, il manquoit apparemment d'expériences, *non omnia poſſumus omnes,*) il n'eût conſeillé ces Sucs tirés par le Soleil, ces Sucs ſi doux, ſi rafraichiſſans, ſi diſſolvans, qu'il n'en eſt point qui le ſoient plus, dans mille cas, où les rejettent & les blâment tant de graves ignorans. Par exemple, les Humeurs tendent-elles à l'Alcaliſation? Quoi de comparable aux fruits? Par leur ſeule Vertu tempérante, ils empêchent plus de Dyſſenteries, qu'ils n'en produiſent.

Demandez-le à ceux qui aiment éperdûment les fruits; loin d'être plus ſujets à ce Mal, ils en ſont exemts par-là même; privilège moins accordé à ceux qui les craignent & n'en mangent point. J'ai connu de grands Mangeurs de fruits, qui n'avoient ni Colique, ni Diarrée; (c'eſt le pis qui en puiſſe arriver,) ils ne s'en portoient que mieux. Leurs Humeurs plus délayées, leur donnoient dans l'Ame ce ſentiment de fracheur charmante que reſpire un Teint repoſé: plus de conſtipation; plus de maux de tête; la cauſe qui produiſoit ces accidens, une ſubtile putridité repompée dans les Veines, n'eſt plus; le Ventre eſt libre, le Sang doux & dispoſé au Sommeil, comme celui des enfans. Pourquoi ce Bénéfice des fruits, ſi ce n'eſt parce que toutes les Liqueurs du Corps humain les plus échauffées, ceſſent de l'être, & que l'eau n'éteint pas mieux le feu, que le fruit parfaitement mûr ne rafraichit?

Il me ſera bien permis de me livrer encore à quelques réflexions, dont tant de Préjugés juſtifient la néceſſité.

Il eſt certain que la Dyſſenterie attaque bien des Gens qui n'ont point mangé de fruits, ou qui en ont fort ſobrement uſé; qu'elle ſe montre ſouvent avant leur ſaiſon, comme en des lieux, où il n'en croît point.

Combien encore, comme l'obſerve Degnerus, combien d'enfans à la mammelle ſont pris de ce mal, quoique leur Mère & leur Nourrice ne mangeant point de fruits, n'ayent pû faire paſſer jusqu'à eux leur propriété.

Dans

Dans les Lieux, où il y a tous les ans beaucoup de fruits, dont les habitans en mangent toujours à peu près la même quantité, les Dyſſenteries offrent des variétés infinies, faiſant en un tems de grands ravages, & disparoiſſant enſuite durant une & pluſieurs années.

En général elles ſont plus ou moins malignes, épidèmiques, contagieuſes, bilieuſes; & par conſéquent d'une Matière oppoſée à celle des fruits.

Il paſſe pour un fait conſtant dans nos Armées, que le raiſin d'un certain Canton d'Alſace a la merveilleuſe vertu & de préſerver de la Dyſſenterie ceux qui ne l'ont pas, & d'en guérir ceux qui l'ont.

Qu'on examine la qualité de ce raiſin, on conviendra qu'il n'eſt point ſi différent de tout autre; qu'il en eſt d'auſſi excellent pour le Mal même dont il s'agit; qu'il n'eſt point Spécifique dans la Dyſſenterie; & que c'eſt un Jugement précipité, qui a paſſé de bouche en bouche. Des gens, qui croyent qu'en général le raiſin donne cette Maladie, peuvent bien croire, que celui de cet endroit la guérit ſpécifiquement.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que celui dont il s'agit, remède comme tout autre, en fondant les Sucs épaiſſis, réſineux, en tempérant l'ardeur de la Bile, en corrigeant l'alcalescence de ſes ſels &c.

Cela poſé, pour quelques Dyſſenteries Solitaires, que l'excès des Melons, des Prunes, des Pêches, des Raiſins, des Groſeilles, des Pommes, des Poires &c., pourra cauſer, dans ceux ſur-tout, qui ont déjà les Humeurs trop analogues aux

fruits, c'eſt à dire, trop diſpoſées à s'aigrir, ou dont la tranſpiration aura commencé à ſe dévoyer; n'eſt-il pas déraiſonnable de prendre une Cauſe auſſi particulière & conditionelle, pour une Cauſe générale d'un Mal qui en reconnoit une infinité d'autres? Pour moi, loin de craindre l'uſage des fruits dans les Dyſſenteries qui regnent le plus communément (les Bilieuſes) j'en uſerois auſſi volontiers que dans ces Diarrées également cuiſantes, de même nature, car elles ne diffèrent que de quelques dégrés de cauſticité. Qu'on ne m'objecte point que les fruits relâchent, car ce n'eſt point le relâchement qui eſt à craindre, c'eſt la matière qui tranche, ou brule les Entrailles.

Il n'y a que dans les Dyſſenteries de l'eſpèce contraire, que les fruits ſoient nuiſibles & pernicieux,

Voilà les choſes, tant connües, que faciles à connoitre, que j'avois à expoſer, telles que ma propre expérience me les ſuggère. Il me reſte à faire quelques réflexions ſur la Saignée, l'Opium &c.

Si on veut ſavoir pourquoi je ſaigne ſi peu dans la Dyſſenterie, n'ayant jusqu'ici recommandé la Saignée, que dans certains cas particuliers, auxquels j'ajoute la phlogoſe Dyſſentérique que le Mercure produit quelquefois dans la Salivation vérolique; je réponds que de cent Dyſſentériques, je doute qu'il y en ait quatre ou cinq, qui aïent la Fièvre. Or ſi elle n'eſt conſidérable, ſi un pouls plein ne m'en impoſe la loi, je ne fais point ouvrir la Veine: je ne me rends point aux ſelles de ſang & de douleur, aux tourmens d'entrailles;

aux

aux violentes tranchées, au plus insupportable ténesme; il n'a besoin que d'un mucilage onctueux; c'est une roüe, (car alors le Rectum peut lui être comparé,) qui ne peut faire ses mouvemens sans cri. Les Alimens qu'Hippocrate conseille en ce cas, sont, avec sa permission, tout à fait déplacés. Je ne nourris pas plus que je ne saigne. Je purge, je délaye, j'adoucis, je calme &c. C'est en général tout ce que je fais. Pourquoi épuiser d'avance un Malade, dont les forces sont si vîte abatües & comme prosternées? Ne pouvons nous pas noyer, pour ainsi dire, la Maladie dans un torrent de liquides? N'avons nous pas les Bains externes, si les internes ne suffisent pas, pour détendre, quoi qu'ils arrosent & parcourent avec tant de facilité toute l'étendüe du siège démontré de la Maladie? Tant de boissons émollientes, relâchantes, adoucissantes, tempérantes, peuvent bien rafraichir la Masse des Humeurs, sans récourir à la Saignée pour cela; car il faut convenir qu'elle a cette vertu, & rafraichit la Bile, en ce qu'elle est moins soüettée, si elle ne la corrige pas.

Si les Dyssenteries nullement inflammatoires, mais d'ailleurs atroces & terribles, se guérissent fort bien sans la saignée, comme je n'en puis douter, pourquoi ouvrir indifféremment la Veine dans toutes ces Maladies? si elles sont acescentes, la Saignée, en diminuant le Jeu des Ressorts des Solides, & le Volume des Fluides, favorise d'autant plus la dégénération spontanée de l'Humeur Dyssentérique; & si le Mal est Putrescent, la Saignée ne corrige point, encore une fois, la putréfaction.

Je

Je n'ai cependant point fait d'obſervations, qui me faſſent croire que la ſaignée ſoit auſſi dangereuſe dans les Dyſſenteries Bilieuſes, que le rapporte Degnerus. Je n'ai point vû de Malades, quoique mal à propos ſaignés, pris, incontinent après, d'un Vomiſſement de Sang mortel: un tel Phénomène doit-il être uniquement rejetté ſur la Saignée?

Quoiqu'il en ſoit, voici un raiſonnement de cet Auteur, que je n'approuve point. La Saignée, dit-il, trouble & dérange les mouvemens ſalutaires de la Nature. Mais en quoi, & comment? Elle relache, détend; elle fait que les Humeurs qui coulent, ou non, ont moins de frottemens à eſſuyer; c'eſt par là qu'elle raſraichit, tempère; c'eſt par là, qu'occaſionnant une plus abondante filtration de Sucs, par les Glandes & les Canaux afférens dilatés, elle agit conſéquemment de concert avec la Nature. Et ſi on vouloit parler de la petite vérole, de la Rougeole &c., on verroit que la Saignée, loin de détourner la Machine du But où viſent ſes opérations, ne ſert qu'à les favoriſer, & à le lui faire atteindre plus heureſement, en facilitant tant d'éruptions difficiles, & dégageant par là le Poumon & autres Viscères, du venin qui les irrite; ce que j'inſinüe pour montrer que la Saignée n'eſt point coupable de ce dont on l'accuſe, ni en général, ni en particulier, dans cette Maladie: de ſorte que cette manière dont le Médecin de Nimegue explique un fait peu certain, n'eſt pas moins obſcure que celle dont Sydenham ſe ſert, pour rendre raiſon de la prétendüe Révulſion immédiate qu'il veut faire, dit-il, par la Saignée de l'Humeur

Diſſen-

Dyſſentérique; car l'idée de ſa *Fièvre Dyſſentérique*, qui le ſuit par-tout, ne lui fait voir dans toutes les Dyſſenteries, qu'une Fièvre de même nature, jettée & comme rentrée, ou fixée avec ſes Humeurs acres, ſur les Inteſtins. C'eſt pourquoi la définition que ce grand Praticien donne de la Dyſſenterie, n'eſt pas plus claire que les Idées qu'il en a, & ne forme, ſi je l'oſe dire, qu'un vrai Galimathias.

Ce qui doit ſurprendre après cela, ce n'eſt pas que ce fameux Docteur ſe ſoit livré au plus aveugle Empirisme? c'eſt qu'un Médecin ſi attentif n'ait point diſtingué les Dyſſenteries inflammatoires (qui ſeules exigent des Saignées) de celles qui ne le ſont pas; car quant aux deux eſpèces dominantes, il n'eſt pas étonnant qu'il ne les ait pas connües. C'eût été pour ſon tems pouſſer ſes vües, plus loin qu'il n'appartient à un Médecin Clinique, &, ſi je l'oſe dire, qu'il n'appartenoit au Genie de Sydenham. Pouvoit-il d'ailleurs trouver dans un Art qu'il ne ſavoit pas, qu'il mepriſa d'abord, & avec lequel la ſeule vertu de l'Eſprit vitriol, qu'on lui recommanda dans les petites véroles putrides, le reconcilia enfin, pouvoit-il, dis-je, dans cette ignorance & cette façon de penſer de la Chymie, y trouver les reſſources & les lumières qu'elle fournit à ceux d'entre ſes Sectateurs qui ont plus de Jugement que de Fourneaux. Certainement elle eſt plus utile à la Médecine que, je ne dis pas la connoiſſance de l'Oeconomie Animale, mais l'Anatomie ſeule proprement dite.

Je ſuis faché de ne pouvoir de même excuſer l'oubli où Sydenham a laiſſé les Bains; car le moyen de ne pas lui

en ſavoir mauvais gré, puisqu'il a traité des Dyſſenteries sèches, dans lesquelles ce Remède eſt ſi excellent qu'il ſuffit ſeul quelquefois. Cependant uniquement occupé de faire ſuër ſes Malades, ce qui ne procure qu'une détente peu naturelle, & aux dépens du Sang que les ſueurs dépouillent de ſa Limphe, il ne fait aucune mention des Bains, qui ſuppléent tellement aux Saignées, tant dans la Dyſſenterie sèche, que dans le *Colera* ſec, que je vois avec douleur ce point de Pratique, uſité autrefois dans tant de Maladies, aujourd'hui négligé & comme dédaigné. On ſait par expérience que l'eau du Bain commence par lâcher le tiſſu des Vaiſſeaux dans l'Interſtice desquels elle ſe loge d'abord, avant que de pénétrer dans la Maſſe du Sang. D'où l'on comprend combien ce remède eſt utile dans les tenſions seches, ſpasmodiques & douloureuſes.

Si j'oſe critiquer un Homme Illuſtre, c'eſt que l'autorité ne fait rien, ou la Raiſon doit préſider, & que quelquefois le hazard veut que le Maitre en ait moins que le Diſciple. On ne manque point au reſpect dû à la Mémoire des Grands Hommes, pour faire voir qu'ils ont été hommes comme les autres; que tel, qu'il faut ſuivre en tant d'occaſions, en celle-ci doit être abandonné; comme on ne s'élève point au deſſus de ces Chênes immortels de l'Art, ni même on ne ſe met à leur niveau, pour oſer dire (lorsqu'on peut le prouver) qu'on a trouvé, ou rencontré un meilleur chemin.

En deux mots; que les Inteſtins ne ſoient plus irrités, & les petites playes que la Dyſſenterie leur aura faites, ſe for-

fermeront ſous la couche graſſe & douce dont on les vernira, comme ſe ferme une coupûre au doigt, ſoigneuſement miſe à l'abri de l'Air, & de tout ce qui pourroit s'oppoſer à la réünion de fibres.

Tel eſt le but auquel tendent & ma Théorie & ma Pratique; telle eſt toute la perſpective de ma Curation; à l'Opium près, qui y entre. Je ne l'ai point oublié, pour avoir differé d'en parler.

Le Fleuve d'oubli n'eût jamais plus de vertu dans l'imagination des Poëtes, que l'Opium dans nos Corps. On perd avec lui le ſouvenir & le ſentiment des plus cruelles douleurs; il déſirrite, il rend aux oſcillations trop vivement mûës, leur ton naturel; il calme la Circulation, plus de tumulte dans les ſens; plus d'*ataxie* dans les Eſprits; l'ame s'endort avec nos maux, & le repos ſuccedant à l'agitation, elle goute à longs traits les Douceurs d'un Etat tranquile, dont elle ne ſort qu'à regret.

Le moyen de ne pas déplorer encore ici le ſort de la Médecine, en voyant le plus grand (a) des Chimiſtes n'uſer jamais d'Opium dans tout le Cours d'une vaſte Pratique, & le bon Hecquet applaudir à un Art Empirique, & à un cercle de remèdes trop foibles auſſi pour pouvoir remplacer le pavôt, & trop étroit pour remplir toute l'étendüe d'un Art auſſi vaſte que la Médecine.

Il faudroit faire un Traité, ſi je voulois entrer dans le

(a) Staahl.

détail de tous les cas où les bons Médecins employent l'Opium avec ſuccés; c'eſt pourquoi je me bornerai à déterminer ſon uſage & ſes abus dans la Maladie qui fait le ſujet de cet ouvrage.

J'AI obſervé avec Degnerus que l'Opium ſuſpendant toutes les fonctions du Corps, arrête conſéquemment les excrétions ſalutaires, comme celles qui ne le ſont pas; les excrétions dont la Nature ſe ſert pour ſe délivrer des Cauſes qui la gênent, ou l'oppriment, comme celles qui l'épuiſent & peuvent dévenir funeſtes. D'où l'on voit qu'un remède auſſi délicat, qui tantôt peut nuire, & tantôt ſervir, demande beaucoup de circonſpection. La Prudence veut qu'on ſuive en tout les vûës de la Nature, qui ne ſont pas toujours difficiles à démasquer. C'eſt elle qui nous ordonne en général de ſuivre la loüable coutume, où l'on eſt depuis bien des années, de n'employer les diverſes préparations du Pavôt, qu'après avoir en quelque ſorte laché la bride aux évacuations naturelles & même artificielles; eſpèce de ruiſſeau que l'Art fait habilement couler pour entrainer les ordures & les Corps hétérogènes qui irritent les Inteſtins, & pour balayer ainſi cet égout.

PLUS les Cauſes, qui excitent les reſſorts des Solides à attirer les Liquides néceſſaires, ſont fortes, puiſſantes, compliquées; plus il y a de crapule en ſtagnation; plus il s'y eſt joint d'indigeſtions ſur indigeſtions; plus le corps eſt rempli d'Humeurs alcalescentes, telles que les Huitres (qui d'une Diarrhée habituelle, mal-à-propos traitée par la Médecine Gymna-

Gymnaſtique dans un Sujet échauffé, peuvent tout à coup former un *Trouſſe-galant:*) plus les Humeurs abondent dans un Corps lâche, gras, bilieux; plus elles ſont corroſives, d'une acidité rongeante, ou d'une putridité gangreneuſe; & ſur-tout d'une fougue impétueuſe, qui rend la Bile promte à s'effaroucher, & à faire ça & là les plus grands ravages; moins on doit s'imaginer qu'un remède, quoique ſi ami de la paix, le ſoit de la Maladie; plus il eſt dangereux de vouloir ſuſpendre, ou arrêter, ſous prétexte de calmer les douleurs, une ſource bienfaiſante, ouverte exprès par les mains mêmes de la Nature.

Un Cavalier, qui veut tout à coup arrêter un Courſier vîte dans le fort de ſa Courſe, risque d'en être renverſé.

On trouve l'image & la vérité de cette comparaiſon dans toute répercuſſion du Venin Dyſſentérique & autre, avec tous les déſaſtres qui la ſuivent.

Or l'Opium en empêchant le ventre de couler, tant dans la Diarrhée, qui précede, ou vient après la Dyſſenterie, que dans ce mal même, dans le *Colera* &c., fait l'office de répercuſſif ou d'aſtringent, à un tel point, que j'ai toujours trouvés heureux, ceux qui après l'imprudent uſage de ce remède, ont été repris des mêmes accidens qu'on avoit redoutés, & dont les Maladies, après quelque tems de trêve apparente, ont recommencé avec plus de fureur.

C'est une tempête, une bourasque, moins à craindre, qu'un calme perfide & trompeur; une guerre, ſi l'on veut,

préférable à la paix. Tant il eſt néceſſaire de moins ſonger à corriger, qu'à aider nôtre pauvre Machine à ſe débarraſſer des levains morbifiques, quels qu'ils ſoient, avant que d'en venir à l'Opium? tant encore la Colère de la Nature, pour m'exprimer ainſi, eſt moins effrayante, que ces fauſſes tranquillités, dans lesquelles s'endorment & le Donneur & le préneur de Pavôt.

Je n'ai cependant jamais vû qui que ce ſoit, dont on eût eu pour but de calmer les douleurs, ou les évacuations immodérées, ne point ſe réveiller, comme Degnerus dit l'avoir obſervé. Eſt-il bien ſûr encore, que ce qui ſurvint à la ſuite de l'Opium, dans le cas qu'il raconte, en fût une ſuite néceſſaire? comment peut-on concevoir que les Narcotiques prudemment adminiſtrés dans la ſeule vûë que je viens de dire, puiſſent cauſer la mort?

Quoiqu'il en ſoit, les excrétions ſe ſuppriment, tant que la vertu de l'Opium agit ſur les ſolides & les fluides, comme la Raiſon, tant que dure le gonflement des Liqueurs, dans l'yvreſſe: mais ſa vertu Stupéfiante eſt-elle évaporée? les évacuations renaiſſent, & ſouvent avec plus d'abondance que jamais: comme d'ailleurs cela ſe vérifie dans les Coliques menſtruelles, dans la ſalivation de la Petite Vérole & autres évacuations, qui ne s'arrêtent que pour mieux recouler.

L'Opium enfin eſt dangereux dans les Dyſſenteries, comme dans tous les Maux inflammatoires, & même dans ces dévoyemens chauds & brulans, qui cauſent des tranchées de feu. Il les augmente; le Nitre les modère, il contient les bonnes

bonnes qualités de l'Opium, par le calme qu'il procure, ſans en avoir les mauvaiſes.

Pour mieux juger de la délicateſſe de l'emploi de l'Opium dans les Maladies, dont la Cauſe doit d'abord s'évacuër, je vais donner une Obſervation importante ſur le *Colera*. Ce n'eſt pas ſortir de la famille du Mal que je traite; car telle eſt leur affinité, ou leur analogie, qu'il n'en eſt guères de plus grande entre les Maladies: elle juſtifiera toute ma Doctrine, en l'appuyant ſolidement. Après cela il ne me reſtera plus qu'à mettre à la queüe de mon Ouvrage, celle de la Dyſſenterie, & j'aurai rempli ma Carrière.

Un Laquais de M. le Duc de Grammont, nommé Henry, ſe trouva tout à coup attaqué du *Colera:* c'étoit durant le dernier ſiège de Fribourg. Les évacuations ſupérieures & inférieures étoient énormes, & partoient impétueuſement enſemble; les entrailles n'étoient point coupées par des tranchées ordinaires; des douleurs brulantes perçoient comme d'un fer chaud l'Hippocondre gauche. Le Malade ne pouvoit s'empêcher de jetter des cris; ſon pouls étoit mauvais, foible, inégal, fort agité; ſes yeux s'obſcurciſſoient, comme d'un vertige ténébreux; ſon viſage étoit pâle & froid, ſon nez glacé, les extrémités froides, une ſueur pareille étoit répandüe ſur tout le corps; la mort ſembloit aux portes.

Dans une auſſi déplorable ſituation, qu'eût fait le célèbre Sydenham? Il vous le dit lui-même; il eût vite recouru à ſon Laudanum liquide. Je m'en donnai bien garde; je ne crains alors rien tant que les Opiats, & voici pourquoi.

J'a-

J'AVOIS affaire à un jeune homme vigoureux, marié à Paris, garçon ſage à l'Armée, échauffé par d'autres cauſes, & buvant volontiers de l'eau de vie pour ſoutenir les fatigues d'une longue route à pié. Je me rappellai d'ailleurs, & cela me ſera toujours préſent à l'eſprit, combien un mauvais Conſeil eſt dangereux en Médecine; combien de meurtres il en peut arriver, ſur-tout lorsqu'il ſort de la bouche d'un Médecin fameux. Véritablement, quand je fus pris de ce formidable *Colera*, dont je donne ailleurs la Deſcription, qui vint à la ſuite de tant de Diarrhées, à la fin du mois d'Août, ſuivant ſa marche ordinaire, je n'eus rien de plus preſſé, que de ſuivre l'Avis de Sydenham, voyant les extrémités de mon Corps ſi vîte glacées; & ce conſeil, qui penſa me coûter la vie, m'a fort éclairé.

IL ſeroit à ſouhaiter que les Médecins euſſent eu toutes les Maladies qu'ils traitent dans leurs livres, ou au lit de leurs Malades; plus inſtruits à leurs propres dépens, ils feroient moins de fautes, le pouls, ou la plume à la main.

MON *Colera* m'a donc déſillé les yeux ſur l'utilité prétendüe des Narcotiques promptement adminiſtrés; j'ai reconnu ma faute; & par elle, celle des Praciciens les plus diſtingués; & combien il eſt dangereux de ſuivre les Opinions & les Méthodes les plus célèbres, lorsqu'elles ne ſont qu'Empiriques.

LES Narcotiques ſont auſſi périlleux dans un corps brulé, qu'on n'a point eu la précaution de rafraichir auparavant, que la Saignée eſt néceſſaire, malgré les évacuations qui

parois-

paroiſſent la défendre, au jugement de ceux qui n'en ont point. C'eſt ce que le ſuccès a vérifié tant de fois; mais ſur-tout dans le Malade dont il eſt ici queſtion. On doit trembler de ſuivre l'Autorité du Médecin qui en a le plus; mais on ne doit pas balancer de ſuivre ſes propres lumières, quand elles ſont évidentes.

Je les ſuivis donc dans le *Colera;* je me tournai du côté des Saignées, dont des obſervations ſûres m'avoient démontré l'utilité; au défaut du Chirurgien de Mr. le D. de G. vint un jeune garçon qui ſaignoit & raſoit j'entre dans ce detail, pour rendre la vérité plus autentique qui ſaignoit & raſoit. Effrayé de l'état du Malade, de ſon froid mortel, de ſon mauvais pouls, qu'il ſe donna les airs de toucher, car qui ne joüe pas le Médecin? Mr. me dit-il, en tournant vers moi des yeux fort étonnés de ce que je voulois faire, voilà un homme qui va périr dans l'opération, il auroit plûtot beſoin d'une bonne rotie au vin, que d'une Saignée. On peut excuſer un Barbier, quand on conſidère combien de mauvais Médecins ſont pris, ou plûtot prennent tous les jours leurs Malades au même hameçon. Je raſſurai mon homme ſur ſes frayeurs, & le déterminai à uſer de ſa Lancette. Comme le ſang couloit, vous allez voir, dis-je au Barbier, qui n'en croyoit rien, un changement ſurprénant.

Ce que je penſois, ce que j'avois déja tant de fois obſervé & heureuſement prédit, arriva ſur l'heure: le pouls ſe remit en meilleur état; la chaleur revint aux extrémités & au viſage; les évacuations, ſur-tout le vomiſſement & les dou-

leurs du bas Ventre parurent moins énormes; on rouvrit la veine deux heures après: le ſang coula librement, les mêmes accidens ſe calmèrent encore; la fiévre s'éleva au gré de mes ſouhaits; on ſaigna quatre autres fois, pour la dompter, elle, & le reſte des douleurs, qui ſans ce puiſſant ſecours euſſent fait une inflammation mortelle. Le Malade au reſte n'uſa que de lavemens & de boiſſons antiphlogiſtiques, de petit lait, d'eau de poulet &c., & il ne fut purgé avec deux onces de Tamarins dans une once de petit lait, que lorsque l'on vit le moment de pouvoir faire paſſer un purgatif de l'Eſtomac dans les Inteſtins, ſans irriter ce premier Viscère, qui mérite, pour ainſi dire, le plus grand reſpect dans tous les cas, où il importe à la vie de rapeller le mouvement naturel des Inteſtins, de tout déterminer en embas, au lieu de bouleverſer l'Oeconomie abdominale.

Ce n'eſt pas la première fois que réfléchiſſant mûrement ſur des accidens ſemblables, j'avois compris qu'ils provenoient tous, non-ſeulement d'une Bile échauffée, ardente, en furie, quoique moins mordante que la Dyſſentérique; mais de ce que presque tout le ſang attiré par la chaleur & la grande irritation de tant de Viscères déjà engoués par diverſes ſtagnations, s'y étoit porté, en avoit augmenté de plus en plus la diſpoſition phlogiſtique, & les avoit enfin tellement farcis, que tous les Muſcles correſpondans étoient tourmentés en conſéquence de crampes violentes & douloureuſes; car le vuide des Vaiſſeaux produit le même effet que leur extrême plénitude, quoique moins fortement & moins univerſellement.

Vous

Vous allez voir comment tout s'explique, comment tout s'ouvre avec cette clé. Que s'enſuit-il de cette dérivation d'une ſi grande quantité de Sang dans la Région abdominale? qu'il en reſte d'autant moins dans les parties ſupérieures: qu'ainſi la Tête doit être toujours libre & ſans douleur, enſorte que le Malade a l'Eſprit préſent jusqu'à la dernière extrémité: que les Artères Cutanées & Axillaires étant conſéquemment presque vuides, le pouls doit être petit, vacillant, remontant, mauvais; & les ſueurs, froides, faute d'être pouſſées par les forces de la vie qui manquent, même à la region du cœur, qu'il faut quelquefois frotter avec des ſerviettes chaudes, comme les extrêmités.

Maintenant (s'il faut redire en deux mots quel eſt l'effet de tant de ſang verſé) celui qui eſt en dépôt, ammoncelé dans quelques parties, qui ne l'ont reçu qu'aux dépens des autres, grace à la Circulation ouverte & à la reſtitution des reſſorts étouffés, rentre peu à peu dans le grand courant des Liquides; & ſe partageant de toutes parts également, il forme enfin ce parfait équilibre, qui ne laiſſe aucune douleur, ne ſuppoſe aucun embarras, aucune tenſion, nul déſordre, & rend en un mot la vie, où alloit être la Mort. C'eſt pourquoi le promt retour de la chaleur naturelle chaſſe ſi facilement le froid mortel.

J'avoüerai qu'alors, dans cet Etat où toute chaleur paroit perdüe, la Saignée a quelque choſe d'effrayant: mais remarquez, je vous prie, que c'eſt dans un homme robuſte qu'elle ſe fait, & que j'avois lieu de compter ſur la force du

tempéramment. Le ſeul embarras cependant que cauſent les Bains, ſur-tout à l'Armée, ou plûtot l'impoſſibilité d'y avoir recours, m'empêcha de les mettre en uſage. L'eau chaude relâchant les Vaiſſeaux, & faiſant entrer dans le Sang, le feu qu'elle contient, reſtitüe la chaleur, rend le pouls meilleur, & la Saignée moins effrayante. Les Bains ſont très-bien placés avant elle, & ils ſont néceſſaires dans ceux qui pourroient périr dans l'opération de la Saignée, faute de forces qui fiſſent marcher le Sang croupi, à meſure qu'on verſe celui qui circule. O combien, pour le dire en paſſant, de petites véroles mortellement rentrées par le froid de l'Air, ſont mieux *reſorties* par ce même remède (que la Saignée peut impunément ſuivre, lorsqu'elle paroit indiquée) que par tous les Cordiaux de la Pharmacie.

Dans tous les cas ſemblables à celui-ci, qui l'eſt lui-même au Mal cruel dont je penſai mourir en 1741; dans tous ces cas, dis-je, où il ſemble que la plus grande partie de la Maſſe du Sang croupiſſe dans les Viscères du Bas-Ventre, il n'y en a pas un ſeul qui ne contienne en ſoi la Cauſe immédiate qui l'irrite, & qui ne ſoit encore Sympatiquement irrité par l'Action des parties voiſines. De-là une prodigieuſe ſource d'humeurs, qui abandonnent leurs Reſervoirs, affluant de toutes parts, ſe jette, plus brusquement encore, qu'elle n'eſt attirée, & comme provoquée *quâ data porta*, par-tout où les voyes ſont ouvertes. Faut-il demander ce qui les attire & les effarouche, pour ainſi dire, de la ſorte? Qui ne voit, en conſiderant la vivacité nouvelle avec laquelle joüent les oſcillations des ſolides,

que

que chaque Viscère, que chaque Membrane, chaque Vaiſſeau; chaque Nerf, chaque Fibre, donne ou verſe d'abord, de l'un dans l'autre, les Sucs qui y ſont contenus; que chaque partie, après avoir attiré à elle de quoi remplacer ce qu'elle a perdu, reverſe de nouveau dans le Canal voiſin la dernière acquiſition qu'elle a faite. Il faut bien que les choſes ſoient ainſi, & continuent à l'infini ſur ce ton là, pour pouvoir fournir ſi promtement à cette exceſſive dépenſe que la Nature fait dans le *Colera;* mal terrible, dans lequel, comme nous l'apprend l'Etymologie du mot, tout ſe vuide, jusqu'à la Véſicule du Fiel, & où presque toute la Maſſe du Sang fondüe & changée en eau, paſſe par les Selles ſans couleur avec les autres ſucs.

Par cette Théorie, il eſt facile de rendre raiſon de ces ſurprenantes évacuations, de cet effrayant vuide des Vaiſſeaux, de ces Crampes locales, errantes, univerſelles, de cette tenſion que j'ai éprouvée dans les Membranes Stomachiques, ſur lesquelles l'eau avidement avalée, tombe comme dans un puits, ou réſonne comme ſur un tambour, pour être impétueuſement rejettée au loin, ſans que rien puiſſe enfiler le Pylore, quelquefois tout-à-fait & ſpasmodiquement fermé: pour ne rien dire de tant d'autres Symptômes, qui accompagnent le *Colera,* lorsqu'il eſt tant ſoit peu inflammatoire. Sans doute dans ceux qui ſans inflammation & ſans arrêt du Sang dans l'Abdomen, ſont cependant cruellement tourmentés par le Colera, il s'enſuit que la Bile en fougue, en furie, errant çà & là, vagabonde dans les deux voyes, peut produire, ſeule, presque toutes les funeſtes Cataſtrophes qu'on voit dans le même mal compliqué,

quoiqu'elles exigent alors dans le traitement diverſes circonſpections, où je ne dois point entrer ici. Ainſi ce que la Bile a de plus en Cauſticité corroſive dans la Dyſſenterie, elle l'a de plus en mouvement, en agitation dans le *Colera*; ſe jettant impétueuſement ſur les Fibres, elle ſollicite davantage leur Contraction, & ſuscite par là de plus fréquentes & de plus copieuſes excrétions.

On me pardonnera de m'être un peu étendu ſur ce Mal, & parce qu'il eſt comme le Couſin Germain de l'autre, & parce que Sydenham n'en a pas moins traité empiriquement; & pour faire voir en même tems, plus clairement que jamais, l'abſolüe néceſſité de détendre, de redreſſer les mouvemens renverſés, d'évacuer enfin l'Humeur impétueuſe, à laquelle on doit donner un auſſi libre cours dans le *Colera* qu'aux Sucs rongeans, dans la Dyſſenterie, avant que d'oſer la brider ou l'arrêter dans ces deux cas, ou même la chaſſer dans le prémier; & qu'enfin ce n'eſt que par les Saignées & par les Bains, ordinairement mieux placés d'abord, comme je l'ai enſeigné, qu'on peut impunément reprimer, moderer d'auſſi grandes Pertes, que celles de ce *Trouſſe-Galant:* d'où j'infère que tout Aſtringent, tout Narcotique, tout prétendu ſpécifique en un mot ſeroit dangereux, où la Méthode ſeule doit préſider; mais c'eſt aſſés avoir prouvé le danger de ce Médicament, dans les circonſtances où il eſt évident qu'on doit s'en abſtenir.

Nous touchons à la fin de ce Mémoire, je veux dire aux ſuites de la Dyſſenterie, & aux moyens d'y remedier.

Je ne m'arrêterai point à la Diarrhée; c'eſt une auſſi heu-

heureuſe dégénération de la Dyſſenterie, que celle de la Diarrhée en Dyſſenterie, eſt funeſte, quoi qu'il faille avoüer, que les plus forts Aſtringens ne venant pas toujours à bout de rendre aux fibres trop relachées leurs Reſſorts naturels, le Malade, qui ſe croyoit hors d'affaire, ſuccombe quelquefois. Ce qui prouve de plus en plus qu'on ne ſauroit trop diligemment, ſoit emporter ce qui reſte de Glüe Dyſſentérique, lorsqu'elle entretient l'écoulement, ſoit aſtreindre de toutes ſes forces des Vaiſſeaux menacés d'un relâchement presque Paralytique. Le Simarouba, le Diascordium, les Eaux Minérales, où le Fer domine, l'Alun Calciné, la Brique rougie, le Fer rouge éteint dans quelque Eau diſtillée Aſtringente, le Coing, le Saffran de Mars Aſtringent, la Pierre Hémètite, le Sang Dragon, la Rubarbe torréfiée, la Corne de Cerf &c.; voilà les Aſtringens qu'on peut donner ſous une forme qui varie à l'infini. Les Oeufs frais avec un peu d'excellent Pontac, font le Régime convenable, que couronne enfin l'exercice du Cheval.

L'Hydropisie eſt la ſeconde queüe de la Dyſſenterie; queüe dangereuſe & difficile à extirper, quand elle eſt ſeule; plus facile, quand la Diarrhée l'accompagne.

Si cette complication manque, il faut la faire venir, (cela eſt aiſé) à force d'Hydragogues, tels que la ſeconde écorce du Sureau, le Diagrède, la Racine & la Réſine de Jalap, les cendres de Genêt, & autres ſemblables, qui peuvent, en relâchant l'Eſtomac & les Inteſtins, procurer enfin un Dévoyement ſalutaire. Pour le dire en termes de Guerre, je le regarde comme une eſpèce de Saignée, faite aux Eaux du Bas Ventre,

Ventre, qui par là ſe détournent, quittent leur Lit, diminuent ſenſiblement, & s'écoulent enfin avec d'autant plus de facilité, qu'on leur a plus largement ouvert la porte des Selles & des Urines.

L'EXPÉRIENCE a prouvé il y a long-tems à Sydenham que l'Hydropiſie ſe diſſipoit par ces deux voyes: s'il n'en a pas connu la raiſon, il en faut rejetter la Cauſe ſur l'ignorance de ſon ſiècle, & non ſur la ſienne. Du tems de ce Célèbre Praticien, on ne connoiſſoit point les Vaiſſeaux abſorbans, ni par conſéquent la manière dont excités par un ſurplus de mouvement imprimé aux ſolides par l'action des purgatifs, ils peuvent s'ouvrir aux ſucs épanchés, les recevoir, & s'en décharger dans les prémiers Tuyaux auxquels ils aboutiſſent; ceux-ci, dans de plus grands, jusqu'à ce qu'enfin l'Hydropiſie même coule par les Veines émulgentes & méſéraïques, qui répondent aux deux voyes d'iſſüe du Corps.

LORSQUE l'Ascite ſe trouve ſeule, il n'y a donc point de meilleur parti à prendre, que de faire librement couler le Ventre, de procurer une Copieuſe Diarrhée, ſans trop d'égard pour l'affoibliſſement qui s'enſuit. Il faut même l'entretenir jusqu'à ce que la Fluctuation des Eaux du Bas Ventre ne ſe faſſe plus ſentir. Enſuite ce n'eſt que quand le Ventre paroit ſec, qu'il faut mettre en œuvre les plus puiſſans aſtringens, mais par dégrés; du moins, au plus fort; afin de ne pas oppoſer à la pente des eaux déja ſantes, descend, une Digue qui les feroit monter en retrogradant. Lorsque la Diarrhée eſt de la partie, on voit par cette Doctrine, qu'il faut auſſi précieuſement conſerver cette évacuation. TROI-

Troisiéme ſuite de la Dyſſenterie, les Douleurs Rheumatiques, d'autant plus fréquentes, qu'on a négligé de ſaigner ceux qui en avoient beſoin, quoiqu'elles attaquent auſſi ceux qui ont été trop doucement purgés, rarement ceux qui ont pris l'Emètique.

Ces Douleurs ſe diſſipent d'elles-mêmes peu à peu avec le tems: je ne les ai guères vûes durer au delà d'un mois. C'eſt pourquoi je n'y fais ordinairement rien, ou que peu de choſes, mettant ſeulement les Malades à la Diette Lactée, au Ris, aux Oeufs &c. Il n'eſt point de meilleur Régime que celui du Lait, pour adoucir & anéantir enfin, comme on fait la Goutte, tout ce qui peut s'être transporté ça & là de Particules Dyſſentériques. Un convalescent peut bien ſe rétablir par ce qui nourrit tant de Gouteux robuſtes. Il peut d'ailleurs y mêler, comme eux, ſuivant ſon appetit, outre les choſes que j'ai dites, le Gruau, la Semoule, & tant d'autres choſes ſemblables, qui préparées avec le Lait, font de trés-bons Alimens. De plus, quel Remède peut mieux calmer ces Douleurs, ſoit qu'elles viennent de la rentrée des *Miasmes* de la Maladie, qui irritent, agacent les Nerfs & les Membranes Nerveuſes; ſoit de l'arrêt du Sang, ou de la Lymphe dans les Muſcles, dans les Articulations; arrêt que tant d'efforts durant le Cours de la Maladie, ont bien pû occaſionner, indépendamment de cette ſéconde cauſe. La même conduite réüſſit également, il ne faut ni rafraichir, ni échaufler: ſi on rafraichit, ſur-tout par des Saignées, comme dans les Rheumatismes ordinaires, on ruine des Tempéramens déjà ruinés; on risque de jetter dans l'Hydro-

piſie ceux qui en ont été heureuſement préſervés. Plus la foibleſſe eſt grande, plus le Ton des Fibres eſt perdu, plus il faut craindre de diminuër le Volume du Sang, & par là d'en démolir la ſubſtance.

Si on échauffe par des Vins, par des Liqueurs fortes, ſous prétexte de fortifier un Eſtomac délabré & Lientérique; par des Cordiaux, pour rallumer les forces languiſſantes; on augmente, loin de la diminuer, l'eſpèce de Phlopoſe ſingulière qui conſtitue la Nature du Rheumatisme. Un Potage au Lait, avec quinze ou vingt gouttes de Laudanum liquide de Sydenham, c'eſt tout ce que je donne le ſoir dans ces Douleurs, ainſi que dans celles de la Vérole, qu'il faut pallier, en attendant un parfait traitement.

L'Hemophtysie ſuccède encore à la Dyſſenterie mal traitée, quoique bien guèrie en apparence. Cet accident afflige auſſi principalement ceux, qui étant Pléthoriques, ou Fébricitans, ou regorgeans d'Humeurs, n'ont point été traités comme je l'ai dit. A plus forte raiſon doit-il ſe montrer, lorsqu'ayant cicatriſé en quelque ſorte beaucoup trop tôt les plaïes inteſtinales, la Cauſe Morbifique forcée de refluer en arrière, s'eſt jettée par la Circulation ſur le Poumon.

Lorsqu'on a affaire à un Sujet Pléthorique que la Maladie n'a point affoibli, quelquefois il peut être permis d'ouvrir la Veine; mais ce cas eſt rare. C'eſt pourquoi, je me ſuis toujours contenté d'adoucir cette Dyſſenterie Pulmonaire par le même Régime Lacté, auquel on doit s'aſſujettir Pithagoriquement, jusqu'à ce que le crachement de Sang ſoit paſſé. Il

ceſſe

ceſſe quelquefois, lorsque la Dyſſenterie ſemble ſe rallumer comme de ſes cendres: alors je ne discontinüe point le Lait. Il pourſuit l'ennemi, par-tout où ſon caprice ſemble le promener, ou le fixer. Ces tranſports divers, cette eſpèce de jeu des Maladies n'eſt pas rare. La Gonorrhée des yeux ne ceſſe-t-elle pas, des que la Nature ou l'Art l'ont fait revenir à ſon premier ſiege? Hippocrate n'a-t-il pas vû le mal même dont je traite, & la Goutte ſe ſuccéder, & l'un ſe guérir par l'autre tour à tour? J'arrive à la concluſion.

On a vu le danger d'une Dyſſenterie qui n'a pas un libre cours, & même, tant la Médecine eſt néceſſaire, qui n'eſt pas provoquée dans ſes prémiers commencemens, d'où il ſuit, qu'il n'eſt point de plus funeſte Méthode que l'Aſtringente.

Les mauvais traitemens contre lesquels je m'élève, n'ont point été inconnus à Hippocrate, ni eux, ni leurs ſuites les plus fâcheuſes. J'ai vu avec plaiſir qu'il ne balance pas de donner d'abord ſon Hellebore; vomitif uſité dans ſon tems; lui qui craignoit tant de faire vomir, quand veritablement cela étoit à craindre.

Quoique dans l'heureux Emploi que j'ai fait de l'Emètique, je n'aye point pris pour modèle, un Médecin qui a été aſſés ſouvent, mais en ſecret, celui de Sydenham, j'ai cependant été conduit au même but trop échapé aux yeux des Modernes, ſi ce n'eſt par l'analogie d'un remede aujourd'hui relegué aux *Petites Maiſons*, du moins par des obſervations qui m'ont apparemment fait naitre les mêmes réfléxions. Ce que je ne puis ajouter, ſans être flatté de me rencontrer avec un Homme qui montre un ſi excellent jugement dans ſes Ecrits.

Tel eſt le Tableau d'une maladie qui prenant autant de formes que Protée, a été priſe pour la Peſte même plus d'une fois. Elle en peut avoir le charbon & autres terribles Symptômes. Qu'arrive t'il de cette erreur? On a vû, à ce ſeul nom (Peſte) prononcé par un ignorant, on a vû, dis-je, des villes entières prêtes à être abandonnées, & qui l'euſſent été ſans l'Eloquence & les lumières de quelques Médecins. Quelle ne doit pas être alors la récompenſe d'un Sujet capable d'en contenir tant d'autres fuïans d'effroi? Que ne doit-on pas à ces Hommes rares, infiniment utiles, quand ils ne ſauroient que diſtinguer entr'elles tant de maladies qui ſe reſſemblent, à ces Hommes dont le coup d'œil vif & juſte ne perd pas, pour ainſi dire, une nüance dans la multitude confuſe des couleurs de l'Art, enfin à ces Eſprits fermes & courageux que la crainte de la contagion ne peut intimider, & qui s'en approchent avec autant d'audace, que d'humanité, pour raſſurer les uns, & guérir les autres? La bravoure du Médecin eſt de ne point connoitre de peril, de voler où ſon devoir l'appelle; ſon habileté, d'en bien diſcerner l'eſpèce & le dégré, pour mieux l'écarter & mieux tranquiliſer tout un peuple en allarmes. O que celui-là même qui s'éveille au premier ſignal pour ſervir les citoiens, pauvres & riches, qui auſſi déſintereſſé qu'il peut l'être, ſe dévoüe nuit & jour à la ſanté publique, & peut réellement y contribuër par ſon génie & ſes connoiſſances! O qu'un tel homme merite d'eſtime & de conſidération dans un Etat! Malheureuſement le vrai Médecin ne fait pas dans une année la moitié du chemin qu'un vil charlatan fait dans un jour.

F I N.

MALA-

MALADIES VÉNÉRIENNES.

MALADIES VENERIENNES.

CHAPITRE I.

De L'Origine du mal Vénérien.

LE SILENCE (a) de tous les Medecins de l'antiquité, depuis le ſiécle d'Hipppocrate jusqu'à la fin du xv. ſur le mal Vénérien, eſt une de ces preuves négatives qui ont toute la force des argumens poſitifs. Il n'y a pas plus de 240. ans qu'on a commencé d'écrire ſur ce vilain mal; & depuis ce tems,

(a) Aſtruc *De Morbis Vener. p.* 2. 3.
Obſervat. ſur les Ecrits modernes. T. 4. L. 57. p. 269. 270. 271. 272.

tems, on en compte plus de 200. Traités. Seroit-il poſſible qu'un mal ſi terrible & ſi contagieux, eut échappé aux recherches des anciens Medecins: eux qui ont décrit les moindres maladies avec une exactitude ſi ſcrupuleuſe, & une ſi merveilleuſe ſagacité? Joignez à ce ſilence celui de tous les Hiſtoriens de la Gréce & de Rome, qui ont raconté en détail toutes les débauches des Princes de leur tems. Si ce fruit de l'impudicité effrénée eût exiſté alors, tous ces Princes auroient-ils pû s'en garantir? Depuis ſa naiſſance, que de grands Seigneurs, ne comptons-nous pas au nombre de ceux que Rabelais appelle, *Précieux Vérolés?* Un Empereur Charles V, ſuivant le témoignage de Veſale (a), de Fallope (b), & de Francantianus (c): un François I. ſelon Mezerai (d), & tous les Hiſtoriens de France: un Charles IX (e), ſuivant les actes de la Chambre des Comptes de Montpellier: un Henri III (f): un Duc de Mayenne (g), ſuivant les mêmes Hiſtoriens, ſans parler d'une infinité d'autres Princes & Perſonnages illuſtres, qui ont payé ce malheureux tribut à la volupté.

Quel

(a) Veſal. *Epiſt. de Radice Chinæ.*

(b) *De Morb. Gall. c. 60.*

(c) *De Morb. Gall. c. 60.*

(d) Abregé chronol. à l'an 1538.

Bayle, Dict. crit. à l'art. de Franc. 1. à la note D.

(e) Riviere, *Obſ. Med. cent. 2. obſ.* 14.

(f) *Mezeray*, Abregé chronol. à l'an. 1574.

(g) *Mezeray*, à l'an. 1574.

Quel prodige, que dans toute l'antiquité, aucun Prince, aucun Homme conſiderable, n'ait gagné ce mal; & ſi pluſieurs en ont été attaqués, quel prodige plus grand encore, qu'aucun Hiſtorien n'en ait fait mention?

Mais quand même des Medecins auſſi attentifs à décrire les maladies qui naiſſoient de leur tems, & des Hiſtoriens auſſi libres & auſſi hardis que ceux de l'antiquité, euſſent négligé d'en parler, du moins les Poëtes ne l'auroient pas oublié. Car comment ſuppoſer tant de diſcretion dans une Race communément auſſi indiſcrete & auſſi mordante; je parle des Poëtes Satyriques & Epigrammatiques, ausquels ce ſeul accident pouvoit fournir cent traits de plaiſanterie, que dis-je! eût été un fonds inépuiſable de ſatyre & de raillerie. On ſçait de combien de façons, ce mal a donné lieu de plaiſanter à un Rabelais, à un Marot, à un Théophile, à un Sigogne, à un Berthelot, à un S. Amand, à un Regnier, à un Rouſſeau (a). D'où vient cette difference entre les Anciens & les Modernes? Ceux-là étoient-ils donc plûs chaſtes, plus reſervés que ceux-ci. L'Horace Latin avoit-il plus de pudeur, que l'Horace François?

Jusqu'ici nous avons prouvé que la Vérole n'avoit pas été connuë dans tous les tems, par le même argument dont

(a) A ſon viſage boutonné
Je reconnois le mal immonde,
Mal, qu'à ſa femme il a donné,
Et qu'elle rend à tout le monde. *Coupl.*

Lucrece s'eſt ſervi contre ceux qui prétendoient que le Monde étoit de toute éternité (b).

D'un autre côté, pourquoi cet embarras, cet étonnement des Médecins à la fin du xv. ſiécle, lorsqu'ils virent paroître ce nouveau phénomene de la débauche? Leurs Ecrits témoignent unanimement qu'ils n'avoient jamais entendu parler de ce mal étrange, ni d'aucun autre qui eût de ſemblables ſymptômes; qu'il avoit commencé à éclore dans le Roïaume de Naples; qu'il s'étoit communiqué aux Napolitains & aux François; & que ce funeſte preſent avoit été fait originairement aux uns & aux autres par les Soldats Eſpagnols nouvellement revenus de l'Amerique, où Chriſtophe Colomb les avoit conduits.

Il faut convenir que parmi tous les argumens qu'on propoſe en faveur de la prétenduë antiquité de la Vérole, il en eſt d'aſſez plauſibles, & d'aſſez concluans en apparence, pour meriter d'être examinés. C'eſt ce que je vais faire avec toute l'impartialité poſſible, & je ſuis dans le deſſein de n'en diſſimuler aucun.

Aſtruc. P. 4. 5. 6. 7. 8. & 9.

Hippocrate*, dit-on, traite des Maladies des parties honteuſes dans le troiſiéme Livre de ſes Epidémiques, Section troiſiéme; il y parle d'écoulemens, d'ulcères, de tubercules aux aînes

(b) *Præterea ſi nulla fuit genitalis origo*
Terrarum & cæli, ſemperque æterna fuêre;
Cur ſupra bellum Thebanum & funera Trojæ,
Non alias alii quoque res cecinêre Poetæ.

De Rerum natur. L. 5.

aînes, de grandes puſtules, de matiere pire que le pus, d'abcès aux dents, &c. Dans tous ces paſſages, mis en pieces avec plus d'adreſſe, que de bonne foi, il eſt plus clair que le jour qu'Hippocrate n'a pas eu ſeulement la moindre idée de ce vilain mal, & qu'il n'a voulu que décrire la peſte, comme Galien en convient dans ſon troiſiéme Commentaire. La peſte en effet attaque indifféremment toutes les parties du corps: Ecoutons encore Lucrece.

Profluvium porro qui tetri ſanguinis acre
Exierat, tamen in nervos huic morbus & artus
Ibat, & in partes genitales corporis ipſas,
Et graviter partim metuentes limina lethi
Vivebant ferro privati parte virili.

Lucr. de rer. naturâ. L. 6.

Galien (a) a divers paſſages que nos adverſaires ne manquent pas d'alleguer. Celſe (b) fait mention d'ulcères malins qui ſe communiquoient par le coït. Mais ſi l'on examine ſans prévention les lieux où je renvoie, on n'y trouvera point un mal qui ait tous les caractères de celui dont il s'agit. Tous les maux prétendus Véneriens, dont les Anciens ont fait mention, cedoient à des remedes inefficaces dans la Vérole; ils n'uſoient que de fomentations, de bains, de médicamens, ou de méthodes vulgaires; ils ne connoiſſoient aucun ſpécifique antivénerien. On eſt donc en droit de conclure

 que

(a) Gal. *De loc. affect. c. 6.*
De Sympath. cauſ. c. 2.
De Compoſ. Medicam. c. 14.
(b) Celſ. *L. 5. Sect. 14. L. 6. c. 3.*

que les maladies les plus ſemblables aux Véneriennes, qu'on trouve décrites dans les Livres des anciens Médecins, étoient cependant d'une nature toute differente.

Les Hiſtoriens ne ſont pas davantage contre nous. La maladie féminine des Scytes, dont parle Herodote, Liv. 1. n'étoit rien moins que le mal de Naples. Pour détourner ſi mal adroitement le ſens de cet Auteur, il faut en verité n'avoir jamais lû ce qu'Hippocrate en dit dans ſon magnifique Traité de l'Air, des Eaux & des Lieux: car après avoir dit que pluſieurs Scytes ont le mal féminin, il ajoûte qu'ils ſont tout comme des femmes, qu'ils parlent, ſont habillés comme elles, & ſont adorés de ceux qui ſont veritablement hommes, & craignent de ceſſer de l'être; d'où il réſulte que ces Scytes étoient Eunuques, & qu'il n'eſt ici fait mention que d'impuiſſance (a).

Les taches & les calloſités que Céſar-Auguſte avoit çà & là éparſes ſur le corps, étoient, dit-on, des preſens de Venus. Qu'on voïe ce que Suetone rapporte à ce ſujet, art. 80. on ſera convaincu qu'il prouve tout le contraire de ce que nos Antagoniſtes lui font dire. Donner la Vérole à Tibere, ſur ce que Tacite & Pline en diſent, l'un Annal. Liv. 4. l'autre Vol. 2. pag. 327. & Ep. 24. c'eſt, je vous jure, abuſer bien groſſierement de leurs paſſages. La maladie de cet Empereur, appellée *Mentagra* (non de *Mentula*, comme certains ſe l'imaginent, mais à cauſe du menton qui étoit ſon ſiege) étoit une galle qui défiguroit horriblement cette partie, ou peut-être

(a) Voyez mes Lettres ſur la ſanté, chez Prault le pere, Quai de Gêvres.

être un mal à peu près ſemblable aux Aphtes. L'onguent dont Galien faiſoit frotter les puſtules de Tibere, ne prouve donc point qu'elles fuſſent Véroliques, ni que la Vérole fût connuë du tems de Galien.

D'autres Hiſtoriens, tels que Joſephe, Euſebe (a), Pallade (b), ont auſſi fait mention d'abcès, d'ulcères, de putréfactions & de gangrenes aux parties ſecrettes; mais c'étoit le plus ſouvent les perſonnes livrées à une débauche exceſſive, qui contractoient ces ſortes de maladies, qui leur étoient communiquées par des femmes impudiques & mal ſaines; par des femmes qui avoient des ulcères cauſés par leurs fréquentes proſtitutions; par des femmes lépreuſes, ou qui avoient eu récemment commerce avec des Lépreux: & indépendemment de toutes ces circonſtances, ne peut-on pas ſuppoſer que, comme les yeux à force de lire, & les poulmons à force de parler, contractent des maladies, l'uſage immoderé des femmes a dû auſſi cauſer ſouvent des maux fâcheux, de l'eſpece dont il s'agit, dans des parties fatiguées & excédées par une débauche continuelle.

Voyons* ſi l'on trouve dans les Poëtes anciens de veritables alluſions au mal Vénérien. * Aſtruc, p. 8. 9.

Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & Imperio parabat
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum.

(a) *Hiſt. Eccleſiaſt. Lib.* 8. *cap.* 16.
(b) *Hiſt. Lauſiac. Vit.* 32.

Dans cette ſtrophe de l'Od. 37. Liv. 1. on prétend qu'Horace accuſe Cleopatre d'avoir à ſa ſuite des *Syphillitiques*, tandis qu'il eſt plus clair que le jour qu'il ne s'agit encore aujourd'hui que d'Eunuques, ſujets ſans contredit à tous les maux qui naiſſent de la mutilation, ou du crime *Antiphyſique* qui ne leur étoit que trop familier. Du tems de ce même Poëte, il paroît qu'on badinoit beaucoup ſur un mal qu'il nomme *Campanus*, Liv. 2. Satire 5.

Campanum in morbum, in faciem permulta jocatus.

Aucun autre Auteur n'en fait mention; c'eſt pourquoi les Grammairiens & les Commentateurs n'entendent point la ſignification de ce mot; d'où ils concluent presque tous que ce mal eſt la Vérole. Belle concluſion! Mais comme on aime à ſe diſtinguer dans le monde par des opinions paradoxes, à peine eſt-on terraſſé ſur un article, qu'on trouve cent moyens de ſe relever, & par toutes les autres objections que je vais paſſer en revûë, on verra combien l'eſprit humain eſt ingenieux à ſe mettre vainement à la torture. On introduit Juvenal avec ce paſſage, Sat. 2.

Podice lævi
Cæduntur tumidæ, Medico ridente, mariſcæ.

Mais quoi! ne voit-on pas que ces Condylomes, loin d'être Véneriens, ſont formés par la même cauſe qui produit des Calloſités dans les parties du corps qu'on exerce le plus; leur formation eſt donc auſſi naturelle que celle des Crêtes, ou des Verrues conglomerées, qui ne contiennent pour l'ordinaire aucun Virus. Ces vilains maux, qui faiſoient rire mali-

malignement le Médecin, venoient donc & peuvent venir tous les jours à ceux qui ſont dans la criminelle habitude de n'être hommes, que parmi les femmes; *inter mulieres viri, inter viros mulieres,* ſelon l'expreſſion de Saint Gregoire de Nazianze, dans l'Epitaphe de Bazile le Grand.

Martial * parle auſſi de Condilomes ou duretés, qui ne different de ceux de Juvenal que par la figure, & qui ne viennent que de la même uſurpation de l'office féminin. * Liv. 1. Epigr. 66.

Après avoir réfuté les argumens qu'on tire des anciens, Médecins, Poëtes & Hiſtoriens, qui croiroit que j'aurois encore d'autres & de plus forts adverſaires à combattre, & que ces adverſaires ſeroient des Théologiens? N'eſt-il pas en effet bien plaiſant de les voir mettre tout en œuvre pour prouver que ce pauvre Job avoit la Vérole, pendant que Bayle & des Médecins, tels que Bartholin & M. Aſtruc * prétendent que ce ſeroit faire injure à ce ſaint homme que de lui donner une incommodité auſſi honteuſe, & qu'on devroit par reſpect couvrir ſon mal d'un voile plus honnête, ou n'en point parler. Liſez, je vous prie, la Diſſertation du P. Calmet Benedictin, ſur la maladie de Job: elle ſe trouve au commencement de ſon Commentaire ſur le Livre de Job; vous vervez avec quel faſte ce Religieux étale toute ſon érudition pour perſuader que cet homme pieux fut rongé de Vérole jusques aux os. Il s'imagine auſſi que le mal de Lesbos & le luxe de Nole, dont parlent Lucien & Auſone, n'étoient autre choſe que le mal Vénerien; mais on ſçait à quoi s'en tenir ſur de pareilles reveries. Liſez la deſcription que Job, ce pauvre patient, * Pref. 5.

cet

cet homme ſelon Dieu, fait lui-même de ſon mal, comparez-la avec celle du mal de Naples, telle qu'on la trouve dans tous les Auteurs qui en ont écrit, la difference eſt ſi énorme que vous en ſerez frappé.

Quand Guy Patin dit dans ſa 368. Lettre, qu'il croiroit volontiers que non ſeulement Job avoit la verole, mais que David & Salomon l'avoient auſſi, il y a toute apparence qu'il n'a voulu que plaiſanter, & donner du ridicule au Capucin Bolduc, & au Jeſuite Pinéda, qui inſinuent la même opinion que le Pere Calmet, dans leurs Commentaires ſur le livre de Job. Quoiqu'il en ſoit, je défie de trouver dans les Pſeaumes (a), un ſeul paſſage veritablement concluant pour l'antiquité du mal vénérien: tous les argumens qu'on tire de l'Eccleſiaſte (b), & des Proverbes (c), n'y ont pas plus de rapport; de ſorte que pour peu qu'on ſoit verſé dans la lecture des Livres ſacrés & profanes, il eſt aiſé de ſe convaincre, que toute l'érudition de nos adverſaires, eſt auſſi peu fondée qu'infructueuſe.

Ce n'eſt pas tout; le plus ancien, & en même tems le plus ſublime de tous les Ecrivains, Moyſe, dont l'autorité eſt ſi reſpectable, fournit les plus fortes armes contre nous. Ce ſage Legislateur a décrit en effet les maladies les plus ſemblables à celles dont il s'agit; c'eſt pourquoi on veut tirer du xv. chap. du Lévitique, des raiſons pour prouver que ce mal s'étoit

(a) V. Pſeaume 6. verſ. 2. 3. XXXI. verſ. 3. XXXVII. v. 4. 6. 8.

(b) Eccleſ. c. 19. v. 2. & 3.

(c) Proverb. c. 5. v. 8.

s'étoit gliſſé dans l'armée des Juifs; mais ſi l'on entre bien dans le ſens de l'Auteur, on verra que la premiere eſpece de Gonorrhée, dont on croit qu'il fait mention, n'eſt autre choſe qu'une humeur visqueuſe, ſemblable à la ſalive, qui bouche le trou du gland, comme il arrive tous les jours à des jeunes gens, ſains & robuſtes, qui ſe trouvent dans un cercle de jolies femmes, capables de faire encore des impreſſions bien plus vives. Ce même ſymptome paroît quelquefois, lors qu'étant à la ſelle, on fait de grands efforts. La chaleur peut aſſez dilater les orifices des vaiſſeaux, pour laiſſer échapper une matiere blanchâtre & mucilagineuſe, qui étant retenu dans l'urethre, ſe putréfie aiſément. On ſçait par experience que quelques goutes d'huile de terebenthine donnent à l'urine une odeur de violette; qu'une certaine quantité de cette même huile dilate tellement les vaiſſeaux, qu'elle fait couler continuellement des parties honteuſes, une matiere aſſez ſemblable à celle de la chaudepiſſe, tant ce remede agit par ſa chaleur; & c'eſt pour cette raiſon qu'on en fait prendre à ceux qui craignent les ſuites d'un commerce ſuſpect: ce remede en effet par le grand mouvement qu'il excite, accelère l'écoulement; mais par malheur ce ne peut être qu'en donnant plus d'activité au virus.

Qu'on ne m'objecte donc point toutes les précautions de Moyſe; perſuadé ſans doute que Dieu ne déteſte rien plus qu'un homme ſans femme, ce ſage Légiſlateur n'a jamais eu d'autre but que d'obvier à tout ce qui pourroit former quelque obſtacle à la propagation: grand partiſan du commande-

ment divin, *creſcite & multiplicamini*, il a prévenu toutes les occaſions qui pourroient en empêcher l'exécution, & a fait des loix pour obliger les Iſraëlites à ſe marier,

La deuxiéme eſpece de Gonorrhée dont il parle, n'eſt qu'une pollution, à laquelle les femmes ſont ſujettes, presque autant que les hommes, principalement vers la fin du ſommeil, lorsque les pertes étant reparées, on joüit de la plus douce erreur. Moyſe déclaroit impurs, jusqu'après le coucher du ſoleil, ceux qui avoient eu ces ſortes de ſonges. Je ſçai que la matière de ces pollutions, bouchant l'orifice de l'uréthre, ſe corromt aiſément dans les pays chauds, & en conſéquence, peut produire des maux fâcheux; & voilà le ſeul moyen de juſtifier la ſcrupuleuſe ſéverité de ce grand homme.

Pour éclaircir davantage le point dont il s'agit, faiſons attention à ce qui ſuit: *Une femme qui a ſes regles, dit Moyſe, doit être ſeparée du commerce des hommes; elle eſt impure, rend impur tout ce qu'elle touche, & tous ceux qui l'approchent.* Le ſang menſtruel, qui coule principalement des vaiſſeaux de l'uterus, retenu en partie dans les rides & les inégalités de la vulve, y devient bientôt acre & corrompu. Il eſt donc d'un homme prudent, ſurtout dans les pays chauds, de refuſer les careſſes d'une femme qui n'eſt pas bien purgée de ces immondices; ou le coït qui met en feu les parties libidineuſes, fera bientôt changer les cauſes de ſon plaiſir, en celles de ſa douleur; & quoique le mal proprement dit Venerien n'y entre pour rien, on voit ſouvent ces inflammations, ces éryſipeles, & ces

& ces ſuppurations que les anciens Medecins ont décrites, & qu'on prend ſans fondement pour des preſens de Venus.

Il eſt aiſé de comprendre à preſent pourquoi c'étoit un crime dans l'ancienne loi, de s'unir le jour de ſéparation; pourquoi il étoit expreſſément défendu aux femmes de converſer avec les hommes, qui dans ces climats brulants, ſe fuſſent ſouvent expoſés aux dangers qui euſſent pu s'en ſuivre; & tous les jours le plaiſir ne fait-il pas ſentir aux hommes qu'elle eſt l'empire du corps ſur l'ame & la raiſon? Pour éviter les mêmes accidens en Aſie, en Afrique, & en Amérique, les femmes ſe lavent au moins deux fois par jour les Parties génitales; en Turquie & en Perſe, elles ſe baignent tous les jours, matin & ſoir; c'eſt une loi pour les femmes, comme la Circonciſion pour les hommes.

Moyſe ordonne encore la ſéparation dans ce qu'on nomme perte de ſang, c'eſt-à-dire, lorsque les femmes ont un flux de ſang exceſſif, de longue durée, morbifique, ou non naturel, par les voies menſtruelles.

Le troiſiéme écoulement dont il parle, eſt une eſpece de Gonorrhée commune aujourd'hui par toute la terre aux femmes oiſives, qui ont les fibres lâches, & ſe nourriſſent d'alimens trop exquis. Ce rhumatisme de la Matrice, comme parle Charleton, eſt produit par la même cauſe, qui rend les enfans ſi ſujets aux rhumes du cerveau improprement dits. Le relâchement, ou la dilation des vaiſſeaux de la Membrane pituitaire de Schneider, laiſſe couler ſans ceſſe de leur nez une morve épaiſſe, comme la débilité des vaiſſeaux de l'ute-

rus produit ce qu'on appelle les fleurs blanches, les femmes qui ont cet écoulement, ſont ſi froides, qu'elles ſentent à peine le plus vif aiguillon de l'amour; leur commerce n'eſt aucunement contagieux. Deux ſignes, qui ſeuls ſuffiroient pour faire diſtinguer ce flux, de celui de la Gonorrhée, s'il n'y en avoit encore d'autres plus differentiels & caractériſtiques. Dans toutes ces prétenduës chaudepiſſes, dont il eſt fait mention dans les Livres ſaints, il n'y avoit donc aucun virus; & par conſéquent il ſeroit fort à ſouhaiter que celles de notre tems leur reſſemblaſſent.

On nous objecte un mal d'une contagion terrible, & que bien des perſonnes peu au fait, telles que le Pere Calmet, ont priſes pour la Vérole. C'eſt la lépre des Juifs, qui paroiſſant ſous la forme d'écailles blanches comme la neige, détruiſoit l'Epiderme, le Raiſeau de Malpighi, la peau proprement dite, & la graiſſe; elle étoit en un mot ſi contagieuſe, qu'il étoit ordonné aux lépreux, de marcher la bouche & le nez voilés, & de crier deux fois à haute voix à ceux qu'ils rencontroient; *éloignez-vous, éloignez-vous;* elle affectoit principalement les parties, qu'une biſarre contradiction a fait nommer nobles & honteuſes. Voyez l'exacte deſcription que Moïſe en donne dans le Lévitique ch. 14. & la Diſſertation d'un des plus grands Partiſans* de l'antiquité de la Vérole, ſur la lépre des Juifs. On la trouve dans ſon Commentaire ſur le Lévitique; & elle s'eſt debitée ſéparément à Paris, l'an 1708.

* Le Pere Calmet.

Il eſt une autre lépre bien plus horrible, c'eſt celle des Grecs,

Grecs, ou des Arabes, que le ſeul Aretée a décrite, avec cette exacte & élegante énergie qui lui eſt propre; elle forme dans la Membrane adipeuſe des tubercules quelquefois hauts de deux doigts, d'une couleur affreuſe & parfaitement ſemblable à la peau d'un Elephant; c'eſt pour cela qu'on la nomme *Elephantiaſis*. Elle convertit toute la graiſſe en lard rance, conſume & fait tomber des parties du corps fort conſiderables. Les puſtules dont le gland de la verge & le prépuce, ſont remplis dans ce genre de mal, font horreur, & ſont presque incurables; ce qui n'arrive pas dans la Vérole.

A la naiſſance du mal de Naples, la lépre (a), dit-on, ſembla diſparoître; c'eſt, ajoûte-t'on, que la Vérole n'eſt que la lépre même.

1°. Il eſt à remarquer, que ſuivant le témoignage des Hiſtoriens & des Medecins, la lépre eſt une maladie étrangere, originaire, & propre de l'Arabie, & de la Syrie, d'où elle s'eſt répanduë deux fois en Europe: La prèmiere, lorsque Pompée vainqueur de la Syrie & de l'Egypte, ramena ſon armée en Italie; mais elle ceſſa bientôt: La ſeconde fois, fut dans le douziéme ſiécle, dans le tems des Croiſades.

2°. Selon tous les Medecins, qui ont écrit dans le tems que la Vérole commença à paroître dans l'Europe, eux qui devoient bien connoître la nature de la lépre, les ſymptomes de ces deux maladies étoient très-differens. L'inſenſibilité dans l'extrémité des parties du corps, étoit une des proprie-

(a) *Aſtruc*, p. 10. 11. 12.
Obſervations ſur les Ecrits modernes, T. 4. Lett. 57. p. 272. 273.

tés de la lépre; or cette inſenſibilité n'eſt jamais une ſuite de mal vénérien, qui a encore d'autres caracteres particuliers qu'on ne peut appliquer à la lépre, comme la gonorrhée, les chancres, les bubons, les exoſtoſes, &c.

3°. La lépre ſe contractoit le plus ſouvent par la mauvaiſe nourriture. Le mal vénérien ſe communique ordinairement par le commerce d'une femme, qui en eſt infectée. La lépre entiérement formée, étoit incurable; la Vérole, quelque inveterée qu'elle ſoit, peut presque toûjours ſe guérir. Le mercure qui en eſt un des meilleurs remedes, eſt très-contraire à la lépre; il aigrit ce mal, & ne le guérit jamais. De plus ſi la Lépre & la Vérole avoient à peu près la même maladie, pourquoi les Médecins auroient-ils été ſi étonnés, ſi embaraſſés, ſi conſternez, lorsqu'ils virent naître celle-ci? Les remedes qu'ils emploioient contre la lépre, ne pouvoient-ils pas auſſi être employés par eux, contre le nouveau mal? Se-
* p. 11. lon M. Aſtruc *, il y a encore une autre différence entre la Lépre & la Vérole, c'eſt que la lépre n'étoit point contagieuſe. Mais quelque déférence que j'aie pour la façon de penſer de ce ſavant Médecin, je ſuis fâché de ne pouvoir être de ſon avis: la deſcription qu'Aretée fait de *l'Elephantiaſis*, & principalement les loix ſevéres de Moyſe me perſuadent le contraire.

4°. Si la Vérole étoit une ſorte de lépre, comme certains le prétendent encore aujourd'hui (a), pourquoi les Lépreux refuſerent-ils conſtamment de loger dans les Hôpitaux, avec

(a) Cours de Chirurgie par M. Elie Col de Villars, &c. T. 2. p. 80.

avec ceux qui étoient infectés du mal Vénerien? Pourquoi le Parlement de Paris ordonna-t'il par un Arrêt de 1497. que ceux-ci ſeroient nonſeulement privés de tout commerce avec les Citoyens, mais encore qu'ils ſeroient logés dans certaines Maiſons des fauxbourgs de Paris, louées à cet effet, & non dans les Hôpitaux de Paris, appellés *Maladreries*, où eſt aujourd'hui la Maiſon des Peres de Saint Lazare, au fauxbourg S. Denis, & l'Hôpital des petites Maiſons, fauxbourg Saint Germain.

5°. C'eſt vainement que l'on aſſure que la lépre a diſparu à la naiſſance de la Vérole. Durant tout le XVI. ſiécle, la lépre a été aſſez commune en Europe, quoique beaucoup diminuée depuis le XV. elle n'a ceſſé à la rigueur qu'au commencement du XVII., comme pluſieurs autres maux, dont le regne eſt borné. La lépre n'avoit-elle pas ceſſé pareillement en Italie, du tems de Pompée: le feu *S. Elme*, ou le *mal des ardens*, qui fit tant de ravage en France dans le IX. & X. ſiécles, ne s'eſt-il pas entiérement éteint? La *Suete*, mal ſi fréquent & ſi terrible en Angleterre, n'a-t'elle pas entiérement diſparu. Plût à Dieu, que la Vérole diſparût ainſi avec le tems? c'eſt ce qu'on a lieu d'eſperer, on peut dire, & nous verrons dans la ſuite qu'elle eſt aujourd'hui ſur ſon déclin. Voyez le Traité de M. Aſtruc, ſur l'Origine des Maladies Epidemiques.

Quelques-uns ont prétendu, que le mal Venérien tiroit ſon origine de la proſtitution (a) fréquente, c'eſt-à-dire, qu'une femme

(a) *Aſtruc*, p. 13.

Obſervations ſur les Ecrits modernes, T. 4. Lett. 57. p. 275. 286.

femme ſaine, ſe proſtituant à pluſieurs hommes pareillement ſains, peut par cet excès de débauche, être infectée d'une certaine corruption capable de dégénerer en vérole, d'où ils concluent qu'elle eſt presque auſſi ancienne que le monde. On conçoit aſſez qu'un amas de ſperme dans un lieu auſſi chaud & naturellement auſſi fétide que l'intérieur des parties du beau Sexe, doit aiſément s'aigrir, ſe corrompre, ſe putréfier, & cauſer des inflammations & des ulcères fort difficiles à guérir. Le ſeul frottement trop frequent & trop animé du membre viril contre une partie auſſi nuë, ne peut-il pas donner lieu aux mêmes accidens? On conçoit encore que ſi un homme ſain s'approche d'une pareille femme, ou du moins s'échauffe avec elle, il en ſera ſûrement infecté; je veux dire qu'il pourra contracter des maux de la même eſpece; mais jamais la Vérole. Cette opinion bien loin d'être fondée, eſt donc combattuë par l'expérience même. La débauche dont il s'agit, eſt très-ancienne, il y a toujours eu des femmes *Vulgivagues*, & cependant ou il faut ne pas croire les ſeuls qui ne ſoient point intéreſſés à nous tromper, ou il faut regarder comme démontré, que la Vérole fut inconnuë aux François, jusqu'au tems de Charles VIII. qui fit le ſiége de Naples l'an 1494. Les Napolitains chaſſerent alors toutes les Filles de joye, qui n'étoient capables que d'énerver leur courage: ces Filles gâtées par les ſoldats Eſpagnols furent reçuës à bras ouverts dans le camp des François, qui revinrent à Paris avec le funeſte preſent qu'elles leur firent. Avant cette fatale époque, ce terrible fleau nous étoit abſolument inconnu.

Une

Une réflexion qui ſe préſente ici naturellement, c'eſt que ſi cette contagion avoit exiſté en Aſie, en Grece, où les hommes s'abandonnoient à des excès affreux, & dans ces tems de la République Romaine où les femmes, ſelon Petrone, ne quittoient les bras de l'amour que fatiguées & jamais raſſaſiées de ſes plaiſirs,

(*Et laſſata viris, nunquam ſatiata receſſit.*)

elle ſe ſeroit répanduë avec une vîteſſe prodigieuſe; & enfin les Auteurs, & ſur-tout les Médecins, auroient décrit ſes déplorables effets.

Un Empirique Italien, nommé Leonard Fioraventi (a) dans ſes *Cappricci Medicinali* imprimés en 1564. donne au mal Vénerien une origine fort ſinguliere. Il prétend que durant la guerre de Naples entre Alfonce V. & René d'Anjou, ou plutôt Jean fils de René en 1456. les vivres ayant manqué également aux François & aux Eſpagnols, les Vivandiers préparerent en ſecret des mets compoſés de chair humaine qu'ils vendirent fort cher aux Troupes: ce qui fit naître le mal appellé *mal de Naples* par les François, & *mal François* par les Eſpagnols, par les Italiens, en Afrique, & dans toutes les Echelles du Levant; mal qui depuis ce tems-là s'eſt répandu par toute la terre, où il fait encore aujourd'hui bien des ravages: il aſſure tenir ce fait d'un Vieillard Napolitain âgé de 98. ans, nommé Gibilotti, qui le tenoit de ſon pere Vivandier de l'Armée d'Alphonſe V. Roi d'Arragon. Pour appuyer

(a) *Aſtruc*, pag. 45.
Obſervat. ſur les Ecrits modernes. p. 286. 287.

puier ſon opinion, il cite pluſieurs expériences qu'il dit avoir faites d'animaux nourris avec la chair de leurs ſemblables, leſquels ſont devenus galleux, couverts de puſtules, & ont perdu tout leur poil. M. Aſtruc traite avec raiſon tout cela d'impoſture. Si le mal Vénerien étoit connu dès le milieu du xve. ſiécle, pourquoi les Médecins n'en ont-ils parlé dans leurs Ecrits, qu'à la fin? Pourquoi parurent-ils alors ſi étonnés, ſi embarraſſés, ſi conſternés? Pourquoi en ont-ils parlé alors comme d'une maladie inoüie & toute récente? A l'égard des prétendües expériences de Fioraventi, elles ſont fauſſes: un chien nourri durant ſix mois de chair de chaien par M. Aſtruc, n'a point eu les accidens dont parle ce Charlatan.

Ce qui a de quoi ſurprendre, c'eſt que le Chancelier Bacon, habile & célebre Phyſicien pour ſon tems, ait été tellement la dupe de cette fable, qu'il a adopté cette même opinion. Celui-ci prétend que cette chair humaine coupée par morceaux, préparée & renfermée dans des barils, ſe vendoient pour du Thon dans les deux Armées; il ſoutient auſſi que les Cannibales, ou les habitans des Antilles, ne ſont ſi ſujets à la Vérole, que parce qu'ils ſont Antropophages. Tant il eſt vrai qu'il n'eſt point d'opinion ſi abſurde que quelque Philoſophe ne puiſſe embraſſer.

Vanhelmont, fameux Chimiſte, dans un de ſes Ouvrages, a recours à une révélation faite, dit-il, à un ſaint homme, par laquelle il avoit appris que la Vérole venoit du peché exécrable & monſtrueux de beſtialité commis avec une jument qui avoit le farcin, dans le tems de la guerre de Naples ſous Charles VIII. Do-

Dominique Leoni * rapporte qu'une Courtiſanne de Valence, parfaitement belle, coucha avec un Lépreux, & lui vendit bien cher la Vérole dont elle infecta enſuite plus de 400. jeunes gens dans l'Armée des François. C'eſt ce qui a fait croire à Jean Manard, & non à moi (comme M. Aſtruc me l'a reproché dans l'Extrait critique dont il a honoré la premiere édition de cet ouvrage) que cette maladie étoit née en Europe du commerce d'un Lépreux avec une Fille de joïe. Je le répete pour ma juſtification, je ſuis éloigné du ſentiment que ce ſçavant Médecin m'attribuë, *toto cælo.* Je n'ai raconté ce fait que pour faire mention des progrès, & non de l'origine de la contagion Vénerienne. Quand j'ai dit qu'une Fille de joïe donna la Vérole à un Lépreux, c'eſt qu'elle l'avoit, comme l'illuſtre M. Freind le remarque dans ſon Hiſtoire de la Médecine, tom. 3. p. 198, la conſéquence eſt claire, & j'oſe dire avec tout le reſpect que je dois à M. Aſtruc, qu'il faut m'avoir lû bien légerement, pour me trouver ici contradictoire avec moi-même. Heureuſement avec plus d'attention, on m'a rendu plus de juſtice.

* V. l'Aphrodiſ. p. 903.

Quoiqu'il ſoit (a) certain que ce mal formidable n'a commencé à être connu en Europe, & à s'y répandre que l'an 1494. & que l'autorité d'une infinité de Médecins & d'Hiſtoriens contemporains ne permettent pas d'en douter raiſonnablement, on objecte néanmoins encore certains endroits ſpécieux tirés des Ecrits de quelques Médecins & Chirurgiens,

(a) Obſervations ſur les Ecrits modernes, Tom. 4. Lettr. 57. pag. 276. 277. &c.

antérieurs à l'année 1494. Dans ces endroits il s'agit de maladies qui ont quelques ſignes ſemblables à ceux du mal Vénerien: cependant tous ces endroits bien examinés ne prouvent rien. De tous les tems les hommes ont été ſujets à des maladies fâcheuſes dans certaines parties ſecrettes; mais ces maladies avant la fin du xve. ſiécle n'ont jamais été le mal dont il eſt queſtion. Si d'anciens Médecins diſent que ces maladies honteuſes ſe contractoient qnelquefois par le commerce avec une femme gâtée, *cum muliere fœtidâ*, ils entendoient ou une femme Lépreuſe, ou une femme qui s'étoit livrée à un Lépreux, ou une femme à qui une débauche outrée avoit cauſé des ulcères; une femme enfin qui avoit des infirmités fâcheuſes, qui aujourd'hui encore cauſent certaines maladies aux hommes avec leſquels elles ont commerce, ſans néanmoins leur donner le mal Vénerien.

Celui * qui a combattu avec le plus de vigueur & de ſuc-
* Aſtruc, Liv. I. c. 6. cès pour le ſyſtême de l'antiquité de la Vérole en Europe, eſt un célebre Chirurgien de Londres, nommé Guillaume Becket Membre de la Societé Royale, qui dans trois Diſſertations inſerées dans les 30. & 31. volumes des Tranſactions Philoſophiques, n'a rien omis pour appuyer cette opinion, & a fait dans cette vûë de grandes recherches. Il ſoutient dans la 1re. Diſſertation (a), que ce qu'on appelle Gonorrhé a été connu en Angleterre avant l'an 1494. ſous le nom d'*Ardeur, Arſura*, en Anglois *Burning*; & il cite ſur cela pluſieurs autorités, dont les plus conſiderables ſont, 1°. un Ouvrage manuſcrit de Jean *Ardern*,

(a) Tranſact. Philoſ. Ne. 357. an. 1718.

Ardern, Chirurgien Anglois, qui vivoit à la fin du XIVe. ſiécle; Ouvrage où il eſt parlé de l'*Arſura* qu'il définit, *Calor interior cum excoriatione urethræ.* 2°. Les Statuts anciens des Bordels autrefois établis à Londres dans le Fauxbourg de Southwark. Un article de ces Statuts eſt de *his qui cuſtodiunt mulieres habentes nefandam infirmitatem;* on défend dans un autre d'accorder l'entrée de cet honnête lieu à aucune femme malade de l'*Ardeur.* Pluſieurs Médecins & Chirurgiens Anglois du XVIe. ſiécle font mention de cette même maladie, & lui attribuent une contagion pareille à celle du mal Vénerien. *Si quelqu'un ayant été infecté de l'Ardeur par une Putain s'unit le même jour avec une femme ſaine, il lui communiquera la même Ardeur,* dit André Boord, Docteur en Médecine & Prêtre, dans ſon *Compendium ſanitatis* imprimé en 1546.

On peut voir dans le grand & fatiguant Ouvrage de M. Aſtruc que le mal Vénerien & le mal de l'*Ardeur* ſont deux maux differens, quoique les Anglois ayent durant quelque tems donné le nom d'*Ardeur* au mal Vénerien, nom qui étoit en uſage parmi eux long-tems avant l'an 1494. L'*Ardeur* étoit l'effet d'un commerce impur avec un Lépreux ou une Lépreuſe, ou avec une femme qui s'étoit nouvellement livrée à un homme infecté de la Lépre c'eſt ce que ce ſçavant Médecin rend plus clair que le jour. Une certaine Comteſſe, dit Gordonius, qui étoit lépreuſe, vint à Montpellier; un Bachelier de Médecine eut affaire avec elle, & devint parfaitement lépreux.

Ceux qui ne le devenoient pas dans toutes les formes,

contractoient d'autres fâcheux accidens aux parties naturelles, entr'autres des ulceres & une dyſurie, appellée *Burning* ou *Arſura* par les Anglois; c'eſt ce qu'aſſure Theodoric Chirurgien & Evêque l'an 1290. & pluſieurs anciens Médecins. Au reſte M. Aſtruc fait voir que la maladie de l'*Ardeur* ne doit point être confonduë avec la Gonorrhée virulente, 1°. parce que la Gonorrhée eſt un ſymptôme du mal Vénerien qui n'a commencé à paroître que vers l'an 1545. ou 1546. c'eſt-à-dire, environ 50. ans après l'arrivée de ce mal en Europe. Or de tous les Médecins qui ont autrefois fait mention de l'*Ardeur*, aucun ne l'a caracteriſée par le dangereux ſymptôme de la Gonorrhée, qui eſt un mal long, un ulcere dans l'urethre difficile à guérir, au lieu que de l'aveu de Becket même qui cite les paroles d'Ardern, l'*Ardeur* ſe guériſſoit par des fomentations émollientes & des injections anodynes. 2°. Les ſymptômes de cette *Ardeur* n'avoient rien de commun avec ceux qui marquent la Chaudepiſſe. On pourroit citer ici ſur cela un paſſage déciſif de Jean de Gaddesden, entiérement conforme à un autre du Chirurgien-Evêque, & à pluſieurs autres encore tirés des anciens Livres de Médecine & de Chirurgie; mais les Curieux les trouveront dans le ſeul * Ouvrage qui puiſſe les ſatisfaire pleinement, & à qui ils doivent la plus grande partie des traits hiſtoriques que je rapporte.

* Aſtruc, *de Morb. Vener.*

Le même M. Becket dans ſa ſeconde (a) Diſſertation rapporte deux témoignages très-dignes de remarque.

Le

(a) Tranſact. Philoſ. Tom. 31. No. 395. an. 1720. Voyez l'Extrait dans la Bibliotheque Angloiſe, Tom. 10. Part. I. pag. 367.

Le premier eſt tiré d'un Manuſcrit du Comté de Lincoln à Oxford. En voici l'extrait. „Moi, THOMAS GASCOIGNE, „Docteur en Théologie, j'ai connu pluſieurs hommes qui „ſont morts de pourriture ſurvenue à leurs membres géni„taux, pour avoir eu, comme ils en convenoient eux-mêmes, „un commerce charnel avec des femmes. Tel fut le malheu„reux ſort de Jean de Gand Duc de Lancaſtre, qui paſſoit „dans toute l'Angleterre pour un grand fornicateur, &c. ce témoignage eſt datté de l'année 1430.

Le ſecond témoignage cité dans la même Diſſertation eſt tiré de quelques endroits des Oeuvres manuſcrites de Jean Ardern, qui exerçoit la Chirurgie en Angleterre vers l'an 1370; où il eſt parlé de *phimoſe*, de *paraphimoſe*, d'ulcères de l'urethre & de bubon; d'où M. Becket conclut que tous ces ſymptômes étant Vénériens, le vilain mal étoit connu en Europe avant la découverte des Indes. Mais ces autorités ne peuvent entrainer que des perſonnes auſſi peu au fait de la bonne Phyſique que de l'Hiſtoire. Certaines parties ſecrettes ont de tout tems été ſujettes à des maladies ainſi que les autres parties du corps. Voyez ce qui a été dit ci-devant.

M. Becket dans ſa troiſième Diſſertation prétend qu'il y a deux ſortes de lépres, l'une qui étoit la lépre, proprement dite, la vraie lépre d'Arabie; l'autre qu'on appelloit lépre mal à propos, & qui n'étoit autre choſe que la Vérole; mais il n'appuie cette opinion d'aucunes preuves, c'eſt une pure ſuppoſition. L'époque de la naiſſance du mal Vénerien en 1494. eſt démontrée; tout ce qu'on oppoſe à la certitude

de

de ce fait, n'eſt qu'un attirail de vaines objections, telles qu'on en peut quelquefois propoſer contre les verités les plus claires. Elles ſuffiſent néanmoins à certains eſprits ſuperficiels & vains, qui ſe plaiſent à préferer à la certitude quelques lueurs de vraiſemblance, lorsque leur amour propre y trouve ſon compte, & qu'ils eſperent ſe diſtinguer dans le monde par des opinions paradoxes. M. Aſtruc qui ne diſſimule aucunes de leurs objections, rapporte en entier les anciens Statuts d'un Bordel établi à Avignon. Comme ces Statuts, indépendemment du rapport qu'ils ont à la queſtion, ſont très-curieux, on ne ſera pas fâché de les trouver ici tels qu'ils ont été traduits par l'Abbé des Fontaines, *Obſervat. Tom. 4. Lett. 57. p. 283. 4. 5. 6.*

I.

* *Aſtruc*, chap. 7. L'an 1347 *. le 8. d'Août, notre bonne Reine Jeanne a permis l'établiſſement d'un B. à Avignon.: Elle défend à toutes les femmes débauchées de demeurer dans la Ville, & veut qu'elles ſoient toutes renfermées dans un même lieu; & que pour être connuës, elles portent une aiguillette rouge ſur l'épaule gauche. (a)

II.

Si quelque Fille, après s'être une fois abandonnée, veut ſe donner au Public, le Capitaine des Sergens la prendra par un bras, & la conduira dans la Ville au ſon du Tambour, l'aiguillette rouge ſur l'épaule; & il la menera audit B. où elle

(a) Paſquier, dans ſes Recherches de la France, rapporte la même choſe au ſujet d'un Bordel de Toulouſe.

elle ſera logée avec les autres de ſon eſpèce, en lui déclarant que ſi elle s'aviſe d'en ſortir, pour aller dans la Ville, elle ſera foüettée en particulier, la première fois; & en cas de récidive, elle ſera foüettée publiquement, & bannie.

III.

Notre bonne Reine ordonne, que le dit Lieu public ſoit placé dans la ruë du Pont-Traucat, proche dn Couvent des Auguſtins, jusqu'à la porte; & qu'il y ait de ce côté-là une porte qu'on ouvre à tout le monde; mais qui ſe ferme à la clef, de peur que quelque jeune homme ne voye les Filles de ce lieu, ſans la permiſſion de la Superieure. qui ſera éluë tous les ans par les Conſuls de la Ville: Elle gardera la clef de la porte, & elle avertira les jeunes gens, de ne faire aucun tumulte, & de ne point intimider les Filles, ſous peine d'être ſur le champ conduits en priſon, ſur la moindre plainte à ce ſujet.

IV.

La Reine veut que tous les Samedis la Superieure, accompagnée d'un Chirurgien commis par les Conſuls, viſite toutes les Filles qui lui ſont confiées; & ſi quelqu'une a contracté quelque maladie par l'éxercice de ſon métier, elle la ſéparera des autres, de peur que les jeunes gens n'ayent commerce avec elle, & ne gagnent le mal.

V.

Item. Si quelqu'une de ces Filles devient groſſe, la Supérieure aura un grand ſoin de la conſervation de ſon fruit, & avertira les Conſuls de pourvoir à la nourriture de l'enfant.

VI.

Item. La dite Supérieure ne permettra à qui que ce ſoit d'entrer dans le dit lieu le vendredi & le ſamedi de la Semaine ſainte, ni le ſaint jour de Pâques, ſous peine d'être dépoſée & foüettée.

VII.

Item. La Reine ordonne, que les Filles dudit lieu n'ayent entr'elles aucune diſpute, ni aucune jalouſie; qu'elles ne ſe dérobent rien, qu'elles ne ſe battent point; mais qu'elles vivent enſemble, comme des Sœurs: Si elles ont quelque démêlé, la Supérieure jugera du differend, & elles ſe conformeront à ce qu'elle aura décidé.

VIII.

Item. S'il arrive que quelqu'une ait commis un larcin, la Supérieure fera reſtituer de bonne foi ce qui aura été volé: Si la coupable refuſe de faire la reſtitution, elle ſera pour la première fois foüettée dans une chambre par un Sergent; & en cas de récidive, dans tous les carrefours de la Ville par le Bourreau.

IX.

Item. Défenſe à la Supérieure, de ſouffrir qu'aucun Juif entre dans le dit lieu: S'il arrive que quelque Juif s'y introduiſe furtivement, & ait commerce avec quelqu'une des Filles, il era empriſonné, & foüetté publiquement. (a)

Ces

(a) M. *de Marca*, dans ſa *Marca Hiſpanica*, dit que tous les biens d'un Juif furent confiſqués, parce qu'il avoit commis un adultère avec une femme Chrétienne.

Ces Statuts se lisent dans un ancien Manuscrit de l'année 1392. mais ce n'est pas dans la seule ville d'Avignon que ces sortes de lieux publics ont autrefois été établis par autorité: il y en avoit, & l'on dit qu'il y en a encore à Rome & dans les principales villes d'Italie: il y en avoit en France (b), & surtout dans le Languedoc, comme il paroît par les Regîstres de la Chambre des Comptes de Montpellier. C'est ce maudit mal Vénérien, sans lequel la vie ne seroit qu'un tissu de délices, qui a détruit ces établissemens si utiles à la Religion & à l'Etat, parce qu'ils empêchoient de plus grands maux, qu'ils mettoient à couvert l'honneur & le repos des Familles, & protegeoient le front des Maris & la pudeur du beau Sexe, à qui la jeunesse tendoit moins de piéges.

Quidam notus homo cum exiret fornice, macte
Virtute esto, inquit, sententia Dia Catonis,
Nam simul ac venas inflavit tetra libido.
Hùc juvenes æquum est descendere, non alienas
Permolere uxores.

Horace, Sat. 2. L. 1.

Mais peut-on conclure du quatriéme article de ces Statuts, que le mal Vénérien, étoit connu dans le tems qu'ils furent dressés? il faudroit pour cela prouver que ce mal est le seul qui pût survenir à des filles sans cesse prostituées. On a fait voir que l'usage fréquent & immoderé du coït, pouvoit causer des maux divers, qui sans être véroliques, étoient considerables, & même contagieux.

* *Aſtruc. ch. 8.*

L'origine de ce mal * honteux, a enfanté encore bien d'autres opinions ridicules & fabuleuſes; les uns l'ont attribué à la maligne influence des aſtres, les autres à la mauvaiſe intemperie de l'air, &c. mais ce ſeroit abuſer de l'heureux loiſir dont je jouis, que de m'arrêter davantage à refuter toutes les chimeres & les abſurdités des Auteurs.

Pour achever (a) de confondre ceux qui voudroient douter encore de la vraie origine du mal Vénérien, & s'arrêà des ſyſtêmes contraires au bon ſens, on pourroit citer ici les témoignages d'une foule de Medecins bien inſtruits de cette origine, & ceux de pluſieurs Hiſtoriens & Voyageurs, qui ont écrit des Rélations du nouveau Monde: ils nous apprennent tous que le voyage des Eſpagnols à l'île Ayti, ou de S. Domingue, en 1492. ſous la conduite de Chriſtophe Colomb, qui la découvrit cette année, & le retour en 1493. 94. 95. & 96. apporterent en Eſpagne l'affreux preſent dont il s'agit, mal Endémique & propre des naturels de cette île, ausquels elle eſt pourtant moins funeſte que dans nos Climats où l'on tranſpire moins, & qui ont un remede quelquefois plus ſpécifique que le Mercure, dont nous avons auſſi fait uſage depuis, qui eſt le Gaiac. Il eſt à remarquer, que la Vérole des Ameriquains, eſt d'une eſpèce un peu differente de la nôtre, & s'appelle *l'Epian*, nom que lui ont donné les naturels de l'Ile de S. Domingue.

Après avoir vû (a) l'origine de la naiſſance du mal de Naples,

(a) Obſ. ſur les écrits modernes, Tom. 4. Lettr. 57. p. 288.

(b) Obſerv. ſur les écrits modernes, Tom. 5. Lettr. 61. *Aſtruc. ch. x.*

Naples, nous allons le ſuivre dans ſes voyages. Il eſt certain qu'il eſt parti de l'île, dont nous venons de parler. En peut-on douter, quand on conſulte le premiers Hiſtoriens de la découverte de l'Amérique? Celui dont le témoignege paroît à couvert de tout ſoupçon, eſt Gonſalve Fernandès d'Oviedo, qui, comme il l'aſſure lui-même, étoit à Barcelone, à la ſuite de la Cour, en 1493. lorsque Chriſtophe Colomb, revint pour la première fois de l'île *Eſpagnole* qu'il avoit découverte. Lié d'amitié avec la plupart de ceux qui avoient ſuivi Colomb dans ce Voyage, & avec les autres, qui dans les années ſuivantes, revinrent des Antilles; ce qu'il raconte de ce pays-là, il l'a appris de la bouche de ces Voyageurs mêmes; de plus il étoit dans l'Armée de Ferdinand, dans le tems de la guerre de Naples, & il fut envoyé lui-même à Saint Domingue, en 1513. Qui donc a jamais pu mieux connoître l'origine du mal Vénérien, & la maniere dont il a paſſé en Europe, que cet hiſtorien Eſpagnol. Or dans ſon Livre intitulé, *Summarium naturalis & generalis Hiſtoriæ Indiarum Occidentalium*, compoſé à Tolede, après ſon retour de cette Ile, où il avoit demeuré douze ans, cet Auteur adreſſe ces paroles (Ch. 76.) à l'Empereur Charles V. par l'ordre duquel il écrivoit.

„Votre Majeſté Impériale peut regarder comme certain, „que cette maladie nouvelle dans notre continent, eſt depuis „très long-tems fort commune dans les Antilles, & que pres„que tous les Eſpagnols, qui ont eu commerce avec les fem„mes de ce pays-là, l'ont contractée: ce ſont donc les Com„pagnons du voyage de Chriſtope Colomb, qui l'ont à leur

„retour apportée pour la première fois en Eſpagne; & c'eſt pour cette raiſon qu'on lui donna d'abord le nom de petite Vérole d'Eſpagne; *Variola Hiſpanica.*

Il ajoute que pluſieurs Eſpagnols *ſyphillitiques* ſervirent en la guerre de Naples, en 1495. & le donnerent à des femmes débauchées, qui en firent part aux Napolitains; & enſuite aux François, comme nous l'avons dit ci-devant: temoignage qu'on pourroit confirmer par bien d'autres, mais qui ſeul ſuffit pour prouver que c'eſt aſſez mal à propos, que les Etrangers appellent la Vérole, *mal François;* & que ſon veritable nom, eſt le mal de Naples, puiſque c'eſt de-là qu'il a commencé à ſe répandre en différentes parties du monde, quoiqu'il eût pû être encore mieux nommé, *le mal des Antilles,* ou le *mal Ameriquain.*

Le même Oviedo dans ſon Hiſtoire naturelle & générale des Indes, publiée en 1535. cite pluſieurs perſonnes de conſideration & dignes de foi, qui avoient été du nombre des premiers Voyageurs vers le nouveau Monde, qui lui ont, dit-il, aſſuré tout ce qu'il raconte. Or dans ce ſecond Ouvrage, il donne comme un fait certain, ce qu'il avoit déja expoſé dans le premier, au ſujet de l'origine & de la propagation du mal Vénérien.

La ſituation des affaires de l'Europe, ne fut malheureuſement que trop favorable aux progrès de cette funeſte Contagion: l'Eſpagne, l'Allemagne, la Flandre, l'Italie, au commencement du XVI. ſiécle, étoient ſous les loix du même Prince: la France étoit étroitement unie avec l'Angleterre: toutes

toutes les frontières des Etats de l'Empereur Charles V. & de ceux de François I. étoient couvertes de ſoldats; & les filles de plaiſir en donnoient également aux armées ennemies: ainſi les gens de guerre en quartier d'hiver, ou de retour dans leur Patrie, ne tardoient guères à l'infecter: ce furent les Eſpagnols qui firent preſent de ce mal aux Portugais, qui pour cette raiſon l'appellent mal *Caſtillan:* En 1496. Jeanne, fille de Ferdinand & d'Iſabelle, ayant été conduite en Flandres, pour y épouſer l'Archiduc Philippes, les Eſpagnols de ſa ſuite y conduiſoient en même tems la Vérole; ce qui lui fit donner dans les Pays-bas le nom de mal *Eſpagnol,* ſuivant le témoignage de Beverovicius: c'eſt de France qu'il a paſſé en Angleterre, où il fut appellé d'abord, mal de *Bordeaux.* Les Juifs & les Maures, chaſſés d'Eſpagne, par Ferdinand & Iſabelle, après la conquête de Grenade, ſe ſauvèrent en Affrique, & y plantèrent la Vérole qu'ils avoient apportée d'Eſpagne: quoiqu'on ne puiſſe disconvenir qu'elle ne puiſſe être auſſi Endémique dans ces Pays chauds, comme nous le verrons dans la ſuite. Le commerce de France, d'Eſpagne & d'Italie, aux Echelles du Levant, y fit paſſer le mal Vénérien, qui delà ſe répandit au loin dans les terres, & infecta l'Aſie & l'Affrique; & comme le Commerce des François dans les Ports de la Méditerranée, étoit alors plus conſiderable que celui de toute autre Nation; on y donna le nom de *mal François,* au mal Etranger.

Ce ſont les Turcs qui l'ont donné aux Perſans, qui pour cette raiſon l'appellent, *mal Turc:* de la Perſe, il a paſſé aiſément

ment dans le Mogol, & au-delà: les Portugais l'ont porté dans les Indes Orientales, ſurtout dans les villes de Goa, & de Macao. Engelbert Kempfer dans ſon hiſtoire du Japon, aſſure que la Vérole y eſt fort commune, & que les Japonois l'appellent, *Nambakaſſan*, c'eſt-à-dire, mal *Portugais*.

Quoique ce ſoit de l'Ile Eſpagnole que ce vilain mal eſt ſorti pour empoiſonner le reſte de l'Univers, M. Aſtruc, ne nie pas cependant que ce mal ne ſoit endemique dans quelque autre pays. *Franciſco* Lopez de *Gomara*, dans ſon *Hiſtoria Generala de las Indias*, & de Petro de Cieca de Leon, dans ſa *Chronica del Perù*, aſſurent que les Péruviens ſont naturellement ſujets à une maladie, qui eſt la même choſe, que la maladie de l'Ile Eſpagnole; & que pluſieurs Eſpagnols, qui ſous la conduite de Franciſco Pizaro, firent la conquête de ce vaſte Pays, la contractèrent par le Commerce impur qu'ils eurent avec des Péruviennes: il ajoûte qu'elle ſe guériſſoit par une décoction de la Salſe-pareille, qui croît en ce pays-là. Fernandez d'Oviedo dit auſſi, que le mal vénérien eſt un mal populaire dans presque toute l'Amérique; & pluſieurs autres Auteurs ſont du même ſentiment. Jule Scaliger prétend que ce mal eſt commun depuis fort long-tems dans le Royaume de Malabar: Selon le Préſident de Thou, au Livre 71. de l'Hiſtoire Univerſelle de ſon tems: „Dans la „grande Java, les habitans qui ſont fort infectés du mal vé„nérien, s'en guériſſent ainſi: depuis dix heures du matin „jusqu'à deux heures après midi, les malades s'expoſent aux „ardeurs d'un ſoleil brûlant: de cette manière, ils deſſechent l'humeur

l'humeur maligne, c'eſt à dire, que la grande tranſpiration qu'ils ſe procurent par ce moyen, tarit la ſource du venin: Un autre Auteur (c'eſt Jacques Bontius, Medecin Hollandois dans les Indes) aſſure qu'un mal fort ſemblable à la Vérole, eſt endemique dans l'Isle d'Aboine & dans les Molucques & qu'on l'y contracte, ſans avoir commerce avec les femmes; on le guérit, ajoûte-t'il, avec de la décoction de Salſepareille, de Squine, & de Gaïac, & avec le Mercure & autres minéraux: la friction mercurielle eſt auſſi fort ſalutaire pour ce mal.

Sydenham, ce fameux Medecin Anglois, dit qu'il a appris de pluſieurs Anglois dignes de foi, habitans des Isles de l'Amérique, que beaucoup de Négres paroiſſoient infectés d'un vilain mal, dans les vaiſſeaux qui les tranſportent aux îles: mal qui eſt commun ſur la côte de la Guinée, & qui ſe contracte ſans l'intervention d'un commerce impur: que les ſymptomes de ce mal, reſſemblent à ceux de la Vérole, & qu'il ſe guérit pareillement par le moyen du Mercure & de la Salivation. C'eſt ſur cette autorité que j'ai dit dans la premiere édition de cet Ouvrage, que des Eſclaves tranſportés en Amérique pour la cultiver, avoient planté la Vérole en ce Pays; mais c'eſt une faute d'Hiſtoire, que M. Aſtruc a relevée avec raiſon; puiſqu'il eſt certain qu'il n'a paſſé aucun Esclave d'Affrique en Amérique, que long-tems après la diſtribution du mal vénérien dans l'Europe.

Il eſt donc conſtant (a) que la plûpart des Négres ont un mal qui s'accorde parfaitement avec notre Verole; mais

(a) *Guillaume Piſon*, dans ſon Hiſtoire du Breſil, Liv. 2. ch. 19. p. 35.

quelle eſt la ſource de cette fatale contagion? Boſmann (a) dans ſa deſcription de la côte de Guinée, nous la découvre d'une façon aſſez vraiſemblable; l'image eſt obſcène, & la pudeur ſouffre de s'y prêter; il dit qu'il a ſouvent vû des hommes acheter une jeune fille, pour aſſouvir leur paſſion, & que telle eſt la coûtume du pays: ces vagabonds, dont le nombre eſt quelquefois fort conſiderable, l'enferment bien parée, & après l'avoir nourrie quelques jours de bons alimens, pour la rendre plus propre & plus ſenſible aux plaiſirs, la violent tous les uns après les autres, jusqu'à ce que cette malheureuſe victime expire entre leurs bras. La mort même (ce qui fait frémir d'horreur) ne l'arrache point aux affreuſes brutalités de ces monſtres. Or quels maux doivent naître, à votre avis, dans des regions auſſi brulantes, d'un libertinage aſſez effrené, pour uſer du Sexe même d'un cadavre.

Mais ces horreurs, ne ſont pas comparables à celles dont la nation Juive nous donne des exemples. On voit dans le XIX. Chap. des Juges, qu'il n'eſt point de débauches dans lesquelles les Juifs ne ſe ſoient plongés; & ce qui prouve bien que la Vérole ne s'engendre point par quelque abus que ce ſoit des mâles, & des femelles, c'eſt que la Judée n'en a point été infectée. L'hiſtoire que Blegny raconte dans le premier Tome de ſon Traité des Maladies Vénériennes, met cette opinion hors de doute: les bubons qui vinrent aux aînes de cette fille pétulente dont il parle, n'étoient point Vénériens; il le prouve lui-même, ſans y penſer, en nous aſſurant

(b) Lettr. 12. p. 214. 215. lettr. 80. 112. 113.

rant que tous ces Moines qui en abuſerent, furent trouvés parfaitement ſains: elle n'avoit donc point la Vérole, comme ce Chirurgien ſe l'imagine; autrement ceux qui eurent commerce avec elle, en auroient été infectés: d'où il ſuit, ce que nous avons déja prouvé, que le coït le plus fréquent & la débauche la plus exceſſive, peuvent bien cauſer des inflammations, des bubons, des ulcères, &c. mais jamais la Vérole. Qu'y a-t'il donc de ſurprenant dans ce qui arriva à cette jeune fille? elle n'avoit jamais connu d'homme, la nature l'avoit ſeulement averti par certain prurit, qu'elle en avoit beſoin pour remplir le vuide de ſa condition: trop docile à ſa voix, elle va ſe livrer à la violence, & à la férocité d'une legion de Cordeliers, qui déchirent, enflamment, & mettent en pieces ſes parties fort étroites.

Le congrès d'une infinité d'hommes ſains, je le repete, avec une ſeule femme ſaine, ne fera donc jamais naître aucune ſorte de mal Vénérien; ſi donc ce mal paroît avoir pris naiſſance en différentes parties du monde, ç'a toujours été par quelque cauſe endémique ou particuliere.

Thevet dans ſa Cosmographie, dit que le mal Vénerien eſt ordinaire à la Chine, & qu'il s'y guérit avec la Squine. Monſieur Aſtruc a appris d'un Prêtre Jeſuite, qui avoit paſſé trente ans à la Chine, que ce mal n'étoit pas rare à Peking; mais lui ayant demandé ce que les Medecins Chinois, penſoient de cette maladie, s'ils la regardoient comme une maladie nouvelle & étrangere, & ſi elle ne s'y contractoit que par la Contagion: je n'en ai pû, dit-il, tirer aucun éclairciſſement:

il n'en eſt pas queſtion non plus dans la nouvelle Hiſtoire du P. du Halde. M. Aſtruc ne croit pas que les Etrangers ayen porté ce mal honteux à la Chine; il eſt plutôt porté à croire que ce mal eſt endémique dans pluſieurs Pays chauds, ſoit de l'Amérique, ſoit de l'Affrique, ſoit de l'Aſie: mais ſi cela eſt pourquoi n'a-t'il pas été plutôt connu en Europe? Long-tems avant, la découverte de l'Amérique, on connoiſſoit la Chine & toute la côte Meridionale de l'Afrique: on peut répondre que quoique ces Pays fuſſent connus, on y commerçoit peu: & que la navigation aux Indes orientales n'a commencé à fleurir que vers le tems de la découverte de l'Amérique.

Mais pourquoi ce mal & d'autres maux encore, ſont-ils endemiques dans certains Pays, plutôt que dans d'autres? ſi cela eſt cauſé par la temperature de l'air, pourquoi tant d'Européens, qui depuis tant d'années demeurent dans l'Isle de S. Domingue, & dans les autres Pays, où la Vérole eſt endemique, par rapport aux naturels, n'ont-ils jamais contracté cette maladie, autrement que par le commerce Vénérien qu'ils ont eu avec les femmes du pays, qui en étoient infectées? Il ſemble qu'il vaudroit mieux avoir recours aux alimens ordinaires, dont les naturels faiſoient uſage, principalement à une eſpece de Lezard, qui, ſuivant une remarque d'Oviedo, étoit funeſte aux Vérolés qui oſoient en manger; ce qui a fait croire à Liſter Medecin, que ce petit Serpent étoit le véritable pere de la Vérole. Mais il paroît plus raiſonnable d'en attribuer la cauſe, comme fait M. Aſtruc, à la débauche outrée & vulgi-

vulgivague des habitans d'un Pays exceſſivement chaud, & à l'acrimonie virulente des menſtrues des femmes. Dans les Pays chauds, ces menſtrues produiſent des effets étonnans: c'eſt ſans doute pour cela que Moyſe prenoit toutes les précautions, dont nous avons parlé, & déclaroit immondes, les femmes qui étoient en cet état. En Europe même, qui eſt un pays aſſez temperé, le coït dans cette circonſtance eſt dangereux, & cauſe ſouvent certaines maladies aux hommes, ſurtout à ceux qui s'échauffent trop avec les femmes: J'oſe même avancer que tel qui a été infecté du Virus vénérien, dans le tems des Regles, ne l'eut peut-être pas été en tout autre tems.

Le mal Vénérien a eu depuis ſon arrivée en Europe différens périodes, qu'il eſt bon de diſtinguer. Le premier eſt depuis l'an 1494. jusqu'à l'an 1516. les ſymptômes du mal ſi bien dépeints par Jerôme Fracaſtor, étoient alors terribles. Le deuxiéme période, eſt depuis 1516. jusqu'à l'année 1526. Il parut dans cet intervalle deux nouveaux ſymptômes, qui furent les Exoſtoſes, & les Puſtules, en forme de verruës & de porreaux aux parties ſecrettes. Le troiſiéme période, eſt depuis 1526. jusqu'à 1540, Alors la fureur du mal commença un peu à ſe calmer; mais il fut accrû de deux nouveaux ſymptômes: ſçavoir, les bubons vers les parties ſecrettes, & la chûte du poil & des cheveux. Le quatriéme période, eſt depuis l'année 1540. jusqu'à l'année 1550. ce fut alors que la plûpart des effets affreux du mal Vénérien, commencerent à

diminuer très-ſenſiblement, grace à un nouveau ſymptôme, qui n'avoit point encore paru; ce fut la gonorrhée virulente; le venin ſe fixa dans un lieu particulier, au lieu de ſe répandre dans toute l'habitude du corps: J'avoüe qu'autrefois ce mal étoit presque toujours un ſymptôme de Vérole; mais aujourd'hui elle ſe trouve rarement avec elle: au contraire, elle en eſt presque toujours le préſervatif: ceci ſoit dit, pour la conſolation de ceux qui n'ont que de pareilles galanteries. Ce venin étoit donc autrefois plus actif & plus dangereux qu'il n'eſt aujourd'hui; & ſi ſes forces ſe ſont ralenties, comme nous le dirons dans un moment, à qui doit-on ce ralentiſſement, ſi ce n'eſt à cet écoulement, par lequel le virus trouva un iſſuë extérieure, au grand bonheur du genre humain. Le cinquiéme periode qui ſe termine à l'année 1562. vit naître encore un nouveau ſymptôme; ce fut le tintement des oreilles. Le ſixiéme & dernier periode finit environ à l'an 1576. alors parurent des veſicules lymphatiques, ou criſtalines, dans les parties ſecrettes. La réalité de ces differens ſymptômes, eſt appuyée ſur le témoignage des plus célebres Auteurs contemporains. De tous ces ſymptômes, il n'en reſte plus que quatre, en quoi toute la Vérole ſemble aujourd'hui conſiſter; à ſçavoir, la gonorrhée, le bubon, le chancre, & les porraux ou verrues; elle commence toujours, & ſouvent ſe termine auſſi par eux. Le mal même conſiſte le plus ſouvent dans ce ſeul vice local, qui conſtitue la gonorrhée: & les autres ſymptômes n'arrivent d'ordinaire que par la négligence que l'on apporte à la guériſon de celui-ci, dont on ſe délivre quel-

quelquefois ſans aucun remede, pourvû qu'on obſerve un regime convenable: à l'égard des trois autres ſymptômes, quoiqu'ils ne puiſſent être guéris que par la méthode ordinaire, ils ſont aujourd'hui bien moins terribles qu'ils n'étoient autrefois.

Il en eſt des maladies étrangeres, transplantées en Europe, comme des animaux & des plantes qu'on y apporte des Pays lointains. Quelques animaux & quelques plantes y vivent, y croiſſent, & s'y multiplient aiſément; quelques autres y périſſent, ou y degenerent: de même certaines maladies y ſubſiſtent comme dans leur pays natal: nous en avons un exemple dans la petite Vérole & la Rougeole, que nous tenons des Arabes, depuis environ mille ans: d'autres, comme la lépre, degenerent, & s'évanouiſſent au bout de quelques tems. Il n'y a pas d'apparence que la groſſe Vérole ait le ſort de la petite, qui ne paroît pas devoir jamais s'anéantir parmi nous. Au contraire, comme elle a beaucoup changé depuis le commencement de ſon tranſport en Europe, & qu'elle eſt devenuë bien moins furieuſe, comme tous les Praticiens en conviennent: il y a tout lieu de ſe flatter qu'elle périra enfin entierement. Mais peut être qu'on ſe flatte en partie par ce qu'on ſouhaite, quoique ce ne ſoit uniquement qu'au profit de la poſtérité. Tout le monde convient que la Vérole n'a jamais été ſi commune; ſeroit-ce la grande étenduë de ſon Empire, qui en feroit aujourd'hui la foibleſſe? Le mal s'affoiblit-il, à méſure qu'il s'éloigne de ſa ſource? S'émouſſe-t'il en vielliſſant? Perd-il d'autant plus de ſon action, qu'il

qu'il ſe partage à plus de ſujets, ou qu'il infecte plus de corps par ſa contagion? Voilà, ce me ſemble, la vraye cauſe de ſa degeneration, celle qui a varié ſes ſymptômes, celle qui a ralenti ſes fureurs, celle qui a diminué l'horreur de ſes effets, celle qui peut enfin le détruire totalement.

Que par l'Arrêt du Parlement de Paris, du 6. Mars 1496, (a) on voit bien que le mal Vénérien étoit alors plus formidable qu'il ne l'eſt aujourd'hui? Par cet Arrêt, il eſt ordonné 1°. „Qu'il ſera fait cri public de par le Roy, que tous Mala„des de cette maladie de groſſe Vérole, étrangiers, tant hom„mes que femmes, qui n'étoient demourans & reſidens en „cette ville de Paris, alors que ladite maladie les a prins, 24. „heures après ledit cri fait, s'envoiſent & partent hors de cette „dite ville de Paris ès pays & lieux, dont ils ſont natifs, ou „là où ils faiſoient leur réſidence, quand cette maladie les a „prins, ou ailleurs où bon leur ſemblera; ſur peine de la „hart; & à ce que plus facilement ils puiſſent partir, ſe reti„rent ès portes S. Denis & S. Jacques, où ils trouveront gens „députés, leſquels leur délivreront à chacun 4 ſols Pa„riſis, &c.

Par le ſecond article, il eſt enjoint à ceux qui étoient reſidens à Paris, lorſque le mal les a pris de ſe retirer dans leur Maiſon, *ſans plus aller par la Ville de jour, ou de nuit, ſur ladite peine de la hart.*

Le

(a) Selon la maniere de comprer de ce tems-là, où l'année commençoit à Pâques: mais c'eſt 1497. à commencer l'année au premier Janvier.

Le troiſiéme regarde les Pauvres, & les Domeſtiques infectés, qui n'avoient point de Maiſon où ils puſſent ſe retirer: il leur eſt ordonné, *ſur peine de la hart*, de ſe retirer dans le fauxbourg de S. Germain des Prez, dans les Maiſons qui leur ſeront aſſignées, où les ſoulagemens neceſſaires leur ſeront fournis.

On voit par le ſixiéme, qu'il y avoit un Octroi établi ſur la Ville, pour les beſoins de ces Malades: „Le neuvié„me veut, que ſoient ordonnés gens par les Prévôt & Eche„vins, leſquels ſe tiendront aux Portes de cette ville de Paris, „pour garder & défendre qu'aucuns Malades de cette maladie, „ne entrent apertement ou ſecrettement.

Mais voici quelque choſe de bien plus rigoureux & de bien plus vif contre les *Siphilitiques*, c'eſt-à-dire, contre les malades de la Vérole, qu'alors on ſuppoſoit auſſi contagieuſe que la Peſte: c'eſt une Ordonnance du Prévôt de Paris, extraite du Régiſtre bleu du Châtelet, fol. 111. *verſo*. L'Ordonnance eſt ainſi concûe. „Combien que par ci-devant, „ait été publié, crié & ordonné à ſon de trompe & cri public, „par les carreſours de Paris, à ce qu'aucun n'en peut préten„dre cauſe d'ignorance: Que tous malades de la groſſe Vé„role, vuidaſſent incontinent hors de la Ville, & s'en allaſſent, „les Etrangers ès lieux dont ils ſont natifs, & les autres vui„daſſent hors de la dite Ville, ſur peine de la hart: néan„moins lesdits malades en contemnant lesdits cris, ſont re„tournés de toutes parts; & converſent parmi la Ville avec „les perſonnes ſaines, qui eſt choſe dangereuſe pour le Peuple

„& la Seigneurie, que à preſent eſt à Paris: L'on défend de-„rechef, de par le Roy, & Monſieur le Prévôt de Paris, à „tous lesdits Malades de la dite maladie, tant hommes que „femmes, que incontinent après ce preſent cri, ils vuident & „ſe départent de la dite Ville & forsbourgs de Paris, & s'en-„voiſent; ſçavoir, lesdits Forains faire leur reſidence ès pays „& lieux, dont ils ſont natifs; & les autres hors de la dite „Ville & forsbourgs, ſous peine d'être jettez à la Riviere, s'ils „y ſont ſurprins le jourd'hui paſſé: Enjoint-l'on à tous Com-„miſſaires, Quarteniers & Sergents, prendre ou faire prendre „ceux qui ſeront trouvés pour en faire l'exécution. FAIT „le lundi 25. jour de Juin, l'an 1493.

En 1528. on établit à Toulouſe un Hôpital ſous ce titre, *l' Hoſpita des Rougnoſés de la Rougne de Naples.* Lorsque l'expérience eut enfin appris que la Vérole n'étoit contagieuſe que par le moyen de l'acte Vénerien, ou au moins par quelque contact intime des parties molles & poreuſes, on commença enfin à ſe relâcher de la rigueur que l'on avoit euë jusqu'alors à l'égard de ceux qui étoient infectés de ce mal; les Loix dont on vient de parler furent inſenſiblement abrogées, & il fut permis à chacun de vivre, de languir ou de ſe guérir à ſon gré; il y eut ſeulement des Hôpitaux dans les grandes Villes, ou plutôt dans les Hôpitaux déja établis, il y eut des endroits particuliers deſtinés aux Pauvres attaqués du mal Vénerien.

Aucune maladie contagieuſe n'attaquoit ſi promptement les parties génitales avant l'époque que j'ai citée. Je ſçai que la

la gale exiſtoit long tems auparavant; née d'un principe inviſible, petite en ſon commencement, elle infecte d'abord l'épiderme, enſuite faiſant toujours de nouveaux progrès, elle remplit d'ulcères le pannicule adipeux; elle ſe communique auſſi aux parties honteuſes, de ſorte que ſi un homme ſain s'approche une ſeule fois d'une femme galeuſe, il en ſera ſûrement infecté. Cette contagion ſe gliſſe à la faveur d'une robe, d'une couverture, d'un lit, d'un habit, & qui plus eſt d'un écu échauffé, comme M. Boerhaave l'a appris par expérience: la teigne produit à peu près les mêmes effets.

Conſiderez une Eryſipèle aux parties de la génération, ne vous perſuaderiez-vous pas qu'un tel malade eut la Vérole? Voyez un Lépreux, vous le prendriez pour un *Syphilitique;* cependant toutes les maladies dont nous avons parlé n'ont presque rien de commun avec le mal Vénerien que la contagion qu'elles communiquent. Ainſi elles n'ont guéres plus d'affinité avec ce vilain mal, que la plûpart des maladies aigues dans leſquelles les anciens ſoupçonnoient avec raiſon qu'il y avoit toujours un peu de contagion; ce qui eſt principalement vrai dans des régions fort chaudes, ſituées ſous l'Equateur & entre les Tropiques.

Tant de gens jugent ſur les apparences, & il eſt en effet quelquefois ſi facile d'être trompé par elles, que je ne puis me diſpenſer de faire encore ici mention de quelques autres maladies que j'ai vû prendre pour Véneriennes, même par des gens de l'Art, Je parle de celles qui ſont produites par des humeurs âcres qui s'amaſſent ſous le prépuce & dans

l'urethre. Dans tous les animaux il n'y a point de parties ſi fétides que celles de la génération: elles le ſont d'autant plus que l'animal eſt plus laſcif. Aucunes parties ne ſont plus à découvert & plus propres à s'enflammer que celles qui ſont dénuées de la peau proprement dite. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'en des païs fort chauds ces parties s'enflamment ſi facilement, lorsqu'il s'amaſſe des ordures entre le gland & le prépuce, comme il arrive naturellement (a). L'humeur mucilagineuſe des lacunes de Morgagni, tranſpirant au travers du gland, ſe condenſe entre ſa ſurface convexe & la concavité du prépuce, ſous la forme d'une petite pellicule blanche, qui a trompé M. de Littre & pluſieurs autres ſçavans Anatomiſtes (b); cette pellicule qui couvre quelquefois toute la ſurface du gland, ſe putréfie & cauſe des ulcères dangereux; or un homme dont la verge eſt ainſi enflammée, ou ulcerée, & qui a commerce avec une femme ſaine, l'infecte à la verité, mais non pas de la Vérole. Il n'y a qu'un mal-honnête homme qui puiſſe profiter en cette occaſion de la facilité avec laquelle on peut ttomper les Malades qui craignent toujours les ſuites d'un coït ſuſpect. Ce n'eſt quelquefois qu'une matiere âcre, qui ayant long-tems ſéjourné dans les petits plis & replis du prépuce, s'y putréfie par la chaleur, ronge ces parties & y forme des ulceres qu'il eſt aiſé de guérir, en trempant tous les jours la verge dans un bain compoſé d'eau, de lait, de miel, de ſel armoniac, d'eau de ſureau, &c.

Les

(a) Piſon, *de ſeroſâ colluvie*,

(b) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1700. p. 308.

Les parties génitales peuvent donc être dangereuſement affectées ſans aucun miasme Vénerien. C'eſt pour cela que les habitans de la Colchide, de l'Egypte, & les Juifs, peut-être les premiers de tous, ont eu la précaution de ſe faire circoncire: auſſi quoique ces derniers aiment extraordinairement le coït, ils ſont moins infectés des maux Véneriens que les Chrétiens, dont le prépuce ſe remplit aiſément d'ordures.

Il ſuit de tout ce que je viens de dire, qu'il y a eu pluſieurs maladies contagieuſes qui ont attaqué toutes les parties du corps, & même celles qui diſtinguent les deux ſexes; par conſéquent elles ont eu des ſymptômes communs avec le mal Vénerien; mais pour cela faut-il conclure que c'étoit la même maladie? Non ſans doute: dans la peſte & la Vérole il naît des bubons aux aînes, quoique ces deux maux ſoient d'une nature bien differente.

Concluons donc enfin, 1°. que le mal Vénerien ne fut jamais engendré, & même ne peut l'être dans notre Continent de quelque maniere que ce ſoit; mais qu'il y eſt produit par un levain étranger & contagieux aporté du nouveau Monde dans l'ancien, dont les habitans ſe le transmettent, & le font ſubſiſter parmi eux, en le faiſant ceſſer & renaître continuellement.

2°. Que toutes les maladies les plus ſemblables aux Véneriennes qui ſe trouvent décrites dans tous les Auteurs, quels qu'ils ſoient, avant la découverte de l'Amerique, ne participent réellement en rien du virus Vénerien. L'étonnement, l'embarras, les allarmes, dirai-je, le deſeſpoir, les vaines tenta-

tives & les experiences fatales des Médecins qui ont écrit vers la fin du xve. ſiécle, tout prouve que ce fut alors que ce fleau commença à ſe répandre; pour ne rien dire des peines qu'on eut à en découvrir la nature, des travaux, des efforts, des meurtres même qu'il en a coûté, pour acquerir cette difficile connoiſſance.

3°. Que ce mal diminuant de jour en jour ſenſiblement dans ſes effets, mourra enfin vraiſemblablement de vieilleſſe. Mais quand?

CHAPITRE II.

Liſte chronologique des Auteurs qui ont écrit ſur le mal Vénerien.

MAIS pour mieux comprendre comment ce mal a commencé, quels ont été ſes progrès & ſes differens changemens, il faut lire les Auteurs qui en ont écrit, non tels qu'ils ſe trouvent recueillis ſans ordre dans l'*Aphrodiſiacus*, mais ſuivant la Chronologie qui eſt ſi clairement expoſée dans le grand Ouvrage de M. Aſtruc. C'eſt ce qui m'engage à en donner ici d'après ce ſçavant Médecin une liſte chronologique & bien plus complette qu'on ne la trouve par-tout ailleurs.

XV. SIECLE.

1495.

Marcellus, Médecin & Chirurgien d'armée, a donné dans

dans ſes Obſervasions de Médecine une Deſcription du mal Vénerien.

1497.

N. Leonicenus, ſçavant Profeſſeur en Médecine, & Commentateur d'Hippocrate & de Galien, fit imprimer à Veniſe l'an 1497. un Livre intitulé: *De Epidemiâ quam Itali morbum Gallicum, Galli vero Neapolitanum vocant.*

Coradin Gilinus, Docteur en Médecine, fit imprimer cette même année un petit Ouvrage ſur cette matiere, qui n'eſt guérés plus étendu qu'une Lettre.

Jean Widmann, *ou* Werdman, Médecin, a fait un Traité: *De Puſtulis & Morbo qui vulgò dicitur Mal de Franzos*, in 4°.

1498.

De Epidemiâ, quam Vulgares Mal Franzoſo appellant. C'eſt un petit Traité que Natal Monteſorus, Médecin, fit contre le célébre Leonicenus.

Diſputatio utilis de Morbo Gallico, &c. *in* 4°. par Antoine Scanarolus.

Simon Piſtor, Médecin Allemand, a fait ces differens Ouvrages, 1°. *Poſitio de Malo Franco.* A Lipſic 1498. *in* 4°.

2°. *Declaratio deffenſiva poſitionis de Malo Franco*, A Lipſic 1500. *in* 4°.

3°. *Confutatio Conflatorum circa poſitionem quandam extraneam & puerilem Doctoris Martini Mellerſtad de Malo Franco nuper ventilatam in Gymnaſio Lipſienſi, 1501. in* 4°.

Seba-

Sebaſtianus Aquilanus publia dans ce tems une Diſſertation fort courte ſur le mal Vénerien.

1499.

Gaſpar Torella, Eſpagnol, Médecin & Prélat domeſtique du Pape Alexandre VI. qui le fit Evêque de Sainte Juſtine en Sardaigne en 1487. compoſa un Traité *de Pudendagrâ* à la dixiéme année de ſon Epiſcopat en 1497. & le dédia à Ceſar Borgia alors Cardinal. Il dit dans ce Livre (comme bon Eſpagnol) que la Vérole eſt née en France dans la Province d'Auvergne. Il vint dans ce Royaume à la ſuite de Ceſar Borgia, de Cardinal devenu Duc de Valentinois, & compoſa à Blois un autre Ouvrage ſur la même matiere, qu'il dédia encore à ce *déteſtable fils d'un abominable pere*, ſuivant l'expreſſion du Préſident de Thou, Livre 1. Torella dans cette Epître loüe Ceſar Borgia comme le plus grand homme de ſon ſiécle. Il lui donne l'équité de Brutus, la conſtance de Marius, la chaſteté de Scipion, la fidélité de Regulus, & la magnanimité de Paul Emile. Quelle ſatyre que de pareilles loüanges! On en voit ſouvent donner de pareilles en d'autres genres, ſuivant la judicieuſe réflexion de l'Auteur des Obſervations ſur les Ecrits modernes, Tom. 5. L. 61. pag. 22.

XVI. Siecle.

1500.

On a de Conradus Schelling, Médecin de Philippe, Electeur Palatin, un Traité qui a pour titre:

Conſilium ad Puſtulas malas, morbum quem malum de Francîâ vulgus appellat. A Heidelberg, *in* 4°.

1501.

1501.

On a de Martin Polichius, Profeſſeur en Médecine, un petit Livre qui a pour titre:

Reſponſio inſuper additos errores Simonis Piſtorii de malo Franco. Lipſ. 1501. *in* 4°.

1503.

De Mentulagrâ, ſive morbe Gallico. A Veniſe, *in* 4°. par Joſeph Grunbeck, Médecin Allemand.

Jean de Vigo, Genois, premier Chirurgien du Pape Jule II. traite de la Vérole au 5e. Livre de ſa Chirurgie univerſelle qu'il compoſa en 1503. Il aſſure en termes exprès que ce mal parut pour la première fois en Italie, l'an 1494. au mois de Décembre: que cette contagion ne ſe contractoit, qu'en s'approchant d'une femme qui en étoit infectée; il effaça tous ceux qui avoient écrit avant lui ſur la maladie Vénerienne. Les Chirurgiens le regardent comme le premier qui ait inventé l'uſage du Mercure préparé pour la guériſon de ce mal, mais c'eſt ſans fondement; car il eſt conſtant que Carpi fameux Anatomiſte Italien en eſt proprement l'inventeur; mais il faut convenir de bonne foi que Vigo l'a fort accredité. C'eſt de lui que nous tenons ce Cerat, qui eſt encore aujourd'hui en uſage, ſous le nom d'*Emplaſtrum de ranis, Vigonis.*

1507.

Antoine Benivenius, célébre Médecin de Florence, a fait un Traité: *De abditis nonnullis ac mirandis morborum & ſanatio-*

num cauſis. Florentiæ 1507. *in* 4°. on y trouve une petite Diſſertation ſur le mal *François.*

1514.

Wendelin Hock de Brackenau, Docteur en Médecine, *De cauſis præſervativis, regimine, & curâ morbi Gallici.*

1516.

J. Cataneus de Lacu-Marcino, Médecin Genois, *De morbo Gallico.*

J. Almenar, Médecin Eſpagnol.

G. Vella, Médecin.

1518.

Pierre Maynard, Docteur en Médecine, a fait deux Traités du mal Vénerien, ſuivant l'Hiſtoire de la Médecine, par M. Freind, Part. 3.

Leonard Schmai, *De morbo Gallico & curâ ejus noviter repertâ cum ligno indico,* in 4°.

1519.

Un Gentilhomme Allemand, nommé Ulric de Hutten, ſans être Médecin, ni Chirurgien, publia cette année à Mayenne le meilleur Ouvrage qui eût paru jusqu'alors ſur cette formidable maladie; il l'intitula, *De morbi Gallici curatione per adminiſtrationem ligni Guaiaci,* & le dédia au Cardinal Albert de Brandebourg, Archevêque de Mayence, & de Magdebourg, qui l'année ſuivante embraſſa le Luthéranisme. Dans ſon Epître il dit au Prélat: *Plaiſe à Dieu,* MONSEIGNEUR, *que Votre Alteſſe n'ait jamais beſoin de ces remedes.*

Hutten

Hutten après avoir onze fois eſſuyé les tortures de la ſalivation mercurielle, & paſſé en vain par toutes ſortes d'épreuves, s'aviſa d'avoir enfin recours aux décoctions de Gayac, qui le guérirent, & guériſſent ſouvent radicalement, ſelon B. mais la juſtice m'invite à rapporter un fait dont M. Aſtruc nous fait part, qui eſt que Hutten après avoir été guéri par le Gayac, fut repris de ſon vilain mal, qui ne ſe reveilla que pour lui cauſer la mort.

A peu près dans le même tems un Médecin Italien, nommé Manardi, fit pluſieurs petits Ouvrages ſur le mal Vénerien; il preſcrit dans une de ſes Conſultations au Cardinal Campegio d'uſer d'une décoction de bois de Gayac. On y trouve auſſi une Conſultation à peu près pareille pour un Evêque de Cracovie.

1520.

Bened. Rinius de Veniſe fit un petit Traité du mal Vénerien, qui a pour titre:

De morbo Gallico Conſultationis cauſâ in gratiam illuſtriſſimi cujusdam Antiſtitis.

Son fils le dédia après ſa mort à un Archevêque.

Voici des vers de Jean le Maire, qui indépendamment de la connoiſſance qu'ils donnent de l'état où le mal étoit alors, ſont plaiſans & curieux par eux-mêmes; ils ſont tirés des trois Contes de Cupido & d'Atropos, dont le premier fut inventé par Seraphin, Poëte Italien, le ſecond & le troiſiéme par l'Auteur dont il s'agit.

Mais en la fin quand le venin fut meur
Il leur naiſſoit de gros boutons ſans fleur,
Si trez ideulx, ſi laits & ſi énormes,
Qu'on ne vit onc viſaiges ſi difformes,
Ne onc ne reçeut ſi trez mortelle injure
Nature humaine en ſa belle figure:
Au front, au col, au menton & au nez
Onc on ne vit tant de gens boutonnez.
Et qui pis eſt ce venin tant nuïſible,
Par ſa malice occulte & inviſible,
Alloit chercher les veines & arteres,
Et leur cauſoit ſi étranges miſeres.
Dangier, douleur de paſſion & goutte,
Qu'on n'y ſçauroit remede, ſomme toute
Fors de crier, ſouppirer, lamenter,
Plorer & plaindre & mort ſe ſouhaitter.
Ne ne ſçeut onc lui bailler propre nom
Nul Médecin, tant eut-il de renom,
L'ung l'a voulu *Sabafati*, nommer
En Arabiq; l'autre a peu eſtimer
Que l'on doit dire en Latin *Mentagra*;
Mais le Commun quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la Vérolle groſſe,
Qui n'épargnoit ne Couronne ne Croſſe;
Pocken l'ont dit les Flammens & Picards,
Le mal François la nomment les Lombards,
Si a encore d'autres noms plus de quatre;
Les Allemands l'appellent *Groitte Blatre*,
Les Eſpagnols *Las Buas* l'ont nommée:
Et dit-on plus que la puiſſante armée
Des fors François à grant peine & ſouffrance

En

En Naples l'ont conquiſe & miſe en France,
Dont aucuns d'eux le *Souvenir* (a) la nomment,
Et pluſieurs faits ſur ce comptent & ſomment.
Les Savoyſiens *la Clavela* la diſent:
De-là comment pluſieurs gens en deviſent,
De-là comment Amour, le jeune yvrogne,
A fait aux gens grant dommage & vergogne,
Et ne ſçet-on pour ſes cloux deſclouer,
Bien bonnement à quel Saint ſe voüer:
Néantmoins aucuns par grace ſouveraine
Ont imploré Madame Sainte Reine,
Les autres ont eu recours à Saint Job,
Peu de guéris en ſont de morts beaucop:
Car regne à ce trez cruel tourment
Par tout le Monde univerſellement.

1524.

Le grand Erasme, qui n'étoit point Médecin, & qui n'a rien écrit exprès ſur la Vérole, a cependant laiſſé en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages des témoignages de ſa façon de penſer ſur cet horrible mal: on y trouve ſurtout un Dialogue ſur les moyens d'obvier à ſa propagation; Dialogue plaiſant & ſçavant tout à la fois, & en un mot ſi curieux que je ne me puis diſpenſer de le traduire ici.

(a) Ne feroit-ce point plutôt le *repentir?* M. Aſtruc convient, p. 448. que le *ſouvenir* eſt une expreſſion impropre.

(b) Job a toujours paſſé pour le Patron des Vérolés. *Voy. Bayle*, Dictionn. à l'art. de Job, *Baillet*, Vie des Saints de l'ancien Teſtament, 10. Mai. Molanus Diar. *Medic. Eccleſiaſt.* 10. Mai. *Voy. auſſi Hutten*, il fait venir du mal de Job l'origine de la Vérole.

P. Je châtrerois les hommes, & je bouclerois les femmes.

G. Par-là il ne viendroit point de mauvais œufs de mauvais corbeaux.....mais ce mal a plus d'un moyen de ſe communiquer, il ſe contracte par un baiſer, en parlant, en maniant, en bûvant dans le verre d'une perſonne gâtée, & nous (a) voyons que ceux qui ont cette vilaine galle ſe font un plaiſir malin de la donner aux autres.

P. Que perſonne ne ſe faſſe raſer, ou qu'on ſe raſe ſoi-même.

G. Quoi! Si l'un & l'autre ferment la bouche!

P. On ſouffle le poiſon par les narines.

G. Il y a encore moyen de remedier à cet inconvenient.

P. Comment?

G. Tout comme on voit avec des lunettes, on peut reſpirer par le moyen d'inſtrumens appliqués au nez, qui vont chercher le dos en ſe contournant par-deſſous les aiſſelles.

P. A la bonne heure, s'il n'y avoit rien à craindre du contact des doigts, du linge, des peignes & des cizeaux.

G. A votre compte, il faudroit donc laiſſer croître ſa barbe jusqu'aux genoux?

P. Et cela ne ſuffiroit pas, il faudroit faire encore un Edit pour empêcher que le même homme fût à la fois Barbier & Chirurgien.

G. C'eſt vouloir faire mourir de faim l'un & l'autre.

P. Qu'ils

(a) Les expériences contraires qu'on fait tous les jours, prouvent bien que ce venin s'eſt fort affoibli.

P. Qu'ils ne ſe mêlent point de tant d'affaires, on leur donnera quelque choſe de plus pour les barbes.

G. Soit.

P. Alors il faudra encore faire des Loix pour empêcher de boire dans le verre d'autrui.

G. Je doute que cette Loi prît en Angleterre. &c.

P. Et qu'on couchât deux, ſi ce n'eſt mari & femme.

G. C'eſt mon avis.

P. Oüi: mais eſt-on ſûr de trouver dans toutes les Auberges des draps de lit où perſonne n'ait couché?

G. Ce ſeroit trop exiger en Allemagne, où l'on fait à peine la leſſive deux fois l'an.

P. On devroit auſſi ſe défaire de la mauvaiſe, quoiqu'ancienne, habitude où l'on eſt d'embraſſer.

G. Et la converſation?

P. Il faut prendre garde à ce *dictum* d'Homere Αἴγυι χων κεφαλέν, & réciproquement que celui qui écoute, ait la bouche fermée, &c.

1525.

Bartholom. Sileber.

Præcautio luis Venereæ. A Vienne, *in* 4°.

1527.

Jacques de Bethencourt, Médecin de Roüen, eſt le premier François qui ait écrit ſur la Vérole. Son Livre imprimé à Paris *in* 4°. eſt intitulé:

Nova

Nova pœnitentialis quadrageſima, nec non purgatorium in morbum Gallicum, ſive Venereum, unà cum Dialogo aquæ argenti ac ligni Guaiaci colluctantium ſuperdicti morbi curationis prælaturâ.

On demandera pourquoi un Médecin de Roüen eſt le premier des Médecins ou Chirurgiens Erançois qui ait écrit ſur le mal Vénerien. Seroit-ce que ce mal auroit fait plus de ravage dans cette Ville, que dans toutes les autres Villes de France?

Il eſt certain que la Vérole de Roüen a paſſé autrefois pour terrible, & pour très-difficile à guérir. Son (a) grand commerce avec l'Eſpagne & le Portugal faiſoit que cette Ville tenoit, pour ainſi dire, de la premiere main cette funeſte maladie, qui s'y trouvant moins éloignée de ſa ſource que dans les autres Villes, devoit y être plus furieuſe. Ajoûtez que pluſieurs habitans de Roüen avoient fait le voyage de l'Amérique, & en avoit pû rapporter le mal. Le Préſident de Thou dans ſon Hiſtoire, parle plus d'une fois de la Navigation des Normands aux Côtes d'Afrique vers le nouveau Monde.

1530.

Jerôme Fracaſtor, Médecin des Peres du Concile de Trente, compoſa en 1521. un fort beau Poëme intitulé *de Syphilide*, ou *de Morbo Gallico;* mais il ne le publia qu'en 1530; il fit un autre Ouvrage, *de contagionibus & contagioſis morbis, & eorum curatione.* Il parut pour la premiere fois à Veniſe en 1546.

1532.

(a) *Voyez Rabélais*, Liv. 5. Chap. 21. & Hiſt. de Francion, L. 10.

1532.

Laurent Friſius, *ou* Phriſius, a fait un petit Traité intitulé: *Epitomen Opuſculi de curundis puſtulis, ulceribus & doloribus morbi Gallici, mali Franzoſſ appellati.*

1534.

Nous avons de Jean Paſcal une Diſſertation qui a pour titre, *De morbo quodam compoſito, qui vulgò apud nos* Gallicus *appellatur.* A Naples, *in* 4°.

Auguſtin Niphus Philotheus, Médecin & Aſtrologue célebre, publia cette même année à Naples un Livre, *de morbo Gallico,* in 4°.

1535.

Gonſalve Fernandes Oviedo publia l'an 1535. un Ouvrage intitulé:

La Hiſtoria general y natural de las Indias Occidentales.

Dix ans auparavant, c'eſt-à-dire l'an 1525. il en avoit publié un autre moins conſidérable, intitulé: *Summario de la Hiſtoria general y natural de las Indias Occidentales.* Il parle beaucoup de la Vérole & de ſon origine, comme nous l'avons dit ci-devant.

1535.

Il parut cette année à Veniſe, une Collection *in* 8°. qu'on intitula: *Liber de morbo Gallico, in quo diverſi celeberrimi in tali materiâ ſcribentes Medicinæ continentur Auctores, &c.*

1536.

Nicoles Poll, Médecin de l'Empereur Charles Quint, publia cette année un petit Ouvrage; *De curâ morbi Gallici per lignum Guaiacanum.*

1536.

Nicolas Maſſa, de Veniſe, Médecin fort célebre en ſon temps, diſſéqua des corps de Vérolés l'an 1524, fit imprimer ſon excellent Livre, *de morbo Gallico*, l'an 1536, qu'il dédia à Saint Charles Borromée.

1536.

Pierre-André Matthiole, célebre Botaniſte, a fait un Livre *de morbo Gallico*, imprimé cette même année.

1536.

Il parut cette même, année une nouvelle Collection qui a pour titre: *Morbi Gallici curandi ratio exquiſitiſſima, à variis iisdemque peritiſſimis Medicis conſcripta, in* 4°.

A. P. T. Paracelſe dès ſa plus grande jeuneſſe s'appliqua ſoigneuſement à la Chimie, & recueillit ſans choix tous les ſecrets qu'il put prendre des Médecins, des Barbiers-Chirurgiens, des Mages, des Chimiſtes, des Bohémiens, des Nigromanciens, des Charlatans, des vieilles femmes, des Païſans, &c. Il mourut à l'âge de 47 ans, après avoir promis aux autres le grand âge de Mathuſalem par la vertu de ſon Elixir.

Dans la quatriéme partie de ſa grande Chirurgie, Paracelſe traite des tumeurs, des puſtules, du mal François; dans ſa cinquiéme, il traite de la façon de rétablir les malades mal guéris; & enfin des cauſes & de l'origine de ce mal.

1537.

Opuſculum præclarum de omni peſtilentiâ, ſive ſit ab ære corrupto, ſive ab aquis putridis, & de diuturnâ peſte morbi Gallici, quæ non ceſſabit donec putredo ejusdem morbi funditùs eradicetur.

A Cologne, *in* 8°. par Jean Vochet.

1537.

1537.

Jean-Antoine Roverellus, Docteur en Médecine:

Tractatus de morbo paturſâ, affectu, qui vulgò Gallicus appellatur, Sypris impreſſus, in 8°.

1538.

Alfonſe Ferrus *ou* Ferrius, Docteur en Médecine & Lecteur en Chirurgie, a fait quatre Livres, *de morbo Gallico & ligni ſancti naturâ uſuque multiplici,* in 8°.

1538.

Thomas Rangonus, Médecin, a fait un Traité ſur le mal Vénérien, qui fut imprimé à Veniſe, *in* 4°.

1540.

Joſeph Struthius, Docteur en Médecine, dans le quatriéme Livre de ſon Traité des Pouls, conſacre un Chapitre entier à ceux que produit la Vérole invéterée.

1540.

Le ſecond Médecin François qui a écrit ſur le mal Vénerien, eſt Denys Fontanon de Montpellier, dont le Livre intitulé, *Practica Medica, in* 8°. fut imprimé à Lyon en 1550.

1540.

On pourroit cependant mettre avant Fontanon *Antonius Gallus* (le Cocq) dont il eſt parlé dans les Lettres de Guy Patin, Tom. 1. L. 133. Son Livre, *de Ligno ſancto non permiscendo,* parut à Paris l'an 1540. *in* 8°. Dans la Conſultation qui fut faite au ſujet de la maladie de François I. Fernel étant pour l'uſage de ſon Opiate anti-Vénerienne, le Cocq tint ferme pour la friction mercurielle: *Qu'il ſoit frotté,* dit-il, *com-*

me le dernier de ſon Royaume: FROTTETUR *ut viliſſimus quisque è ſuo regno, cum nec diſpari modo contaminatus fuerit.* Le Roi ne s'offenſa pas de ces paroles.

1541.

Remadus Fuchſius a donné la *Méthode de traiter le mal d'Eſpagne, ou de France, par le bois de Gaïac en décoction.* A Paris, *in* 8°.

1542.

André Veſal, Médecin de l'Empereur Charles-Quint & de Philippe II. a fait une Epître ſur la Racine de Squine, que François Veſal ſon frere publia à Veniſe l'an 1543. *in* 8°. Charles-Quint en uſa pendant 15. jours.

1542.

Bartholomée Montagnana le jeune, Philoſophe & Médecin, écrivit un *Conſeil de Médecine* pour un Evêque Viceroi d'Hongrie, que le vilain mal n'avoit pas reſpecté.

1542.

Leonard Fuchius n'a écrit qu'un Chapitre ſur le mal Vénerien. *V.* ſon Traité, *de curandi ratione &c.*

1542.

Michel-Ange Blondi, Italien, a écrit ſur l'origine du mal François, &c. *in* 8°.

1544.

Aloyſius Lobera, Médecin de l'Empereur Charles-Quint, a fait un Livre qui a pour titre: *Libro de las quatro enfermenda des Corteſanas, que ſon Catharro, Gotta, mal de Piedra, y mal de Buas; en Toledo,* in 8°. On voit par ce titre qu'autrefois en Eſpagne la Vérole étoit appellée *mal de Cour.*

1548.

1548.

Jerôme Cardanus.

1550.

Jean-Rodrigue de Caſtello-Bianco, autrement *Amatus*.

1550.

Jean-Baptiſte Montanus, Docteur en Médecine, a fait un Traité & ſix Conſultations ſur la Vérole.

Bartholomée Maggius, premier Médecin du Pape Jules III.

Jean Benedictus.

1551.

Antoine Muſa Braſſavolus a fait differens Ouvrages ſur le mal Vénerien.

Benedictus Victorius.

1552.

Thiery de Heri, fameux Chirurgien de Paris, eut pour maîtres deux célebres Médecins, Jacques Hollerius & Antoine Saillard. Il eſt Auteur d'un Livre intitulé: *Methode curatoire de la maladie Vénerienne, vulgairement appellée* groſſe Vérole. Ambroiſe Paré, ce fameux Chirurgien de pluſieurs Rois, qui n'a jamais eu ſon pareil, trouva le Livre de Heri ſi excellent, qu'il ne fit point difficulté de le copier presque tout entier, comme il l'avoüe ingenûment dans une Préface qui ſe trouve au dix-neuviéme Livre de ſes Oeuvres. L'habilité de Heri par rapport à cette maladie l'avoit fort enrichi. On dit qu'un jour étant dans l'Egliſe de l'Abbaye de Saint Denys à genoux aux pieds de la Statue de Charles VIII, & un Moine

de l'Abbaye l'ayant averti que ce n'étoit pas la Statue d'un Saint, il lui répondit qu'il étoit bien aiſe de témoigner ſon reſpect & ſa reconnoiſſance à un grand Prince qui étoit la cauſe de ſa fortune. Les Chirurgiens ont prétendu dans leurs diſputes avec M. Aſtruc qu'il avoit pillé les meilleurs endroits de ſon Livre, dans l'Ouvrage de Thiery de Heri; mais c'eſt ſans aucun fondement, & M. Aſtruc s'eſt pleinement juſtifié.

1554.

Jean Langius.

Pierre Haſchardus, *ou* Haslardus, Chirurgien, Médecin, Aſtrologue.

1555.

Nicolas Macchellus.

Roderic Diaz de Iſſa, Médecin Eſpagnol: *Tratado contra las Bubas,* in 4o.

Jean Fernel de Clermont en Bauvoiſis, premier Médecin du Roi Henri II: *De luis Venereæ curatione perfectiſſimâ.*

1557.

Pierre de Bayro, Médecin & Profeſſeur en Médecine.

Jean Sylvius a fait une aſſez mauvaiſe Diſſertation ſur le mal Vénerien.

1558.

Pierre Laurus traduiſit en Italien & fit imprimer à Veniſe *in* 8°. le Livre de Lobera, ſur les quatre maladies de Cour.

François Frizimelica.

Jerôme Montuus.

1560.

Gabriel Fallope, de Modene, fameux Profeſſeur de l'Univer-

verſité de Padouë, fit imprimer à Padouë un excellent Traité du mal Vénerien.

1560.

Guillaume Rondelet, Médecin de Montpellier, a écrit un Livre ſur le mal Vénerien, qui a pour titre, *De morbo Italico.*

1562.

Dominique Leo.

1564.

Antoine Fracantianus: *De morbo Gallico, in* 4°. A Padouë.

Antoine Chaumet, Chirurgien célebre en ſon tems.

Augerius Ferrerius.

1565.

Leonard Botallus, Médecin ordinaire de Henri III. & grand partiſan de la ſaignée: *Luis Venercæ curandæ ratio.* A Lyon.

Alexandre Trajan Petrone. *De morbo Gallico.*

1566.

Pierre Trapolinus.

Marinus Brocardus.

Bernardin Tomitanus.

Michel-Jean Paſchal.

Proſper Borgarutius.

Il parut en ce même tems une nouvelle Collection faite par Aloiſius Luiſinus, en deux tomes *in fol.* A Veniſe.

1568.

Antoine Saporta, Profeſſeur de Montpellier.

1570.

Loüis Ilas, Médecin.

1575.

1575.

André Alcaçar, *ou* Alcazar, Médecin & Chirurgien: *De Pudendagra.*

1575.

Ambroiſe Parée; nous en avons parlé dans l'article de Heri, & d'ailleurs ſes Ouvrages devroient être dans les mains de tout le monde.

1577.

Laurent Joubert.

1578.

Jules Palmarius, de Coutances en Normandie, Diſciple du grand Fernel.

1580.

Jean Schenckius.

Jean Crato.

1586.

Jean Zecchius.

1587.

Jerôme Mercurialis. On a quatre Livres de célebre Médecin ſur le mal Vénerien.

1589.

Lucas Ghinus.

1590.

Jerôme Capivaccius.

1591.

Felicianus Betera.

1596.

Pierre Foreſtus.

Willelmus Clowes, Chirurgien du Roi d'Angleterre, le premier des Anglois qui a écrit ſur la Vérole.

Aurelius Minadous.

1597.

1597.

Hercules Saxonia, Médecin célebre & habile pour ſon tems.

1598.

François de Villalobos, Medecin Eſpagnol.

Il parut cette même année une Edition de la Collection de Luiſinus.

XVII. Siecle.

1600.

Jean Saporta fils d'Antoine, Profeſſeur à Montpellier.

Pierre de Torrez, Medecin Eſpagnol.

1601.

Alexandre Maſſarias.

1602.

André Laurent.

1603.

Joſephus Quercetanus, ou Duchêne d'Armagnac.

1604.

Euſtache Rudius.

Fabius Pacius.

1605.

Loüis Mercatus.

André de Leon.

Bartholomée Perdulcis.

1610.

Jean Varandæus, Medecin de Montpellier.

Henningus Arniſoeus.

1611.

Guillaumet Chirurgien.

Traité de la Maladie nouvellement appellée Chriſtalline : Livre fait, comme la plûpart de ceux qui ont ſorti des mains de ces Mrs; c'eſt-à-dire ſans connoiſſances, ſans eſprit, ſans ordre, ni jugement.

1613.

Horace Guargantus.

1616.

Jean Macollo.

Joachin Kruppellus.

François Ranchinus, Medecin de Montpellier.

1620.

Victor Manggus.

Matthias Untzevus.

1621.

Jean Colle.

1623.

David de Planis Campy, auſſi mauvais Praticien, que Théoricien. *La Vérole reconnue, combattue, & abbutue, ſans ſuer & ſans tenir Chambre;* à ce ſeul titre, eſt-il neceſſaire de dire que l'Auteur de ce Livre eſt Chirurgien, ou charlatan?

Pierre Roſtinius, Medecin.

1624.

Tobie Knoblochius, Philoſophe & Medecin.

1629.

Zacutus.

1630.

Jean Antoine Vander Linden.

Jean Hartmann.

1641.

Cyprien Maroxa, Eſpagnol.

1644.

1644.

Jean-Baptiſte Van-Helmont, dont nous avons parlé ci-devant.

1650.

Théodore Turquet de Mayerne.

1661.

Antoine Everhard.

1670.

Jean Winell, Anglois.

1672.

François Sylvius de le Boe, fameux Médecin d'Hollande.

1673.

Edoüard Maynwaringe, Anglois.

Nicolas Blegny de Paris, Chirurgien, grand Charlatan, homme ſans mœurs & ſans lettres: *L'art de guérir les maladies Veneriennes:* cet Ouvrage n'eſt qu'une compilation des Traités qui avoient paru en François avant lui.

Jean Gaſpar Spaw.

1676.

Richard Wiſeman.

Bernard Chriſtin à Juvellina.

1677.

Antoine Menjot, Médecin de Montpellier.

1679.

Theophile Bonat, Docteur en Médecine.

Eſtienne Blancard, Médecin Hollandois.

1680.

Thomas Sydenham, Médecin Anglois, le plus diligent Obſervateur, qui ait paru depuis Hippocrate.

Paul de Sorbait.

1682.

Jean Michaut, Chirurgien.

1684.

David Abercromb. Médecin Anglois.

1684.

Charles Thuillier de Roüen, Médecin de Paris, a donné deux Editions, l'une à Roüen, en 1684. & l'autre à Paris, en 1707. de ſes *Obſervations ſur les maladies Veneriennes.* Il déclame dans cet Ouvrage contre le Mercure, pour vanter & faire acheter un prétendu ſpecifique antivénérien. N'eſt-il pas honteux de voir un Médecin, donner ainſi publiquement dans le plus vil empirisme?

1689.

L.... le Monnier.

1690.

G. B. de Saint Romain, Médecin.

1694.

Martin Liſter.

1698.

Charles Muſitan. Son Traité a été traduit en François, par Jean Devaux, Chirurgien de Paris. C'eſt la ſeule bonne traduction qu'il ait faite.

1699.

Gervais Ucay, Docteur en Médecine.

Pierre Garnier.

XVIII. SIECLE.

1702.

N... Boirel, Médecin.

1710.

1710.

Adrien Helvetius, dont le fils eſt aujourd'hui Médecin de la Reine de France, a donné une méthode, pour traiter la Vérole par les frictions & par les ſueurs, 1710. *in* 12°.

1711.

Jean Devaux, Chirurgien de Paris, homme qui n'étoit pas ſans eſprit & ſans lettres, mais qui eut été plus loüable, s'il ſe fut mieux connu, a traduit en François quatre Traités Latins ſur le mal Vénérien; l'un de Charles Muſitan, dont nous venons de parler; le ſecond, d'Antoine Deidier, Médecin de Montpellier; le troiſiéme de Jacques Vercelloni; & le quatriéme enfin de Guillaume Cockburne, Médecin Anglois. Le jugement qu'on doit porter ſur ces differens Ouvrages de ce Chirurgien, c'eſt qu'à l'exception de quelques bonnes remarques, dont il a enrichi le Livre de Muſitan; on peut dire que de bons Traités latins, il a eu l'art d'en faire de mauvais en François, *malè vertendo ex latinis bonis fecit Gallica non bona.*

1714.

Richard Boulton, Anglois.

1715.

Gualter Harris. célebre Médecin de Londres, a donné quelques Obſervations, dont on fait peu de cas, ſur l'origine, la nature & la cure du mal Vénérien.

1716.

Jacques Vercelloni.

1717.

Guillaume Cockburne, le Thuillier d'Angleterre, a fait

un Traité de la Gonorrhée, dans lequel il vante beaucoup certaine injection, qui arrête, dit-il, impunément la Gonorrhée dès ſa naiſſance, & qu'il ne veut pas publier par de mauvaiſes raiſons de morale, ou plutôt par pure avarice & charlatanerie indigne de tout homme de bien. Nous verrons dans le corps de cet Ouvrage, le cas qu'on doit faire de ce prétendu ſpécifique.

1717.

Jerard Goris, Docteur en Médecine.

1722.

N. Bouez de Sigogne a fait un Traité des maladies Vénériennes, comme font tous les Empiriques, pour dire qu'ils ont un ſecret, & afficher leur demeure. Monſieur Aſtruc dévoile les iniquités de ces charlatans, & fait connoître le peu de cas qu'on doit faire de leur prétendues découvertes.

1724.

Autre Auteur de même trempe, Roger Dibon, Chirurgien de Paris.

Antoine Deidier, ſçavant Profeſſeur en Médecine, a fait une Diſſertation ſur le mal Vénerien, qu'il attribue à des animalcules, ſouples, infinis en nombre, d'une agilité ſurprenante, très-prolifiques, & qui ſe propagent avec une vîteſſe prodigieuſe, des parties infectées à celles qui ne le ſont pas. Il ſuit ces petits animaux dans les différentes parties du corps, où il les fait marcher à ſon gré; ce qui eſt ſans doute auſſi commode, pour ne pas dire auſſi ridicule, que le ſyſtême des Deſcartes dans la formation du Fœtus: de ſorte qu'on peut dire

dire ſuivant cette comparaiſon, *la Vérole de Deidier*, comme on dit, *l'homme de Deſcartes.*

M. Aſtruc remarque avec raiſon, que ce ſyſtême, tout ſingulier qu'il paroît, n'eſt cependant pas neuf, quoiqu'il ſoit donné pour tel. Abercromb, Hartſoeker, Calmet. &c. ont tous inſinué la même opinion. Il eſt étonnant qu'un auſſi ſçavant Médecin paroiſſe l'ignorer, & qu'on ait reçu en Angleterre de pareils ſyſtêmes.

Antoine Benevolus, Chirurgien de Florence.

1725.

Pierre Violette Dubois, Chirurgien de Paris, nous apprend dans ſon *Nouveau Traité des Maladies Veneriennes*, qu'il a un ſpécifique; voilà le Charlatan: il fait enſuite un grand étalage d'érudition, par exemple, s'il parle du Cancer, il dit, que c'eſt un mot équivoque, qui ſe prend quelquefois pour un animal aquatique, quelquefois pour un ſigne du Zodiaque, & enfin pour une maladie. Voilà bien un Sçavant de S. Côme!

Pointet Chirurgien, publia cette année des Obſervations ſur les Maladies Vénériennes: il paroît par les invectives, qu'il dit au Sieur Dibon, ſon confrere dans toutes les formes, que tout ſon but eſt de perſuader qu'il a un meilleur ſecret que le ſien. Dibon de ſon côté prétend que ſon remede eſt plus efficace. C'eſt ainſi que par une audace que les Magiſtrats devroient ſévérement punir, l'on ſe joüe de la crédulité, & même de la vie des hommes.

1728.

1728.

M. Boerhaave donna cette année une troiſiéme Edition de la Collection de Luiſinus, ſous le titre d'*Aphrodiſiacus;* il l'enrichit d'une belle & ſçavante Préface, où il s'étend bien plus qu'il n'avoit pu faire dans ſes aphorismes, ſur la nature, la propagation, le ſiége, les effets, & la guériſon du mal Vénerien; c'eſt cette même Préface que j'ai traduite en François.

1731.

Diſſertations nouvelles ſur les Maladies de la poitrine, du cœur, de l'eſtomach, des femmes, vénériennes, &c. par *M.* Barbeyrac, Docteur en Médecine de Montpellier. *A Amſterd.* in 12.

Ce Livre n'eſt point de *M.* Barbeyrac, mais de quelqu'un de ſes Ecoliers, fort ignorant en Médecine.

1732.

Daniel Turner, Médecin Anglois, *Syphylis,* &c. à Londres. *in* 8°.

1733.

Pierre de Sault, Médecin de Bordeaux.

Diſſertation ſur les Maladies Veneriennes, &c. in 12.

1°. Cet Ouvrage eſt fort mal écrit, ainſi que tous ceux qui ſont ſortis de la même main. 2°. Il y étale une érudition presque toujours déplacée & ridicule. 3°. On n'a peut-être jamais vû de Médecin ſi peu verſé dans l'Hiſtoire de ſon art. 4°. Il donne pour neuf un ſyſtême, que *M.* Deidier & d'autres avant ce dernier, avoient publié. 5°. Il donne pour neuve, une méthode *Therapeutique* fort ancienne. C'eſt ainſi que Charbonnier dit avoir un ſecret, qui eſt connu depuis 200. ans.

ans; & qu'on a rejetté avec raiſon, parce qu'en effet la fumigation dont il ſe ſert, comme toute autre, eſt inéfficace, & ne guérit point radicalement la Vérole.

1734.

Henry Haguenot, Médecin de Montpellier.

Mémoire, contenant une nouvelle Methode de traiter la Verolé, in 8°. *à Montp.*

1735.

Je donnai cette année, avec la traduction de la *préface de l'Aphrodiſiacus,* une Diſſertation ſur l'hiſtoire de la Vérole &c. que j'ai refondüe dans cet ouvrage.

1736.

J. Aſtruc, *de Morbis Venereis.*

Voilà en peu de mots, la liſte Chronologique de presque tous les Auteurs, qui ont écrit ſur le mal Vénerien, ou plutôt l'Abregé de ce qui ſe trouve à ce ſujet, dans le laborieux Ouvrage de M. Aſtruc: Vous voyez en même tems que bien peu de Chirurgiens ont travaillé ſur cette matière, encore n'étoit-ce que d'après les découvertes des Médecins qui les ont précedés. Nous n'avons de bons ouvrages ſur ce ſujet, que ceux qui ſont écrits en Latin, & qui par conſequent ne ſont pas dûs à la Chirurgie. Les Livres François qui traitent de ces matiéres, ſont à peine dignes d'être lûs par ceux mêmes qui ignorent la Langue Latine. La confuſion qui y regne, fait voir clairement que leurs Auteurs incapables d'obſerver par eux-mêmes, ne font que repeter les Obſervations des autres.

CHAPITRE III.

De la nature du venin Venerien.

Montagne, dit que *l'ignorance & l'incurioſité ſont des couſſinets bien doux pour une tête bien faite.* Si cela eſt vrai, comme il eſt fâcheux de n'en pouvoir douter, que de gens diront de cette hiſtoire de la Vérole: Voilà une hiſtoire qui ne finit point! à quoi bon toutes ces Epoques, & tant de Chronologie? De quelle utilité tout cela eſt-il dans la pratique, &c. D'aucune; j'en conviens: mais auſſi tout cela n'eſt-il point fait pour des gens capables de tenir de pareils diſcours? & je n'ai eu pour but que de ſatisfaire ceux qui ont du goût & de la curioſité.

Laiſſons donc l'origine de la Vérole; & voyons quelle eſt ſa nature. Ce mal ne ſe contracte que par communication, c'eſt-à-dire, d'une perſonne infectée, à une autre, qui ne l'eſt pas. Cette eſpece de *traduction* eſt appellée adventice; il y en a une autre, qu'on nomme héréditaire, lorsque l'enfant a reçu cette contagion de ſon pere, ou de ſa mere. Monſieur Aſtruc ne croit pas qu'il ſoit bien prouvé, qu'aucun enfant ait jamais eu une Vérole héréditaire, bien caracteriſée. Pour moi, je crois cette voie de propagation très-poſſible, & même réelle. M. Boerhave l'admet, Aph. 1441. mais ce n'eſt qu'à l'expérience que j'en appelle.

Ce qui n'eſt que trop conſtant; c'eſt que ce mal eſt con-

contagieux, non pas à une certaine diſtance, ni peut être en couchant dans des draps, en ſe ſervant d'une ſerviette, d'un verre, ou en mettant un habit, desquels un Vérolé auroit fait uſage, comme on l'obſervoit jadis; mais par le contact immédiat de parties molles, chaudes & poreuſes; par conſéquent par le coït, en tettant, en ſuçant, en lêchant, en baiſant, ſurtout langue en bouche; en couchant avec un vérolé, principalement ſi les chairs ſuantes ſe touchent nuës, & enfin en maniant des parties ulcerées, ou infectées. Il ſuffit en effet de chatouiller le clitoris d'une femme impure, ou de lui mettre les doigts dans le conduit de la pudeur, ou plutôt de l'impudicité, pour avoir quelquefois des puſtules vénériennes aux mains, comme Vercelloni le rapporte. Dans le tems de Nicolas Maſſa, celles qui accouchoient des femmes verolées, avoient enſuite quelquefois les mains pleines d'ulcères. J'ai connu un jeune homme, qui pour avoir imprudemment mis dans ſes narines, les doigts ſouillés de la matiére d'une gonorrhée qu'il avoit, ſe procura des ulcères dangereux en cette partie. Monſieur Aſtruc, fait mention, p. 192. d'une ophtalmie vénérienne, qu'un jeune homme qui avoit la chaudepiſſe, s'inocula, en ſe lavant l'œil avec ſon urine, & qui fut guérie par les mêmes remedes que ſa galanterie. Combien de fois des Nourrices ont-elles corrompu leurs Nourriſſons, & ceux-ci reciproquement ont-ils donné la Vérole à leurs Nourrices? Ruiſch & Nuch ont démontré que les artéres des mammelles communiquoient avec les vaiſſeaux lactiferes, & ceux-ci avec les veines. Eſt-il donc ſurprenant que ce venin

s'inſinue avec tant de facilité dans des conduits ſi ouverts, qui ne ſont revêtus que de l'Epithelion, s'enflent & ſe roidiſſent, comme le gland de la verge dans l'acte vénérien? Combien de perſonnes ſaines, en s'approchant imprudemment d'un Vérolé, dans le tems que le venin s'exhale de ſon corps par la vertu du Mercure, ont payé cher leur témerité, principalement dans les lieux, où on allume des fourneaux, & où le malade reſpire un air presque auſſi chaud que le corps humain. Il faut avoüer, que ceux qui ont écrit, que ce mal ne pouvoit ſe communiquer que par le coït, ont été cauſe de bien des malheurs. Mais pour paſſer le reſte ſous ſilence, n'eſt-il pas évident que la ſalive a la proprieté ſinguliere de réunir toutes les particules contagieuſes du venin vénérien, puisque par le moyen du vif argent, elle lave celui qui eſt dans un corps infecté? Si un chien léche la ſalive d'un Vérolé, dans le tems qu'elle ſort en abondance par l'action du Mercure, il meurt presque-tôt, mais non pas de la Vérole; (car il eſt conſtant par des expériences, qu'il ſeroit affreux de rapporter, que ce venin n'infecte que les hommes): il n'eſt donc pas néceſſaire, pour trouver la cauſe ordinaire des ulceres vénériens, qui infectent le larinx & le pharinx, de recourir, comme le bon Vercelloni, à la ſimpathie chimérique de la matrice avec le goſier.

Pour bien juger des progrès, que cette contagion peut faire, lorsquelle s'eſt fait jour au travers des pores de la peau; il faut conſiderer la chaleur de l'âge, du tempérament, du ſexe, du climat, &c.

Les

Les Médecins ont été ſurpris, de voir qu'Hippocrate ait poſé pour un axiome, que les enfans ſont très chauds, & qu'il ait déduit delà toutes leurs maladies. Leurs corps, diſoient-ils, ſont remplis d'humeurs aqueuſes, qui circulent lentement; mais leur pouls, & le thermometre de Fahrenheit, prouvent ſenſiblement le contraire: ce qui fait comprendre pourquoi la contagion vénérienne attaque quelquefois les enfans avec tant de violence, qu'on en a vû avant l'eſpace de trois mois, dont tout le corps n'étoit presque qu'une playe. Une autre verité, c'eſt que les femmes ſont plus froides que les hommes, comme on en peut juger par le peu d'ardeur qu'on remarque dans la plûpart pour le coït. Voilà ſans doute, la raiſon pour laquelle on en voit qui tiennent ſi long-tems cachées les ſemences de ce mal, qu'il les infecte ſouvent jusqu'aux os mêmes, ſans que leur ſanté paroiſſe alterée; d'où il ſuit, que la chaleur ſeule augmente l'action de ce vénin; le mouvement, les veilles, les alimens, la boiſſon, les médicamens, toutes les choſes en un mot internes & externes, qui augmentent la circulation, le rendent extrémement ſubtil & volatil, comme l'expérience ne le démontre que trop ſouvent. Un jeune homme, par exemple, croit avoir eu affaire impunément avec une femme infectée, parce que depuis huit jours qu'il mene une vie ſobre & tranquille, il ne paroît aucun ſymptôme vénérien; mais auſſi-tôt qu'il s'abandonne à quelque excès, la gonorrhée & d'autres maux plus dangereux ſe manifeſtent quelquefois, ſon ſupplice n'étoit que differé. Souvent auſſi on en eſt quitte pour la peur; mais en verité cette peur eſt

une inquiétude continuelle & ſi vive, que je ne ſçai comment il ſe peut ſe faire, qu'on achete ſi cher un repentir; car lorſqu'on a lieu de craindre les ſuites d'un coït ſuſpect, la moindre cuiſſon à la verge, la moindre démangeaiſon au bout du gland, le plus petit poil qui entre par haſard dans l'urethre, ou ſe trouve pris entre le prépuce & le gland, tout allarme, tout fait croire qu'on eſt infecté, comme tout fait croire à un jaloux qu'il eſt cocu.

On remarque auſſi tous les jours, qu'un malade qui croit être bien guéri de la Gonorrhé, ou même de la Vérole, parce qu'il a toujours obſervé une diéte exacte, voit recommencer ſon écoulement, ou ſes douleurs à la premiere débauche Enfin on ſçait par expérience, que le Virus ſe communique d'autant plus facilement, & eſt d'autant plus à craindre, que le jeu de la nature a été plus ardent. Le feu de l'amour eſt une vraye inflammation de tout le corps, & principalement des parties génitales, où il ſemble ſe concentrer; l'imagination, les deſirs, l'objet, allument ce feu: or plus un homme eſt embraſé de ces flammes amoureuſes, plus le Virus jette de profondes racines, qui pouſſent, pour ainſi dire, une infinité de branches par tout le corps. Je mets en fait que parmi pluſieurs jeunes gens qui baiſent la même Courtiſanne, les plus beaux ſeront toujours les plus infectés; & d'autant plus que cette utile & pernicieuſe créature, ſera plus belle elle-même, parce qu'alors le mâle & la femelle s'excitent tous deux aux tranſports les plus vifs; c'eſt pour cette même raiſon que de pluſieurs jeunes gens qui vont dans ce qu'on nomme

nomme par ironie un lieu honnête, les uns gagnent plus ou moins de mal, & les autres point du tout. On peut entendre par-là ce que les Anciens ont dit de la vipère, qui, selon eux, ne fait point de mal, quand elle n'eſt point en colère, ou animée. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'un venin refroidi, appliqué à un corps froid, ne nuit jamais: *Morta la beſtia, morto il veneno.* Ces choſes ſont plus dignes d'attention, qu'elles ne le paroiſſent; car il eſt conſtant, que plus un *Siphilitique* eſt beau, jeune, amoureux, & d'un tempérament ſanguin, plus le Virus s'eſt ancré chez lui & en conſéquence eſt difficile à guérir.

Quand on connoît, comment ſe fait la propagation de ce mal honteux, il n'eſt pas mal aiſé de'en déduire la nature: il paroît d'abord clairement, que c'eſt un venin, comme nous l'avons déja nommé; & que ce n'eſt pas ſans raiſon, que M. B. le met dans la claſſe des autres vénins contagieux; puiſqu'auſſi-tôt qu'il s'eſt inſinué dans nos veines, en ſi petite quantité qu'on puiſſe l'imaginer, il rend, comme eux, nos humeurs cacochimes. Gardez-vous donc de confondre ce qu'on nomme Virus venérien, avec cette matiére jaune, brune, ou verdâtre, qu'on voit dans ce vilain mal. Cela ſeroit auſſi ridicule que de s'imaginer, que toute une maſſe d'un purgatif, fut purgative; en effet il eſt démontré par N. Pechlinus, qu'il n'y a peut-être pas la dixiéme partie d'un tel remede qui ait cette vertu. Le Virus dont il s'agit, eſt donc cette contagion ſubtile, ce poiſon inſenſible, & dont la nature ne peut être connuë que par les effets, ce miasme, en un mot,

que

que la matiére virulente contient. Ce venin infecte ſi promtement le corps le plus ſain, s'agrandit, pour ainſi dire, & ſe reproduit lui-même avec tant de facilité, que pluſieurs Auteurs ſe ſont imaginés, que ce venin n'eſt autre choſe qu'un amas de petits animalcules, qui ſe multiplient avec une vélocité infinie. Je parle, comme on en peut juger par ce qui a été dit, du ſyſtême de M. Deidier, & des vers imperceptibles, que de Sault fit éclore il y a quelques années: mais la bonne phiſique doit pour jamais faire diſparoître des chimères qui n'ont pu être enfantées que par une ſpéculation trop oiſive. Il faut ſçavoir que ces Partiſans des vers, ont fondé leurs conjectures ſur le vif argent, qu'ils ont regardé comme l'antidote du mal venérien; mais Sydenham, ce prudent & heureux Praticien de Londres, nous a appris qu'il ne corrige point ce venin, & n'a réellement aucune vertu ſpécifique. Ne voit-on pas en effet, un homme mourir de la Vérole, quoiqu'il ait le corps, & même les cavités des os remplis de Mercure, comme la diſſection des cadavers l'a ſouvent fait voir? D'ailleurs en détruiſant ces petits inſectes véroliques, pourquoi ce foſſile épargneroit-il ceux de la ſemence? car enfin nous voyons que ceux qui ont eſſuyé pluſieurs fois les tortures de la ſalivation mercurielle, bien loin d'être ſtériles, engendrent ordinairement des enfans ſains & vigoureux.

Quelque partie du corps que le Virus venérien affecte, il y cauſe de la rougeur, de la douleur, de la tenſion: en un mot, il commence par exciter une petite inflammation, comme nous le dirons dans un moment, en parlant de la chaudepiſſe;

piſſe; donc ce venin eſt phlogiſtique. Laiſſé à lui-même, il ronge & fait des ulcères, donc il eſt corroſif; à force d'épaiſſir les humeurs, il forme differentes ſortes de tumeurs & de calloſités, d'ou il ſuit, qu'il a une vertu coagulante: il ne s'inſinue pas au travers d'une peau dure, calleuſe, racornie, ou dont les pores ſont reſſerrés par le froid: le ferment de la groſſe Vérole, eſt donc bien plus denſe & plus fixe que celui de la petite. D'ailleurs quand il a pénetré dans le corps, il s'y tient long-tems caché ſans nuire, comme on le voit dans la Vérole, qui ne ſe manifeſte quelquefois que bien des années l'avoir meritée.

CHAPITRE IV.

Du ſiege du venin Vénerien.

MONSIEUR Aſtruc prétend contre moi, *p.* 555. que M. B...., n'établit pas toujours le ſiége du Virus Vénerien dans la graiſſe, & qu'il n'a rien lû dans toute la Diſſertation de ce célebre Auteur, qui favoriſe cette concluſion que j'en tire dans le Discours préliminaire du petit Ouvrage que je donnai il y a quelques années ſur cette matiere. Cependant je le demande au ſçavant Adverſaire à qui j'ai eu l'honneur de répondre; pourquoi M. B..... fait-il, & dit-il être obligé de faire une Deſcription exacte du pannicule adipeux, pour

expliquer ſon ſyſtême ſur la Vérole? Pourquoi dit-il que la membrane cellulaire de Ruiſch qui environne les glandes de Cowper, les proſtates, les véſicules ſeminales, &c. ſert de ſiege aux diverſes eſpeces de gonorrhée? Pourquoi donne-t'il des ſignes pour faire connoître ſi le Virus eſt répandu dans toutes les cellules graiſſeuſes, & fait-il conſiſter la cure de la Vérole dans l'évacuation de toute l'huile infectée? D'ailleurs il dit en termes formels, *p.* 195. de ma Traduction qui eſt exacte, *ſon vrai ſiege eſt toujours dans la graiſſe du corps humain.* Toutes ces choſes prouvent, ce me ſemble, très-clairement que le mal Vénerien n'a point d'autre ſiege que la graiſſe, ſelon M. B.....; mais un fait qui ſaute aux yeux, ne merite pas tant de diſcuſſion. Il ſeroit plus interreſſant pour le Lecteur de ſçavoir, je ne dis pas ſi cette opinion eſt neuve, mais fondée; ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans les ulceres Véneriens, les muſcles découverts paroiſſent d'un rouge vif. La contagion ne détruiroit donc que la tunique graiſſeuſe; elle trouve en effet moins de réſiſtance dans cette membrane que par-tout ailleurs, c'eſt pourquoi elle s'y répand, s'y multiplie avec une facilité prodigieuſe, & ſemble reſpecter les fibres charnuës des muſcles qui réſiſtent & repouſſent ſans ceſſe par leur contraction. Il eſt vrai que ce mal affecte, pour ainſi dire, de ſe communiquer aux parties du corps, où il ne paroît pas qu'il y ait aucune graiſſe; mais la fine membrane de Ruyſch, qui ſe trouve en tous ces endroits, fait tomber cette objection; ſes cellules ſont continuellement arroſées d'une huile fine & trés attenuée, afin qu'elles puiſſent ſe dilater pendant l'érection; ce qui fait

que

que le Virus infecte (a) ces parties d'autant plus facilement, qu'elles ne ſont couvertes que de l'Epithelion, dont les pores s'ouvrent proportionnellement à la dilatation de la ſurface du gland. Voilà, comme vous voyez, une opinion probable, fondée ſur des faits anatomiques & des obſervations de pratique; mais il faut avoüer que celle de M. Aſtruc eſt encore plus vraiſemblable: il prétend que quelque partie que le Virus affecte, il réſide toujours, & fait, pour ainſi dire, ſon nid dans le ſang, ou la lymphe de cette partie, de ſorte qu'enfin à la faveur de la circulation le venin étant porté dans toutes les parties, infecte toutes les humeurs & produit la Vérole. Quoiqu'il en ſoit, ce Virus ſe prend dans les parties huileuſes du corps, comme un oiſeau dans la gluë, & on peut dire avec verité, que s'il n'a pas toujours ſon ſiége dans la graiſſe, il affecte en quelque ſorte de ſe loger dans cette humeur, préferablement à toute autre.

CHAPITRE V.

De la Gonorrhée des hommes.

POUR comprendre quel peut être l'effet de la Gonorrhée dans l'homme, il faut connoître la ſtructure de la partie, où elle ſe manifeſte, Ce n'eſt presque qu'un tiſſu de cellules

(a) *Voyez* ma Traduction du Syſtême de M. Boerrh. *p.* 155. 156. 157.

que la ſeule imagination d'un objet aimable dilate prodigieuſement, ſur-tout quand elle eſt accompagnée d'un bon tempéramment. Ces cellules pendant l'erection ſont incomparablement plus minces qu'une feuille de papier fin. Si on exprime tout le ſang contenu dans cette partie, on la réduit presque à rien, tant elle eſt ſpongieuſe. Eſt-il donc ſurprenant que le mal vénerien ſe manifeſte par des ſymptômes ſi differens de ceux qu'il produit dans les autres parties du corps, ſur-tout ſi l'on fait attention que ce membre n'eſt revêtu que de la plus fine Epiderme.

Pour éviter la confuſion, M. B..... & après lui M. A...., diſtinguent ſçavamment diverſes eſpeces de Gonorrhée dans les hommes, comme j'aurai ſoin de faire, en parlant de celles des femmes. En effet, je crois qu'il y a autant de difference entre la premiere & la ſeconde, la ſeconde & la troiſiéme, &c. qu'entre des maladies réellement diſtinctes; mais je ne ſçai s'il eſt auſſi facile de les diſtinguer, qu'on le penſe. L'urethre, en ſortant de la veſſie, deſcend droit en bas l'eſpace d'un pouce, & remonte enſuite en haut un peu obliquement jusqu'à l'os pubis, d'où après avoir reçû le ligament ſuſpenſoir de la verge, elle deſcend en ligne droite jusqu'au gland. Elle eſt fort étroite proche le ſphincter, s'élargit tout à coup, ſe rétrecit auſſi-tôt que les corps fongueux ſe joignent à elle, & enfin eſt fort étroite à ſon extrêmité; ce qui fait que la matiere venant d'un canal large dans un plus étroit, s'y arrête & y fait presque toujours une fiſtule. Vous voyez qu'il n'eſt donc pas ſi facile de diſtinguer ſi la matiere de la gonorrhée vient du

corps

corps fongueux de l'urethre, ou de ce canal même, & ſi elle réſide antérieurement, ou plus ou moins poſterieurement. En effet, lorsque le membre eſt en repos, mol, flasque ou relâché, la matiere coule pendant la nuit de la partie poſterieure à l'anterieure: c'eſt pourquoi en ſe preſſant la verge doucement depuis la racine jusqu'au bout du gland, on obſerve le matin, avant que d'uriner, une grande quantité de matiere qui s'eſt accumulée en cet endroit.

On ne croit plus comme autrefois que cet écoulement vienne des vaiſſeaux ſpermatiques; car quel homme aſſez fécond pour fournir autant de ſperme qu'il coule de cette matiere pendant 24. heures dans la gonorrhée; d'ailleurs ce flux eſt involontaire, ne cauſe aucun plaiſir, eſt d'une couleur & d'une odeur bien differente de celles de la ſemence. Il n'a donc rien de commun avec elle; une raiſon plus ſolide encore eſt que l'éjaculation d'une petite quantitée de ſemence dans des congrés réiterés, ou par d'autres moyens plus honteux, cauſe un épuiſement & une laſſitude, dont les gens foibles & délicats reviennent avec peine, au lieu qu'on ſupporte aiſément le long écoulement d'une gonorrhée, où il ſe fait chaque jour une diſſipation beaucoup plus conſidérable de cette prétenduë liqueur ſeminale. Ce flux n'eſt donc, à proprement parler, qu'une ſuppuration virulente de l'urethre, toujours cauſée par un coït impur, ou pour s'être approché trop près du lieu où il s'exerce, & jamais par les menſtruës ſeules, les fleurs blanches, &c.

Cette contagion ſe manifeſte plus promptement dans

les uns que dans les autres, pour des raiſons que nous avons détaillées cidevant. Elle produit ſon effet 4. 8. ou 12. jours après celui où l'on a manqué de prudence. Toutes choſes égales, on eſt plus à plaindre quand ce mal paroît très-promptement, c'eſt un ſigne certain que le poiſon en a plus de force & d'activité; & j'ai toujours remarqué que ces chaudepiſſes ſi preſſées de paroître, étoient les plus vertes, & les plus difficiles à guérir. Je ſçai, à n'en pouvoir douter, qu'on ne les gagne presque jamais qu'avec des femmes qui ont la Vérole, ſans avoir quelquefois aucune gonorrhée.

Ceux qui ſont pris pour la premiere fois, diſent qu'ils ſentent comme un ver qui rampe dans l'urethre; or ce prétendu ver n'eſt autre choſe qu'une matiere âcre veneneuſe, qui diſtend les émiſſaires des lacunes de Morgagni, & fait effort pour ſortir. C'eſt pourquoi on ſent je ne ſçai quelle réſiſtance, qui fait qu'on ne peut rendre l'urine que goute à goute; la douleur ſe fait ſentir jusqu'à l'extrémité du gland; c'eſt alors que les gens experts ſont sûrs d'être punis de leur imprudence, avant méme que la punition ſoit déclarée; en effet ils n'ont qu'à ſe preſſer la verge, comme je l'ai dit, pour en faire ſortir une matiere ſemblable à de la crême de lait nouvelle, qui s'augmente tous les jours, à moins que ſon cours ne ſoit troublé par des débauches, ou par de mauvais remedes. Sa couleur acquiert les mêmes nuances que la morve qui coule du nez dans le catharre de la membrane pituitaire de Schneider. Quelquefois la matiere de la gonorrhée devient brune, ſemblable à de la lie d'huile, paroît mêlée d'un

d'un peu de pouſſiere, & n'eſt point adhérente. Alors il eſt impoſſible de la guerir, ſans qu'il reſte toujours un petit écoulement, parce que l'urethre étant rongée par l'âcreté du venin, il ſe forme des ſinus qui cauſent de la douleur toute la vie, & que les remedes ne font qu'augmenter.

A meſure que le mal augmente & fait des progrès, il ſurvient des ſymptômes plus fâcheux. On en étoit quitte au commencement pour un petit écoulement de matiere, avec rougeur & chaleur à l'extrémité de l'urethre, ou ſouvent même ſans cela; mais à preſent on eſt incommodé d'une titillation incommode, d'un prurit douloureux; il ſe fait une petite inflammation aux parties génitales, aux réſervoirs ſéminaux, avec un ſentiment d'acrimonie cuiſante & brûlante, quelquefois le canal même de l'urine s'enflamme, d'où naiſſent la dyſurie & la ſtrangurie; on a des érections fréquentes, involontaires, violentes & douloureuſes, qui par la grande dilatation des cellules, ſont auſſi favorables à la propagation du Virus, qu'elles le ſont peu au jeu d'amour, auquel on ne peut alors s'amuſer ſans douleur. La gonorrhée devient-elle plus maligne, il ſurvient des chaleurs plus douloureuſes au périnée; la matiere, de blanche qu'elle étoit, devient de plus en plus jaune, ſafranée, d'un jaune tirant ſur le verd, ou tout-à fait verte, & quelquefois même brune, comme nous venons de le dire. L'urine eſt ſi âcre, & ſon conduit quelquefois ſi enflammé, qu'on ne peut piſſer ſans de grandes douleurs. Dans l'érection à la partie poſterieure du membre, on ſent auſſi quelquefois une corde dure & roide; c'eſt l'urethre qui ne pouvant

vant prêter avec les cellules fongueuſes de la verge, parce qu'elle eſt enflammée, fait effort contre le membre mutin, & le force même de ſe recourber en bas, ce qui ne lui donne certainement pas une attitude propre au déduit, & je ne penſe pas que le cœur en diſe dans cet état. La verge ſe contourne encore de de différentes façons, & cela lorsque ſon ligament membraneux eſt enflammé. Enfin on ne peut érectionner ſans avoir un ſentiment de conſtriction ou de reſſerrement, & lorsque cet état ceſſe, on voit quelquefois ſortir des goutes de ſang avec la matiere de la gonorrhee, ſoit parce que l'urethre eſt excoriée jusqu'au vif, ou parce que les levres des petits ulceres ſe ſont rompuës. Voilà ce qui arrive dans les deux premiers périodes de la gonorrhée. Dans le troiſiéme, tout ſe calme peu-à-peu, la chaleur, la douleur, l'érétisme, l'inflammation; l'humeur devient de jour en jour plus belle, plus loüable, moins âcre, moins mordicante: elle file enfin, quand on la prend entre les doigts d'une façon ſenſible, & qui démontre bien que ſes parties commencent à ſe lier les unes aux autres, & par conſéquent deviennent analogues à l'humeur ſaine & naturelle des lacunes, des glandes de Couwper, des proſtates, ou même des véſicules ſpermatiques, ſuppoſé qu'elles ſoient alors le ſiege du Virus. A meſure que la guériſon avance, on voit dans l'urine des filamens de limphe épaiſſe, qui ſont des ſignes certains que l'ulcere ſera bien-tôt tout-à-fait cicatriſé ou guéri; car on n'eſt véritablement ſûr de la curation radicale, que lorsque l'écoulement s'eſt arrêté à propos,

pos, & qu'on peut deſormais ſans douleur, & ſans le renouveller, ſe livrer au plaiſir de l'amour.

CHAPITRE VI.

De la Gonorrhée des femmes.

Je paſſe aux Gonorrhées des femmes, dont je ne ſçai pour quoi M. B.... ne parle point. La peau finit à la largeur d'un pouce près de l'orifice interne du vagin, où elle ſemble coupée, comme elle l'eſt à la bouche. L'épiderme continue ſon chemin, & va couvrir tout l'interieur de ces parties. Sous cette fine membrane on en trouve une autre presque tout-à-fait ſemblable au voile du palais, ſi bien décrit dans les Inſtitutions de Médecine de M. B....., remplie de veines, d'arteres, de cryptes mucilagineuſes, dont les émiſſaires ſont ouverts. Jugez parlà des effets que le Virus Vénerien peut produire en ces parties, qui s'enflent comme la verge pendant le coït. Le venin ſe communique rarement à la partie ſuperieure du vagin, non que les liqueurs de l'homme ne ſoient éjaculées jusques là, (car Ruiſch a démontré, contre l'opinion d'Harvée, qu'elles étoient pouſſées bien plus loin) mais parce que ce lieu eſt ſi mince & ſi poli, comme Graaf l'a fait voir, que la matiere du coït en découle bien-tôt après. Il n'y a ni lacunes,

ni valvulés, ni glandes en cet endroit, mais ſeulement de petits pores ſemblables à ceux de la racine de la langue, qui ſelon les differens changemens de leur diametre, laiſſent ſortir le ſang menſtruel, les fleurs blanches, &c. s'il eſt dans le corps un endroit où les arteres apportent plus de liquide qu'il n'en eſt repris par les veines, c'eſt dans celui-là, & dans la cavité de la matrice. Cette ablution continuelle empêche ſans doute le venin de ſe fixer dans ce lieu. Les rides du vagin qui ne ſont pas tout-à-fait orbiculaires, mais ſemblables aux valvules des inteſtins grêles, commencent à peu pres vers ſa troiſiéme partie, elles ſont formées par des papilles nerveuſes, & ſont en grande quantité vers la partie inferieure du vagin, où, ſelon moi, réſide la premiere eſpece de gonorrhée. Les vaiſſeaux dilatés par la contagion fourniſſent une quantité de matiere extraordinaire, ſemblable à celle des ulceres Véneriens; de ſorte qu'on peut dire que la gonorrhée qui préſerve de la Vérole, eſt une eſpece de Vérole externe, & la Vérole une eſpece de gonorrhée, qui vient de l'interieur à l'exterieur. Ce flux ne ſurvient jamais qu'après un coït impur, il dure encore après le tems des régles, s'augmente ſi ſenſiblement, & acquiert en ſi peu de tems une couleur jaune, qu'il eſt aiſé de le diſtinguer des fleurs blanches. La ſeconde eſpece de gonorrhée eſt celle qui infecte ce corps glanduleux, dans le centre duquel s'ouvre l'urethre, & dont les émiſſaires, qui ſont exterieurs, lancent avec force pendant le coït une humeur glutineuſe, qui n'eſt véritablement point de la ſemence, comme celle de l'homme, qui n'eſt pas même la ſemence de la femme,

car

car elle n'en a point, & n'en a pas beſoin, mais cependant qu'elle n'éjacule jamais ſans ſe pâmer comme les hommes, quoique le plus ſouvent avec moins de plaiſir;

Et ſine te non libet eſſe mihi,

fait dire à Sapho un grand Maître en l'art d'aimer. *Ovid. Epit. XV. v. 130.*

Lorsqu'une cavale rend les dernieres goutes d'urine, l'urethre anterieurement tirée par la contraction du muſcle de Santorini, laiſſe voir ce tubercule qui forme quelquefois une tumeur groſſe comme un œuf de pigeon. La femme ſent alors une demangeaiſon presque continuelle & fort incommode, principalement au clitoris, & à ſes environs, comme elle la ſent au vagin, quand le mal y eſt fixé; & ce qui eſt un ſigne pathognomonique de cette eſpece de gonorrhée, elle ſouffre une grande douleur en rendant les dernieres goutes d'urine, & ne ſouffre plus aprés. Si le corps fongueux de l'urethre eſt infecté, j'y établis la troiſiéme eſpece de gonorrhée, quoiqu'il faille convenir qu'elle eſt bien plus rare que dans l'homme. La difference de la partie en donne la raiſon. Mais, ſuppoſé le cas, je dis que l'âcreté de la matiere cauſe alors une ardeur d'urine fort douloureuſe: ſymptôme qui n'accompagne pas toujours toutes les maladies de ce nom dans les femmes, comme pluſieurs ſe l'imaginent, faute de ſçavoir diſtinguer les differens ſieges de ce mal. La quatriéme & la derniere eſpece eſt celle qui infecte des glandes aſſez conſidérables qui ſe trouvent toujours à la partie inferieure

des grandes lévres. Bartholin les a décrites ſous le nom de Proſtates. Morgagny en a donné la figure; mais Santorini eſt le ſeul qui nous ait enſeigné leur vraie ſituation: néceſſairement preſſées par la contraction du ſphincter du vagin, elles expriment leur liquide, comme les glandes de Cowper dans l'homme. Les Auteurs qui ont fait mention de ce mal, ne paroiſſent pas en avoir compris la cauſe. Quelquefois la contagion détruit toute la graiſſe de la motte, le rectum fait ſortir les excremens par le vagin, & forme enfin des fiſtules qui ont fort étonné le bon Vercelloni. Les ſignes de cette gonorrhée ſont un écoulement très-ſenſible de matiere mucilagineuſe, une tenſion aux parties laterales de la vulve, une inflammation avec tumeur externe aux tégumens, &c. Je ne connois point d'autre gonorrhée dans les femmes que celle que je viens de décrire. M. de Littre (a), Morgagny (b), & principalement Santorini (c), qui ont diſſequé tant de filles de plaiſir, n'ont jamais trouvé d'autre ſiege de ce mal. La matrice, les trompes de Fallope, les ovaires, ces ampoules, que Naboth a priſes pour des œufs, n'ont jamais été infectées de cette contagion.

(a) Acad. R. des Sc. 1711.

(b) Adv. 4. p. 72.

(c) Obſ. Anat. p. 213.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la Cure de la Gonorrhée des hommes.

SANS m'arrêter plus long-tems à la théorie de ce mal, je paſſe à la pratique, au profit de laquelle doivent tourner toutes nos recherches & nos raiſonnemens. Nous allons d'abord paſſer en revûë toutes les méthodes dont on s'eſt ſervi pour guerir ce flux Vénerien.

Les Partiſans des remedes diuretiques diſent que la gonorrhée eſt dans le ſang, & que comme le ſang ſe purge par les urines, il ſuit que plus il s'en ſépare dans les reins, & plus il ſe purifie de cette contagion; mais il eſt conſtant que la gonorrhée n'eſt qu'un vice local, & qu'il n'y a point d'autre lieu infecté que l'urethre. J'avoüe que les diuretiques déterminent vers ce canal une grande abondance d'urine, qui emporte avec elle une grande partie du virus Vénerien; mais ſi la matiere coule avec peine, eſt âcre, jaune, verte, brûlante, de quoi ſervent-ils alors? Auſſi voyons-nous que les Chirurgiens, après avoir tenté inutilement cette méthode, ont recours à la térébentine, aux baumes du Perou, de Cópahu, &c. qui corrigeant l'âcreté de l'urine, ont des effets aſſez heureux dans les gonorrhées ſimples; car dans celles qui ſont malignes, M. B.... a ſouvent obſervé avec M. Raw que ces baumes font enfler les teſticules.

L'autre méthode qui n'eſt plus en uſage, eſt celle de Tulpius. Il pulveriſoit des cantharides & mêloit cette poudre avec de l'eſprit de Nitre dulcifié, ce mêlange produit une efferveſcence ſi conſidérable & de ſi longue durée, qu'elle a fait croire au fameux Homberg qu'il y avoit des efferveſcences presqu'éternelles entre des acides & certains alcalis. Bartholin mêloit cette poudre avec de l'eſprit de vin dans une phiole, il en donnoit, ainſi que Tulpius, quelques goutes qui guériſſoient, ſi on les en croit, les gonorrhées les plus opiniâtres. Mais de funeſtes experiences nous ont appris que cette teinture antigonorrhaique eſt très-dangereuſe, quoiqu'en diſe le Boerrhaave des Allemands (a); elle rend en effet les ſels de l'urine ſi âcres, qu'ils rongent la tunique nerveuſe de la veſſie, & font ſortir tout le mucilage dont elle eſt couverte, & quelquefois même du ſang pur. Il eſt ſurprenant que ces effets qui étoient connus de ces Auteurs, bien loin de détruire la confiance qu'ils avoient en ce remede, leur ait fait croire qu'il avoit la vertu d'attenuer, pour ainſi dire, le venin Vénerien, & de guérir la gonorrhée, puisqu'il fait couler une matiere mucilagineuſe ſemblable à celle qu'on voit ſortir dans ce genre de mal.

Il y en a qui ont recours à des injections aſtringentes; par-là ils veulent arrêter l'écoulement avant que tout le virus ſoit ſorti du lieu par où il eſt entré. Or quels maux ne peut pas cauſer cette pernicieuſe méthode? Les orifices des lacunes étant reſſerrés, & même fermés, la matiere qui ne peut s'échap-

(a) F. Hoffm. *Pharm. Med. Chim. L. 5. S. 4. 76.*

s'échapper par l'urethre, pénetre dans les lacunes voiſines qui communiquent toutes enſemble, s'y accumule, les diſtend avec douleur, & rétrograde jusqu'aux proſtates; le venin ayant corrompu cette liqueur qui ſert de nourriture à l'homme futur débarqué des veſicules ſeminales, ſelon l'expreſſion ſinguliere de Leal Lealis, pénétre bien-tôt dans ces veſicules: alors les vaiſſeaux déferens étant comprimés, le ſperme qui ne peut refluer par ces mêmes vaiſſeaux, reſte dans la ſubſtance interne du teſticule, & y forme enfin une tumeur égale qu'il eſt aiſé de diſtinguer de l'Hydrocele. Si l'on injecte avec force quelque liqueur dans la grande lacune anterieure de Morgagni, elle pénétre jusques dans la membrane cellulaire de l'urethre par le moyen de petites veines qui communiquent avec cette membrane, & s'ouvrent dans la cavité des lacunes; ainſi ce tiſſu celluleux qui eſt ſéparé des corps ſongueux de la verge, comme Ruiſch l'a démontré, étant enflé & tendu par la matiere de la gonorrhée, toute la verge doit ſe courber inférieurement en forme d'arc, parce que ces corps ſongueux qui ſont flasques & relachés, ne ſont pas capables de réſiſter à une diſtenſion ſi conſidérable. Ce venin faiſant toujours de nouveaux progrès, & s'inſinuant de plus en plus dans les vaiſſeaux ſanguins de cette partie, eſt-il ſurprenant qu'une ſimple gonorrhée dégénere en Vérole? Et Sydenham n'a-t'il pas eu raiſon de condamner en general toute ſorte d'injections dans une ville où les aſtringens les plus âcres ſont ſi fort en uſage? Lorsqu'un homme ſe porte bien, il ſort à peine de l'urethre pendant un mois dix goutes de cette humeur gluanre dont

la

la nature fait quelquefois couler en un ſeul jour deux, trois ou quatre dragmes pour ſervir de véhicule au venin Vénerien, & le chaſſer du corps. Si la nature ne faiſoit bien plus que le Médecin, par quel art pourroit-il faire ſortir cet atôme virulent d'un tel labyrinthe? Toute la ſageſſe conſiſte donc à la ſuivre pas à pas. En effet ſi dans une once de cette matiere, il y a par exemple un demi grain de virus, il ſuit qu'il en ſort d'autant plus, qu'elle coule plus abondamment. Quelle eſt donc l'audace du Charlatan qui s'oppoſe évidemment à tout ce que la nature a préparé pour chaſſer le venin? Tout homme qui ſe vante d'avoir un ſecret pour la gonorrhée eſt un impoſteur. Cependant un illuſtre Ecrivain Anglois a fait imprimer un Traité de la gonorrhée en Anglois & en Latin, pour faire connoître à toute la terre qu'il avoit une injection qui guériſſoit radicalement ce mal dans ſon commencement. Plût à Dieu que ce ſecret me fût connu, pour avoir le plaiſir de le publier! Mais exiſte-t'il en effet, & le témoignage de cet Auteur ſuffit-il pour le prouver? M. Boërrhaave nous a dit avoir vû pluſieurs perſonnes qu'il avoit traitées, & qui n'étoient pas tout à fait guéries. Il lui a écrit pluſieurs Lettres pour le prier de rendre ſon ſecret public; & Coſturne lui a répondu ce qu'on lit dans ſon traité p. 85. que ſon injection étoit trop efficace pour être communiquée à des hommes auſſi pétulans, &c. plaiſante raiſon! on a cherché en vain ce remede dans l'antimoine, le Mercure, &c.

Si les injections ſont utiles, ce ſont celles qui ſont douces, amies des nerfs, & dont on ſe ſert au commencement de

de la Gonorrhée: Par exemple, prenez de l'Eau de roſes & de ſureau deux onces de chaque, d'aloès trois grains, de miel deux dragmes. Cette injection n'eſt aucunement dangereuſe, pourvû qu'on ne la pouſſe pas avec impétuoſité; au contraire, elle eſt très-ſalutaire, puisqu'elle relâche les vaiſſeaux, & attire par conſéquent la matiere au dehors.

Il eſt une méthode particuliere de guérir la Gonorrhé, & dont M. B. paroît grand Partiſan; je parle de l'uſage des purgatifs hydragogues. Les humeurs visqueuſes changées en eau par la vertu de ces remedes, coulent dans les inteſtins par les orifices des vaiſſeaux meſeraiques. L'expérience prouve qu'ils agiſſent ſur l'urethre, & déterminent vers ce canal une partie des humeurs converties en eau; cette méthode eſt donc conforme au deſſein de la nature. Lorsqu'il entre le plus petit corps étrange dans l'œil, que fait-elle pour s'en délivrer, elle y donne une plus grande quantité de larmes, qui viennent de ce que la glande lacrimale, irritée par ce corps, eſt forcée de ſe contracter plus ſouvent; par-là ce corps étrange eſt noyé dans l'eau qu'il attire, & ſort enfin avec elle. Admirez combien elle eſt uniforme dans ſes opérations: on obſerve en effet la même choſe dans la gonorrhée. Cette particule veneneuſe d'une petiteſſe imperceptible, qui conſtitue ce genre de mal, ayant une fois entré dans le canal de l'urethre, y cauſe d'abord une irritation comme dans l'œil, & en conſéquence de cela, la nature envoie au ſecours de la partie une grande quantité de matiére, avec laquelle ſeule le venin doit ſortir par la même porte, par laquelle il eſt entré. De

cette reflexion, il ſuit clairement, que la meilleure méthode, eſt celle qui fait couler le plus abondamment. Suivant M. B.... il faudroit donc purger ces malades avec des purgatifs hidragogues, en grande doſe, & auſſi ſouvent qu'ils pourroient le ſupporter, jusques à ce que la matiére de la gonorrhée eût une conſiſtance, & une couleur louable. J'adoptai entiérement ce ſyſtême dans la premiere édition de cet Ouvrage; je l'adoptai même dans la pratique: je donnois pour médecine aux jeunes gens robuſtes 15. grains de racine de Jalap avec autant de Diagrede & de Mercure doux: les uns ſe plaignoient que je les purgeois trop, & trop ſouvent, & que cela les épuiſoit: dans d'autres, l'inflammation, loin de diminuer, augmentoit quelquefois: de ſorte, qu'enfin je ne conſeillerai jamais à perſonne d'avoir tant de confiance dans cette méthode, quelque poids que lui donne l'autorité reſpectable de notre illuſtre Auteur: On peut cependant ſe ſervir d'hydragogues dans le beſoin, c'eſt-à-dire, quand il faut purger; mais en plus petite doſe, & de plus loin à loin. Encore faut-il être bien ſûr, que les ſymptômes du mal ſont beaucoup calmes, autrement les purgatifs doux, comme la Caſſe, ou la Manne, dans du petit lait, méritent la préference; & ce n'eſt que dans les tempéramens difficiles à émouvoir qu'il eſt permis de les aiguiſer d'une petite doſe hydragogue: ces remédes forts, conviennent encore moins en été qu'en hyver, bien moins dans les pays chauds que dans les climats temperés; la chaleur de l'air qu'on reſpire ſuffit ſeule en quelque ſorte pour diviſer & attenuer les humeurs; & fait par conſéquent

l'office

l'office des hydragogues; en ce cas les remedes adouciſſans & rafraichiſſans ſont les plus ſalutaires, comme on l'éprouve dans les gonorrhées ſimples & benignes.

Parlons plus clairement, & diſons ingénuement nôtre avis, en faveur de ceux qui voudroient pouvoir ſe paſſer du ſecours d'autrui, comme cela ſeroit facile à bien des gens du monde, qui ont quelques idées de l'art, & non point un mal fort compliqué. Je dis donc, 1°. qu'il faut les faire ſaigner auſſi-tôt que la gonorrhée s'eſt déclarée; ſi le membre eſt enflammé; ſi l'on piſſe avec beaucoup de douleur; & ſeulement goutte à goutte; ſi l'on ſouffre dans l'érection, &c. & ſuivant les dégrés de cette inflammation, la ſaignée doit être prudemment réïterée. 2°. Il faut prendre pour boiſſon ordinaire, une ptiſanne adouciſſante, & rafraichiſſante, faite avec les racines de chicorée ſauvage, d'ozeille, de nenuphar, d'althea, &c. & les feuilles de parietaire, d'aigremoine, de laituë, &c. en ajoutant ſur chaque livre de décoction, un gros ou un demi-gros de criſtal mineral, ou de nitre purifié. 3°. On ſe tient le ventre libre par des lavemens faits de la même ptiſanne aiguiſée de quelques purgatifs doux, s'ils ne ſont rien ſeuls. 4°. Si l'inflammation eſt conſiderable, on doit préferer à la ptiſanne les émulſions faites des 4 grandes ſemences froides, avec le Nitre, & l'Eau, ou le ſyrop de Nymphea; on peut même y ajouter le ſoir, une demie once de ſyrop de Diacode, ou tout autre narcotique, s'il eſt néceſſaire de donner plus de calme à toute la machine qui a peché. 5°. Il arrive ſouvent que ces émulſions, ou même la ptiſanne rafraichiſſante,

dont nous avons parlé, refroidiſſe, affoibliſſe, & fatigue l'eſtomac: en ce cas il faudra bien avoit recours à l'eau commune tout ſimplement, ou au petit lait, avec le Nitre. J'avouë, que j'ai guéri pluſieurs Chaudepiſſes, legeres à la verité, avec ce ſeul remede; le regime d'ailleurs étant bien obſervé. 6°. Les Topiques ſont ſans contredit d'un bon uſage, & il eſt facile d'en uſer: on peut donc ſe baigner le matin pendant une demie heure le membre viril dans du lait tiéde, où dans de l'eau de Sureau, avec du Nitre & du Miel; ce qui ſe fait commodément à la ſelle, & même en liſant. Le cataplasme émollient recommandé par M. B..... eſt excellent; mais parmi bien des néceſſiteux, à qui je l'ai propoſé, je n'en ai pas trouvé un ſeul qui voulût s'y aſſujettir. 7°. L'Eau de Rabel, eſt d'un uſage ſalutaire, en ce qu'elle fait couler, on en met, 4 ou, 5 gouttes, dans une pinte d'eau ou de ptiſanne. 8°. Enfin l'eſſentiel eſt peut-être moins ce qu'on prend, que ce qu'on ne prend point: Je parle ici du regime convenable, ſans lequel il n'y a point de guériſon à eſperer; or ce regime conſiſte à ne jamais boire de vin, à ſe tenir en repos, & à n'uſer que d'alimens doux ſans ſel, qui en procurent à ce maudit ſerpent, qui fit ſuccomber la premiere femme. 9°. Lorsque l'inflammation eſt diſſipée, qu'on a été purgé pluſieurs fois a propos, que les urines coulent ſans douleur, & que la matiére morbifique paroît plus épaiſſe, plus douce, plus blanche, le but du Médecin eſt de déterger les ulceres internes, & de les conſolider enſuite. C'eſt ce que l'on fait, en prenant pendant 3 ou 4 jours de ſuite, un demi gros de terebentine

ſeule

ſeule, ou avec autant de rubarbe en poudre; enfin quand la matiere eſt parfaitement belle & ſaine, on peut avoir recours aux aſtringens: tels ſont le corail rouge préparé, le ſafran de Mars aſtringent, la pierre hematite, le ſang dragon, le cachou, dont la doſe eſt depuis 10. grains, jusques à 20. on en peut faire des bols avec la Conſerve de roſe rouge, ou le ſyrop de Coing, & on en doit prendre de deux jours l'un, jusqu'à ce que l'écoulement ait ceſſé; ce qui ne paſſe guéres ordinairement l'eſpace de 15 jours. On boit par-deſſus chaque bol, un verre d'infuſion de feuilles de Menthe, ou 2 ou 3 cueillerées d'eau diſtillée de Menthe.

J'avoüe qu'il eſt de gonorrhées incurables, comme on l'a remarqué il y a long-tems. Dans ceux dont toute la vie n'a été qu'un tiſſu de malheurs Véneriens, il reſte enfin un petit écoulement éternel, qui vient de la dilatation de vaiſſeaux paralitiques, ausquels il eſt impoſſible de rendre leur état, leur ton, ou leur reſſort naturel; mais ce flux n'eſt pas plus à craindre, que ſi après un Catharre fort long, la membrane pituitaire de Schneïder, ſeparoit plus de mucoſité qu'auparavant. On peut ſe marier avec cet écoulement, ſans craindre de ſouiller le lit nuptial; il n'a rien de virulent, mais auſſi il rend le membre mol: l'érection ne ſe fait qu'avec peine, & ne dure gueres; ce qui produit enfin une eſpece d'impuiſſance. Voyez M. Aſtruc, liv. 3. ch. 4. art. 3. & l. 4. ch. 10. vous y trouverez les meilleurs remedes qu'on puiſſe faire dans ces triſtes extrêmités.

Dans le ſecond Periode de la gonorrhée ordinaire, c'eſt-à-dire, lorsque les ſymptômes ont commencé à ſe calmer, on ſe ſert aujourd'hui de Frictions mercurielles, qu'on fait au perinée, aux parties genitales, au derriere, aux aines, dans l'homme; & dans les femmes, au perinée, au feſſes, aux levres de la fente, ou dans la vulve même. Ces frictions ſe font devant le feu, de 3 ou de 4 jours en 4 jours, avec ſeulement une ou deux dragmes d'onguent; une plus grande doſe, ou des frictions plus fréquentes pourroient faire ſaliver. Que ſi cependant on étoit menacé de ſalivation, il faudroit la détourner par quelque purgatif doux, enſuite diminuer la quantité d'onguent, ou augmenter l'intervalle des frictions; s'il fait froid, le Malade doit garder la chambre pendant tout le tems qu'on le frote; ce qui va environ à un mois: En même tems, on ne doit pas négliger l'uſage de tout ce qui peut delayer le ſang, l'adoucir, & deterger les ulceres véneriens: enfin ſi par quelque excès, ou imprudence, l'inflammation revient, & l'écoulement s'arrête, il faut laiſſer ces frictions, pour recommencer tout ce qu'on a déja fait dans le premier Periode: Tout ce qui a été dit jusqu'ici, touchant la Gonorrhée des hommes, peut & doit être appliqué à celles des femmes: il ſuffit d'y inſiſter plus fortement ou plus long-tems; parce qu'en effet, elles ſont bien plus difficiles à guérir.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Cure Prophylactique de la Gonorrhée.

J'AI dit dans mes Lettres ſur l'art de conſerver la ſanté, que les moyens de ſe maintenir dans l'état ſain, ſont, pour la plûpart, au pouvoir de tous les hommes, qu'ils ne conſiſtent presque qu'à ſçavoir prendre & s'abſtenir. Il n'eſt ſans doute point de cas où cette verité ſoit plus évidente qu'en celui-ci; car il n'y a qu'à *s'abſtenir*, pour prévenir le mal à coup ſur; mais enfin comme la nature humaine eſt neceſſairement foible, & qu'on ne peut gueres reſiſter à ſon tempérament, il ne s'agit point ici d'éviter ce mal par une privation vertueuſe, mais par des remedes qui en garantiſſent, ſoit qu'on les mette en uſage avant, pendant, ou après le coït. Je croirai n'avoir rien fait pour vous, dit Fallope *, dans ſon traité, *de Morbo G. ch. 89.* ſi je ne vous apprens l'art de *voir* impunément une belle femme gâtée; & à ce ſujet, pour donner des preuves de ſa bonne volonté, il recommande bien des remedes, qu'il dit avoir mis à l'épreuve ſur cent mille hommes, ſans qu'aucun, (il en prend Dieu pour témoin,) ait été infecté. Toute la précaution conſiſte, ſelon lui, à tremper le membre viril dans quelques décoctions vulneraires, aſtringentes, de Gayac, ou de Mercure. Agathus, ſon commentateur, propoſe ces mêmes remedes comme excellens aux deux ſexes, pourvû qu'on les applique aux parties qui les conſtituent; & cela

* Aſtruc, *liv. 3. ch. 2. p. 181. 182. 184. &c.*

cela après le combat vénerien: il loue de plus la fumigation mercurielle, qu'il veut qu'on détermine à ces parties. Par ces conſeils, les débauchés ont long-tems cru ponvoir l'être impunément.

Mais pour bien diſcuter la queſtion dont il s'agit; voyons s'il eſt réellement des moyens de ſe garantir du virus vénerien, en s'expoſant à ſa contagion; & ſuppoſé qu'il en ſoit, s'il eſt permis à un honnête Médecin de les publier. Quant au premier point, je ne crois pas qu'il y ait de remedes prophylactiques ſurs contre le mal Vénerien. Les injections de Charles Muſitan, & de Guillaume Cockburne, n'ont certainement pas plus de vertu, que les antivéneriens de Fallope & de ſon commentateur; & ſi l'on me demande ici ce que je penſe de cette guaine du membre familiere aux libertins, & que les Anglois nomment *Condum:* je repons qu'il n'y a pas d'apparence que ce ſoit un rempart bien aſſuré; car enfin n'eſt-ce pas une peau de la derniere délicateſſe? ſes pores dilatés par le frotement, ne peuvent-ils pas abſorber le venin? ſon tiſſu ne peut-il s'écarter ou ſe rompre dans la violence du combat?

Illi robur & æs triplex
Circà pectus erat, qui fragilem truci
Commiſit pelago ratem.

dit Horace; il en faut tout autant, dit M. Aſtruc, autour du membre viril, pour qu'il puiſſe s'amuſer ſans ſe perdte. Ceux qui ſont ſur la mer, ajoûte-t'il, ne ſont ſéparés de la mort que par une planche, courent risque de périr, & périſſent ſouvent

ſouvent en effet; de même ceux qui oſent combattre dans le champ de Venus, n'étant armés que d'un auſſi foible bouclier, commettent une imprudence, dont ils méritent d'être punis.

Quoiqu'il en ſoit, il faut avoüer qu'il y a un grand nombre d'expériences, qui favoriſent l'uſage du *Condum;* tel qui ne pouvoit aller dans un mauvais lieu, ſans gagner de mal, y va impunément depuis bien des années, qu'il ſe ſert de cette fine enveloppe; elle ſert d'ailleurs à menager les femmes & les filles, & par conſequent eſt utile aux gens à bonne fortune, que le plaiſir emporte trop brutalement, quoique fort émouſſé par cette petite cloiſon. A Dieu ne plaiſe, que toutes ces choſes puſſent favoriſer le libertinage! Au contraire quand les exemples de tant d'hommes, & même de Seigneurs, qui privés d'enfans, vieux avant la vieilleſſe, ſont contraints de traîner ſeuls une vie triſte & languiſſante, ne ſuffiroient par pour dépouiller le vice de ſes attraits ſéduiſans, la peinture ſeule des horreurs de ce mal affreux, n'eſt-elle pas aſſez éffrayante, pour ne faire trouver de charmes que dans la ſageſſe? Et puisqu'enfin l'invention dont il s'agit, n'eſt poinr abſolument ſûre, & qu'elle diminue beaucoup la volupté, qui réſide dans le contact intime des parties, ne vaudroit-il pas mieux vivre chaſtement, ou du moins n'uſer que d'un commerce ſain & permis, que de ſe mettre de gayeté de cœur en proye aux plus vives inquiétudes, & aux remords les plus cuiſans? On ne les prévient pas toujours, en ſe lavant après le coït, ſurtout, ſi l'érection a déja ceſſé. *

* Voyez ma traduction du ſyſtême de Boerh, pag. 156.

Pour ce qui regarde le ſecond point de la queſtion propoſée, ſuppoſé qu'il y eût des remedes prophylactiques ſûrs, contre le mal Vénerien, je dis avec M. Aſtruc, que non-ſeulement il ſeroit permis de les publier, mais même qu'on y ſeroit obligé en conſcience, ou par principes de Religion; car par-là tant de Nourrices, qui allaitent des enfans gâtés, tant d'enfans qui ſont infectés par leur Nourrice, tant de femmes par leurs maris, pourroient ſe préſerver de la contagion; & par conſéquent, dès-lors qu'on accordera que ces ſortes de remedes ſeroient fort à ſouhaiter, pourquoi les Médecins qui les indiqueroient, ſeroient-ils reſponſables de l'abus qu'on en pourroit faire? D'ailleurs par la même raiſon qu'on tairoit les médicamens prophylactiques, il faudroit auſſi ſupprimer les thérapeutiques; car enfin il eſt conſtant, que tous les jeunes gens ſeroient plus ſages, s'il n'y avoit point de remede au mal Vénerien; mais que dis-je! ils s'abandonneroient peut-être à des crimes mille fois plus affreux.

CHAPITRE IX.

Des Verruës vénériennes, du Phymoſis, & du Paraphymoſis.

Un ſymptôme du mal vénerien aſſez fréquent, & qui eſt commun au deux ſexes, c'eſt ce qu'on nomme verruës vénériennes, dont je vais expliquer l'origine.

Notre

Notre corps eſt extérieurement couvert de l'épiderme, qui eſt une membrane ou pellicule très-fine, & cependant très-ſolide, ſans aucuns vaiſſeaux découverts jusqu'à préſent Nous n'avons pas une idée ſi claire de la peau, elle eſt compoſée de trois choſes différentes ſi intimement unies, que les Anatomiſtes les décrivent toutes trois enſemble, & ne leur donnent qu'un ſeul nom. Outre le corps réticulaire, & des vaiſſeaux de tous genres, on trouve une couche de petits nerfs, d'où part un nombre prodigieux de papilles, dont Malpighi a démontré l'exiſtence par tout le corps. Après avoir injecté avec ſuccès une partie dénuée de la peau, on ne voit avec un microſcope que de petits vaiſſeaux remplis de cire; ce qui feroit douter de l'exiſtence de ces papilles, ſi on ne ſçavoit que dans tout le corps, il n'eſt point de nerf, qui n'ait une guaine vaſculeuſe, & que ces petits vaiſſeaux ſont ceux qui environnent chaque papille, & que Ruyſch a injectés le premier.

D'ailleurs on les voit clairement ſans microſcope, lorsqu'après avoir rempli de cire toutes les artères ſubcutanées, on laiſſe la partie injectée dans de l'eau tiéde, ou même dans un lieu humide, pendant quelques jours, alors l'épiderme qui commence à ſe putréfier, ſe ſépare & laiſſe voir ſenſiblement le raiſeau de Malpighi, & les papilles mêmes dans les lieux où ce raiſeau n'eſt point. Cette obſervation de Ruyſch fait comprendre, pourquoi il ſe forme des verruës, & même des chancres horribles aux lévres, lorsque les petites fibrilles de l'Epithélion ſont déchirées: mais pour former ces tubercules, dans les lieux couverts de la peau proprement dite, il ne ſuffit

pas que l'épiderme ſoit rompüe le raiſeau de Malpighi retient les papilles, qui ne peuvent s'élever, que lorsqu'il eſt dilaté ou rompu, au lieu que dans les lieux qui ne ſont revêtus que de l'épiderme, par quelque cauſe que cette fine membrane ſoit excoriée, elles ſe dilatent, & forment des excroiſſances conſidérables & dangéreuſes. C'eſt ainſi que la ſubſtance corticale du cerveau s'éleve par l'action des Carotides, & paſſe par le trou du trépan, lorsqu'un Chirurgien a eu l'imprudence de couper l'enveloppe qui la retenoit: cette comparaiſon donne une vraie idée de la formation, & de l'accroiſſement des verruës. La deſtruction de la membrane qui les retient, eſt leur première cauſe. La deuxiéme, eſt l'élaſticité des petits vaiſſeaux de la Papille. Ce qui produit ſouvent ces ſortes de tubercules, c'eſt cette enveloppe vaſculeuſe du petit nerf ſenſitif; mais lorsqu'il y a du venin vénerien, cette particule nerveuſe s'éleve, & cauſe une douleur très-vive, ſur-tout dans les lieux dénués de la peau, tels que le gland, les lévres, les grandes lévres, le vagin, &c.

Pour ce qui regarde la cure de ce mal, elle eſt interne, ou externe. Lorsqu'il eſt conſtant que le Malade a la Vérole, quoique cachée encore dans la maſſe du ſang, il n'y a pas de meilleurs remedes, que les grands; mais ſi le virus n'a pas encore paſſé le ſiége du mal, il ſuffira de faire de légères frictions, comme nous l'avons dit, en parlant de la gonorrhée, & le dirons dans le Chapitre ſuivant: ou l'on pourra intérieurement prendre des préparations mercurielles, jusqu'à parfaite guériſon.

Quant

Quant à la cure externe des verruës, on les tenoit autrefois liées, jusqu'à ce qu'elles fuſſent deſſechées & tombaſſent; mais par cette méthode, on ne déracinoit point le mal. Il vaut donc mieux prendre l'excroiſſance, avec l'extremité des doigts de la main gauche, la couper bien près de la peau, & enſuite cicatriſer le petit ulcère qui reſte, pourvû qu'il ne ſe trouve aucun calus à la baze; autrement on emporte ce cal par la ſuppuration, ou par un cauſtique, auparavant que de refermer la playe. Certe méthode eſt excellente, quand les porreaux ſont longs, durs & calleux; mais lorsqu'ils ſont très-ſuperficiels, il faut venir à l'uſage des cauſtiques. Mais c'eſt ici qu'il faut bien de la prudence; des chancres affreux, des hémorragies mortelles peuvent ſuccéder à l'imprudente application de ces remédes. Après avoir ainſi emporté les porreaux, les verruës, ou les condylomes, on guérit le petit ulcère qui ſe trouve à la baze, avec du baume d'Arcœus, dans lequel on mêle quelques grains de précipité rouge.

Il ſe forme quelquefois dans la cavité de l'urêthre, des verrües, que les Chirurgiens prennent pour des excroiſſances de chair, ou des caroncules (a). En ce cas on peut ſe ſervir trois ou quatre fois chaque jour, d'une injection très-émolliente. Il faut de plus purger une ou deux fois le malade, avec trois ou quatre grains de turbith minéral, dans une dragme de thériaque, ſelon le conſeil prudent de Paracelſe, qui a emploié le premier ce remède intérieurement.

Un autre ſymptôme Vénerien, dont Monſieur Boerhaave

(a) Voyez les Obſervations de Brunner ſur des caroncules accuſées fauſſement dans les maladies Vénériennes.

ne parle point, & qui eſt particulier aux hommes, eſt celui que les Grecs nomment *Φιμοσις* & les Latins *Fibulatio* (a). Dans cette maladie le gland eſt tellement couvert du prépuce, qu'on ne peut tirer le prépuce en arrière, au lieu que dans celle qu'on nomme *ΠαραΦιμοσις*, le gland nud eſt étranglé, pour ainſi dire, par une eſpece d'anneau fort étroit, que le prépuce forme autour de lui. La partie interne du prépuce, n'eſt revêtue que d'une membrane très-fine, qui s'étend prodigieuſement pendant le coït, s'échauffe, prend feu, & eſt immédiatement appliquée au vagin de la femme; par conſéquent elle eſt directement en butte à la malignité du venin. La raiſon pour laquelle le prépuce s'enfle ſi prodigieuſement dans ces maladies, eſt la même qui fait enfler le viſage, plus vers la paupière inférieure, que dans tout le reſte, lorsqu'un homme a la petite Vérole, ou un éréſipele édémateux en cette partie; c'eſt qu'il eſt de la nature de la membrane cellulaire de ſe dilater, d'autant plus, qu'elle eſt plus mince. Dans le paraphimoſis, la grande veine du prépuce étant comprimée, les humeurs qui s'accumulent en cet endroit, gonflent ſi extraordinairement les véſicules de cette membrane, & forment une tumeur ſi dure, qu'un ignorant Chirurgien l'a ſouvent priſe, pour une formation de nouvelle ſubſtance. *Voiez M. Aſtruc, Liv. III. Chap. 8.*

(a) Voyez *Celſe*, Tom. 2. Liv. 70. Chap. 25.

CHA-

CHAPITRE IV.

Des Tumeurs Véneriennes, des Teſticules, des Poulains, & des Chancres.

Il y a deux cauſes de tumeurs Véneriennes qui ſurviennent aux teſticules, 1°. la ſuppreſſion de la gonorrhée, 2°. la Vérole encore cachée dans le ſang. Les ſymptômes des tumeurs de la première eſpèce ſont, 1°. l'inflammation du teſticule, avec une chaleur & une douleur vive, une réſolution, ou du moins une ſuppuration facile, au lieu que dans le ſecond cas, le teſticule eſt moins enflammé, & plus rarement, la douleur eſt plus ſourde, la chaleur moins vive, la réſolution plus lente & plus difficile; quelquefois la partie devient ſchirreuſe; mais dans ces deux ſortes de tumeurs, l'épididyme eſt plutôt affecté, que les autres parties du teſticule, & ſur-tout dans la partie inférieure; enfin on ſent un poids dans le teſticule, & ce mal eſt quelquefois accompagné de fiévre.

Il n'eſt point de remedes plus efficaces que la ſaignée, les humectans & la diette; il faut mettre le malade, pour toute nourriture, aux boüillons de poulet & de veau, avec la ptiſanne nitrée, dans laquelle entrent quelques plantes adouciſſantes & rafraichiſſantes. On fomentera la partie avec du lait tiéde, on y appliquera le cataplasme anodyn de mie de pain, ou l'on en peut faire un autre plus émollient avec les racines de lys & les feüilles de jusquiame, de mauve, & l'huile de vers terreſtres, ou de lys. Si la douleur diminuë, on uſera de

de narcotiques en doſe convenable; enſuite, indépendamment des clyſtères par l'uſage desquels on tiendra toujours le ventre libre, on donnera au malade un purgatif doux; alors on pourra venir aux cataplasmes réſolutifs, faits des quatre farines réſolutives.

Après avoir ainſi diſſipé l'inflammation, il y reſte le plus ſouvent quelque dureté, à laquelle on remedie par l'application d'un onguent fait de baume de ſoufre ſucciné, ou de l'onguent diabotanum, ou de l'emplâtre de ciguë, ou de celui de mercure, ſans faire ſaliver, ou de celui de mucilages, &c. Pendant l'uſage de ces remedes, on a ſoin de ſe ſervir d'un ſuſpenſoir.

Mais ſi la matière tend à ſuppuration, il faut uſer de remedes maturatifs, comme le baſilicum, le vieux levain, &c. Et enfin quand le pus eſt prêt à ſortir, au lieu d'un cautère potentiel, qui eſt un inſtrument dangereux, il faut faire ouverture avec la lancette. On déterge enſuite la cavité de l'abcès, quand tout le pus en eſt ſorti, en y injectant de l'eau d'orge, avec du miel roſat, on la remplit de petits morceaux de charpie trempée dans quelque digeſtif anodyn; pendant que les chairs ſe régénerent, on lave l'ulcère avec de l'eau de Balaruc, ou toute autre ſemblable, & le baume d'Arcœus finit toute la cure.

En cas de gangrene, il faut ſans balancer faire la caſtration.

Tout le monde ſçait que les poulains, ou bubons, ſont des tumeurs aux aînes, dures, douloureuſes, rénitentes, qui tendent lentement à ſuppuration, & qui viennent médiatement ou immédiatement d'un coït impur; les glandes conglobées qui ſont cachées dans cette partie, ſont le ſiege de ces tumeurs, leſquelles ne viennent que d'une lymphe épaiſſie par la contagion Véne-

Vénerienne. Un coït impur, une gonorrhée ſupprimée, des chancres, la vérole invéterée, voilà les cauſes qui donnent lieu à ce genre de mal.

Voici les ſymptômes qui l'accompagnent. 1e. Il paroît une petite tumeur à l'un ou à l'autre aîne, ou de part & d'autre. 2°. On y ſent de la douleur. 3°. On a de la peine à marcher. 4°. La tumeur augmente de jour en jour. 5°. On y ſent de la chaleur. 6°. Il y ſurvient un phlegmon, ſans une rougeur conſidérable à la peau. 7°. Il y a encore d'autres ſignes qui diſtinguent le bubon Vénérien, des autres bubons, & de l'Enterocele; mais on peut les voir dans le Livre de M. Aſtruc.

Pour ce qui regarde la cure du poulain, s'il a paru ſans cauſe manifeſte, c'eſt un ſigne de Vérole, ainſi il faut hardiment paſſer par les grands remedes; s'il ſe trouve avec la gonorrhée, ou des chancres, le même conſeil eſt utile, en pratiquant en même tems ce qui convient aux autres accidens dont il eſt accompagné. S'il ſurvient ſeul & immédiatement après avoir vû une femme vérolée, il faut tâcher de le guérir par la réſolution. D'abord il faut donc, 1°. ſaigner proportionnellement à l'inflammation, ſans s'imaginer que le virus refluë par-là dans la maſſe du ſang. 2°. Purger avec un cathartique doux & antiphlogiſtique. 3°. Preſcrire des préparations mercurielles, comme la panacée, ſublimée douze fois, l'éthiops minéral, dont la doſe eſt depuis 15. grains jusqu'à 20; on en prend dans de la conſerve de roſes, matin & ſoir, deux fois par jour, ou une fois ſeulement chaque jour, ou ſeulement de deux jours

l'un, & on continuë jusqu'aux apparences de salivation. Alors on la prévient par un purgatif doux, qu'on répete, s'il est besoin, & l'on suspend les remedes mercuriels, jusqu'à ce que le calme soit tout-à-fait revenu. 4°. On revient ensuite à la même méthode, qu'on pratique jusqu'au bout de la même manière, jusqu'à ce qu'enfin le poulain soit entierement dissipé. 5°. On ne doit point négliger les topiques, comme l'emplâtre *de Ranis*, avec, ou sans mercure, ou celui de Mucilages; on peut même faire mieux, c'est de frotter le lieu affecté, avec un scrup. d'onguent Napolitain, tous les jours, ou de deux jours l'un, ou seulement tous les trois jours. On peut même frotter les fesses, tantôt de deux jours l'un, ou tous les trois jours, avec un demi-gros d'onguent mercuriel, & remedier, comme il a été dit, au danger de salivation. 6°. Le malade ne doit user que de soupes, de panades, de crêmes de ris, de gelées, de bouillons de viande; s'il veut absolument manger de la viande, que ce soit en tres petite quantité; qu'il ne sorte point de son appartement, dont la chaleur doit être moderée, & qu'il s'abstienne enfin sur-tout des femmes & du vin.

Si la matière tend à suppuration, ou si le Médecin & le Malade préferent cette vie, comme la plus commode, après la saignée & la médecine, on usera pendant tout le tems de la cure, de préparations mercurielles, qui n'ayent point une vertu purgative, en moindre dose à la vérité, & par de plus longs intervalles, que dans la méthode précedente, mais cependant en dose, qui puisse dissiper le virus Vénerien; & si on étoit menacé de salivation, il faudroit la prévenir prudemment, comme on l'a dit.

En

En même tems on appliquera au bubon des topiques, qui amolliſſent la matière de la tumeur, & la conduiſent à ſuppuration; pour cet effet on fera un cataplasme, avec des oignons cuits ſous les cendres, du ſavon noir, du diachilon & du baſilicon; on y peut faire entrer les racines d'althea, de bryone, & de lys blancs; ou, ce qui eſt plus commode, on peut ſimplement uſer des emplâtres maturatifs ſimples.

Quand on eſt bien ſûr que la plus grande partie de la matière s'eſt changée en pus, on ouvre l'abcès avec un ſcalpel, ou avec un cautère potentiel, lequel ici mérite la préference. Le pus étant évacué, on remplit auſſi-tôt le fond de l'abcès, de charpie ſeche, qu'on ôte le lendemain, pour y ſubſtituer un digeſtif ordinaire, auquel on ajoûte la teinture de myrrhe & d'aloës, ſi la malpropreté de l'ulcère l'exige; & enfin le baume d'Arcœus finit la cure. S'il s'eſt fait des ſinus, il faut tellement les ouvrir, ou les dilater qu'on puiſſe les guérir; & s'il reſte des calloſités, comme il arrive presque toujours, on les conſume avec des corroſifs. Si pendant la ſuppuration, il s'éleve un peu de fiévre, il faut interdire les alimens au malade pendant quelques jours. D'ailleurs il doit être ſobre & chaſte, & ne point témérairement s'expoſer à un air trop rude, ſur-tout lorsqu'il uſe intérieurement de préparations mercurielles.

En voilà aſſez pour faire comprendre la façon de guérir les tumeurs vénériennes des teſticules & des poulains; ce que j'ai dit ſur cette matière eſt principalement tiré du Livre de M. Aſtruc, dont la traduction mérite ſans doute l'attention du Public. Je vais faire mention des chancres, ſuivant toujours le même guide; après quoi nous paſſerons à la Vérole.

Les chancres ſont de petits ulcères, ſuperficiels, peu caves, ronds, calleux, qui viennent aux parties génitales, aprés un coït impur, & ont leur ſiége dans les glandes ſébacées. L'humeur épaiſſie forme une eſpèce de petit bouton chaud & rouge, qui s'ouvre d'abord à ſa pointe, alors s'affaiſſe, & devient ulcerè.

Pour calmer l'inflammation, on doit, 1°. ſaigner, & réiterer la ſaignée, ſelon le beſoin. 2°. Laver, fomenter la partie affectée avec du lait tiéde, ou quelque décoction émolliente. 3o. Pour diſſiper la contagion, des frictions légères faites avec l'onguent mercuriel, ou l'uſage intérne des préparations mercurielles conviennent ici; quand on voit des ſignes de ſalivation, on la prévient par un purgatif, & pendant tout le tems de cette cure, il faut bien prendre garde à l'air froid.

Lorsqu'on aura pris aſſez de remedes mercuriels, ſi le malade eſt d'un tempérament gras, ou pituiteux, il faudra lui faire prendre des ptiſannes ſudorifiques avec la ſquine, la ſarſeparcille, le gayac, &c. afin de déſſecher les petits ulcères qu'on cautériſe enſuite. L'inflammation, qui s'en ſuit de l'application des cauſtiques, ſe calme par des fomentations émollientes de lait, de crême, &c. Si l'Escharre ne tombe pas aſſez vîte, on a recours au beure frais, au jaune d'œuf, à un digeſtif ſimple, ou à l'onguent baſilicum, mêlé avec de l'huile d'œufs. Ceux qui voudront un traité plus étendu peuvent conſulter Monſieur Aſtruc, Liv. III. Chap. VII.

DES

DES DIFFERENTES CURES DE LA VÉROLE.

M. Boerhaave détermine par des obſervations inconteſtables, jusqu'où peut s'étendre la vertu du mercure, & lorsque la nature du lieu infecté rend ce reméde inutile, il nous enſeigne la cure de Hutten, qui eſt ſans doute bien plus efficace. Le vif-argent & le bois de gayac ſont les ſeuls remédes qui ayent la vertu de purger le corps de ce virus, Paracelſe n'en connoiſſoit point d'autre: mais l'un croupit dans les lieux, où l'autre pénetre avec toute ſon efficacité. Sans me prévaloir ici de l'autorité d'un Ecrivain auſſi ſincère que M. Boerhaave, Hutten lui-même en eſt une preuve, qui ne peut être ſuſpecte. Après avoir paſſé en vain par toutes ſortes d'épreuves, il s'aviſa enfin d'avoir recours aux décoctions de ce bois, qui le guérirent radicalement. Nous n'avons jamais plus d'empire ſur le corps humain, que par cette méthode. Toutes les autres ne déracinent point le mal qui affecte les os mêmes. Quelque tems après il renaît comme de ſa cendre. Au contraire l'uſage de ces décoctions ſudorifiques fait diſparoître pour toujours la contagion la plus invéterée. Après avoir attenué par cet art toutes les huiles du corps, & évacué les anciennes humeurs, on leur en ſubſtituë de nouvelles, à l'exemple de Medée, qui ſelon la fiction des Poëtes, connoiſſoit toutes les plantes ſalutaires & venimeuſes, & avoit l'art de rendre la jeuneſſe aux vieillards. C'eſt ainſi que Hutten nous fait voïr dans lui-même la poſſibilité de cette fable, que le Chancelier Bacon veut qu'on expoſe ſans ceſſe aux yeux des Médecins. Mais pour ſupporter cette cure, il faut être jeune

& robuſte. Les malades doivent obſerver une diette rigoureuſe, s'interdire abſolument toutes ſortes d'alimens, & de boiſſons, pour peu qu'elles ſoient graſſes, & perdre entierement jusqu'à la derniere goute d'huile infectée, de peur que la moindre étincelle du virus reſtant dans la membrane adipeuſe n'excitât bien-tôt un nouvel incendie.

Voilà le ſyſtême de M. Boerhaave, qui eſt violent. Pour mieux réuſſir, il excite les ſueurs de deux façons differentes. Il fait aſſéoir le malade dans une eſpèce de tonneau étroit & aſſez haut, pour qu'il y ſoit renfermé jusqu'au col, cela s'appelle faire ſuer à l'archet; ſa tête étant libre par ce moyen, il peut aiſément reſpirer l'air de la chambre. On ajuſte à un trou fait à la baſe de cette petite cellule un vaiſſeau de cuivre cilindrique de deux pouces & demi de diametre, & de cinq ou ſix pouces de hauteur. On le remplit d'eſprit de vin rectifié qu'on enflamme avec une mêche. La flamme ſort l'eſpace d'un pouce audelà du bord du tonneau; ainſi le malade eſt dans un bain d'alcohol changé en eau très-ſubtile, & fort pénétrante, qui ouvre les pores de la peau, augmente la contraction du cœur, & excite ainſi des ſueurs ſi abondantes, que le malade le plus robuſte périroit, ſi elles étoient continuées deux heures ſeulement. Il faut remarquer que l'ouverture du vaiſſeau cilindriqne ne doit pas être trop grande. Si, par exemple, elle avoit trois pouces de largeur, comme l'alcohol brûle en raiſon quarrée de ſa ſurface, le corps ne pourroit ſupporter une telle flamme. Ce tuyau doit être ſi bien appuyé, qu'il ne puiſſe tomber: ſans cette précaution le malade ſeroit en danger de perdre la vie, comme on l'a vû à Amſterdam.

Lors-

Lorsque les ſueurs ont été aſſez abondantes, (ce qu'on connoît, lorsque le pouls des carotides commence à devenir foible & languiſſant;) il faut le tranſporter dans un lit bien baſſiné, & le bien couvrir, afin qu'il y ſuë encore autant de tems que ſes forces le permettront; car on ne peut guéres déterminer au juſte l'eſpace de tems qu'on doit faire ſuer les malades. Je trouve cette premiere méthode incommode, en ce qu'on eſt obligé de paſſer de l'archet dans le lit, & par conſéquent de s'expoſer à l'air froid; ce qu'on n'a point à craindre dans la ſeconde méthode que je vais décrire.

Le malade étant couché dans un lit, on tient les couvertures élevées de deſſus ſon corps par le moyen d'une claye; c'eſt une machine faite d'oſier ſur laquelle on met un tuyau qui ſe termine dans un entonnoir, dans lequel eſt contenu un vaiſſeau de cuivre, ſemblable à celui dont on ſe ſert dans la méthode précedente; lorsqu'on a enflammé l'alcohol dont il eſt rempli, on bouche l'entonnoir. La vapeur qui paſſe ſous cette claye, excite la ſueur comme auparavant. On doit avoir ſoin de couvrir le malade de hardes jusqu'au col, & faire enſorte que ſa tête ne ſoit point expoſée à cette vapeur. Lorsqu'il a ſué proportionellement à ſes forces, on ôte cette machine, & on eſſuie le malade par tout le corps, afin que la premiére fois les ſueurs coulent aiſément, & que la tranſpiration ne ſoit point empêchée. Le reſte de la cure eſt ſi clairement détaillé dans la Préface de l'Aphrodiſiacus, qu'il n'a beſoin d'aucun commentaire. Je me contenterai de vous faire remarquer ſeulement que c'eſt avec raiſon que M. Boerhaave enferme le malade dans une chambre fort chaude. En effet

tous

tous les pores du corps étant ouverts par la chaleur, le venin s'exhale plus facilement, comme on le ſçait par l'exemple de ceux qui après avoir tenté inutilement toutes ſortes de remedes dans un païs froid, ſont contraints de paſſer dans un Climat plus chaud, où ils ſont aiſément guéris par les mêmes remedes. C'eſt pourquoi il y a des Médecins qui allument des fourneaux dans les lieux où l'on traite ces malades: ces lieux n'ont point de cheminée, de peur que les impreſſions d'un air trop ſouvent renouvellé, ne retardaſſent la curation. Ceux qui faiſant ſaliver leurs malades les expoſent à un air libre, & qui n'eſt point échauffé, ſont dans une erreur évidente. L'air de la chambre doit être presqu'auſſi chaud, que le corps humain. Durant l'hiver il doit avoir une chaleur d'environ 60. dégrés, & 70. durant l'été.

M. Aſtruc n'eſt pas d'accord avec M. Boerhaave ſur la vertu du gayac, ni du mercure, comme on peut le voir dans ſon Ouvrage, *pag.* 143, 145, 146. & dans la Réponſe que j'ai eu l'honneur de faire à ce ſçavant Médecin, *pap.* 132, 133. de mon Traité du Vertige. Rien ne fait plus de tort à la Médecine que cette contradiction qui ſe trouve entre les plus célebres Médecins. L'homme du monde le plus ſincére & de la meilleure foi eſt M. Boerhaave, c'eſt une réputation qu'il s'eſt auſſi juſtement acquiſe, que celle d'un des plus ſçavans hommes de l'Europe. Or les épreuves que Hutten a faites ſur lui-même, M. Boerhaave dit les avoir faites avec ſuccès ſur pluſieurs perſonnes qui étoient dans le même cas que ce Gentilhomme, & M. Aſtruc qui ne préfere en aucuns cas le gayac

gayac au mercure, interpréte en ſa faveur des faits, que la politeſſe ne lui permet pas de nier,

Mais ſans perdre plus de tems à cette diſpute, je paſſe à l'autre méthode de guérir ce mal, par les frictions mercurielles. Voici comment ſe prépare l'onguent, dont on ſe ſert pour cela. On prend de bon mercure, qu'on broye avec une ſuffiſante quantité de térébenthine, jusqu'à ce que le tout ne forme plus qu'une poudre brune, ou noire. Mêlez avec cette poudre parties égales d'axonge fraîche, jusqu'à ce qu'elle ſoit réduite en ſi petits atômes, qu'on ne puiſſe les appercevoir, même avec le microſcope. On peut mettre plus ou moins d'axonge, ſelon qu'on veut que l'onguent ait plus ou moins de vertu. La doſe de cet onguent pour chaque friction, eſt au moins de deux dragmes. On fait trois frictions en 5 jours; la premiére, depuis les pieds, jusqu'au gras de la jambe; l'autre, depuis le gras de la jambe, jusqu'à la moitié de la cuiſſe; & la troiſiéme enfin, depuis la moitié de la cuiſſe, jusqu'au-delà des feſſes, ſoit le matin, avant que d'avoir mangé, ou le ſoir, après la digeſtion; le malade doit être aſſis, ou debout devant bon feu, pendant qu'on le frotte: il prend enſuite ſes linges ordinaires, & va ſe coucher dans un lit baſſiné, où il reſte une ou deux heures. La ſalivation paroît rarement, avant la troiſiéme friction. Quelquefois on eſt obligé d'en faire quatre, & même cinq; la quatriéme, depuis les feſſes & les lombes, le long du dos jusqu'au col; & la cinquiéme, ſur les deux bras, depuis l'épaule jusqu'au poignet. Toutes ces frictions ſe font, de deux jours l'un.

Voulez-vous d'autres ſignes de la ſalivation prochaine? les dents ſortent de leurs alvéoles; les lévres, les gencives, le palais, la lüette, le larinx, le pharinx, les jouës, & tout le viſage s'enflent avec douleur & devient fort rouge: la langue eſt prodigieuſement enflée, & paroît comme rongée à ſes parties latérales, qui ſont alors fort ſenſibles. Le malade ſeroit ſuffoqué, s'il n'avoit ſoin de ſe gargariſer la bouche, avec des remedes convenables. La douleur s'augmente quelquefois jusqu'à un tel point, qu'on eſt contraint d'avoir recours à l'opium pour la calmer, lorsqu'on a employé inutilement toutes ſortes de remedes pour réſoudre ces inflammations. La ſalivation ſuit de près ces cruels ſymptômes. La bouche eſt inondée de toutes parts d'une abondance extraordinaire d'humeurs, qui ſortent d'elles-mêmes; ceux qui croyent que la ſalivation n'eſt que l'évacuation de la ſalive ſeule infectée, ſont dans une erreur manifeſte; toutes les humeurs corrompuës s'évacuent à la fois ſous la forme d'une ſubſtance, que l'action du mercure a renduë aſſez fluide, pour s'échaper par les plus petits vaiſſeaux. Mais pourquoi le mercure affecte-t'il, pour ainſi dire, de faire ſon effet dans la bouche? Eſt-ce parce que la lymphe & la ſalive ſe ſéparent principalement dans cette partie, & que le mercure n'agit que ſur ces humeurs? Non ſans doute: presque toutes les humeurs du corps ſont attenuées & diviſées par l'action de ce foſſile. Il y a plus d'apparence, que comme la bouche eſt dénuée de la peau proprement dite, elle s'enflamme aiſément, & que l'irritation douloureuſe de cette partie attire, s'il m'eſt permis de m'expri-

m'exprimer ainſi, les humeurs devenuës fluides. *Voyez M. Aſtruc, Liv. II. Chap. VIII. pag. 137.*

Ce flux n'eſt pas toujours le même; quelquefois il s'en évacuë 3 & quelquefois 4 livres dans un jour: par conſéquent ſi la ſalivation dure 30 jours, il peut s'évacuer jusqu'à 120. liv. d'humeurs, ſans parler de l'urine, qui eſt d'autant plus abondante pendant le traitement, que les ſelles ſont presque toujours ſupprimées. Supputez à preſent avec Keil, la proportion qui ſe trouve entre les fluides & les ſolides du corps, & jugez ſi le malade entiérement extenué, n'auroit pas enfin perdu la vie, ſans les nouveaux ſucs qu'on a ſubſtitués aux anciens.

Si la ſalivation diminuë trop vîte, c'eſt-à-dire, avant que tous les ſymptômes ayent diſparu, il faut diligemment mettre en uſage tous les moyens qui peuvent l'exciter; & ſi elle eſt trop abondante, il faut la remettre dans les bornes que M. Aſtruc preſcrit, *Liv. IV. Chap. VIII. pag. 356,* & faire obſerver le régime qu'il nous recommande au même endroit.

Voilà en peu de mots la cure de la Vérole par la ſalivation mercurielle; mais l'expérience prouve qu'on ne déracine pas moins ce vilain mal, en détournant la ſalivation par des purgatifs, & qu'il eſt auſſi * aiſé de juger de la quantité de mercure, qui entre dans le corps par les pores de la peau, que par la bouche. C'eſt un aveu que je vais avec plaiſir, en faveur de la vérité que j'ai enfin reconnuë.

Voici quelques préparations néceſſaires pour réuſſir dans cette méthode. 1°. Si le malade eſt jeune & pléthorique, il

* Aſtruc, pag. 132.

eſt à propos de lui faire une copieuſe ſaignée, pour prévenir ces inflammations, ces dyſſenteries, ou ces hémorragies, qui ſont quelquefois mortelles. 2°. Il faut le purger avec de la crême de tartre, de la caſſe, de la manne, &c. afin que l'opération ne ſoit point troublée par de fréquentes ſelles. 3°. Pendant une ſemaine entière, avant l'uſage du mercure, il doit obſerver exactement un régime de vivre émollient & humectant; ſes vaiſſeaux doivent être remplis d'une telle quantité de ſucs, qu'ils ne puiſſent être endommagés par l'action du mercure, Sa nourriture doit être du pain, du lait, des raiſins, des figues, &c. 4°. Deux ou trois jours avant l'uſage du mercure, on expoſe le malade pendant l'eſpace d'environ un quart d'heure chaque jour à un bain de vapeurs, & on le fait enſuite un peu travailler, afin que la matière de la tranſpiration ſorte librement par les pores de la peau, & que le mercure trouvant par-tout une égale réſiſtance, n'agiſſe pas plus dans une partie, que dans une autre. Liſez attentivement tout le IVe Livre du Traité de M. Aſtruc, & vous n'aurez plus rien à deſirer ſur cette matière. Il faut ſavoir rendre juſtice à ſes Ennemis.

FIN.

OBSER-

OBSERVATIONS DE MEDECINE PRATIQUE.

OBSERVATION I.

Cholera Morbus.

L'AN passé (1741.) l'hiver fut très-rude, le printems pluvieux, l'été très-chaud & très-sec. Ce qui amena le *Cholera Morbus*, dès le commencement du mois d'Août, suivant la marche ordinaire de cette maladie, qui se montre rarement, avant, ou après ce tems, & qu'on n'avoit pas vuë depuis 1719. à saint Malo, où ont été faites la plûpart des observations que je vais donner.

On sçait que le *Cholera*, est une évacuation par les selles & par le vomissement, de toutes les humeurs contenües dans

tous les viſcères, & principalement de la bile, même cyſtique; évacuation ſi abondante & ſi prompte, que le corps ſe vuide presque entièrement dans l'eſpace de vingt quatre heures, & qu'on ſe trouve enfin réduit à la dernière extrémité. Pour conſtituer ce mal terrible, il n'eſt cependant pas néceſſaire, que l'humeur s'échape impétueuſement par les deux voies que je viens de nommer; il ſuffit qu'elle ſorte, ou par l'une, ou par l'autre: dans les uns en effet, j'ai vu les évacuations ne ſe faire que par les ſelles; dans les autres, ne ſe porter que par les parties ſupérieures; & dès qu'elles ſont énormes, & accompagnées brusquement de tous leurs cruels ſymptômes ordinaires, il eſt conſtant qu'elles forment toujours un vrai *Cholera Morbus.*

J'éprouvai moi même le 15 Août dernier (1741) cette terrible alternative, avec des accidens ſi bizarres & ſi ſinguliers, j'échappai à leur fureur par un traitement ſi hardi, que tout m'invite à donner l'hiſtoire d'une maladie, dont j'eus la plus cruelle atteinte, Il y a un certain plaiſir à raconter ſon naufrage dans le port.

La diarrhée, qui me pourſuivoit depuis plus de ſix mois, & ne m'avoit jamais laiſſé que peu de jours tranquille, devint plus conſidérable, qu'elle n'avoit encore été; une nouvelle indigeſtion d'huitres, l'a convertit tout à coup en un ſi grand débordement d'humeurs par les ſelles, que je ne balancai pas un inſtant de croire que j'étois pris du *Cholera.* Mon corps ſe vuidoit à gros bouillons par les ſelles, & après une heure & demie de ces évacuations, réduit à la plus grande foibleſſe,

je

je crus devoir les modérer. Je pris donc une once de ſyrop de pavôt blanc, à une heure après minuit, que le mal me prit, n'ayant point ſoupé, & que peu diné la veille. Ce foible narcotique fit peu d'effet; je continuai d'évacuer par les mêmes voies jusqu'au ſoir, où après n'avoir pris, pendant tout le jour, que de l'eau de poulet & de la limonade, j'eus encore recours à une once & demie du même diacode. Je dormis tranquillement toute la nuit, & le lendemain je me trouvai en état d'écrire & de manger. Il y avoit dix ou douze heures, que l'évacuation avoit ceſſé, & je me trouvois dans un épuiſement, qui n'étoit ni ſans beſoin, ni ſans appétit. C'eſt pourquoi peu nourri par de bons bouillons & un peu de gelée de viande, je crus pouvoir prendre un œuf frais; & en effet après cette légère nourriture, je me trouvai ſi bien reſtauré, que je comptois ſortir dans un, ou deux jours, lorsque la nuit ſuivante je fus réveillé par la même maladie, qui ne ſembloit s'être cachée, que pour me tendre de plus perfides embûches. Le flux de ventre reparut avec plus de violence & d'impétuoſité: c'eſt pourquoi, de concert avec mon confrère Monſieur Menard, dont je n'oublierai jamais les ſoins aſſidus, je pris un gros de Diaſcordium; l'évacuation ſe rallentit, mais peu de temps enſuite, j'eus un veritable & parfait *Cholera Morbus;* le débordement étoit terrible de part & d'autre. Je pris une ſeconde fois la même quantité de diaſcordium, avec trois gros de Laudanum, en quatre doſes, chaqu'une à deux heures de diſtance. Ce ne fut qu'après la dernière doſe de ce Narcotique, que les ſelles furent ſupprimées. Mais le vomiſſement

qui

qui ne formoit que la moitié de la maladie, reſta ſeul, & devint plus énorme; il ſe faiſoit avec des efforts & un bruit extraordinaire; les matières lancées au loin, couvroient en peu de tems tout le plancher; & comme je n'étois ſoulagé, qu'en vomiſſant, je m'excitois moi même à vomir. Bientôt parûrent à la ſuite de ce mal, la Cardialgie, la ſoif, le hocquet, les crampes, la ſuppreſſion d'urines, avec un pouls extrêmement petit, foible, vermiculaire, intermittent, les extrémités froides, les défaillances, le viſage pâle, (a) exténué, cadavereux, & une ſoif inextinguible. En cet état de foibleſſe, qui étoit tel, qu'il me falloit toujours avoir la tête moins élevée que les pieds, du vinaigre ſous le nés, des draps chauffés ſans ceſſe, au tour du cœur, & des gens à me frotter les extrémités; en cet état, dis-je, après pluſieurs bains d'eau chaude, & des lavemens émolliens, donnés de demie-heure en demie-heure, je pris enfin le parti de me faire ſaigner au bras. Je ſentois une ardeur brulante dans tout le ventricule, mais ſurtout vers le pylore, qui étoit très-vraiſemblablement diſpoſé à s'enflammer, s'il n'étoit réellement enflammé; rien n'enfiloit cette voie, & depuis deux jours entiers il n'avoit pas coulé un ſeule goutte d'urines; voilà les raiſons qui me déterminèrent à verſer mon ſang, dans une ſituation, où l'on ne me trouvoit pas plus de forces, que de pouls; & où le vuide de mes vaiſſeaux me cauſoit des crampes terribles, ſurtout dans les muſcles du bas ventre & les molets. Le croira-t-on ſur la foi de cent perſonnes qui me ſont venus voir? Voilà l'état qui m'a engagé à me

(a) Facies hippocratica.

à me faire ſaigner ſept fois; & lorsque l'humanité du Chirurgien même refuſoit d'en tirer, & les Saphènes d'en donner, je laiſſois pendre en bas une tête, qu'un petit reſte d'eſprits mourans eût abandonnés dans une autre ſituation; je préſentois mes deux bras, & à leur refus, mes jugulaires, que je demandois qu'on ouvrît, avec cette inſtance d'un homme, qui ne connoit pas de plus grand bien que la vie. Grande marque de cette diſpoſition inflammatoire, qui tendoit les membranes de l'eſtomac, & faiſoit, tomber les boiſſons abondantes comme dans un puits; plus on ſaignoit, plus mon pouls ſe développoit, & devenoit meilleur. La foibleſſe du pouls, n'a rien qui arrête un Médecin, qui en ſçait la cauſe, & on eſt bien clairvoiant ſur ſes propres intérêts. La fiévre, qui dans tout le cours de la maladie, n'avoit point paru, ſe montra, & fut de bon augure; elle promettoit l'heureuſe réſolution qui arriva. Tout mon ſang, qui étoit, pour ainſi dire, figé dans les vaiſſeaux du ventricule, ſe fondit par le développement de la circulation; les urines reparurent, en petite quantité d'abord, mais chargées: un heureux vent trouva le moyen d'enfiler l'anus; le mouvement périſtaltique des inteſtins ſe rétablit peu à peu, à meſure que le vomiſſement ceſſa. Je rejettois cependant encore les boiſſons les plus agréables, comme limonade, clair de lait, émulſions, eau commune, eau de chiendent, eau de nenuphar, eau de poulet, lorsque je m'aviſai de faire bouillir deux onces de tamarins, dans une pinte de clair de lait. Si ce petit minoratif paſſoit, j'étois ſauvé; ſinon, mort. J'en pris trois grands verres, à une heure de diſtance,

l'un de l'autre; ils reſtèrent dans un eſtomac, qui ne conſervoit rien, & firent un très-grand effet par les ſelles. J'en pouſſai plus de trente durant le jour, & un grand nombre encore la nuit ſuivante, que j'avalai le reſte de la décoction. Le pylore ſe relâcha de plus en plus, la tiſanne & les bouillons paſſérent aiſément. La cardialgie ſe diſſipa, avec les anxiétés, les inquiétudes, & les vapeurs, qui me tourmentèrent au point que je ne pouvois reſter ſix minutes dans un même lit; enfin les urines & les ſelles reprirent parfaitement leurs cours ordinaire. Cette obſervation nous apprend, à tenter l'uſage d'un purgatif doux, dans l'inflammation du ventricule, dès que la diminution des ſymptômes. & ſurtout des vomiſſemens, annonce un commencement de réſolution.

Une autre réfléxion, qui ſe préſente naturellement ſur le Laudanum, c'eſt de n'y avoir recours, que lorsque l'inflammation de toute la maſſe du ſang, & principalement de la bile, eſt calmée; autrement cette humeur, qui dans le *cholera morbus,* eſt le plus ſouvent d'une fougue impétueuſe & presque indomptable, effarouchée, pour ainſi dire, par les Narcotiques, ſe jette & ſe fixe en des parties, qu'elle irrite, enflame, & déchire. Car voilà, ſi je ne me trompe fort, la cauſe première & la plus commune, nonſeulement du *Cholera,* mais des dyſſenteries; & la raiſon en eſt, que c'eſt dans les années les plus chaudes, que ces maladies font le plus de ravages; elles ne ſont conſéquemment le produit, que d'une bile déſſechée, abondante, âcre, & d'autant plus capable de cauſer ſur les inteſtins, ou des irritations qui attirent tous les ſucs des viſcè-

res,

res; ou des phlogoſes, ſuivies promptement d'un ſphacele mortel; qu'elle ſe précipite avec une impétuoſité très-cauſtique ſur ces parties, lorsque les premiers froids viennent à l'empêcher de tranſpirer, comme on l'obſerve tous les ans, au mois de Septembre, mais particulièrement après de grandes chaleurs & beaucoup de ſechereſſe. D'ailleurs à S. Malo, on eſt ſujet, même en été, à une viciſſitude de chaud & de froid, qui eſt dans un ſeul jour, comme une alternative continuelle de diverſes ſaiſons, qu'on n'éprouve point dans les pays chauds, où, pour cette raiſon les mêmes maladies Epidémiques doivent ſe montrer plus rarement; car la bile épaiſſie, & comme brulée, ne peut ſe filtrer par ſon tamis naturel, elle ſe mêle dans le ſang à une tranſpiration toûjours abondante en ces climats, & ſe diſſipe avec elle. (a)

Mais c'en eſt aſſez ſur la cauſe de ces maladies; revenons à moi encore un moment, ou plutôt à l'état où je me trouvai, lorsque je fus hors du péril évident qui me menaçoit. Il me reſtoit peu de ſang dans les vaiſſeaux, mais il y galopoit avec une viteſſe inconcenable; mon imagination & mon eſprit ſuivoient le même train; jamais je n'ai eu d'idées plus vives, ni de peinture plus frapante des objets. Senſible, impatient, plein d'un feu nouveau, j'étois enchanté de l'yvreſſe de mon état, & il me falloit faire bien du ſang pour en ſortir. Je ne dormis pas un ſeul inſtant durant vingt jours, les Narcotiques ne faiſoient que m'échaufer, me roüer en quelque ſorte, & augmenter par la raréfaction qu'ils cauſent, l'enyvrement de

(a) V. mon *Memoire ſur la Diſſenterie.*

ma circulation & la folie de mes idées: raréfaction, qui étoit ſi grande, qu'une ſeule dragme de Sirop de Karabé, me gonfloit l'eſtomac, au point qu'il ſembloit faire des efforts, comme pour rompre ſes digues; mon viſage en devenoit bleu & violet, & mes yeux ſe couvroient d'un vertige ténébreux. Quel état, grand Dieu, que certaines convaleſcences! les plus grandes maladies ſe ſupportent bien plus facilement.

Mais ce n'eſt pas tout que ces vapeurs inquiétes, & ces inſomnies continuelles: ma bouche étoit excoriée, mon Eſophage, mon eſtomac étoient déveloutés: il fallut conſoler ces parties, par un doux liniment, fait de mucilage de graines de Cynorrhodon, de Coing, de Lin, dans de l'eau de Pariétaire & de Pourpier. De plus voyez comme les maladies ſe ſuccèdent les unes aux autres! je fus tout à coup inondé d'une fonte de pituite plus conſidérable peut-être, que dans la ſalivation mercurielle; cette fonte dura trois jours, pendant leſquels je n'eus quelque relâche, que par les grains de Cachou préparé avec des aſtringens; tant les glandes relâchées, filtroient abondamment un ſuc ſalivaire, que leur apportoit avec une vélocité extraordinaire, le peu de ſang qui couroit dans mes veines! Enfin cette pituite s'arrêta, le ſang & les humeurs ſe régénerèrent; à leur ſuite vinrent le ſommeil, & la ſanté qui en dépend; ce qui va ſi vîte à la fleur de l'âge, qu'après avoir paſſé quelques jours à la tiſanne; d'autres, aux bouillons, aux potages, aux pommes cuites, je ne fus pas quinze jours, à manger un poulet, à chaque repas; ni un mois à me rétablir parfaitement: moi, qui voiant mon eſtomac ne pouvoir ſupporter

un

un morceau de pomme cuite, ou une cueillerée de ſoupe, craignois de vivre médicinalement & de régime, toute ma vie. *Qui medice vivit, vivit miſerè.*

Tout le réſultat de cette Hiſtoire, eſt en faveur de la ſaignée, des Bains, des Boiſſons rafraichiſſantes, & du Laudanum. Mais quelque grand uſage qu'en fit Sydenham (a) dans le *Cholera-Morbus*, comme dans tant d'autres maladies, on voit en même tems, avec quel ménagement, avec quelle prudente & ſage lenteur, il faut emploier ce dernier remède; car avant tout c'eſt la cauſe première & générale d'une maladie, qu'il faut découvrir & attaquer: &, pour dire ingénuëment ce que je penſe de moi-même, je me ſuis bien repenti de n'avoir pas eu, dès la première attaque de mon mal, cette fermeté, & ce courage inexprimable, que je fis paroître enſuite dans mon déſeſpoir. J'avois dans le ſang une bile aduſte, qui en enflamoit toute la Maſſe; & les Sels Alkaleſcens de cette humeur, s'étoient encore aiguiſés par les Sels de même nature, d'Huitres, dont j'avois mangé ſix douzaines la veille de ma maladie; enſorte que je ſuis convaincu, qu'une ou deux Saignées, & de la Limonade euſſent prévenu la triſte extrémité que j'ai décrite; erreur qui ne fait que trop bien connoître, combien il eſt facile aux Praticiens, de ſe tromper ſur les maux d'autrui; & qu'enfin il faut une attention & une clairvoiance continuelle dans les maladies ſérieuſes. Ceux qui voient beaucoup des malades, voient ordinairement peu de maladies.

(a) Mem. ſur la Dyſſent.

OBSERVATION II.

Autre Cholera - Morbus.

Il ne s'agit point ici d'un ſang, comme étoit le mien, brulé par l'étude, le trop grand éxercice, l'inſomnie; &c. je veux parler d'un pauvre vieillard, dont le ſang apauvri circuloit avec une extrême lenteur: il venoit de perdre ſa fille; la triſteſſe, jointe au grand âge, avoit ſur tout rallenti le cours de la bile; cette humeur, croupiſſant en quelque ſorte par le défaut de mouvement, qui lui eſt ſi néceſſaire, étoit devenue groſſière, maſſive, âcre, & capable d'exciter de vives irritations ſur les inteſtins, quoique refroidis & glacés. Je n'ai point parlé de Cordiaux dans l'Hiſtoire de mon traitement, parce qu'en effet je n'en pris point, ſi ce n'eſt quelques cueillerées de vin ſucré, ou d'une Potion aigrelette & anodine, faite avec l'eau de Scorſonère, la Confection d'Hyacinthe & l'eſprit de vitriol. Mais tant il eſt vrai, qu'il n'eſt pas même de méthode abſolument générale, pour toutes les maladies du même nom, bien loin qu'il y ait des ſpécifiques! le *Cholera* du vieillard, dont je parle ne fut chaſſé que par l'uſage de conſommés, de délayans, & de Cordiaux, ſouvent même aiguiſés d'eſprits volatils. Pour faire circuler le ſang dans toutes les parties du corps, qui étoient comme glacées, & principalement pour diſſiper les Goutes-crampes qui étoient en apparence plus douloureuſes encore que les miennes, il fallut

fallut joindre à l'uſage prudent de ces remèdes, un frotement infatigable. On ne mit pas en œuvre le laudanum, il n'étoit point indiqué; il fut aiſé de modérer les évacuations, par les boiſſons ordinaires; & dans un grand âge, il faut de vrais & forts cordiaux, pour réchaufer des extrémités froides; enfin je penſe que les narcotiques euſſent trop tôt ſuſpendu l'évacuation d'une bile, qui n'étoit que trop diſpoſée à croupir, qui avoit contracté de très-mauvaiſes qualitez, & il falloit que le corps ſe vuidât du grand amas qui s'en étoit fait. C'eſt donc ici, où je crus que le Medecin devoit être l'eſclave de la nature. J'ai vu & traité pluſieurs autres *Cholera - Morbus*, accompagnés de fiévres terribles, des plus fortes convulſions &c. & il m'a paru que les ſaignées proportionnées à l'âge, & aux forces du malade, l'eau de poulet, la limonade, les bains, & les lavemens, ſuffiſent presque toûjours pour guérir parfaitement en deux ou trois jours ces ſortes de maladies, qui paſſent cependant pour être le plus ſouvent mortelles, & le ſont en effet presque toûjours, quand on n'a pas affaire à un Praticien at-tentif & éclairé.

OBSERVATION III.

Dyſſenteries.

Le *Cholera-Morbus*, qui avoit ſuccédé aux fiévres malignes du Printems, & du commencement de l'Eté (1741) attaqua

qua un assez grand nombre de personnes, dont quelques unes périrent, mais il ne fut point Epidémique; il n'y eut que les maladies, auxquelles il fit place, qui le fûrent, je parle des Dyssenteries. Depuis vingt deux ans, elles n'avoient pas fait tant de ravages. Elles régnèrent, depuis le commencement de Septembre, jusqu'à la fin d'Octobre, où, en s'éloignant de l'Eté & des chaleurs, elles devinrent plus douces & plus traitables, quoiqu'encore plus répandues; leur empire s'affoiblissoit, en s'agrandissant. D'abord nous eûmes à combattre les plus violentes coliques, jointes aux plus fréquens ténesmes, qui exprimoient des glaires vertes, porracées, jaunes, noires, & enfin semblables à de la lie de vin, ou à une vraie lavûre de chair, du sein de laquelle s'élevoit une odeur d'une puanteur cadavéreuse; les vomissemens étoient énormes: tout à coup on étoit surpris de voir les douleurs cesser; il survenoit des sueurs froides & gluantes par tout le corps, & surtout aux extrémités, le pouls devenoit intermittent, le visage *hippocratique;* enfin le hoquet & un petit délire annonçoient la mort, qui ne manquoit pas d'arriver dans vingt-quatre heures. Les malades périssoient presque toujours avant le septiéme jour. Ce mal a dépeuplé la Province de Brétagne de plus de 30000 hommes: & la mortalité a été incroiable, surtout dans les Campagnes & les Villages, qui quelquefois ont été presque entièrement ravagés, malgré les remèdes distribués de tous côtés, de la part de la Cour. Que servent les Remèdes, où il n'y a pas de Médecins? D'ailleurs les Payſans ont une aversion naturelle contre la Saignée; & comme l'année fut très-

mau-

mauvaiſe, ils manquoient nonſeulement de rafraichiſſemens, ſi utiles dans un ſang déſſéché par le travail & les ardeurs du Soleil, mais même des alimens les meilleurs & les plus néceſſaires. Au contraire dans les Villes, où il y a de bons Médecins, & où abondent tous les ſecours, il eſt mort peu de perſonnes de la Dyſſenterie; il eſt très-certain qu'à S. Malo, par exemple, il n'en eſt pas mort douze d'un certain rang. Vers la Touſſaints, la bile ſembla s'être adoucie; rarement avoit-on à redouter la Gangréne des Inteſtins, que la diſſection des cadavres faiſoit fréquemment voir auparavant, & qui étoit une ſuite trop néceſſaire de la grande inflammation qui attaquoit ces parties: ce n'étoit plus guéres qu'une Fiévre Catharrale, dont l'humeur ſe jettoit ſur l'Eſtomac, & ſur les Entrailles, & y cauſoit par ſes petites irritations, des déjections glaireuſes, mêlées d'un peu de ſang, & des nauſées, ou des vomiſſemens. Enfin il faut bien ſe contenter d'accuſer l'Epidémie ſeule, dans ceux qui n'avoient, ni cette fiévre, ni les humeurs échaufées, ou enflamées, comme bien des enfans que j'ai traités: & ſans répeter ici ce que j'ai expliqué ci-devant, que c'eſt le plus ſouvent une bile abondante, acrimonieuſe, enflammée, cauſtique, qui fait regner le Cholera-morbus & la Dyſſenterie avec le plus d'empire & de fureur, & qui porte le Sphacele & la mort, dans tous les lieux où elle ſe jette; en un mot ſans perdre le tems à débiter une Théorie connüe, je me contenterai, avant que de paſſer à la Pratique, de faire obſerver: que tous ceux qui avoient été affligés du Cholera, ne le fûrent point de la Dyſſenterie. La néceſſité où l'on ſe

trouve de ſe rafraichir, & de faire de nouveaux ſucs plus doux, donne, ce ſemble, une raiſon claire de ce fait.

Venons aux remèdes qu'on emploia. On ſe ſervit pour la première fois, dans le mois de Novembre, d'une poudre, faite de quatre parties de Crabes pétrifiées, de deux parties de *Calumbe* & de Laudanum. La doſe de cette poudre, étoit de 18 grains, qu'on prenoit matin & ſoir. Sur chaque priſe, il entroit près d'un grain de laudanum. D'où l'on voit que cette poudre approche fort de la poudre anodine de Corail, ſi vantée par le père du Médecin de la Reine, & que ſa principale vertu dépend du narcotique. Mais puisqu'on couroit aprés de nouveaux remèdes, n'eſt-ce pas une preuve que l'Hypécacuanha & le Simarouba, n'étoient point de vrais ſpécifiques? La vérité eſt, que la racine du Bréſil, & l'écorce de la Cayenne (ſur laquelle Monſieur de Juſſieu l'aîné a donné un Memoire fort inſtructif à l'Académie des ſciences) ont produit des effets très-ſalutaires, & ont mis fin à un grand nombre de dyſſenteries opiniâtres, & même ont obvié aux plus ſiniſtres accidens, lorsqu'un bon Medecin a manié ces remèdes, & ne les a donnés qu'à propos, en ſuivant éxactement l'indication de chaque circonſtance. Mais quel fruit pouvoient tirer de l'Hypécacuanha, par exemple, ceux qui ſans diſcernement & par routine, l'emploient dès le commencement de la maladie, à doſes fortes & réiterées dans un jour, dans des tempéramens ſecs & brulés, qui euſſent eu bien plus de beſoin de ſaignées, de bains, de lavemens, d'adouciſſans, d'émolliens, d'humectans. Sans les remèdes généraux, malheur aux ſpéci-

fiques!

fiques! il eſt même ſi vrai qu'on peut ſouvent s'en paſſer, que j'ai guéri ſans eux, uniquement en ſaignant & en rafraichiſſant, tous les Dyſſenteriques de l'Hôpital général de S. Servan, dont j'étois Médecin l'an paſſé, de ſorte qu'il n'en eſt pas mort un ſeul, de plus de 200. Combien de femmes groſſes dyſſenteriques, ont été radicalement guéries par l'Eau de poulet, la Limonade, les Emulſions huileuſes & calmantes, l'Huile d'amandes douces avec le Syrop violat, les lavemens onctueux & émolliens &c.? La ſaignée & le laudanum l'emporte ſur tous les autres remèdes dans la dyſſenterie, & un Medecin prudent ſçait les accommoder à tous les âges. (a)

OBSERVATION IV.

Fiévres Malignes.

Aux dyſſenteries cruelles que je viens de décrire, ſuccédèrent des fiévres malignes, tantôt pourprées, & tantôt ſans pourpre. Attaquant, ſur-tout la tête par des délires, des aſſoupiſſemens, des convulſions, qui la faiſoient branler ſans ceſſe, & comme tourner quelquefois au tour de ſon axe, les malades reſtoient dans une eſpéce d'imbécillité, long tems même après la ceſſation de la fiévre. Les enfans, & quelquefois les adultes, grinçoient des dens, les tendons tréſailloient,

(a) Lorsque j'écrivois ces Obſervations, je n'avois point encore épreuvé la vertu admirable de l'Emetique dans la Dyſſenterie.

les carotides battoient inégalement, la gorge & les yeux étoient enflammés, les lévres grillées, la langue séche & noire, ou baveuse & limoneuse. La mortification & la gangréne se mettoient en peu de tems aux fesses de ces pauvres malades, ce qui bien loin de les précipiter en de plus grands dangers, servoit à la dépuration de la masse du sang. N'est-ce pas ainsi que les taches extérieures du scorbut, préservent souvent le dedans du corps d'une funeste atteinte? J'ai trouvé communément dans les cadavres de ces malheureux, des inflammations, des dépôts, des putréfactions, des épanchemens de sang même, du pourpre, fort abondant dans les viscères, souvent livides & grangrenés. J'ai vû (une seule fois) le péricarde entièrement plein d'eau, & parfaitement hydropique; pendant le cours de la maladie, on fit douze saignées à la gorge, aux pieds, aux bras, & malgré d'énormes évacuations qu'une tête prise dès la première attaque exigeoit, j'étois surpris de voir le pouls se soutenir aussi fortement, il fut très-dur presque jusqu'à la mort; avec une oppression considerable, & des mouvemens convulsifs dans les muscles de tout le corps, mais principalement des bras & du col: Hydropisie particulière, difficile à connoître, dont nos meilleurs (a) Auteurs mêmes ne rapportent pas les signes, & que j'ai souvent vû arriver à la suite de grandes hémophtisies. Quelquefois les fiévres malignes, telles que je viens de les décrire, occasionnoient, ou du moins accompagnoient la dysenterie.

A la vüe du poupre, la voix du peuple s'éleve contre la

(a) V. *L'Histoire du cœur* que Mr. Senac vient de Publier.

la ſaignée, mais un mal qui porte par tout un caractère d'inflammation, crie encore plus haut pour elle, aux oreilles d'un Connoiſſeur. Il faut donc dans tous les cas la preſcrire avec d'autant plus de force & de courage, qu'il y a plus de préjugés nuiſibles à combattre. Pour peu qu'on ſoit ſenſible à l'humanité, & à la gloire de ſon art, on n'eſt pas tranquille, lorsqu'on vient à perdre un malade, qu'on a laiſſé mourir par une lâche complaiſance, ou pour avoir cedé aux inſtances peu fondées d'aveugles aſſiſtans. Je ſçai que c'eſt le plus grand moien de ſe maintenir en crédit, malgré les mauvais ſuccès, que d'être l'eſclave de la façon de penſer du vulgaire, chez qui un événement fâcheux en efface mille des plus heureux; mais il faut tout riſquer pour ſauver la vie d'un homme; & la plus grande joie d'un honnête Medecin, eſt d'avoir une pratique exemte de reproches & de remords.

Le tempérament ſanguin, la force du pouls, d'autres ſymptômes preſſans, comme l'oppreſſion, le tranſport, les convulſions. l'engorgement fait, ou prêt à ſe faire dans les vaiſſeaux du cerveau, exigent qu'on verſe du ſang dans toutes les fiévres malignes, avec, ou ſans pourpre. La plupart de mes Confrères, timides dans le commencement de ces maladies, voyant les mauvais ſuccès de leur timidité, ou de leur prudence, s'enhardirent vers la fin; le pourpre ne les empêchoit pas de faire ouvrir la veine, & ces efflorescences gangréneuſes, loin de rentrer, comme on dit, n'en devenoient que plus rouges, plus nombreuſes, & tout nous attache enfin à la ſaignée. Le pouls ne reſiſtât-il que médiocrement à la preſſion

du doigt, j'ai pratiqué ce grand remède, dès que j'ai vu des marques d'une inflammation qui m'a fait craindre ſes ſuites, & je ne m'en ſuis jamais repenti. Si la ſaignée ne réuſſit pas toujours, c'eſt qu'on l'a fait trop tard; & qu'il eſt d'ailleurs des maux, au deſſus des forces de l'art.

Après toutes les Saignées pratiquables, nous avons eu recours à l'Emétique, & principalement au Kermés minéral, aux jus d'Herbes, propres à dégluer le ſang, & à réſiſter à la putréfaction, aux Antivermineux (dans ceux qui rendoient des vers, ou des matières vermineuſes, ou qui grinçoient les dents;) mais particulièrement, au Safran, donné en poudre, à la doſe de ſix grains, de 4 heures en 4 heures, avec le ſel de Kinkina de M. de la Garaje, & beaucoup d'Huile d'Amandes douces, & enfin aux Emplâtres véſicatoires, qui méritent la préference ſur tous les autres remedes. Les Dames de l'Hôtel-Dieu de S. Malo, dont j'ai traité tous les malades, depuis le commencement de cette année, ſont témoins des miracles qu'elles leur ont vu opérer, toutes les fois qu'on les a appliqués de bonne-heure, c'eſt à dire, avant l'engorgement inflammatoire du cerveau. Les plus déſeſperés ont été comme reſſucités par ces merveilleux Topiques, dont l'action eſt aujourd'hui connue, grace à M. Freind, qui l'a le premier bien développée, & les regles des Femmes n'en ont jamais empêché le ſuccès; les Cantarides ne nuiſent point à ce flux.

Ces Fiévres malignes ont encore emporté un grand nombre de perſonnes; on prétend qu'il en eſt mort plus de 500 à St. Brieu, plus de 1000 à Quintin, presque autant à Dinan, & en

& en bien d'autres Villes de la baſſe Brétagne. La Contagion ne ſemble avoir reſpecté que les Ports de mer; il n'eſt en effet mort qu'un petit nombre de gens de la lie du peuple à S. Malo. Tant il eſt vrai que l'Air ſalé, eſt comme un Antidote de la putréfaction du ſang & des humeurs, qui eſt la cauſe des maladies putrides, pourprées & peſtilentielles!

OBSERVATION V.

Coqueluches.

L'hyver dernier a été remarquable par des Coqueluches violentes, & opiniâtres, qui ont attaqué les Adultes mêmes, & enlevé un nombre prodigieux d'enfans. En examinant attentivement ces maladies, je me ſuis perſuadé, que ce n'étoit qu'un mouvement convulſif, produit dans les muſcles du Larinx, par une fonte abondante de pituite âcre, dont le poumon eſt ſi fort irrité, qu'il eſt ſujet aux toux les plus ſuffocantes, & aux ſecouſſes les plus extraordinaires. Cependant on eſt ſurpris que le poumon ne s'enflamme jamais; c'eſt que ces mêmes ſecouſſes débaraſſent ce viſcère, & c'eſt dans le cerveau, la partie la plus molle, & la plus aiſée à s'engorger, qu'il ſe fait inflammation, comme l'éxamen Anatomique me l'a appris. Les Saignées, le Syrop de Karabé, celui de mouſſe de chêne, les pilules Cynogloſſes, le Looch blanc, décrit dans le

le *Codex* de la Faculte de Paris, la poudre des Chartreux, & ſur tout la poudre de Guttete, long-tems continuée, enfin le lait pour toute nourriture, ont guéri tous les Adultes, & preſque tous les Enfans, à qui on a pu faire prendre ces médicamens. On ſçait que ces Coqueluches firent des ravages terribles à Paris, il y a neuf ou dix ans.

OBSERVATION VI.

Petites Véroles.

Cette année, pendant les cinq premiers mois, les Vents de Nord ont conſtamment ſouflé, la tranſpiration a éte arrêtée; & c'eſt à cette cauſe que j'attribue tant de maladies malignes, ſingulières, & bizarres, qui ont fait par tout de ſi grands déſaſtres. C'eſt elle vraiſemblablement, qui a developpé tous ces levains de petites Véroles épidemiques, confluentes, pourprées, telles en un mot, qu'on ne les avoit jamais vües chez nous, ni ſi malignes, ni ſi répandues; car il ſemble que tous ceux parmi les adultes, comme parmi les enfans, qui n'avoient point eu cette maladie, en aient été attaqués cette année, peu de gens en ont été préſervés, & moi qui en ai tant traités, tant diſſequés; j'ai eu le bonheur d'être de ce nombre. Enfin c'eſt de la même ſource, que je ferois venir ces eſpèces de mauvaiſes Rougeoles, que je décrirai dans l'Obſervation ſuivante, & qui ont principalement ravagé la Normandie, où, j'ai eu occa-

occaſion de les examiner; mais voici ce que j'ai obſervé dans la petite Vérole pendant la vie, & après la mort.

1°. Je me ſuis convaincu par une foule d'expériences, que plus on vuide de ſang & d'humeurs avant l'éruption, plus la maladie à d'heureuſes ſuites, deſorte que je dis communément qu'on n'a le plus ſouvent de petites véroles, qu'autant qu'on en veut avoir, & cela eſt vrai à la lettre. Une jeune fille de 12, 13, ou 14 ans, dont tout le ſang porte à la tête, qui a de très-grands vomiſſemens, des convulſions, une groſſe fiévre, de violens maux de reins, le délire, (ſymptôme ſi ordinaire, au commencement des petites Véroles) une très-forte affection ſoporeuſe, étant évidemment menacée de puſtules confluentes, je la fais ſaigner quatre fois, deux du bras, deux du pied, & je la purge par haut & par bas, & je recommande au moins pluſieurs fois chaque jour les bains des pieds. Je dis au moins, car je ne balance pas de preſcrire les bains entiers, lorsque l'éruption que j'attens eſt trop tardive (a). Un jeune homme robuſte de 18, 20, 25, ou 30 ans eſt également ſaigné, ſuivant ſes forces, & les accidens avant-coureurs de la maladie; & enſuite je le purge & lui donne ou le Kermés mineral, ou le tartre-ſtibié, & j'accommode, enfin cette même pratique aux enfans mêmes, comme aux perſonnes avancées en âge. Plus ces évacuations ſont copieuſes, plus l'éruption a communément de peine à ſe montrer; plus elle eſt lente, graduée, heureuſe; moins on a de puſtules; plus elles ſont petites, peu élevées, mais *diſcretes*,

(a) Obſ. CVIII.

moins elles contiennent de pus, & ce pus eſt doux, & incapable de creuſer, quand même on ne couperoit pas les boutons, ſuivant mon uſage. Par cette méthode, le cours du mal eſt plus long, & moins dangereux; il eſt rare que les grains ſortent, avant le quatriéme, ou le cinquiéme jour; ils en emploient davantage à mûrir: & quoique la ſuppuration ſoit peu conſidérable, tout ne s'en paſſe que plus tranquillement, (& ce qui eſt un grand article pour une jolie fille à marier,) elle eſt ſi peu marquée, qu'elle ne paroit pas avoir eu la petite vérole, un mois après. La raiſon en eſt claire, ce ſemble, une très - grande partie du levain a été expulſée par les ſaignées & par les autres évacuations; celle qui reſte, a été presque éteinte par la diette, & par les boiſſons délayantes & rafraîchiſſantes; elle n'a donc pu communiquer que peu de contagion, & à peu de ſang & d'humeurs; d'où il ſuit évidemment qu'on aura peu de puſtules, peu de ſuppuration, & conſéquemment peu, ou point de fiévre *ſecondaire*, & enfin peu ou point de marques au viſage. C'eſt ainſi qu'une pomme pourrie à qui on laiſſe peu de pourriture, & peu de pommes ſaines autour d'elle, dans un lieu aſſez frais, a plus de peine à gâter le petit monceau qu'elle touche; au contraire ſi la pourriture eſt entière, & que la pomme gatée ſe trouve au milieu d'un tas énorme de pommes ſaines, dans une chambre fort chaude, tout le monceau en ſera bien-tôt infecté. Exemple que je rapporte pour faire en même tems concevoir l'action mécanique des cordiaux, ſurtout incendiaires, comme le lilium &c. car laiſſez à un ſujet menacé de la petite vérole tout

ſon

ſon ſang, & toutes ſes humeurs-échauffez le malade, & le faites ſuer fortement, & vous verrez ſi tout ce qui s'enſuivra, ne prouvera pas la juſteſſe & la vérité de ma comparaiſon.

2°. Si je ne ſuis appellé, qu'après 24 ou 36 heures d'éruption, & que je voie un tempéramment ſalin-huileux, inflammable, comme dans ceux qui ont le poil rouge, de la fiévre, qui ſe ſoutient trop pour le temps, les yeux & la gorge enflammés, au point d'avoir trop de peine à avaler; en un mot des Symptômes qui faſſent craindre les ſuites, (je les crains à la vue ſeule du grand nombre de Puſtules) j'ordonne une ſaignée au bras, & une au pied, quoiqu'on en ait déja fait une auparavant, & dans le même jour un émetique purgatif, ſuppoſé qu'on ait oublié de mettre ces remedes en pratique: & comme on ne peut pas manquer de ſe trouver le ſoir très-fatigué, je donne, ſuivant l'uſage des bons Praticiens, le Syrop de Diacode, que je continue tous les ſoirs, dans tous les états de la maladie, ſi ce n'eſt dans ceux à qui ce remede donne des chaleurs, des anxiétés, & des angoiſſes inſuportables: Quelle eſt la ſuite de toutes ces évacuations faites après la ſortie des grains? Ces grains pâliſſent, il y va moins de ſang, & la petite Vérole rentre ſi peu, que ce qu'on appelle ſa *rentrée*, eſt une chimère, que peuvent comprendre ceux là ſeuls qui n'ont point d'intelligence. Mais cette pâleur même n'a rien, qui doive allarmer, on n'eſt point oppreſſé, & les grains reprennent bien-tôt leur ancien coloris. Que dis-je! l'impétuoſité de l'éruption eſt bridée, pour ainſi dire, par la ſaignée, elle ſe fait enſuite avec plus de lenteur, ce qui eſt

d'un bon augure, aux yeux d'un Médecin clairvoyant, deſorte que j'oſe avancer que la ſaignée eſt encore moins à craindre dans la petite Vérole, que dans la Rougeole. Il eſt très-ſûr qu'on a ſaigné plus de cent fois, après l'éruption, dans nôtre Hôtel-dieu, il n'eſt mort que ſix malades, & plus tard à mon avis, qu'ils n'euſſent fait ſans la ſaignée, tant ils gémiſſoient étouffés ſous la prodigieuſe multitude de puſtules noires, petites & entaſſées, qui ne trouvoient pas même aſſez de points dans toute la peau pour ſortir; & quelque choſe qu'on faſſe, il ſeroit ſurprenant qu'il y eût un Art pour ces malheureux.

3°. J'ai purgé pluſieurs fois le 7, le 8, & le neuviéme jour d'une petite Vérole confluente, ſimple, ou pourprée, ou du moins maligne, à cauſe de la complication des fiévres inflammatoires auxquelles on donne ce nom; & j'ai obſervé, que non-ſeulement la purgation calme les accidens, tels que la fiévre, l'oppreſſion, le Coma; & que loin de nuire au Ptyalisme, elle le rend plus aiſé & plus coulant. Ce n'eſt pas ici l'occaſion d'expliquer toutes ces importantes vérités. Dès que la fameuſe fiévre ſecondaire de Sydenham eſt accompagnée d'accidens fâcheux, il n'y a donc pas de danger d'en venir à un doux minoratif, & même aux ſaignées du pied, ſi la tête menace de s'embaraſſer. J'ai vû des faits qui m'ont enfin ouvert les yeux ſur la Doctrine de M. Freind, & je me retracte toujours avec plaiſir en faveur d'une vérité bien reconnue: j'ai auſſi compris que pour purger, il ne faut pas compter auſſi ſcrupuleuſement les jours, que le bon Sydenham; il en faut venir là hardiment, dès que les circonſtances l'éxigent. Je me ſouviens que la belle ſœur d'un de mes Confiéres,

frères, qui n'avoit été purgée par le Kermès, que le troiſiéme jour de l'Eruption, pour une petite Vérole extrêmement pourprée, fut attaquée le neuviéme jour d'accidens, qui me déterminèrent à lui faire paſſer deux onces de manne dans du clair de lait; cela lui ſauva la vie, quelle penſa perdre pour n'avoir pas été bien préparée à l'éruption. Je me rappelle encore un jeune Homme fort & robuſte, qu'on n'avoit ſaigné qu'une fois, & pour lequel nous nous aſſemblâmes; ſa ſalive s'étoit ſi fort épaiſſie, qu'il penſa être ſuffoqué le huitiéme d'une petite vérole confluente; on le purgea, & peu de tems après il fut hors de risque. C'en eſt aſſez pour engager les Praticiens à faire plus d'attention qu'ils n'ont fait jusqu'à preſent à ce point de curation. J'ai purgé un petit fils de Mr. le chancelier de France tous les jours de ſa petite vérole confluente avec ſuccés.

4°. Dans les enfans qui ont des convulſions, avant l'éruption, outre un véſicatoire à la nucque, j'ai ſouvent emploié avec ſuccès la poudre de guttete, dans de l'eau de chardon benit, avec quelques goutes de laudanum liquide, que je préfère au ſyrop de diacode, lorsque le Coma eſt de la partie; mais je ne donne ce petit cordial antiſpasmodique, qu'après une petite ſaignée, ou deux, & une once & demie de ſyrop de chicorée, avec Rhubarbe, ſoutenu d'un grain de poudre des Chartreux. Par cette méthode, trois jours ne ſe paſſent guères, ſans que la petite vérole paroiſſe.

5°. Qu'une femme en couche, ſoit attaquée de la petite vérole, ou que les accidens de ce mal faſſent avorter une femme groſſe, tant que tout va bien, il faut reſpecter l'évacua-

tion qui ſe fait alors. Mais ſi les puſtules s'affaiſent, on peut hardiment la reprimer au moyen des opiats mêlés aux aſtringens. Ces remedes ſervent en même tems à tenir les puſtules, plus élevées, & le viſage plus enflé. Voyez à ce ſujet deux belles obſervations de Monſieur Freind, V. & VI. (dans mort ſecond Volume) & avec quelle prudence il ſe comporta avec une Dame que la petite vérole fit avorter le 5e. jour; l'arriére-faix reſta; ce Medecin jugea à propos de le laiſſer, jusqu'à ce que la nature s'en débaraſſât d'elle même, ce qui arriva heureuſement trois jours après, & la malade, qu'une trop grande perte eut enlevée le jour de l'avortement, en revint. Avons nous une plus belle obſervation ſur la petite vérole? quand les grains ſont très-confluens, qu'il eſt rare que les femmes groſſes n'avortent pas, & que celles mêmes qui accouchent à terme, ne périſſent pas de cette funeſte maladie!

6°. J'ai vu des malades, attaqués de petites véroles confluentes, ſans nulle enflure, & ſans nul ptyalisme, pendant tout le cours de la maladie; & cependant pluſieurs échapoient à ces mauvais ſymptômes, que Sydenham regarde toujours comme mortels.

7°. J'ai obſervé dans les cadavres, d'autant plus de ravages, que la maladie avoit été traitée par des cordiaux plus vifs. Dans les uns le poumon eſt aſſiégé de puſtules noires, ſeches, grillées, raboteuſes, de taches pourprées, gangréneuſes, qui n'épargnent aucun viſcère, ni le cœur même. J'en conſerve un, qui en eſt merveilleuſement bien moucheté; dans les autres, j'ai vu du ſang extravaſé, pourri, entre les muſcles pecto-

pectoraux, entre les Psoas & Iliaques; mais je n'ai pas toujours trouvé des pustules, dans les parties internes du corps, comme le dit M. Boerhaave, mais bien toujours des inflammations, & mille sortes de petits abcès, ou dépôts.

8°. On se sert de l'eau de roses, & de plantain, pour les yeux dans la petite Vérole, ou d'eau de frais de Grenouille; on fait tremper du safran, ou du camphre, que M. Hoffman recommande, dans ces eaux; on y trempe ensuite un linge qu'on applique en double sur les yeux, après l'éruption. S'il reste une pellicule après les pustules, le même Médecin célébre donne la recette suivante.

Prenez d'eau de roses, une once, de la Reine de Hongrie, deux dragmes, de vitriol de Chipre, quatre grains, de sucre de Saturne, douze grains: mêlez, & trempez les poils d'une plume dans ce mêlange, pour en bruler peu-à-peu les pellicules. Cette même liqueur, sans vitriol, est bonne dans les fluxions acres, chaudes, & ardentes, qui attaquent les yeux après la petite vérole & pendant la rougeole. L'eau de violette, & tant d'autres semblables sont aussi salutaires dans les mêmes accidens.

9° Non-seulement je coupe les boutons au visage, lorsqu'ils sont mûrs, mais je mets au moien d'une plume dans les nouvelles cavités que je fais, un peu de l'excellente pomade de M. Helvetius; par là le pus coule sur le visage, & le peu qui en reste, est trop adouci pour pouvoir creuser. Les personnes du Sexe, qui veulent avoir une belle gorge & un beau corps sans cicatrices, ne peuvent donc mieux faire, que de

de ſe faire couper partout les boutons; d'ailleurs cette façon d'évacuer le pus, obvie à la fiévre ſecondaire. J'ai obſervé que la petite Vérole, ſurtout diſcrete, n'emporte point les rouſſeurs.

10°. Le gargarisme de Sydenham adoucit beaucoup les maux de gorge, qui ſont d'autant plus grands, qu'il y a moins d'enflure & de crachement; mais le cataplasme qu'il recommande dans cette enflure qui reſte quelquefois aux cuiſſes après la petite verole guérie, la diſſipe promptement dans ſix heures; on ſent des eaux froides couler ſur les cuiſſes, ſignes heureux de l'action de ce topique, & s'il n'y a qu'une cuiſſe fort dure, & fort enflée, elle devient dans l'eſpace d'un couple de jours, de la même groſſeur que l'autre, comme je l'ai vu ces jours paſſés dans une jeune Demoiſelle, qui pendant plus de trois ſemaines après ſa petite vérole bien guérie, fut tourmentée de coliques terribles au foye, à la rate, & dans les reins, qui ſe terminèrent par faire craindre un dépôt qui n'arriva point, parceque le cataplasme diſcuſſif dont je parle, fondit & fit tranſpirer toutes les eaux de la cuiſſe enflée. J'avouerai que cette malade fut ſaignée deux fois, l'une le deuxieme jour de l'éruption, & l'autre, après le deſſechement des puſtules. Mais qu'en conclura-t'on? lorsqu'on ſçaura que ces douleurs étoient accompagnées de pleurs & de cris, d'un certain délire ſans fiévre, & qu'en un mot des ſujets de chagrins & d'inquiétude l'avoient jettée, comme on voit, dans une vraie & forte affection hippocondriaque, que le flux hémorroïdal, les bains, une nouvelle ſaignée guérirent promptement: d'ailleurs, j'ai vu bien

bien des malades ſujets à de très-fâcheuſes ſuites de la petite vérole, quoiqu'ils n'euſſent été ſaignés, ni avant, ni pendant, ni après, & particulièrement affligés des plus affreux dépôts, Il ne faut donc pas jetter ſur la ſaignée, un effet qu'elle ne produit peut-être jamais.

11°. J'ai obſervé que ceux qui ont eu du délire, dès le commencement de l'état de contagion, comme parle M. Boerhaave, ſalivent ordinairement, dès le cinquiéme jour. Un très-grand brillant dans le blanc des yeux, avec des regards fixes vers le ciel du lit, annocent ce ſymptôme des confluentes, qu'on peut cependant, par mon art des ſaignées, des purgations, des lavemens, des bains, des boiſſons copieuſes, rendre diſcretes, ou tout au plus cohérentes, & cela ſans danger. Pour empêcher la ſalive de s'épaiſſir, il ſuffit le plus ſouvent d'uſer d'une décoction très-humectante de mauves, guimauves, tuſſilage, réglisse, graine de lin, pariétaire, dans du clair de lait, avec un peu de ſel de nitre. Quoique Sydenham recommande les narcotiques, je n'ai pas toujours oſé m'en ſervir, ſur-tout le neuviéme jour, lorsque l'humeur devenue épaiſſe & visqueuſe, oppreſſe conſidérablement le malade: il me ſuffit qu'il ſuſpende quelque tems le flux ſalivaire, qui dans l'hypothèſe, ſe fait déja avec trop de lenteur, car pendant ce peu de tems le malade ne peut-il pas être étouffé? J'ai plus volontiers recours à l'émétique, à un purgatif, & principalement aux véſicatoires, qui agiſſent dans le ſang d'une façon merveilleuſe en ce cas; ils ſont d'autant mieux indiqués, que la tête eſt ſouvent accablée du coma.

12°. J'ai ſouvent fait avorter la petite vérole, par ma méthode, c'eſt-à-dire que je l'ai ſouvent éteinte, ou guérie dans le ſang, qu'il n'a paru aucune de ces puſtules, que tous les accidens réunis annonçoient, auxquelles je m'attendois dans peu de jours, & cet avortement n'a jamais été ſuivi d'aucunes ſuites fâcheuſes. Enfin j'oſe me vanter, que quiconque aura une entiere confiance en moi, & ſuivra éxactement tous mes conſeils, ſurtout avant l'éruption, n'aura le plus ſouvent qu'une petite vérole diſcrete, à grains bien ſéparés, & peu nombreux, & dont la matière, auſſi peu abondante, que douce, ne pourra jamais laiſſer de honteuſes cicatrices; & je n'ai jamais vu que ma manière de pratiquer, empêchât les grains de parvenir à la maturité dont ils ſont capables, ni aucun malade périr, en même tems qu'on détruit le germe du mal, & qu'on étouffe pour ainſi-dire, le monſtre en ſa naiſſance. Mais ſur tout cela on peut lire mon Traité de la Petite Vérole, où ces points importans ſont fort éclaircis. (Vol. 2.)

13°. Une petite vérole guérie, il en revient quelquefois, quoique rarement, une autre, avec tous les ſymptômes de la première. J'ai même vu les accidens les plus mortels ſe joindre à la dernière attaque, comme fiévre pourprée, fluxions de poitrine, crachement de ſang, délire &c. Ces petites véroles doubles, que les Arabes ont connues, n'arrivent jamais, lorſqu'on leur coupe pié par mon traitement; elles doivent leur origine & leur violence aux remedes chauds. Je pourrois ici, pour rendre abſolument certain ce que j'avance, donner l'hiſtoire de tous les malades que j'ai traités par des rafraî-

fraîchiſſemens, & de tous ceux qui l'ont été par les cordiaux & les ſueurs, on verroit d'un coup d'œil laquelle des deux pratiques mérite la préference; combien peu il en meurt dans la première méthode, ou plûtôt malgré elle, & combien la ſeconde en tüe viſiblement, ou du moins défigure de beaux viſages, dont mon art conſerve tous les agrémens. Mais cela me meneroit trop loin, je paſſe à la Rougeole.

OBSERVATION VII.

Rougeole.

Comme je n'ai point parlé de la Rougeole dans mon Traité de la Petite Vérole, je donnerai ici quelques obſervations ſur cette maladie. J'ai ſouvent vû les maux de gorge, de tête, de reins, les coliques d'inteſtins, la diarrhée, les vomiſſemens, ſe joindre à une toux ſeche, ſonore, convulſive, ſuffoquante, & de plus à la fiévre, à la chaleur âcre & brulante des yeux, qui ſont remplis de ſéroſité. Ainſi avant que les marques extérieures de ce mal paroiſſent, il eſt difficile de prédire, ſi c'eſt la Rougeole, ou la petite vérole qu'on aura, puisqu'en effet ces deux maladies ont bien des ſymptômes communs; & lors même que ces marques ſe manifeſtent, comment les diſtinguer, ſi elles ſont, comme on le voit quelquefois, auſſi élevées, que des grains de petite vérole? par la

toux: on vomit quelquefois dans l'une, comme dans l'autre maladie; mais il eſt rare qu'on touſſe dans les deux, & ſi cela arrivoit, ce ſeroit toujours ſi différemment, qu'un Praticien exercé ne pourroit s'y méprendre. Combien de fois de jeunes perſonnes, qui ſe croyoient pulmoniques, parce qu'elles ſouffroient de grands maux de poitrine, & touſſoient ſans discontinuer pendant 10 & 15 jours avant l'éruption; ont-elles été raſſurées par d'habiles Médecins, qui connoiſſoient le caractère ſingulier de leur toux, & annonçoient la Rougeole cachée dans le ſang, comme la petite verole, après la Rougeole même, deux maux qui ſe ſuccedent ſouvant.

Pour procurer l'éruption de cette maladie, qu'on peut mettre au nombre des venins les plus irritans, car elle ſe communique, comme la petite vérole, & montre par tout, mais principalement au poumon & aux yeux, plus d'acrimonie & de ſalure, on commence toujours par une ſaignée, ſi le malade a beaucoup de fiévre, & une toux trop fatiguante; ſuite aſſez néceſſaire de la fiévre. Les ſymptômes ſe calment, comme dans la petite vérole, après la ſaignée, & l'éruption ſe fait auſſi plus vîte. Le plus ſouvent toutes les parties du corps ſe couvrent enſemble, & aſſez également, de taches rouges ſuperficielles: mais quelquefois le viſage ſeul en reſte marqué pendant plus de huit jours, ſans qu'on apperçoive ailleurs rien de ſemblable, même à la faveur d'une bonne loupe. Cependant la peau du viſage étant toujours expoſée à l'air, eſt naturellement la plus dure, ce qui prouve combien les miasmes qui conſtituent eſſentiellement la Rougeole, ſont d'une fougeuſe

geuſe élaſticité, ſont volatils, & doivent néceſſairement s'élever. J'ai vu le phénomène dont je parle, ſe faire obſerver ſi conſtamment, & ſous la forme de ſi gros boutons, & une telle enflure au viſage, que les uns vouloient que ce fût la petite vérole, & les autres une prodigieuſe âcreté dans le ſang, ſans ſoupçonner rien autre choſe: en ce cas il n'y a qu'à réiterer la ſaignée, une, ou deux fois, ſuivant la véhémence des ſymptôms, ou la pléthore du malade; & l'éruption devient enfin complette & générale, au grand ſoulagement de toutes les douleurs & anxietés. Je dis plus; la Rougeole, toute bien ſortie, même après le quatriéme jour, (en tout tems, ſi la toux, ou la fiévre l'éxigent,) il faut ſaigner; à plus forte raiſon doit-on verſer du ſang ſans avarice, ſi le mal ſe trouve malheureuſement compliqué avec l'eſquinancie, le délire, le *coma*, ou les pertes dans le beau ſexe; mais ſi les regles ſont vraiment périodiques, & ne peuvent en aucune manière être miſes ſur le compte de la maladie, qui met le ſang en un mouvement exceſſif, alors il eſt rare qu'il faille ſonger à autre choſe qu'à les entretenir doucement, & c'eſt ce dont la nature, ou la fiévre ſeule s'acquitte aſſez bien: on l'aide par des tiſannes délayantes, qui ſont d'un bon uſage dans la Rougeole. Celles dont je me ſers ordinairement, ſont faites avec la racine de ſcorſonnère, de guimauve, le chiendent, avec le miel de Bruſſe; il eſt rare qu'on doive, même en ce cas, y ajouter le ſafran, ou la canelle, comme font toutes nos prétendües guériſſeuſes, dans toutes ſortes de circonſtances. On régle la force des bouillons, ſur celle du pouls: mais à cauſe de la

toux, on ſe diſpenſe ſagement d'y mettre du bœuf. Du veau & une volaille, ſouvent de l'eau de poulet, quelquefois de l'eau & du lait, pour toute nourriture, pendant le jour, quelques petites cueillerées de nôtre bon loock blanc, & le ſoir de bonne-heure, tous les jours, le ſyrop de diacode, ou les pilules cynogloſſes. Les ſaignées & les narcotiques l'emportent dans ce genre de mal ſur tous les autres remedes: je ſcai que le premier effet de la ſaignée dans une éruption aſſez belle, eſt de faire refluer un peu de ſang & comme il ſe jette ſur le poumon, on ſe trouve peu de tems après, ſouvent un peu plus oppreſſé, & les narcotiques fouettant le ſang augmentent encore les mêmes embarras. Mais bientôt après, le jour qu'on a donné aux vaiſſeaux, en les déſempliſſant, ſe remplit, plus de matière ſe porte à la peau, & va rougir davantage les grains récemment pâlis; l'extenſion du poulmon eſt plus heureuſe, ſes fibres à la faveur des *opiats* ſont moins irritées, on touſſe moins, & le Medecin eſt toujours remercié du ſoulagement que reſſentent les malades après la ſaignée. Auſſi malgré la plus copieuſe éruption, la fiévre & les inflammations locales obligent-elles quelquefois de faire un très-grand nombre de ſaignées.

On juge par cette méthode qu'on empêche les ſueurs, eh! que peut-on faire de mieux? Plus elles ſont abondantes, plus on touſſe, parce qu'il reſte moins de liquides aqueux dans le ſang, d'où naît la néceſſité de les remplacer, en bûvant beaucoup. On peut donc changer de linges, tant qu'on veut, même après s'être frotté, ſi l'on ſüe; pourvû qu'on évite l'air froid,

froid, on peut même reſter levé tous les jours durant quelques heures; & comme le ventre eſt ordinairement conſtipé dans la Rougeole, comme dans la petite verole, on peut également prendre tous les jours des lavemens émolliens, ſur-tout quand on a des tranchées, & des coliques, avec la pareſſe du ventre dont je parle; car ſi c'eſt avec diarrhée, il faut au contraire reſſerrer avec le Diascordium. Pour conſentir aux potages, aux conſommés, aux gelées de viande, aux aîles de poulet qne les malades demandent trop tôt, il faut que les accidens, & ſurtout la toux, ſoient fort évanouis. Pendant tout le tems de la cure, on frotte les yeux avec de l'eau roſe & de l'eau de plantain. Lorsqu'on ne touſſe plus, que les rougeurs ont diſparu ſur toute la peau, que tout le feu de la maladie eſt éteint, on peut purger, quoique la néceſſité n'en ſoit pas à beaucoup près, ſi grande que dans la petite vérole; autrement le mal qui renaît de ſa cendre produit de nouvelles cataſtrophes, & ceux qu'on purge trop vîte, ou trop frequemment, ſont ſujets enſuite à des fiévres dangereuſes. Souvent au lieu de purger, il faut encore ſaigner; ſurtout dans ceux qui ne ſe trouvent point aſſez rafraîchis, & qui touſſent encore: ai je affaire à une perſonne d'une poitrine très-delicate, & très-ſerrée, cette partie a-t-elle ſouffert, y reſte-t-il encore quelque picotement, fourmillement, chaleur, toux &c? c'eſt une indication, non pour purger, car cela eſt dangereux alors; mais pour humecter, adoucir, avec differens laits, même diſtilés, avec les limas & les plantes convenables, dont on uſe longtems.

OBSER-

OBSERVATION VIII.

Rougeole nouvelle.

Nous fumes aſſemblés il y a deux mois pour une maladie fort ſinguliere que je vais décrire, & dont mourut l'onziéme jour Monſieur des Ceriſiers de Grandville.

Tout le corps étoit couvert de puſtules beaucoup plus larges que des lentilles, plattes, dures, creuſes au milieu, ne contenant aucune humeur, confluentes, plus enflammées, plus rouges, que je n'ai jamais vu les puſtules de la petite vérole, entrecoupées çà & là très-fréquemment de larges taches de ſcorbut, de pourpre, ou de gangrene, plus creuſes, & très-livides aux approches de la mort. Ces mêmes puſtules formerent des Aphtes & des ulceres dans la bouche, & vraiſemblablement dans l'Eſophage, & dans tout le canal qui deſcend à l'Anus. L'haleine étoit d'une puanteur ſcorbutique inſoutenable. La fiévre fut continue, peu forte, la déglutition difficile, & même impoſſible deux jours avant la mort. Les ſelles étoient ſemblables à de la lie de vin, il s'en élevoit une odeur cadavereuſe. Il ne ſe fit aucune ſuppuration dans les grains; mais l'inflammation dégenera en une putréfaction, & pour ainſi dire, en une gangrene livide de toute la peau. Le Malade, ſon Epouſe, & quelques Normands qui étoient préſens, nous dirent que cette éruption ſingulière, étoit depuis peu

peu de tems commune & comme Epidemique en Normandie, où le peuple l'appelloit *Picotte*, ou *Picrolle*, au lieu du terme de Rougeole dont on ſe ſert communément. En paſſant par Ville-dieu, je vis tous les enfans de mon Hôteſſe qui avoient la même maladie, & je me ſuis convaincu que c'eſt une Rougeole maligne, c'eſt à dire compliquée, ou avec du ſcorbut, ou du moins, ce qui eſt le plus fréquent, avec une grande diſſolution gangréneuſe dans le ſang. Cet Eréſipele univerſelle de toute la peau, ſembloit à quelques-uns de mes Confrères une petite vérole manquée, ou dégénerée dans un ſang ſcorbutique; ils ſoutenoient que cette complication l'avoit empêché de s'élever & lui avoit donné une forme de rougeole, dure & extraordinaire; conjectures qu'ils euſſent pu appuier de l'exemple des dégénérations du mal Vénérien. D'autres, peut-être plus ſages, attendant patiemment qu'on ait des obſervationt conſtantes qui nous apprennent ce que devient la petite vérole mêlée au ſcorbut, n'oſoient rien décider; ils euſſent été plus diſpoſés à opiner pour un ſcorbut alkaleſcent, quelqu'inouies que ſoient les efflorescences cutanées que j'ai décrites. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on ne s'accorde pas ſur des maladies nouvelles, & dont on n'a encore vu aucun exemple; les différends ne roulerent toutefois que ſur la nature du mal, on tomba d'accord ſur la cure; mais comme les ſaignées, & autres bonnes préparations avoient été négligées dans le commencement du mal, & qu'il n'étoit plus tems d'y revenir, on ſe rabattit ſur les boiſſons & les gargarismes antiſeptiques & antiſcorbutiques, qui n'empêche-

rent pas le malade de mourir l'onziéme jour, comme dans les petites véroles confluentes ordinaires. L'ouverture du cadavre nous eût fait sûrement voir les Aphtes dont j'ai parlé, & une putréfaction gangréneuse, & scorbutique; mais il ne nous fut pas permis de la faire. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'avant la première attaque de cette grande maladie, le malade n'avoit aucun signe de scorbut & se portoit le mieux des hommes. Le scorbut, se développe-t-il tout à coup avec tant de violence? & le levain de la Rougeole donne-t-il lieu à un développement aussi terrible?

J'ai vu un autre Scorbutique mort à l'Hôtel-Dieu le sixiéme jour. Son haleine étoit peu fétide, sa peau étoit seulement si couverte de petits grains, dès le premier jour de la maladie, que je m'attendois à une petite vérole confluente mortelle; ils étoient differens de ceux de l'autre malade, en ce que la couleur de la peau étoit peu changée; mais ils se grilloient à vûe d'œil en s'élevant un peu, je n'avois qu'à passer quelques instans au lit de ce malheureux, j'en voiois un tas se noircir & se gangrener, de sorte qu'enfin tout le visage & même le corps devint noir, comme celui d'un Negre. Après, comme avant la mort, un sang tout à fait dissous & sereux ruisseloit par la bouche & par le nez, & le sang tiré par la veine avoit donné tous les signes d'un scorbut alkalescent. D'où il suit, à mon avis, que ce mal avoit rongé, détruit, ouvert des vaisseaux sanguins, & que c'étoit une dissolution gangreneuse & scorbutique de toute la masse du sang qui avoit causé tous les ravages que je vis à l'ouverture du corps: le grand

grand lobe du foye étoit bordé d'une gangrene livide, le Méſentere, & ſur-tout le Pancréas d'Aſellius étoit tout pourri, & il y avoit beaucoup de ſang extravaſé. A dire vrai, il eſt un grand nombre de maladies, où la médecine échoue; mais en Normandie, où cette Rougeole maligne a été Epidémique, on ſaigna d'abord pluſieurs fois pour dompter cette inflammation qui dégenere ſi promptement en gangrene, on dirigea les autres remedes ſuivant la complication du Pourpre, des taches de ſcorbut, ou de gangrene, qui ſe trouvent rarement; & on guérit bien des malades.

OBSERVATION IX.

Cure ſinguliere d'une Hydropiſie.

Mademoiſelle du Hamel, femme d'un Chirurgien de Vaiſſeau, âgée de vingt-cinq ans, groſſe de ſix mois & demi, fut attaquée d'une fiévre tierce, dont elle eut ſix accès, & pour laquelle on la ſaigna deux fois au bras. Dans un jour d'apurexie, elle fit une demie lieue en charette, & quelques jours après ſon Médecin traitant, lui donna un petit minoratif, qui lui cauſa quelques vomiſſemens: auſſi-tôt elle fut priſe de tranchées, & ſe délivra au commencement du ſeptiéme mois; l'accouchement fut heureux, mais la fiévre qui avoit toujours été marquée en tierce, devint continue par les remédes chauds qu'on a la pernicieuſe habitude de donner aux femmes en

couches, avec redoublemens le ſoir, & oppreſſion, quoique les lochies ou vuidanges coulaſſent à ſouhait. Le quatriéme jour de l'accouchement, la malade ſentit une vive douleur au côté; le dixiéme jour, le ventre étoit fort tendu & enflé, on ſentoit facilement de côté & d'autre la fluctuation des eaux. Malgré cette Hydropiſie, je ne balançai pas d'ordonner une ſaignée de pied, parce que la fiévre l'éxigeoit, & ſur-tout la tête qui menaçoit de s'engager. Deux de mes Confreres appellés furent de mon avis; elle fut faite vingt-cinq jours après l'accouchement; la fiévre, l'oppreſſion, le délire diminuerent & diſparurent enfin peu-à-peu. Le lendemain nous apperçûmes un dépôt au nombril, & dans toute la région ombilicale; le nombril faiſoit en dehors une ſortie très-conſiderable. Pour mûrir l'abſcès, on appliqua le cataplasme ordinaire fait avec les mauves, guimauves, graine de lin, oignons de lys, gobelets, vers de terre, le tout mêlé avec ſuffiſante quantité de levain. Bien-tôt il ſe fit de petites ouvertures autour du nombril, d'où il ſortoit une ſéroſité claire ſi abondante, qu'on eſtima qu'il en avoit coulé environ trois pintes dans les ſix premiers jours; après quoi la malade rendant un lavement fit des efforts, qui dilatèrent tellement les ouvertures, qu'il ſortit tout à coup une pinte de matière vraiment purulente. Tant que la nature a pû fournir ces évacuations, on les a entretenues, & en même tems on empêchoit les parties de tomber en mortification par des fomentations ſpiritueuſes. Le nombril ſe détacha, & ſe délia en quelque ſorte par la ſuppuration, de ſorte qu'on fut obligé de lui faire une nouvelle ligature.

Il

Il faut conſiderer que pendant tout le cours de la maladie, les urines coulèrent abondamment, principalement tant que le ventre fut enflé, elles étoient cependant tantôt briquetées, & tantôt fort claires. On ſuivit cette voie montrée par la nature, & la malade fut parfaitement guérie de ſon hydropiſie. La ſaignée n'eſt donc pas toujours ſi contraire à l'hydropiſie, ſur-tout en ſes commencemens, qu'on ſe l'imagine communément.

OBSERVATION X.

Hydropiſie purulente entre les lames du Péritoine.

Une Dame affligée d'un Skirre dans le bas-ventre, mourut enfin hydropique. On l'ouvrit, & on trouva dans la duplicature du péritoine quarante pots d'une matiere rouſſe, comme du caffé, grumelée, auſſi épaiſſe que de la lie de vin. Les inteſtins fort maigris, & colés enſemble, occupoient ſi peu d'eſpace, qu'on ne pouvoit d'abord les trouver; on eût crû qu'il n'y en avoit point, s'il étoit poſſible de vivre ſans inteſtins; c'eſt pourquoi on ne ſe découragea point, & à force de chercher, on les trouva enfin logés extrêmement à l'étroit, ſous la lame interne du péritoine, colée aux vertébres, qui les recouvroit, & les déroboit parfaitement à la vûe. Il

faut ſçavoir les ſymptômes particuliers de cette Hydropiſie; elle n'étoit point accompagnée de ceux qui ſe trouvent toujours dans l'Aſcite, comme la ſoif, &c. parce qu'elle étoit hors de la circulation; d'où il eſt facile de déduire en peu de mots la cure de ces tumeurs enkiſtées. Si elles ne font pas de progrès, & ne ſont point accompagnées d'accidens fâcheux, il ſeroit témeraire d'eſſayer d'effaroucher l'humeur, & d'en procurer la fonte. Mais ſi la tumeur s'augmente conſidérablement, il eſt ſans difficulté qu'il faut tout tenter pour la réſoudre; comme cataplasmes émolliens & réſolutifs, eaux minérales, remédes tirés du mars & du mercure, tous les fondans, & apéritifs, avec toutes leurs diverſes préparations, & tous les moyens de s'en ſervir. Enfin s'il paroît une fluctuation de pus, proche des tégumens, ſans tarder, le plus ſûr eſt de faire ouverture, & après avoir donné une iſſue libre au pus, il faut injecter quelque décoction vulneraire, déterſive; & enfin panſer la tumeur, comme une tumeur enkiſtée. Opération qui a été faite avec ſuccès plus d'une fois. Nous croyons donc que ſi on l'eût fait de bonne heure à la Dame dont je parle, on auroit pû la guérir; mais le Médecin traitant ne connut ſon mal qu'à la mort; il prit cette Hydropiſie pour une hydropiſie ordinaire, faute de faire attention aux ſignes abſens & préſens, tandis que ſur les ſeuls bruits de la Ville, tous les autres Médecins ſoupçonnoient un dépôt dans la duplicature du péritoine; d'où l'on voit l'utilité d'aſſembler pluſieurs Médecins, quand on n'en a pas un bon, & celle d'ouvrir ceux qui meurent de maux extraordinaires. Je n'ai point entrepris d'expliquer com-

comment cette tumeur s'eſt formée, & comment elle eſt venue à ſuppuration, cela m'eût conduit trop loin; & d'ailleurs toute cette théorie ſe trouve dans pluſieurs bons Livres de Chirurgie.

OBSERVATION XI.

Flux Hémorrhoïdal mortel.

Un Payſan robuſte perdoit beaucoup de ſang par l'anus; les Chirurgiens chargés d'examiner l'Hémorrhagie, conclurent qu'elle venoit du rectum, où ils diſoient toucher une tumeur carcinomateuſe. Tout fut mis en uſage, ſaignées, injections vulnéraires & aſtringentes, lavemens déterſifs, eau de chaux avec les ſudorifiques. Le malade mourut en peu de jours; on l'ouvrit, & on trouva que ce n'étoit qu'un vaiſſeau hémorrhoïdal qui s'étoit ouvert à l'anus un peu intérieurement; ainſi il eût été facile d'arrêter le ſang par les ſtiptiques, ſi les Chirurgiens euſſent eu l'adreſſe de trouver le vaiſſeau.

OBSERVATION XII.

Vomique du Poumon.

Un Perruquier âgé de 27 ans, eut une Fluxion de Poitrine ſans

ſans cracher. Il lui reſta une oppreſſion conſiderable, avec douleurs de poitrine, ſueurs nocturnes très-adondantes, cours-de-ventre, fonte de pituite, fievre continue avec redoublemens, & faim canine, tous ſignes de la ſuppuration du Poumon. On lui fit prendre les pectoraux, les baumes, les vulnéraires, l'Æthiops minéral; au bout de deux mois les douleurs ceſſerent, l'oppreſſion continua avec toux & jambes enflées, ce qui faiſoit croire à quelques Médecins que c'étoit une Hydropiſie de Poitrine. On fut bien-tôt dérrompé; car le malade vomit à trois diverſes repriſes plus d'une pinte de pus; ce qui le ſoulagea ſur le champ. Alors on employa la véronique mâle, en bouillons & tiſannes, avec quelques goutes de baume de ſoufre thérébentiné. Ce Peruquier ſe porte fort bien aujourd'hui.

OBSERVATION VIII.

Acouchement en Apoplexie.

Madame . . . . eut ſur le dernier mois de ſa groſſeſſe un cours-de-ventre & des indigeſtions, tout-à-coup ſuivies de convulſions épileptiques. On la ſaigna; on lui donna l'émétique, elle accoucha ſans connoiſſance, les lochies ſe ſupprimérent, les convulſions continuerent avec une l'éthargie qui ſe changea promptement en Apoplexie. On ouvrit la ſaphène

& la jugulaire; une demie-heure après cette derniere ſaignée, les convulſions qui avoient duré toute une nuit, ceſſèrent; le viſage qui avoit une couleur de lie de vin blanchit, la connoiſſance revint avec les vuidanges. Il reſta un étonnement de tête pendant quelques jours, parce qu'on ne voulut pas ouvrir l'autre veine du col. Rien ne dégage mieux le cerveau, que cette ſaignée, l'experience eſt d'accord là-deſſus avec la belle théorie de Monſieur Freind. J'ai vû il y a quelques mois une Dame en couche qui tomba dans une Apoplexie presque mortelle, pour avoir fait rentrer une Eréſipele du viſage; on la ſaigna à la jugulaire & la Malade fut promptement guérie.

OBSERVATION XIV.

Gangrene.

Mademoiſelle . . . . ſujette pendant quatre ou cinq ans à des Rhumatismes & à des Eréſipeles au Poumon, ſentit tout-à-coup des douleurs énormes dans le pié, & principalement aux doits, qui devinrent gangrenés, & tomberent noirs comme de l'encre, au bout de trois mois. Il tomboit de tems en tems des eſquilles d'os; & pendant tout ce tems la malade ne ſouffroit plus de la poitrine. Mais il ſe forma une paralyſie ſubite ſur tout le bras du même côté, où étoient

ces douleurs, que douze grains de laudanum ne pouvoient calmer chaque jour. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que cette même humeur ſi cauſtique qui a gangrené le pié, n'ait pas cauſé une inflammation mortelle dans le poumon, qu'elle a ſi ſouvent affecté. Seroit-ce quatre ſaignées tous les mois qui auroient mis ce viſcère à l'abri de tant de ravages? On arrêta le progrès de la gangrene par les remédes connus, & on dirigea la cure principale par des médicamens contre la paralyſie; & la Malade ſe tira enfin d'affaire.

OBSERVATION XV.

Apoplexie.

Madame . . . . tomba de fort haut ſur ſes feſſes dans ſa cave, on la trouva en Apoplexie; il ne s'étoit cependant fait qu'une violente commotion dans le cerveau, comme je l'ai expliqué dans mon Traité du Vertige. C'eſt pourquoi les ſaignées, ſur-tout de la gorge, firent revenir la connoiſſance dans l'eſpace de trois jours; on donna pour boiſſon une décoction de Vulnéraires; on fit prendre force émétique en lavement & par la bouche; les véſicatoires furent appliqués; mais il reſta très-long-tems après un vertige, & autres étonnemens de cerveau, avec une perte de mémoire, que de nouvelles ſaignées guérirent.

OBSER-

OBSERVATION XVI.

Fluxion de Poitrine.

Monſieur . . . . eut une Fluxion de Poitrine, dans laquelle il cracha ſi peu, qu'il y avoit tout lieu d'apprehender la Pulmonie, ou une vomique au Poumon, mais les ſueurs ſuppléerent à l'expectoration, & guérirent le malade, qui ſe porte fort bien aujourd'hui.

Un autre voyageant en hyver, fut mouillé jusqu'aux os; la tranſpiration arrêtée ſe jetta ſur la Poitrine, & y forma un violent catharre, avec une toux fatiguante, l'humeur s'y fixa de plus en plus, malgré les ſaignées, les tiſannes diaphorétiques bûes largement; elle ſe convertit bien-tôt en un pus, qui entra dans le ſang, ſortoit par les ſelles, & par les urines, produiſit une fiévre chaude hectique, qui cauſa le délire & la mort au bout d'un mois. On trouva un lobe du poumon, pourri, & adhérent aux côtes. Cette adhérence rendoit-elle le Malade ſi ſujet à s'enrhumer?

OBSERVATION XVII.

Néphretique.

Une de mes parentes, ayant ſes régles, fut attaquée d'une forte

Néphrétique, avec des urines noires comme de l'encre, & fort épaiſſes. Je ne ſongeai qu'à faire couler les menſtrues par des ſerviettes chaudes ſur les parties génitales, par des lavemens huileux, émolliens, dans lesquels on met de la térébenthine; & enfin par des bouillons, & des tiſannes faites avec la pariétaire, la graine de lin, le ſel de nitre, & même un peu de canelle. Il ſeroit facile d'expliquer pourquoi la canelle n'eſt point à craindre, quoiqu'on ſoupçonne une diſpoſition inflammatoire dans le rein; mais on voit aſſez qu'elle eſt d'un grand ſecours, par la façon dont elle provoque le flux menſtruel; flux très-propre à dégager la partie qui ſert de ſiége au mal; inférieur, à la vérité, au flux hémorrhoïdal, mais ſupérieur aux ſaignées, qui n'euſſent pas manqué de nuire en ce cas. Il ne faut donc point ſaigner dans cette Colique, lorsque les regles, ou les hémorrhoïdes coulent.

OBSERVATION XVIII.

Fiſtule Vénerienne à l'Anus.

Un jeune homme avoit une Fiſtule à l'Anus, accompagnée de gonorrhée & de chancres. Au lieu de lui conſeiller l'opération, on preſcrivit des antivénériens. La panacée & l'æthiops minéral ne paroiſſant pas ſuffire, on ordonna les grands remédes, c'eſt-à-dire, les frictions mercurielles,

les, & même auparavant, les bains, quoique l'eau ſoit ennemie des plaies. La Fiſtule par ce traitement fut parfaitement guérie, & l'opération eût été inutile. Tous les Connoiſſeurs remarquent que les Fiſtules à l'Anus ſont un ſymptôme fort ordinaire de la vérole, qu'elles ne ſuppoſent cependant pas toujours, & qu'avant ce fleau, elles n'étoient pas, à beaucoup près, ſi communes. La graiſſe, qui eſt le ſiége des Fiſtules à l'Anus, l'eſt le plus ſouvent de la vérole; & cette Obſervation avec tant d'autres, fait du moins pour l'opinion de M. Boerhaave, ſur le ſiége du venin vénérien.

OBSERVATION XIX.

Ecoulement d'urine par les feſſes.

J'ai vû à l'Hôtel-Dieu de notre Ville un homme qui piſſoit par les feſſes, & dans le cadavre duquel on trouva le fonds de la Veſſie rongé; mais j'en ai vû un autre qui fut guéri du même dévoiement d'urines, précedé d'une chaudepiſſe trop tôt guérie, par les anti-vénériens, par l'æthiops minéral, par les tiſanes ſudorifiques, & enfin par l'uſage du lait pour toute nourriture durant quelques mois.

OBSERVATION XX.

Hydropiſie du Péricarde.

J'ai déja fait entendre que les ſymptômes de l'Hydropiſie du Péricarde, ſont un viſage pâle, un pouls ſi dur, qu'il né cede aucunement à la preſſion des doigts, des oppreſſions conſiderables, que les ſeules ſaignées fréquentes & copieuſes peuvent ſoulager. J'ai vu un aſſez grand nombre de ces Hydropiſies, & je les ai ſouvent vües arriver à la ſuite de grandes Hémophtiſies. On prétend que le ſeul moien de guérir ce mal, eſt de trépaner le ſternum.

OBSERVATION XXI.

Empoiſonnement.

Une Femme, pour mieux s'empoiſonner, prit à-la-fois une aſſez grande doſe d'Arſenic & d'Opium: comme ces deux poiſons ſe détruiſent mutuellement, il ne fut pas difficile d'y rémedier. On ſaigna, on donna huit grains d'Emetique, avec une prodigieuſe quantité de lait & d'huile d'amandes douces, la malade ſe porte bien aujourd'hui.

OBSER-

OBSERVATION XXII.

Vapeurs.

Madame . . . . eut dans une couche toute la cuiſſe parſemée de glandes noires, groſſes comme des grains de ſureau, avec des vomiſſemens vaporeux, tels, qu'elle rendoit dans l'inſtant l'eau qu'elle buvoit, verte comme du jus de poreaux. Sa peau étoit toute jaſpée, comme de coups de verge; au bout de huit jours de couche. Elle prit l'hypecacuanha avec la petite Valeriane & le Syrop de Pavôt blanc, & fut guérie.

OBSERVATION XXIII.

Gangrene mortelle.

Mr. . . . . gouteux depuis dix ans eut une goute remontée dans la poitrine avec difficulté de reſpirer, inquiétudes, ſifflemens, le pouls intermittent, & enflures aux jambes. On preſcrivit les ſaignées, les emplâtres véſicatoires, la moutarde aux pieds, les ſang-ſuës, & enſuite uu purgatif emétique. Tous ces ſecours apporterent quelque ſoulagement pour un tems, mais à la fin le malade périt par la gangrene qui ſe mit dans les jambes. Nous avons vû pluſieurs cas pareils ou à peu-près ſemblables à celui-là, comme hydropiſie de poitrine & gangrene mortelle à la ſuite des mouches.

OBSER-

OBSERVATION XXIV.

Vérole.

J'ai fait paſſer par les grands remedes un enfant que je n'ai jamais pu faire ſaliver, mais les urines coulerent en abondance, & puantes comme la ſalive des verolés. L'enfant fut parfaitement gueri par cette évacuation, ſans en être ni fatigué, ni affoibli.

Une Dame affligée d'une galle venerienne ſe baigna, & mit ſur ſon corps des linges trempés dans de l'eau de mer; la galle rentra, ſe jetta ſur la poitrine, y forma une fluxion, puis hydropiſie de poitrine, avec jambes & cuiſſes édémateuſes. Je fis appliquer les vêſicatoires qui évacuerent pendant huit jours plus d'un pot d'eau par jour: la poitrine ſe dégagea, il ſurvint aux pieds une foule de petits ulceres, à la faveur desquels le ſang ſe purifia, comme par l'Ethiops mineral, par les purgatifs antivéneriens, & les tiſannes ſudorifiques. La malade fut cependant plus de deux mois ſans pouvoir ſe coucher, tant elle étoit oppreſſée, avec un viſage livide, panché ſur le Thorax, cadavereux, des crachats purulens & teints d'un peu de ſang, & une triſteſſe mortelle.

Elle paroît aujourd'hui ſe bien porter, quoiqu'elle n'ait pas voulu eſſuier les frictions mercurielles: mais *latet Anguis in herbâ.* Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que de deux de ſes enfans, l'un eſt mort de la Vérole, & l'autre paroît jouir d'une auſſi

auſſi bonne ſanté, que ſa mère : obſervation qui s'accorde mal avec l'opinion de M. Aſtruc, qui prétend qu'une Vérole héréditaire ne peut reſter long-tems cachée, ſans ſe manifeſter.

Un payſan riche après pluſieurs accidens vénériens bien guéri en apparence, eut une fiéve maligne au bout de trois mois. Comme il étoit toujours fort jaune, après la guériſon de cette fiévre, on ſoupçonna ſa bile épaiſſie par un acide vénérien, c'eſt pourquoi on le fit paſſer par les grands remedes. Malgré cette ſage précaution qu'il eut, avant que de ſe marier, tous ſes enfans hériterent de ſon mal. L'un mourut de tumeurs écrouelleuſes, un autre, d'une carie aux os de l'oreille, & un troiſiéme a encore aujourd'hui des dartes vives, que je crois véroliques. Le pere après trente ans d'une ſanté parfaite en apparence, fut lui même attaqué de ſcrophules ſous la gorge, aux machoires, & aux joües. Ces tumeurs ſuppuroient lentement par un grand nombre de petits trous. On paſſa une ſeconde fois le malade par les grands remedes, pour cette vérole dégenerée, mais il y périt d'une rétention d'urine, ſuivie d'une hydropiſie.

OBSERVATION XXV.

Abçés.

Une femme enceinte avoit une tumeur énorme (de la groſſeur d'un petit oreiller) depuis le col jusqu'aux reins,

ſans que la peau eut changé de couleur, tant l'humeur étoit profonde. Je lui fis faire une ouverture de ſix travers de doits aux lombes, longitudinalement; il ſortit dix pots de pus, ce qui guérit parfaitement la malade, dont la groſſeſſe & la couche furent des plus heureuſes.

OBSERVATION XXVI.

Inflammation de matrice.

J'ai guéri une inflammation de matrice, par 17 ſaignées copieuſes faites au bras, les ſang-ſues, les bains, & les émulſions.

OBSERVATION XXVII.

Fiévre continue.

Madame . . . . . groſſe de cinq mois, vomiſſant presque ſans ceſſe, fut attaquée d'une fiévre continue avec redoublement, vomiſſemens énormes, plus fréquens que jamais, & délire. On la ſaigna trois fois au bras, on la purgea cinq fois avec un minoratif très-doux. On calmoit le vomiſſemens & on prévenoit les redoublemens par l'uſage du Quinquina, & des narcotiques doux, donnés le ſoir de bonne heure. Tiſannes ſimples, & bouillons clairs, pour toute nourriture.

Les

Les urines coulèrent toujours en liberté, & toujours fort chargées: ce qui emporta enfin la cauſe de la maladie, qui dangereuſe par elle même, le devenoit encore plus par rapport à l'état de la malade. Qu'il faut de prudence & de circonſpection dans ces ſortes de traitemens, pour que la mère & l'enfant ne courent aucun risque! Cette Dame accoucha fort heureuſement à ſon terme.

OBSERVATION XXVIII.

Lait rendu par les ſelles.

Une jeune dame eut pluſieurs accidens dans ſa première couche, comme fiévre, cours de ventre, & vapeurs. On la purgea le troiſiéme jour. Il ſurvint une colique épouvantable, on repurgea, & ces deux minoratifs ayant bien paſſé, il ſortit le lendemain par les ſelles une matière ſemblable en tout à de la crême, fluide, blanche comme du lait, ſans odeur, tans aucun mélange d'excrémens. Après cette évacuation ſingulière, qui fut aſſez abondante pour remplir un grand verre, les douleurs & les tranchées ceſſèrent, deſorte qu'en peu de tems la malade revint presque des portes de la mort. Cette matière étoit d'une telle blancheur, qu'on avoit de la peine à l'apercevoir dans un pot de fayence: ce n'étoit pas ſûrement une matière chyleuſe; elle ne fut ni précedée, ni ſuivie d'aucune autre excrétion pareille: au contraire ce fut entre

deux ſelles bilieuſes très-fétides, que cette évacuation parut. Comment cette humeur s'eſt-elle filtrée? Comment s'eſt-elle conſervée ſi pure & ſi blanche entre deux ſelles? Où étoit-elle nichée dans le canal inteſtinal? C'eſt-ce qu'on aura peine à expliquer, malgré la connoiſſance qu'on a aujourd'hui de l'Economie animale. Pour moi je n'ai jamais rien vu qui approchât de la blancheur de cette humeur dans les ſelles des femmes en Couche, & nos plus célébres Accoucheurs qui ont écrit, ne parlent de rien de ſemblable.

OBSERVATION XXIX.

Boutons Rentrés.

Une Dame de Rennes jeune & jolie, ne put voir ſes attraits défigurés par quantité de Boutons, qu'elle avoit au viſage; elle employa toutes ſortes de pomades & de répercuſſifs pour les chaſſer, & par malheur elle en vint à bout: en conſéquence de cela, il ſe fit obſtruction au foye, qui devint ſchirreux. Ce Schirre s'aggrandiſſant chaque jour forma enfin un volume & un poid énorme; toutes les parties voiſines en étoient violemment comprimées & tiraillées; dans les accès de colique Hépatique, c'étoient des douleurs qu'on ne peut exprimer, avec des vomiſſemens terribles de la bile cyſtique: & hors des accès il n'étoit pas même poſſible de rien faire paſſer par le Pylore, ſi ce n'étoit tizannes, bouillons, ou un

un peu de potage. Les urines étoient rouſſes, ou ſemblables à du Caffé, les excrémens blancs, le ventre conſtipé, les regles ſupprimées; de petits grains hideux ſe joignoient ſur tout le corps à un ictere noir, horrible, accompagné d'une tranſpiration fétide. Voilà les triſtes effets de la coqueterie des Femmes, que j'ai vus tous réunis dans une ſeule. Les Médecins de Rennes ayant abandonné cette Dame, je lui conſeillai de venir avec moi à Paris, où nous l'avons ſi bien guérie de concert avec les plus fameux Médecins, qu'elle a fait pluſieurs enfans depuis ce tems, & jouit aujourd'hui d'une ſanté parfaite. Saignées au bras & au pied, un régime très-humectant, bains, lavemens, fomentations émollientes, apoſêmes aperitifs, l'Emétique même, les Narcotiques, & principalement les eaux de Vals, dont l'uſage fut long-tems continué, tirerent la malade de l'extremité, où je l'ai vüe reduite.

OBSERVATION XXX.

Galle rentrée.

Un Curé de Campagne, étant attaqué d'une obſtruction au foye & au Mézentère, on lui preſcrivit des remèdes apéritifs, qui parurent le ſoulager; mais ayant perdu l'appetit, il crut ne pouvoir ſe ſoutenir que par la boiſſon, ce qui lui échaufa fort la bile. Cette humeur dé ſormais trop groſſière pour pouvoir ſe filtrer par ſon tamis naturel, reflua dans le

ſang, & ſe jetta à la peau, où elle cauſa une eſpèce de Lepre, tant cette Galle étoit hideuſe. Mais tout-à-coup elle diſparut: il ſe fit un retour de cette humeur cauſtique ſur le foye, & en conſéquence, abcès dans ce viſcère, avec un vomiſſement de ſang, qui emporta le malade dans huit jours.

OBSERVATION XXXI.

Langue enflée.

J'ai vû immédiatement après un accouchement laborieux la langue ſortie hors de la bouche, groſſe comme une orange. Les ſaignées du bras & du pied la firent rentrer, & reprendre au bout de quatre jours ſon état naturel.

OBSERVATION XXXII.

Fiévre maligne.

Mademoiſelle . . . . . eut une forte Fiévre maligne. D'abord la ſoif fut énorme, comme l'ardeur de tout le corps, enſuite elle ceſſa tout-à-coup; la langue étoit brune & presque noire, les extremités froides, tous ſignes funeſtes. On ſaigna deux fois au bras, & une au pied; on donna la poudre des Chartreux, deux jours conſécutifs. La première doſe

doſe l'a fit vomir, la ſeconde pouſſa par les ſueurs. Le cinquiéme jour au matin, la malade ſe trouvoit mieux, & comme hors de péril; mais le ſoir elle tomba en léthargie. On appliqua les véſicatoires, on donna des lavemens émétiques, on ouvrit la jugulaire, & la malade revint d'une maladie qui emporte ordinairement les malades après le ſeptiéme jour.

OBSERVATION XXXIII.

Empoiſonnement.

Je fus appellé le 14 Avril 1741. chez une Revendeuſe, nommée la Heberd, âgée d'environ 60 ans, naturellement graſſe & pleine d'humeurs. Elle avoit une large plaie à la jambe qui ſuintoit depuis quatre ans beaucoup de ſéroſités, & ſe ferma enfin malheureuſement par l'application d'une eau deſſiccative & cauſtique, compoſée de deux onces de vitriol blanc, de demi gros de vitriol bleu, de deux gros de ſafran oriental, & de deux gros de camphre ſur deux pintes d'eau de fontaine. Il y avoit quinze jours qu'il ne ſe faiſoit plus aucun ſuintement, & que ſe trouvant parfaitement bien, on ſe réjouiſſoit de voir la plaie tout-à-fait guérie, lorsqu'il ſurvint une colique d'une telle violence, que les douleurs de l'enfantement en approchent à peine. Que fit on pour y remédier? On prit, ſans balancer, une bonne cueillerée de cette

eau

eau cauſtique, qui étoit auſſi recommandée pour les coliques, & auſſi-tôt après avoir avalé ce poiſon, la malade tomba évanouie, les dents convulſivement ſerrées, les yeux cernés, & aveugles, le viſage cadavereux, le ventre, l'eſtomac, la gorge, prodigieuſement enflés, & le pouls intermittent de deux battemens en deux battemens. Si ce n'eſt pas là un Empoiſonnement, il n'en eſt pas dans la nature. Il fut cependant facile d'obvier aux ſuites funeſtes de cette imprudence, car puisque le poiſon étoit un acide, il étoit facile de trouver un alkali pour antidote ſûr, & cela dans le ſel de tartre. Je l'adminiſtrai donc, avec toute la prudence poſſible, après trois ſaignées, force lavemens, & boiſſons huileuſes & délayantes, & même après quelques grains de laudanum dans l'excès des douleurs; il ſe fit un combat terrible entre les ſels de nature contraire; mais enfin il ceſſa, & la malade fut guérie.

Fin du I. Vol.